



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

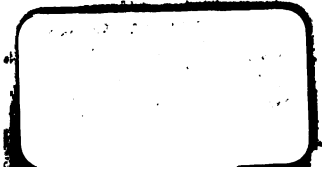
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

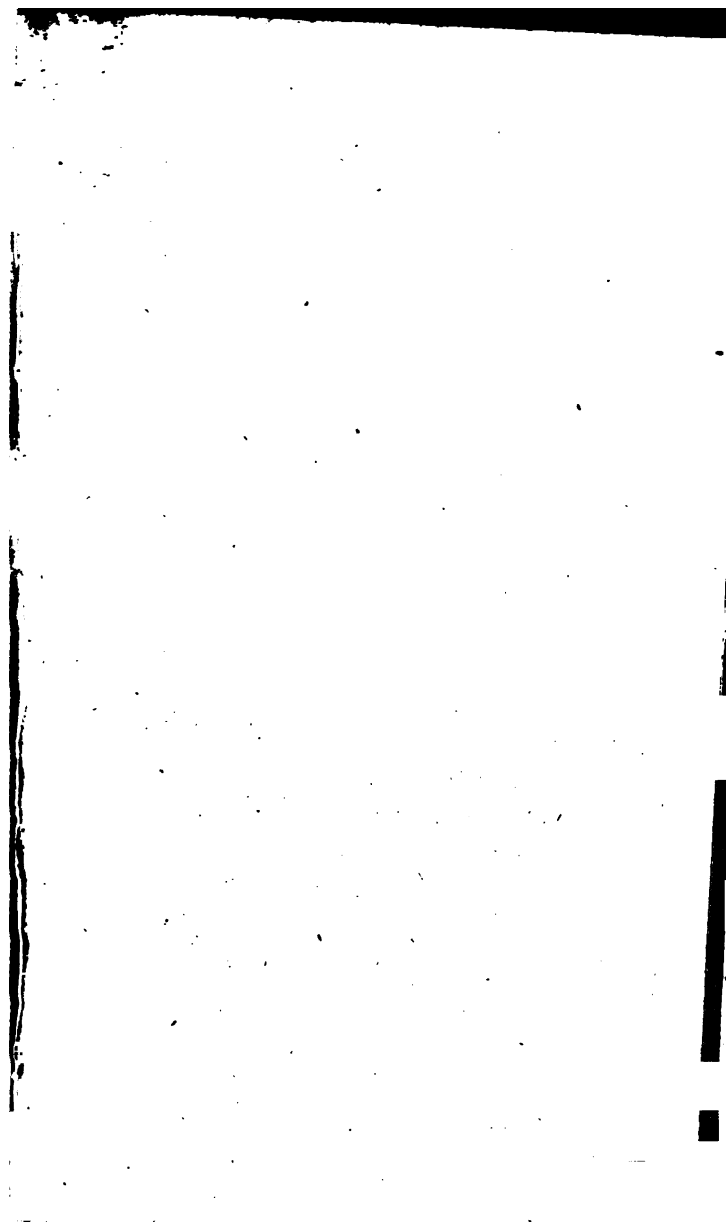
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Zah. III A. 150







*Boileau fut Remplacer Horace;
seul il fut remplacer et Perse et Juvenal,
Mais de cet auteur sans egal
Qui remplira jamais la place.*

S A T I R E S
E T
O E U V R E S
D I V E R S E S
M. DE BOILEAU
D E S P R E A U X,

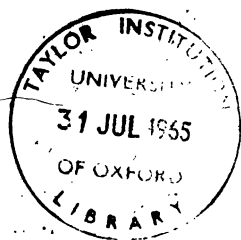
Avec les Passages des Poëtes Latins,
imités par l'Auteur.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont point
encore paru : Avec les Poësies du Pere
de Sanlecque.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI SCHELTE, 1737.





A MONSIEUR
VAN DEN
BEMPDEN
SECRETAIRE
DE LA VILLE
D'AMSTERDAM.

MONSIEUR,

*Je prends la liberté de Vous
offrir cette Edition des Oeuvres du
fameux Monsieur Despréaux, non-*

E P I T R E.

seulement pour Vous donner une
marque publique de mon respect ,
mais encore parce que je suis per-
suadé que je ne pourrois les pre-
senter à qui que ce soit , qui eût
plus de goût pour ces sortes de cho-
ses que Vous. Tous ceux qui ont
l'honneur de Vous connoître , sça-
vent que vous aimez également les
belles Lettres & les bons Livres ,
qui s'écrivent dans les Langues mo-
dernes ; & que Vous lisez avec
plaisir les Ouvrages dans lesquels
on voit rassemblées les beautés de
l'Antiquité , avec les manières de
notre Siècle. On les voit admira-
blement bien réunies dans les Poë-
sies de Monsieur Despréaux ; &
c'est aussi ce qui lui a attiré les

E P I T R E.

*applaudissemens , non - seulement de toute la France , mais de tous ceux qui parlent François. Je puis néanmoins dire que cela n'avoit jamais si bien paru , qu'il paroitra dans cette Edition , où j'ai fait mettre au dessous des pages les passages des Poëtes Latins , que cet excellent Poëte a si heureusement imitez , que , comme je l'entens dire aux Connoisseurs , il a toujours égalé , & souvent même surpassé les Originaux. On m'a assuré que ceux qui entendent la Langue Latine , les verroient avec plaisir dans la même page , pour les comparer ensemble avec plus de facilité. C'est ainsi qu'un sçavant * Italien a autrefois publié*

**Fulvius Ursinus.*

Virgile , avec les passages des Poë-

E P I T R E.

tes Grecs qu'il a imitez. Mais ce n'est pas à Vous, MONSIEUR, à qui il faut aprendre ces sortes de choses. Il vaut mieux que je finisse, en faisant, au commencement de ce Nouveau Siècle, des vœux au Ciel pour Vous & pour toute Votre Famille, sur laquelle je prie Dieu qu'il répande ses plus précieuses faveurs. Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur,
HENRY SCHELTE.



P R E F A C E.

COMME c'est ici vrai-semblablement la dernière Edition de mes Ouvrages que je reverrai ; & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'agé, comme je suis, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne scaurois attribuer un si heureux succès, qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est effectivement à quoi il me semble que les Ecrivains ne scauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de Connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément & d'un certain sel propre à piquer le goût géné-

ral des Hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage ; & il faudra à la fin que les Connoisseurs eux-mêmes avoient qu'ils se sont trompez en lui donnant leur approbation. Que si on me demande ce que c'est que cet agrément & ce sel, je répondrai, que c'est un je ne sçai quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir, que dire. A mon avis néanmoins, il consiste principalement à ne jamais presenter au Lecteur, que des pensées vraies & des expressions justes. L'Esprit de l'Homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du Vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi ; & rien ne lui est plus agréable, que lorsqu'on lui offre quelque une de ces idées bien éclaircie, & mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'est point, comme se le persuadent les Ignorans, une pensée que personne n'a jamais eue, ni dû avoir. C'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Un bon mot n'est bon mot, qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensoit, & qu'il la dit d'une manière vive, fine & nouvelle. Considérons, par exemple, cette replique si fameuse de Louis Douzième, à ceux de ses Ministres qui lui conseilloyent de faire punir plusieurs Personnes, qui sous

P R E F A C E. 12

le règne précédent, & lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le desservir. *Un Roi de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il presente aux yeux une vérité que tout le monde sent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux discours de Morale ; *Qu'un grand Prince, lorsqu'il est une fois sur le throne, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vuë que la gloire & le bien général de son Etat ?* Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est froide & puéile ? je ne sçauois raporter un exemple qui le fasse mieux sentir, que deux vers du Poëte Théophile dans sa Tragédie intitulée *Pyrâme & Thyrbé* ; lorsque cette malheureuse Amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pirâme s'étoit tué, Elle querelle ainsi ce poignard,

*Ah! voici le poignard qui du sang de son
Maitre
S'est souillé lâchement. Il en rougit le Traitre.*

Toutes les glaces du Nord ensemble ne font pas, à mon sens, plus froids que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang,

dont est teint le poignard d'un Homme qui vient de s'en tuër lui-même, soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ? voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse, ni par conséquent moins froide. Elle est de Benserade dans ses Métamorphoses en rondeaux, où parlant du Déluge envoyé par les Dieux pour châtier l'insolence de l'Homme, il s'exprime ainsi

Dieu lava bien la tête à son Image.

Peut-on à propos d'une aussi grande chose que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manières, que le Dieu dont il s'agit à cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les Payens pour avoir fait l'Homme à son image, l'Homme dans la Fable étant, comme tout le monde sçait, l'ouvrage de Prométhée.

Puis donc qu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, que l'effet infailible du Vrai, quand il est bien énoncé, c'est de fraper les Hommes, il s'ensuit que ce qui ne frape point les Hommes, n'est ni beau, ni vrai, ou qu'il est mal énoncé : & que par conséquent un ouvrage qui n'est point goûté du Public, est un très-méchant ouvrage. Le gros des Hommes peut bien, durant quelque tems, prendre

P R E F A C E. xj

le faux pour le vrai , & admirer de méchantes choses : mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise ; & je défie tous les Auteurs les plus mécontents du Public , de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebuté , à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits , de la bonté desquels Eux seuls sont persuadez. J'avouë néanmoins , & on ne le sçauroit nier , que quelquefois , lors que d'excellens ouvrages viennent à paroître , la Cabale & l'Envie trouvent moyen de les rabaisser , & d'en rendre en apparence le succès douteux : mais cela ne dure guères ; & il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demcure au fond tant qu'on l'y retient , mais bien-tôt , la main venant à se lasser , il se relève & gagne le dessus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet , & ce seroit la matière d'un gros Livre : mais en voilà assez ce me semble , pour marquer au Public ma reconnoissance , & la haute idée que j'ai de son goût & de ses jugemens.

Parlons maintenant de mon Edition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru ; & non-seulement je l'ai revue avec beaucoup de soin , mais j'y ai retouché de nouveau plusieurs endroits de mes

ouvrages. Car je ne suis point de ces Auteurs fuyans la peine, qui ne se croient plus obligez de rien racommoder à leurs écrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils allèguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auroient peur en les trop remaniant de les affoiblir, & de leur ôter cet air libre & facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours: mais leur excuse, à mon avis, est très-mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, & comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs & forcés. Un ouvrage ne doit point paroître trop travaillé, mais il ne sçauroit être trop travaillé; & c'est souvent le travail même, qui en le polissant lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles, & des vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillés, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité glorieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donné un Auteur à limer & à perfectionner ses Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture qui paroît si aisément, travailloit extrêmement ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres; mais des gens qui en

P R E F A C E xiiij

faissent ; même difficilement , de fort bonnes , on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition , qui est , pour ainsi dire , mon Edition favorite. Aussi y ai-je mis mon nom , que je m'étois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie : mais aujourd'hui que mes ouvrages sont entre les mains de tout le monde , il m'a paru que cette modestie pourroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs j'ai été bien aise , en le mettant à la tête de mon Livre , de faire voir par là quels sont précisément les ouvrages que j'avouë , & d'arrêter , s'il est possible , le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand par tout sous mon nom. J'ai même , pour mieux prévenir cet inconvenient , fait mettre au commencement de mon Livre , une Liste exacte & détaillée de tous mes Ecrits , & on la trouvera immédiatement après le Discours sur la Satire qui suit cette Préface. Voilà de quoi il est bon que le Lecteur soit instruit.

Il ne reste plus presentement qu'à lui dire quels sont les ouvrages dont j'ai augmenté cette Edition. Le plus considérable est une 11^e Satire que j'ai tout récemment composée , & qu'on trouvera à la suite des

xiv P R E' F A C E.

dix précédentes. Elle est adressée à Monsieur de Valincour mon illustre Associé à l'Histoire. J'y traite du vrai & du faux Honneur, & je l'ai composée avec le même soin que tous mes autres Ecrits. Je ne sçaurois pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise: car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes Amis, & qui même je n'ai fait que la reciter fort vite, dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui est arrivé à quelques autres de mes pièces, que j'ai vû devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier, plusieurs personnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les ayant retenues par cœur, & en ayant donné des copies. J'y ai aussi joint cinq Epîtres nouvelles, que j'avois composées long-tems avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du même stile de mes autres Ecrits, & j'ose me flâter qu'elles ne leur feront point de tort. C'est donc au Public à m'apprendre ce que je dois penser de ces ouvrages, ainsi que de plusieurs autres petites pièces de Poësie qu'on trouvera dans cette nouvelle Edition, & qu'on y a mêlées parmi les Epigrammes qui y étoient déjà. Ce sont toutes bagatelles, que j'ai la plupart composées dans ma première jeunesse: mais que j'ai un peu rajustées, pour les rendre plus supportables au Lecteur.

Au reste , comme malgré les bonnes raisons que j'ai vingt fois alleguées en vers & en prose , il y a encore des gens qui traitent de médisances les railleries que j'ai faites de quantité d'Auteurs modernes , & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs , je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualitez ; je veux bien , pour les convaincre du contraire , répéter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la Préface de mes Editions précédentes. Les voici. *Il est bon que le Lecteur soit averti d'une chose ; C'est qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de plusieurs Ecrivains de notre Siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu , dis-je , nier que Chapelain , par exemple , quoique Poëte fort dur , n'ait fait autrefois , je ne sçai comment , une assez belle Ode ; & qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans les Ouvrages de Monsieur Quinault , quoique si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajouterais même sur ce dernier , que dans le tems où j'écrivis contre lui , nous étions tous deux fort jeunes , qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages , qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les Ecrits de Saint-Amand , de Brébeuf , de Scu-*

Xvj P R E' F A C E.

déri, de Cotin même, & de plusieurs autres que j'ai critiqués. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà ce me semble leur rendre justice, & faire bien voir, que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux.

Après cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sçai point de Lecteur qui n'en doive être accusé: puis qu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des Ecrits qu'on fait imprimer, & qui ne se croie en plein droit de le faire du consentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'est-ce que mettre un ouvrage au jour? N'est-ce pas en quelque sorte dire au Public, Jugez-moi? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rime dans ma neuvième Satire, & il suffit d'y renvoyer mes Censeurs.

Pour revenir encore une fois à mon Edition: outre les Pièces de Poësie dont j'ai déjà parlé, & quelques Epigrammes que j'y ai jointes, j'y aussi ajoûté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me persuade qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques vers que

P R E F A C E. xvij

J'ai retranché à l'Épifode de l'Horlogère, qui m'avoit toujours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été composé à l'occasion d'un différend assez léger qui s'émut dans une des plus célèbres Églises de Paris, entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction : & tous les Personnages y sont non-seulement inventez, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette Église, dont la plupart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guères de s'offenser de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle, sur un espèce de défi qui me fut fait en riant par feu Monsieur le Premier Président de Lamoignon.

gnon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à morravis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, si je laissois échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans son illustre Maison, fit avantageusement mon apologie, contre ceux qui vouloient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises mœurs. C'étoit un homme d'un sçavoir étonnant, & passionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crût entrevoir quelque goût des Anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi fort gaye; & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en-effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de Poësie de la saleté qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas desagréable. Il m'appella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens, c'est-à-dire, à ses lectures & à ses

promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confiance, & me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point ? Quel tresor surprenant de probité & de justice ! quel fonds inépuisable de piété & de zèle ! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre chose au dedans ; & on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualitez admirables ; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi , j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins que je lui rendis ne furent mélez d'aucune raison d'intérêt mercenaire : & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point ; & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevez du monde , tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens bien que , si je continuois à en parler , je ne pourrois m'empêcher de mouïller peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satire & de plaisanteries.



A U L E C T E U R .

J'A Y laissé ici la même Préface qui étoit dans les Editions précédentes , à cause de la justice que j'y rends à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaqués. Je croyois avoir assez fait connoître par cette démarche , où personne ne m'obligeoit , que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs ; & que j'ai été plutôt sincère à leur égard , que médisant. Monsieur Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant Homme , au bout de près de vingt - cinq ans qu'il y avoit que mes Satires avoient été imprimées la première fois , vint , tout à coup & dans le tems qu'il se disoit de mes Amis , réveiller des querelles entièrement oubliées , & me faire sur mes Ouvrages un procès que mes ennemis ne me faisoient plus. Il compta pour rien les bonnes raisons que j'avois mises en rimes , pour montrer qu'il n'y a point de médisance à se moquer des méchans Ecrits ; & sans prendre la peine de réfuter ces raisons , il a jugé à propos de me traiter dans un Livre , en termes assez peu

AU LECTEUR. xxj

obscurs, de Médifant, d'Envieux, de calomniateur, d'Homme qui n'a songé qu'à établir sa réputation sur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement sur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aise aux sermons de l'Abbé Cotin. Ce sont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à me vouloir faire comprendre que je ne dois jamais espérer de rémission au mal que j'ai causé, en donnant par-là occasion à le postérité de croire, que sous le règne de Loüis le Grand, il y a eu en France un Poëte ennuyeux, & un Prédicateur assez peu suivi. Le plaisant de l'affaire est, que dans le Livre qu'il fait pour justifier notre siècle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain est un Poëte très-peu divertissant, & si dur dans ses expressions, qu'il n'est pas possible de le lire. Il ne convient pas ainsi du désert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire, il assure qu'il a été fort pressé à un des sermons de cet Abbé; mais en même-tems il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un si grand Prédicateur: que sans ce sermon, où heureusement quelques-uns de ses Juges se trouverent, la Justice, sur la requête de ses parens, lui alloit donner un curateur comme à un imbécile. C'est ainsi

que M. Perrault sçait défendre ses Amis, & mettre en usage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnüe aux Anciens, où vrai-semblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire.

Tout ce que j'ai ici à dire au Lecteur, c'est que je lui donne dans cette nouvelle Edition, outre mes anciens Ouvrages exactement revüs, ma Satire contre les Gens d'Eglise, & celle contre les Femmes, l'Ode sur Namur, & quelques autres Epigrammes. Et l'on a ajouté à la fin la *Parodie de quelques endroits du Cid, sur Chapelain, Cassaigne & la Serre*, par les raisons employées dans l'Avertissement qui précède, où les Lecteurs trouveront encore le sujet des deux dernières pièces qui lui feront plaisir.





DISCOURS
SUR
LA SATIRE.



QUAND je donnai la première fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche qui prend feu très-aisément ; & que ces Esprits avides de loüanges ne digèroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les Libelles diffamatoires qu'on a publiéz contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne ; j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances,

xxiv DISCOURS

au déplaisir d'un Auteur irrité, qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire par ses Ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de se divertir d'une queffelle du Parnasse, dont ils pouvoient être spectateurs indifférens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième Satire, où je pense avoir montré assez clairement, que sans bleffer l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un sot Livre. Mais, puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose, qu'eux seuls veulent ignorer; & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confrères les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'étoit pas seulement

SUR LA SATIRE. xxv

ment des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'étoit des gens de la première qualité de Rome : c'étoit des personnes Confulaires. Cependant Scipion & Lélius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié, & vraisemblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses Ecrits, non plus qu'à Térence : ils ne s'aviferent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüez dans ses Satires ; & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les ridicules de la République :

*num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi aut læso doluère Metello,
Famosive Lupo cooperto versibus?*

En effet, Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & souvent des Nobles & des Patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple.

Primores populi arripuit populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces sortes de libertez peuvent être permises. Voyons donc Ho-

race qui vivoit sous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t'il point dans ses Satires ? Fabius le grand causeur, & Tigellius le fantasque, & Nasidiénus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms suposez. O la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque, n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne sçavoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain qui avoit composé un Livre de Droit ; que Tigellius fut en son tems un Musicien chéri d'Auguste ; que Nasidiénus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome ; que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte, n'ayent pas fort lû les Anciens, & né soient pas fort instruits des affaires de la Cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom : il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscius Préteur de Fondi :

SUR LA SATIRE. xxvñ

*Fundos Aufidio Lusco Prætorè libenter
Linquimus, insani ridentes præmia Scriba,
Prætextam & latum clavum, &c.*

Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie, le Bourg de Fondi, dont étoit Præteur un certain Aufidius Luscus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de ce Præteur, auparavant Commis, qui faisoit le Sénateur & l'homme de qualité. Peut-on désigner un homme plus précisément, & les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire connoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: Mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Censeurs répondront-ils à cet autre passage?

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona,
dumque
Distingit Rheni luteum caput: hæc ego ludo.*

Pendant, dit Horace, que ce Poëte enseigne d'Alpinus égorge Memnon dans son Poëme & s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces Satires. Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace se joüoit en ces Satires; & si Alpinus en cet endroit, est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t-on, vivoit sous le règne du plus poli de tous les Empereurs: mais vivons-nous

sous un règne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince , qui a tant de qualitez communes avec Auguste , soit moins dégoûté que lui des méchans Livres , & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse , qui écrivoit sous le règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des Poètes de son tems , il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde sçait , & toute la Cour de Néron le sçavoit , que ces quatre vers , *Torva Mimalloneis* , &c. dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première Satire , étoient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron , tout Néron qu'il étoit , ait fait punir Perse ; & ce Tyran ennemi de la raison , & amoureux , comme on sçait , de ses ouvrages , fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers , & ne crût pas que l'Empereur en cette occasion dût prendre les intérêts du Poète.

Pour Juvénal , qui florissoit sous Trajan , il est un peu plus respectueux envers les grands Seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses Satires sur ceux du règne précédent : mais à l'égard des Auteurs , il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière , que le voilà en mauvaise humeur contre tous les Ecrivains de

SUR LA SATIRE. xxix

son tems. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume : C'est qu'il est las d'entendre & la *Thézéide* de Codrus, & l'*Oreste* de celui ci, & le *Téléphe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Août, & *Augusto recitantes mense Poëtas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coûtume parmi tous les Satiriques, & souffert dans tous les siècles. Que s'il faut venir des Anciens aux Modernes, Régnier, qui est presque notre seul Poëte Satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce célèbre jouëur qui assignoit ses Créanciers sur sept & quatorze, & du sieur de Provins qui avoit changé son balandran en manteau court, & du Cousin qui abandonnoit sa maison de peur de la réparer, & de Pierre du Puis, & de plusieurs autres.

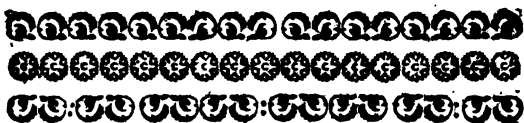
Que répondront à cela mes Censeurs ? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul vers deux Poëtes de son tems en ridicule ?

LXX DISCOURS

*Qui Bavium non odit, amet tua carmina
Mævi*

dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mævius en cet endroit sont des noms suposez; puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie? Le banniront-ils du Parnasse, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la sureté des Sots & des Ridicules? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil: il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Railerie à part, ces Messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron? Mais eux, qui sont si rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs? Je vois bien ce qui les afflige: ils ne veulent

Nas être détrompez: il leur fache d'avoir admiré sérieusement des Ouvrages, que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnez à oublier dans leur vieillesse, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur, comme des chef-d'œuvres de l'Art. Je les plains sans doute: mais quel remède? faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun? faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les Livres deviendront-ils désormais un azile inviolable, où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation? J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième Satire, il est bon d'y renvoyer le Lecteur.



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenuës en ce Volume.

D iscours au Roy.	page 1
Satire Première.	7
Satire II. à M. de Molière.	14
Satire III.	17
Satire IV. à M. l'Abbé le Vayer.	25
Satire V. à M. le Marquis de Danjeau.	29
Satire VI.	35
Satire VII.	39
Satire VIII. à M. M... Docteur de Sorbonne,	43
Satire IX.	55
Au Lecteur.	67
Satire X.	69
Satire XI. à M. de Valincourt.	93
Discours sur la Satire suivante.	101
Satire XII. sur l'Equivoque.	107
Sonnet à M. Despréaux sur la Satire contre l'Equivoque,	118
Aux RR. PP. Jesuites, Auteurs du Journal de Trévoux.	119
Aux mêmes, sur l'Eptre de l'Amour de Dieu. ibid.	
Epitaphe de M. Arnault, Docteur de Sorbonne.	120
Satire XIII.	121
Satire XIV.	123

TABLE DES PIÈCES.

E P I T R E S.

<i>Eptre I. au Roy.</i>	129
<i>Eptre II. à M. l'Abbé Desroches.</i>	136
<i>Eptre III. à M. Arnault, Docteur de Sorbonne,</i>	138
<i>Eptre IV. au Roy.</i>	142
<i>Eptre V. à M. de Guilleragues.</i>	147
<i>Eptre VI. à M. de Lamoignon.</i>	153
<i>Eptre VII. à M. Racine.</i>	159
<i>Eptre VIII. au Roy.</i>	163
<i>Eptre IX. à M. le Marquis de Seignelai.</i>	167
<i>Préface sur les Eptres suivantes.</i>	173
<i>Eptre X. à mes Vers.</i>	177
<i>Eptre XI. à mon Jardinier.</i>	182
<i>Eptre XII. sur l'Amour de Dieu.</i>	186

L'ART POËTIQUE.

<i>Avertissement de l'Auteur des Remarques de l'Art Poétique.</i>	197
<i>L'Art Poétique, Chant I.</i>	199
<i>Chant II.</i>	208
<i>Chant III.</i>	215
<i>Chant IV.</i>	230

LE LUTRIN, POÈME HEROÏ-COMIQUE.

<i>AVIS au Lecteur.</i>	241
<i>Argument.</i>	244
<i>Chant I.</i>	245
<i>Chant II.</i>	253
<i>Chant III.</i>	258
<i>Chant IV.</i>	264
<i>Chant V.</i>	271
<i>Chant VI.</i>	279

T A B L E D E S P I E C E S ,
 O D E S , E P I G R A M M E S ,
 & autres Poësies.

<i>Discours sur l'Ode.</i>	287
<i>Ode sur la prise de Namur.</i>	291
<i>Ode contre les Anglois.</i>	297
<i>Stances à M. Molière.</i>	299
<i>Sonnet sur la mort d'une Parente.</i>	300
<i>Autre Sonnet sur le même sujet.</i>	301
<i>Epigrammes. A un Médecin.</i>	302
<i>A Monsieur Racine.</i>	ibid.
<i>Contre Saint-Sorlain.</i>	303
<i>A Messieurs Pradon & Boncorse, &c.</i>	ibid.
<i>Contre l'Abbé Cotin.</i>	304
<i>Contre le même.</i>	ibid.
<i>Contre un Abbé.</i>	ibid.
<i>Vers en stile de Chapelain.</i>	305
<i>Epitaphe.</i>	ibid.
<i>A Climène.</i>	ibid.
<i>Imitation de Martial.</i>	306
<i>Sur une Harangue d'un Magistrat, &c.</i>	ibid.
<i>Sur l'Agésilas de Monsieur Corneille.</i>	307
<i>Sur l'Attila du même Auteur.</i>	ibid.
<i>Sur la manière de reciter du Poëte Santeuil.</i>	ibid.
<i>Sur la Fontaine de Bourbon.</i>	308
<i>L'Amateur d'Horloges.</i>	ibid.
<i>Sur des Vers contre Homère & Virgile.</i>	309
<i>Sur le même sujet.</i>	ibid.
<i>Sur le même sujet.</i>	310
<i>A Monsieur Perrault, sur le même sujet.</i>	ibid.
<i>Sur le même sujet.</i>	ibid.
<i>Au même.</i>	311
<i>Au même.</i>	ibid.
<i>Parodie Burlesque.</i>	312
<i>Sur la réconciliation de l'Auteur & de M. Perrault.</i>	313
<i>Sur les Journalistes de Trevoux.</i>	ibid.
<i>Sur le Livre des Flagellans.</i>	314

TABLE DES PIÈCES.

<i>Fable d'Esopé, le Bucheron & la Mort.</i>	ibid.
<i>Le Débiteur reconnoissant.</i>	315
<i>Enigme.</i>	ibid.
<i>Vers pour mettre au-devant d'un Roman allégorique.</i>	ib.
<i>Sur un Portrait de Rocinante.</i>	316
<i>Vers à mettre en chant.</i>	ibid.
<i>Chanson à boire.</i>	317
<i>Chanson à boire.</i>	ibid.
<i>Sur Homère.</i>	318
<i>Vers pour mettre sous le buste du Roy.</i>	ibid.
<i>Vers pour le Portrait de M. le Duc du Maine.</i>	319
<i>Vers pour le Portrait de Mlle de Lamoignon.</i>	ibid.
<i>A Madame la Présidente de Lamoignon.</i>	320
<i>Vers pour le Portrait de M. Tavernier.</i>	ibid.
<i>Vers pour le Portrait de mon Père.</i>	321
<i>Épithape de la mere de l'Auteur.</i>	ibid.
<i>Sur un frere aîné.</i>	322
<i>Vers pour le Portrait de M. de la Bruyère.</i>	ibid.
<i>Vers pour le Portrait de M. Hamon.</i>	ibid.
<i>Vers pour le Portrait de M. Racine.</i>	323
<i>Vers pour mon Portrait.</i>	ibid.
<i>Réponse aux Vers du Portrait.</i>	ibid.
<i>Pour un autre Portrait du même.</i>	324
<i>Vers pour mettre sur une méchante gravure.</i>	ibid.
<i>Sur mon Buste de marbre.</i>	ibid.
<i>Sonnet sur M. Despréaux.</i>	325
<i>Vers sur les Sonnets des pages 325. & 118.</i>	326

PARODIE DE QUELQUES ENDROITS du Cid.

<i>Avertissement.</i>	329
<i>Scène I.</i>	331
<i>Scène II.</i>	335
<i>Scène III.</i>	336
<i>Scène IV.</i>	338
<i>Scène V.</i>	340
<i>Métamorphose de la Perruque de Chapelain.</i>	343

TABLE DES PIÈCES.

<i>Ode. L'Ombre de Despréaux.</i>	345
<i>Satire. Le Tombeau de Despréaux.</i>	349
<i>Requête en faveur d'Aristote.</i>	355
<i>Arrêt burlesque sur la précédente Requête.</i>	361

LES HÉROS DE ROMAN.

<i>Discours sur les Héros de Roman.</i>	367
<i>Les Héros de Roman, Dialogue.</i>	373

POESIES DU PÈRE SANLÉCQUE.

<i>Avis au Lecteur.</i>	415
<i>Epttre au Roi.</i>	417
<i>Epttre au Roi après la destruction de l'Hérésie.</i>	421
<i>Satire I.</i>	424
<i>Satire II.</i>	430
<i>Satire III.</i>	439
<i>Satire IV.</i>	442
<i>Satire V.</i>	446
<i>Epttre au Pere de la Chaise.</i>	450
<i>Epttre à un Prélat.</i>	454
<i>Epttre à Monseigneur le Duc de Nevers.</i>	457
<i>Poème sur les mauvais gestes des Prédicateurs.</i>	459
<i>A Messieurs des Missions étrangères.</i>	467
<i>Epigramme contre un mauvais Auteur.</i>	468
<i>Placet au Roi.</i>	ibid.
<i>Madrigal au Roy.</i>	469
<i>Autre Madrigal au Roy.</i>	ibid.
<i>Billet à Messieurs de l'Académie Française.</i>	470
<i>Madrigal au Révérend Pere de la Chaise.</i>	ibid.
<i>Chanson à Madame de Pontchartrain.</i>	471
<i>Sonnet à Monsieur l'Abbé Desnarets,</i>	472
<i>Madrigal au Roy.</i>	473
<i>Madrigal au Révérend Pere de la Chaise.</i>	ibid.
<i>Lettre au Révérend Pere de la Chaise.</i>	474
<i>Madrigal au même.</i>	ibid.
<i>Autre Lettre au même.</i>	475

TABLE DES PIÈCES.

<i>Madrigal au même.</i>	ibid.
<i>Placet au Roy.</i>	476
<i>Madrigal au Roy.</i>	477
<i>Madrigal au Roy.</i>	ibid.
<i>Stances libres au Roy.</i>	478
<i>Prière à Dieu.</i>	ibid.
<i>Sonnet à Monseigneur de Pontchartrain</i>	479
<i>Billet au même.</i>	ibid.
<i>Petite Eptre au Révérend Père de la Chaise.</i>	480

Fin de la Table des Pièces.





T A B L E

D E S P R I N C I P A L E S

M A T I E R E S.

A

A B E L Y, Quel Théologien, page 192 & 270.
Abondance vicieuse dans les descriptions, 201
& 223.

Acteurs, quels ils étoient dans la Tragédie nais-
sante, & par qui perfectionnez, 217.

Actions de Théâtre, leurs règles, 215 & *suiv.*

Adam, comment déchu de son premier bonheur,
140.

Âges de la vie, leurs caractères différens, 227 &
suiv. Voyez *Siècle*.

Alecto, caractère de cette Furie, 81.

Alexandre, desordres & sources de son ambition,
47 & 149.

Allégorie, son usage dans la Poësie, 222.

S. Amand, destinée de ce Poëte, 11. Défauts de
son génie, 200.

Ambition, son ascendant sur l'esprit de l'homme,
45 & 55. Voyez *Honneur & Vanité*.

Amis, les consulter sur nos Ouvrages, & avec
quelle déférence, 206 & *suiv.* 232.

Amour de Dieu, sa nécessité dans la douleur du
péché pour en recevoir le pardon, 186 & *suiv.*

Marques sûres qu'on aime Dieu, 189 & *suiv.*

Amour profane, quand introduit dans les Pièces

TABLE DES MATIERES.

- de Théâtre, 218. quel en doit être le caractère dans les Héros, *ibid.* l'amour exprimé chastement ne doit point être banni de la Scène, 233.
- Anciens* abaiffez injustement par Monsieur P. au dessous des Modernes, 287.
- Animaux*, avantages de leur instinct élevé au dessus de la conduite de l'homme, 43 & *suiv.*
- Aristote*, Requête présentée au Parnasse en sa faveur, 355. Arrest burlesque rendu en conséquence pour le maintien de sa doctrine, 361.
- Attrition*, la prétenduë & fausse suffisance, n'ayant pour principe que la crainte des peines, 176. 186. & *suiv.*
- Avarice*, son caractère, 27. 45. Exemple de ses effets les plus honteux, 77. & *suiv.*
- Auteurs* exposez de droit à la censure du Public, 61. A quoi ceux de Théâtre doivent principalement s'étudier, 220.
- Ayeux*, fausse gloire qu'on en tire si l'on dégénère de leur vertu, 29.

B

- B**ALLADES, par qui mises en vogue, 203. Ce qui en fait souvent tout le prix, 212.
- Basseffe*, l'éviter dans toutes sortes d'écrits, 202. 223. & *suiv.*
- Bien*: Egaremens produits par l'amour du bien, 149. & *suiv.*
- Brébeuf*. Voyez *Pbarfale*.
- Burlesque*, progrès & chute de cette sorte de stichole, 202.

C

- C**ADENCE, avec quel soin on doit la consulter dans les vers, 203.
- Caractère*, conserver à chaque Héros le sien propre, 218. & *suiv.*

T A B L E

- Censure*, docilité nécessaire pour celle de nos Amis, 206. 207. Utilité d'un Censeur solide & parfait, tel qu'on le doit choisir, 232.
- Chansons*, qu'il y faut même de l'art & du bon sens, 213. *Et suiv.*
- Chapelain*, sa présomption, 28. Dureté, & autres défauts de ses vers, *ibid.* 62. 63 *Et* 83. Parodie faite sur lui, 331. *Et suiv.*
- Chicane*, son portrait & son exercice, II. 137. 272. *Et suiv.*
- Chaur*, quel il étoit dans les premières Tragédies, & par qui introduit, 217.
- Christianisme*, peinture de ce qu'il étoit dans ses premiers tems, 279. *Et suiv.*
- Clarté*, combien nécessaire dans les vers, 201.
- Colbert*, grandes & vraies qualitez de ce Ministre, 167. *Et suiv.*
- Comédie*, son origine & sa licence dans ses commencemens, 226. Régles qu'on y doit observer, 227. *Et suiv.*
- Condé*, valeur & autres grandes qualitez de feu M. le Prince de Condé, 262.
- Corruption* des mœurs, sa source & ses effets, 140.
- Cotin*, traits différens de Satire contre lui, 56. 57. *Et suiv.* 65. &c.
- Crainte*. Voyez *Attrition*.
- Cratès*, desinterressement outré de ce Philosophe Cynique, 151.

D

- D**EBUT, quel il doit être dans un Poëme, 224. Voyez *Exorde*.
- Défauts*, indulgence & aveuglement de chacun pour les sens propres, 26. *Et suiv.* Quand se rendent invisibles, 122.
- Descriptions*, y être riche & pompeux, 223.
- Détails*, éviter ceux qui sont inutiles, 201.

DES MATIERES.

- Dévotion*, caractères opofez de la vraye & de la faulle, 84. *É suiv.* 96. *É suiv.*
Dieu, pernicieufe difpofition d'efprit à fon égard, 13. A quoi conduifent les railleries qu'on en fait, 214.
Discorde, fon portrait & fes fonctions, 246. 261. 268.
Dîner, avanturès d'un très-méchant, décrites agréablement, 17. *É suiv.*

E

- E**GLISE, quel étoit l'efprit des Fidèles dans fa naiffance, 79. *É suiv.* Desordre que le calme y a introduit, 280. *É suiv.* En quoi la réforme cruë bonne, 124. *É suiv.*
Eglogue, Stile & modèles de ce genre de Poëfie, 209.
Élégie, fon caractère & fes règles, *ibid.*
Envieux, leur vain déchaînement contre les ouvrages de prix, 159. *É suiv.*
Epigramme, quel en eft le tour, & ce qu'il y faut observer, 211. 212.
Epithètes, abus qui s'en fait dans la Poëfie, 15.
Equité, rien de beau dans le monde que cette vertu, 95. Elle eft d'ufage parmi les Barbares mêmes, 96. Comment bannie de la terre, 97. *É suiv.*
Erreurs différentes des hommes, 25. 26. *É suiv.*
Expression, d'où dépend fa netteté, 204.

F

- F**A BLE, fon ufage & fes agrémens dans la Poëfie Epique, 219. Si les vérités du Chriftianifme font fufceptibles de fes fictions, 221. *É suiv.*
Faux, inutilité de fes déguifemens, 93. *É suiv.*
 Tout efprit y eft fujet par quelque endroit, 169.

T A B L E

- Faux airs fades & ennuyeux**, 170. **Faux plaſant**, 229.
- Femmes**, qu'il s'en trouve de fidèles, 70. **Ecuëils dangereux pour leur vertu**, 73. *& ſuiv.* **Portraits différens des Femmes de tous caractères**, *ibid.* *& ſuiv.* **Riſque à courir avec elles**, 123.
- Figures**, de quel ſecours elles ſont pour égayer un Poëme, 225.
- Flaterie**, vaine complaiſance qu'elle inſpire aux eſprits frivoles, 167. Comment elle s'eſt introduite, 171. Ses manières, 206. Ne point s'enivrer de ſes éloges, 231.
- Folie**, tout homme en eſt plus ou moins frappé, 206. **Caractères différens de folle**, 27. *& ſuiv.*

G

- GAIN**, Objet indigne d'un Ecrivain illuſtre, 234. 235.
- Gloire**, ſureur de l'homme pour en acquérir, 29. *& ſuiv.* Voyez *Honneur*.
- Grace**, diſpoſition néceſſaire pour l'obtenir & la faire fructifier en nous, 186. *& ſuiv.*

H

- HARMONIE**, combien néceſſaire dans les vers, 205. Heureux effets qu'elle a produits dans le monde, 234.
- Héros**, quels ſont plus ou moins eſtimables, 95. 132. **Béſoin du ſecours des Muſes pour immortalifer leur nom**, 134. **Héros de Théâtre** doivent être dépeints par leur véritable caractère, 218. **Quel choix on en doit faire**, 223.
- Hollande**, progrès & rapidité de ſa conquête, 142.
- Homère**, beautez de ſes ouvrages, 225.
- Homme**, le plus ſot des animaux, quoique doué de raiſon, 43. **Son inconſtance & ſes inquiétudes**, 44. **Paſſions différentes dont il eſt eſcla-**

DES MATIÈRES.

- ve, 45. *É suiv.* Ceux qui en sont estimez les plus heureux, 124. Mœurs sauvages des premiers hommes, comment civilisées, 234.
- Honnêteté*, la garder dans toutes sortes d'ouvrages, 213. *É* 233.
- Honneur*, avec quelle passion chacun l'affecte & s'en pare, 93. Déguisemens inutiles là-dessus, *ibid.* *É* 94. En quoi il consiste véritablement, *ibid.* *É suiv.* Empire du faux honneur, 98.
- Honte* du bien, mauvaises impressions, 138. 139. *É suiv.*
- Horace*, enjouement & libertez de ses Satires, 42. 64. 210. 213. Excellence & réputation de ce Poëte, 165. *É suiv.*
- Huttre*, différend à son occasion agréablement décidé, 137.
- Hypocrisie*. Voyez *Fausse dévotion*.

I

- J**ALOUSIE, combien terrible dans les Femmes, 80. *É suiv.*
- Falaise d'Auteur*, marque d'un esprit bas & médiocre, 233.
- Idylle*, son caractère & son véritable stile, 208. Modèles qu'on s'y doit proposer, *ibid.* *É suiv.*
- Jeux*, Fureur qu'il inspire, 27. Portrait & suites de cette passion, 76. *É suiv.*
- Ignorance*, préférable à un sçavoir affecté, 170.
- Indolence*, rien de plus fatigant, 185.
- Intérêt*. Voyez *Avarice*.
- Juvénal*, hardiesse de ses Satires, nullement vengées par une tragique fin, 42. Caractères de ses Poësies, 213.

L

- L**AMOIGNON: Portrait & éloge des grandes qualitez de feu M. le Premier Président de

T A B L E

- Lamolgnon**, 157. 242. *É suiv.* Pièce divertissante faite pour lui, 329.
- Langue**, avec quel soin on la doit consulter dans les ouvrages d'esprit, 204.
- Lézine**, exemple singulier de ses effets les plus honteux, 77. *É suiv.*
- Livres**, droit qu'ont tous les Lecteurs d'en juger, 60. *É suiv.* Méchans Livres de toutes sortes, employez dans une batterie ridicule, 275. *É suiv.*
- LOUIS LE GRAND**, Eloges différens de ses grandes qualitez & de ses Conquêtes, I. 34. 129. *É suiv.* 142. *É suiv.* 163. 236. 237. 257. 268.
- Lucile**, premier Poëte Satirique, 64. 212.
- Lutrin**, sujet d'un feint démêlé & d'un Poëme agréable, 245. *É suiv.*

M

- MADRIGAL**, son vrai caractère, 212.
- Malberbe**, Poëte excellent, digne de servir de modèle, 200. 204.
- Mariage**, qu'il a ses plaisirs ainsi que ses chagrins, 69. 121. Inutilité des Satires qu'on en fait, 71.
- Marot**, son génie & ses talens pour la Poësie, 202. 203.
- Médecin** métamorphosé en Architecte, 231. *É suiv.*
- Médifance**, son caractère & ses détours, 60.
- Ménandre**, Poëte Comique, 227.
- Molière**, fécondité de son esprit, 14. On n'a bien connu son prix qu'après sa mort, 160. Défaut qu'on lui peut reprocher, 229.
- Mollesse**, ses mauvais effets, 171. Son portrait, 256. *É suiv.*
- Mort**, en prévenir de bonne heure le moment fatal, 139.
- Muses**, accueïllies favorablement du Roi, 10. 164.
- Muse forcée, 209. Muse grossière inspirée quelquefois par le vin & le hazard, 214.

DES MATIERES.

N

- N**AMUR, sa prise, quel grand exploit, 291.
& *suiv.*
Narrations, y être vif & pressé, 223.
Nature, elle est vraye, & la seule qui plaise en tout, 94. 170. Etude soigneuse qu'on en doit faire, 227. Ne s'en écarter jamais, 229.
Noblesse, quelle est la seule véritable, 29. En quoi elle consistoit dans les premiers tems, 33.

O

- O**DE, élévation & impétuosité de stile, 210.
Opera, écueil dangereux pour la vertu, 73.
Orgueil ridicule, 29. 46. 93.
Ovide, caractère naturel & tendre de ses Elégies, 209.

P

- P**AIX, rien de plus glorieux à un Roi que d'en faire jouir ses Sujets, 132. On ne se lasse point de ses douceurs, 131.
Paris, Portrait de cette grande Ville, 12. 35.
& *suiv.*
Parnasse François, son enfance, & ses progrès, 203.
Parodie de quelques endroits du Cid, sur Chapelain, Cassaigne & la Serre, 331. & *suiv.*
Passions, avec quel art il faut les sçavoir manier, 215. & *suiv.*
Pauvreté, plus contente, quand elle est vigilante & active, qu'une oisive richesse, 185.
Pédant, son caractère, 25.
Perse, quel Poëte, 213.
Pharsale de Brébeuf, 164. 203.
Piété, son portrait, 189. & *suiv.*

T A B L E

- Pindare*, beautez & élévations de ce Poète, 287.
Plaisant, lui joindre par tout l'utile, 233.
Poësie, difficulté d'y réüffir, 16. Qu'il y faut exceller, ou ne s'en point mêler, 55. & *suiv.* 231.
 préceptes universels sur la Poësie, 199. & *suiv.*
Poëtes, dépit d'un Poète malheureux, 7. & *suiv.*
 Quel doit être l'objet de leur travail, 233. & *suivans.*
Pointes, d'où attirées dans nos vers, & comment reçûës, 211.
Postérité, c'est elle qui établit le vrai mérite de nos Ecrits, 160. 226.
Procès, raison de s'en abstenir, 137.
Public, ce n'est pas un Juge qu'on puisse corrompre, 173.
Pudeur, la conserver sur-tout dans les vers François, 213.
Pyrrbus, ses projets ambitieux, 131. Sage conseil de Cynéas à ce Prince à cette occasion, *ibid.* & *suiv.*

R

- R** A C A M, son génie pour les vers, 200.
Racine, Poète excellent, 159.
Raison, c'est souvent le plus fâcheux de tous nos maux, 29. Combien vainement elle est le partage de l'homme, 43. & *suiv.* Aimer & faire régner la raison dans tous nos Ecrits, 200.
Régnier, Poète Satirique François, caractère de ses ouvrages, 213.
Renommée, son Portrait, 253.
Repos d'esprit, le chercher en soi-même, 148. & *suiv.* Moyens de se l'assurer, 121.
R-traite, sa douceur & ses autres avantages, 156.
Rhin, fameux passage de cette rivière par l'armée du Roy, 143. & *suiv.*
Richesses, erreurs des hommes à leur occasion, 149. & *suiv.*

DES MATIÈRES.

- Rime**, difficulté de la trouver à propos, 14. & suiv. 40. Moyen d'y parvenir, 200. elle a fait autrefois tout le mérite de la Poësie Française, 203.
- Rondeaux**, leur origine & leur naïveté, *ibid.* 212.
- Ronsard**, sort & caractère de ses Poësies, 203.

S

- SAGE**, tel qui l'est le moins, croit l'être seul, 25. & suiv. En quoi consiste la Sagesse, 27 & 44.
- Satire**, effroi que son seul nom produit, 4. Quel en peut être le danger, 39. 63. Utilité de la Satire, 61. 63. Poëtes qui y ont excellé, 212.
- Scène**, ce qu'il faut observer dans sa disposition, & dans le choix de son sujet, 215. & suiv.
- Scudéry**, caractère & défauts de ses ouvrages, 16. 201.
- Sens**, Accorder toujours le bon sens avec la rime, 200. & 230.
- Siècle**, idée du Siècle d'or & du siècle de fer, 97. & suiv.
- Simplicité**, ses agrémens naturels, 169. & suiv.
- Sincérité**, l'on ne plaît effectivement ni long tems que par elle, *ibid.*
- Sonnet**, ses loix rigoureuses, 210.
- Sophocle**, à quelle perfection il porta la Tragédie chez les Grecs, 217.
- Stile**, y éviter le trop d'uniformité, 201. & suiv.
- Rapidité de stile, quelle marque, 205.

T

- TALENS**, partagez par la Nature, 199. & suiv.
- Tasse**, jugement sur ce Poëte, 222.
- Théâtre**, son commencement & ses progrès, 217. abhorré long-tems en France, *ibid.* Règles des actions de Théâtre. Voyez *Action*.

TABLE DES MATIERES.

- Théocrite*, en quoi se le proposer pour modèle, 208.
Thespis, premier Auteur de la Tragédie, 217.
Tibulle, Caractère de ses Elégies, 209.
Tragédie, Règles pour y réussir, 215. & suiv. Son origine & ses progrès, 217.
Travail, tout homme y est condamné, 184.

V

- V**ANITE' fautive, comment introduite dans le monde, 171. Où logée, 280.
Vaudeville, agréable indiscret, 213.
Vérité, mal reçûe de nos jours, 4. Elle seule est belle & aimable, 94. 96. 168. 170.
Vertu, marque certaine d'un cœur noble, 31. L'aimer & la respecter dans ses vers, 233. Voyez *Equité*.
Vice, son caractère & ses mauvais effets, 170. & suiv.
Villon, Poëte François, son mérite, 203.
Virgile, quel en est le prix, 61. En quoi sur-tout se le proposer pour modèle, 208. 224.
Vitesse, ne point s'en piquer dans les ouvrages, d'esprit, 205.
Voiture, louange qu'il mérite, 172.

Fin de la Table des Matières.



DISCOURS



DISCOURS A U R O Y.



JEUNE & vaillant Héros, dont la hau-
te sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente
vieillesse,

Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, & vois tout par tes
yeux.

GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de pré-
dence,

J'ai demeuré pour toi dans un humble silence ;
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sçai peu louer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante ;
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie ;
Plus sage en mon respect, que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes Autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les amène,
Osent chanter ton nom sans force & sans haleine ;

DISCOURS

Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.

L'un en stile pompeux habillant une Eglogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un Fat à celles d'un Héros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabor & la lime,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un sonnet te compare au Soleil.

Sur le haut Hélicon leur veine méprisée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.

Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon.

C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire:
Et ton nom du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne dévra qu'à leurs vers son immortalité.

Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.

A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui sans l'heureux apui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume injuste & téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire :
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,

Apollon en connoît qui te peuvent louer.
 Oûi, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs vœux
 Parmi les Pelletiers on conte des Cornettes.
 Mais je ne puis ſouffrir qu'un Eſprit de travers,
 Qui pour rimer des mots, penſe faire des Vers,
 Se donne en te louant une gêne inutile:
 Pour chanter un Auguſte, il faut être un Virgile.
 (1) Et j'aprouve les ſoins du Monarque guerrier,
 Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un artiſan groſſier,
 Entreprit de tracer d'une main criminelle,
 Un portrait réſervé pour le pinceau d'Apelle.

Alcandre.

Moi donc qui connois peu Phébus & ſes douceurs:
 Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf Sœurs:
 Attendant que pour toi l'âge ait métri ma Muſe,
 Sût de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe:
 Et tandis que ton bras des peuples redouté,
 Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
 Et retient les méchans par la peur des ſuplices:
 Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
 Et gardant pour moi-même une juſte rigueur,
 (2) Je conſie au papier les ſecrets de mon cœur.
 Ainſi dès qu'une fois ma verve ſe réveille,
 Comme on voit au printems la diligente abeille,
 Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
 Des ſottises du tems je compoſe mon fiel.

(1) C'eſt une imitation d'Horace, qui dans ſon Epique à Auguſte, qui eſt la 1. du 1. Liv. parle ainſi, vſ. 239.

Edicto vetuit, ne quis te præter Apellem
 Pingeret, aut aliis Lyſippo duceret æra
 Fortis Alarmani velleur ſimilacris.

(2) Horace parle ainſi de Lucile Poète Satirique, Sermon
 Lib. II. Sat. vſ. 30.

Ille, velut ſidis arcana Sodalibus, olim
 Credebât Libris.

DISCOURS

Je vais de toutes parts où me guide ma veine ;
 Sans tenir en marchant une route certaine,
 Et sans gêner ma plume en ce libre métier,
 Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est, qu'en rimañt, ma Muse un peu légère
 Nomme tout par son nom, & ne sçauroit rien taire.

(3) C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce tems,

Qui tout blancs au dehors, sont tous noirs au dedans.

Ils tremblent qu'un Censeur que sa verve encourage,

Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,

Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,

D'aille du fond du puits tirer la vérité.

Tous ces gens éperdus au seul nom de Satire,

Font d'abord le procès à quiconque ose rire.

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,

Publier dans Paris, que tout est renversé,

Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les me-

nace

De jouer des Bigots la trompeuse grimace :

Pour eux un tel ouyrage est un monstre odieux ;

C'est offenser les loix, c'est s'attaquer aux Cieux ;

Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur foi-

blesse,

Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.

En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu,

Se couvre du manteau d'une austère vertu,

Leur cœur qui se connoît, & qui fait la lumière,

S'il se moeque de Dieu, craint Tartuffe & Molière,

(3) Juvenal décrit ainsi la peur que les Poëtes Satiriques faisoient aux malbonnêtes gens de leur tems, Sat. 1. 65.

Ense velut stricto, quoties Lucilius ardens

Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est

Criminibus, satira sudant præcordia culpa.

MAIS POURQUOI SUR CE POINT SANS RAISON M'ÉCARTER ?
GRAND ROY, c'est mon défaut, je ne sçaurois
flater.

Je ne sçai point au Ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;
Et sans cesse en esclaye à la suite des Grands,
A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.

On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiser ma pensée:
Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main;
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'attacher une rime.

Mais lorsque je te voi, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui sont accablez du fais de leur couronne.
Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre;
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur:
La France sous tes loix maîtriser la Fortune;
Et nos vaisseaux dormant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil se forme en se levant:
Alors, sans consulter si Phébus l'en avouë,
Ma Muse toute en feu me prévient & te louë.

Mais bien-tôt la Raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours:
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'em-
porte,

Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.

6 DISCOURS AU ROY.

Aussi-tôt je m'effraye, & mon esprit trouble,
 Laisse là le fardema dont il est accablé
 Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
 Comme un Pilote en mer, qu'épouventé l'orage,
 Dès que le bord paroit, sans songer où je suis,
 Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.



Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte,
 Et me feroit concevoir, quelque aideur de ma part,
 Mais sans consulter si Phébus l'en avoue,
 Aux lieux où le Soleil se forme en se levant,
 Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
 Et nos vaisseaux dominant l'un & l'autre, l'orage,
 La mer sous nos loix m'offrir la proie & le sort,
 Mais l'atome en son me prévient & se loge,
 Et nous l'atome est le Rationnement en l'air,
 Qui l'atome, beau projet, n'importe le projet,
 Et me feroit concevoir, quelque aideur de ma part,
 Mais sans consulter si Phébus l'en avoue,
 Aux lieux où le Soleil se forme en se levant,
 Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
 Et nos vaisseaux dominant l'un & l'autre, l'orage,
 La mer sous nos loix m'offrir la proie & le sort,
 Mais l'atome en son me prévient & se loge,
 Et nous l'atome est le Rationnement en l'air,



SATIRE PREMIERE.

D

AMON ce grand Auteur, dont la Muse
fertile

Amusa si long-tems, & la cour & la ville:
Mais qui n'étant vêtu que de simple
bureau,

Passé l'été sans linge, & l'hiver sans manteau:
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée:
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie:
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
Que n'est un Pénitent sur la fin d'un Carême,
La colère dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il distila sa rage en ces tristes adieux.

(1) Puisqu'en ces lieux jadis aux Muses si com-
modes,

(R) Il y a beaucoup de traits ici empruntez de la 3. Satire

S A T I R E I.

Le mérite & l'esprit ne sont plus à la mode,
 Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
 Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu.

Allons du moins chercher quelque antre ou quel-
 que roche,

D'où jamais ni l'Huiffier, ni le Sergent n'approche ;
 Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,
 Mettons-nous à l'abri des injures du tems.

Tandis que libre encore, malgré les destinées,
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des an-
 nées :

Qu'on ne voit point mes pas sous l'Age chanceler,

(2) Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre,

(3) Que George vive ici, puisque George y sçait
 vivre.

Qu'un million comptant par ses fourbes acquis,

Dé Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis,

Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste

A plus causé de maux que la guerre & la peste,

Qui de ses revenus écrits par alphabet,

Peut fournir aisément un Calepin complet.

*de Juvenal, où Umbricius quittant Rome lui fait de semblables
 reproches, depuis le vs. 27.*

Quando artibus, inquit, honestis

Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum,

Res hodie minor est, hère quàm fuit, atquè eadem cras

Deteret exiguus aliquid, proponimus illuc

Ire fatigatas ubi Dædalus exiit alas.

(1) *Dans la même Satire, vs. 26.*

Dùm nova canities, dùm prima & recta senectus,

Dùm super est Lacheti quod torqueat, & pedibus me

Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo.

(2) *Ibid. vs. 29.*

Vivant Arturius illis

Et Catulus; maneant qui nigrum in candida vertuntur

Qu'il régne dans ses Vieux, il a droit de s'y plaire :

(4) Mais moi, vivre à Paris, Eh, qu'y voudrois-

Je fais ?

Je ne sçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,

Et quand je le pourrois, je n'y puis consentir.

Je ne sçai point, à quel point, effuyer les outrages

D'un Esprit orgueilleux qui vous tient à ses gages ;

De mes Sonnets flatteurs laisser tout l'univers ;

Et vendre au plus offrant mon encens, & mes vers ;

Pour un si bas emploi ma Muse est trop altière ;

Je suis rustique & fier, & j'ai l'ame grossière,

Je ne puis rien nommer, si ce n'est pas son nom :

J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.

De servir un Amant, je n'en ai pas l'adresse.

J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,

Et je suis à Paris, triste, pauvre & reclus,

(5) Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.

Mais pourquoi, dira-t-on, cete vertu sauvage,

Qui court à l'hôpital, & n'est plus en usage ?

La richesse permet une juste fierté ;

Mais il faut être souple avec la pauvreté,

C'est par là qu'un Auteur, que presse l'indigence,

Peut des astres malins corriger l'influence,

(6) Et que le burlesque, en ce siècle de fer,

D'un Pédan, quand il veut, sçait faire un Duc &

Pair.

(4) *Ibid.* v. 41.

Quid Romæ faciam ? mentiri nescio.

(5) *Ibid.* v. 46.

Tanquam

Mæcus, & extinctæ corpus non utilis dextra.

(6) *Juvenal.* Sat. III. v. 19.

Quales ex humili magna ad fastigia rerum

Extollit, quoties voluit fortunâ jocari.

Ainsi de la Veuve la fortune se joust honori
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut du faubourg
 Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
 Conduire le carosse on l'on le voit traîné,
 Si dans les droits du Roi la funeste sentence
 Par deux ou trois avis de la chambre de France
 Je scai qu'un juste effort de l'orgueil de ces hommes
 L'a fait pour quelques mois en paroitre au jour
 (7) Mais en vain pour un tems une taxe l'expose
 On le verra Bientôt pompeux en ces villes
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui
 Et pour du Ciel même irrité souffrir
 * Tandis que Colhetez crotte jusqu'à l'ecume
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine
 Sçavant en ce métier si encreux beaux esprits,
 Dont Monmaur autrefois fit le coin dans Paris.
 Il est vrai que du Roi la bonté recourant
 Jette enfin sur la Mute un regard favorable
 Et réparant du sort l'aveuglement fatal
 Va tirer deormais Phebus de l'hospital
 On doit tout espérer d'un Monarque si juste.
 Mais sans un Mécenas, à quoi sert un Auguste
 Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui
 Qui voudra s'apaisier à me servir d'apui
 Et puis comment percer cette route effroyable
 De Rimeurs affamez dont le nombre l'actable,
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les pre-
 miers
 Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers?

* On trouvera des particularitez remarquables de la pauvreté de Colhetez, dans le 1. Tome des Cbe-wraana p. 30.

(7) Juvenal, Sat. 1. v. 47.
 Danuacus inagi
 Judicio (quid enim salvis infamia huiusmodi)
 Exul ab octava Masius bibit.
 Itatis.

S A T I R E I.

II

Comme on voit les Frélons, troupe lâche & stérile,
Aller piller le miel que l'abeille distille.

Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.

(8) Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en
partage, *

L'habit qu'il eut sur lui, fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit
rien.

* On
trouve
un Com-
mentaire
sur ce
vers
dans le
I. Tome
des Cho-
vraux
P. 34.

Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune ;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.

Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée ?

Il en revint couvert de honte & de risée ;

Et la fièvre au retour terminant son destin,

Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :

Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode ;

Et l'esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,

N'y parviendra jamais au fort de * l'Angeli,

* C'étoit
un feu de
Louis II.
Prince de
Condé.

Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?

Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartôte,

Et feuilletant Louët allongé par Brodeau,

D'une robe à longs plis balayer le Barreau ?

Mais à ce seul penser, je sens que je m'égare.

Moi ? que j'aille crier dans ce pais barbare,

Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois

Errer dans les détours d'un Dédale de lois,

(8) Il y a dans cette description de la pauvreté de S. Amand,
des traits tirés de la 3. Satire de Juvenal comme celui-ci :

Nil habuit Cœdrus, quis enim negat ? &c. tamen illius
Perdidit infelix totum nihil.

Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes;
 Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier;
 Et dont les Cicérons se font chez Pe-Fournier.
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
 Arnaud à Charenton-devenir Huguenot,
 Saint-Sorlin Janseniste, & Saint-Pavin bigot.
 Quittons donc pour jamais une Ville importune
 Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune;
 Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
 Et va la mitre en tête & la grosse à la main :
 (9) Où la Science triste, affreuse & délaissée,
 Est par-tout des bons lieux comme infâme chassée,
 Où le seul art en vogue est l'art de bien voler :
 Où tout me choque; Enfin, où... Je n'ose parler.
 Et quel Homme si froid ne seroit plein de bile,
 A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
 Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer,
 Malgré Muse & Phébus n'apprendroit à rimer?
 Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse :
 Et sans aller rêver dans le double Vallon,
 (10) La colere suffit, & vaut un Apollon.

(9) *Régnier a dit.*

Si la Science pauvre, affreuse & méprisée
 Sert au peuple de Fable, aux plus grands de risée.

Il y a apparence que l'Auteur a eu en vue ces vers de Régnier, fameux Poète Satirique qu'il estime beaucoup, comme il paroît par l'éloge qu'il en fait dans son Art Poétique, Chans 2. vers la fin.

(10) *Juvenal, Sat. I. vs. 79.*

Si natura negat, facit indignatio versum.

*Puis souvent la colère engendra de bons vers.
 C'est ainsi que Régnier a traduit ce vers de Juvenal. On voit*

S A T I R E I.

19

Tout beau, dirz quelque'un, vous entrez en Satire,
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous
prie,

Ou bien montez en chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur,

C'est là que bien ou mal, on a droit de tout dire.

Ainsi parle un esprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté,
En raillant d'un Censeur la triste austérité:

Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foiblesse:

Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse;

Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,

Dès que l'air est calmé, rit des foibles humains.

Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,

Et régle les ressorts de la machine ronde,

Ou qu'il est une vie au-de là du trépas,

C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouëra pas.

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne

Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui
tonne,

Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce Lieu,

Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

combien l'expression de M. D... est plus libre & plus noble. La comparaison des endroits que ces deux Satiriques ont imités des Anciens, ne seroit pas désagréable ni sans instruction. Cette première Satire de M. D. & la troisième de Rognier, en fournissent plusieurs autres exemples, comme les Curieux pourroient le voir s'ils veulent en prendre la peine.



S A T I R E I I.

A Monsieur DE MOLIERE.

RAIE & fameux Esprit; dont la fertile veine
 Ignoré en écrivant le travail & la peine;
 Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
 Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.
 Dans les combats d'esprit sçavant Maître d'escrime,
 Enseigne-moi, Molière, où tu trouve la rime.
 On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher;
 Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
 Et sans qu'un long détour t'arrête, ou t'embarrasse,
 A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
 Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
 Pour mes péchez, je croi, fit devenir Rimeur;
 Dans ce rude métier, où mon esprit se tue,
 En vain pour la trouver, je travaille, & je sue,
 Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir:
 Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*;
 Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
 Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure:
 Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
 La raison dit Virgile, & la rime Quinault.
 Enfin quoique je fasse, ou que je veuille faire,
 La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
 De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
 Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver:
 Et maudissant vingt fois le Démon qui m'inspire,
 Je fais mille sermens de ne jamais écrire:
 Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phébus,
 Je la voi qui paroît, quand je n'y pense plus.
 Aussi tôt, malgré moi, tout mon feu se rallume:

Je reprens sur le champ le papier & la plume,
 Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
 J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma Muse au moins souffroit une froide épithete:
 Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
 J'aurois toujours des mots pour les coudre au beloin,
 Si je lottrois Phyllis, *En miracles seconde,*
 Je trouverois bien tôt, *A nulle autre seconde:*
 Si je voulois vanter un objet nonpareil,
 Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*
 Enfin parlant toujours d'*Astres & de merveilles,*
 De *Chef-d'œuvre de Cieux, de Beautés sans pareilles;*
 Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
 Je pourrois aisément, sans génie, & sans art,
 Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
 Dans mes vers recoufus mettre en piéces Malherbe.
 Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots,
 N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
 Et ne scauroit souffrir, qu'une phrase insipide.
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide,
 Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
 Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
 Maudit soit le premier dont la verve insensée,
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
 Et donnant à ses mots une étroite prison,
 Vouloit avec la rime enchaîner la raison.
 Sans ce metier fatal au repos de ma vie,
 Mes jours pleins de loisir coulerotent sans envie:
 Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
 Et comme un gras Chanoine, à mon aise, & content,
 Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
 La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire,
 Mon cœur exempt de soins, libre de passion,

Sçait donner une borne à son ambition,
 Et fuant des grandeurs la présence importune,
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune,
 Et je serois heureux, si, pour me consumer,
 Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.
 Mais depuis le moment que cette frenésie
 De ses noires vapeurs trouble ma fantaisie,
 Et qu'un démon jaloux de mon contentement,
 M'inspira le dessein d'écrire poliment,
 Tous les jours malgré moi, cloué sur un ouvrage,
 Retouchant un endroit, effaçant une page,
 Enfin passant ma vie en ce triste métier,
 J'envie en écrivant le sort de Pelletier,
 Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
 Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,
 Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,
 Semblerent être formez en dépit du bon sens:
 Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse
 dire,
 Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les
 lire,
 Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
 Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
 Malheureux mille fois, celui dont la manie
 Veut, aux règles de l'art asservir son genie!
 Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir:
 Il n'a point en ses vers l'embaras de choisir,
 Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
 Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire,
 Mais un Esprit sublime en vain veut s'élever,
 A ce degré parfait qu'il tâche de trouver:
 Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
 Il plait à tout le monde, & ne sçauroit se plaire,
 Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,

S A T I R E I I.

Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui voit les maux où ma Muse s'abîme,
De grace, enseigne-moi l'art de trouver la rime:
Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

~~~~~

S A T I R E I I I.

A. Quel sujet inconnu vous trouble & vous altère ?

D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & sévère,

Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier ;

A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?

Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleunie

Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie ?

Où la Joie en son lustre étroit les regards,

Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.

Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?

A-t'on par quelque Edit réformé la cuisine ?

Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,

A-t'elle fait couler vos vins & vos melons ?

Répondez donc du moins, ou bien je me retire.

\* P. Ah ! de grace un moment souffrez que je respire.

Je sors de chez un Fat, qui pour m'empoisonner,

Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.

Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,

J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée,

Mais hier il m'aborde, & me serrant la main,

Ah ! Monsieur, m'a-t'il dit, je vous attens demain,

N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze Bouteilles

\*. *Movent a fait la description d'un repas ridicule dans la Sat. 8. du Livre II. mais elle n'a presque rien de commun avec celle-ci.*

178 SATIRE VIII.

D'un vin vieux... Bouteingo n'en a point de pareil  
let :

Et je gagerois bien que chez le Commandeur,  
Villandri priseroit sa sève, & sa verdure.

*\* Le Tar-* Molière avec \* Tartuffe y doit jouer son rôle :  
*tusse en ce*

*tems-là* Et § Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

*avoir été* C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.

*deffendu* Quoi Lambert ? Oûi Lambert. A demain : C'est  
*& tout le* assez.

*monde* Ce matin donc, l'éduit par sa vaine promesse,

*veuloit* J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.

*avoir* A peine étois-je entré, que ravi de me voir,

*pour la* Mon homme en m'embrassant, m'est venu recevoir :

*lui enten-* Et montrant à mes yeux une allegresse entière,

*dre reci-* Nous n'avons, m'a-t'il dit, ni Lambert ni Molière.

*ver.* Mais puisque je vous voi, je me tiens trop content.

*§ Lam-* Vous êtes un brave homme - Entrez. On vous at-

*bert le* tend.

*fameux* A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma

*Musicien* faute,

*droit un* Je le suis en tremblant dans une chambre haute,

*fort bon* Où, malgré les volets, le Soleil irrité

*homme* Formoit un poêle ardent, au milieu de l'été.

*qui pro-* Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance :

*mettoit à* Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,

*tout le* Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Ro-

*monde :* mans,

*mais qui* Qui m'ont dit tout Cyrus, dans leurs longs com-

*ne venoit* plimens.

*jamais.* Jenrageois. Cependant on apporte un potage.

Un Coq y paroïssoit en pompeux équipage,

Qui changeant sur ce plat & d'état & de nom,

Par tous les conviez s'est apellé Chapon.

Deux assietes suivoient, dont l'une étoit ornée

D'une langue en ragoût, de basil, couronnée :  
 L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,  
 Dont un beurre glaçant inondoit tous les bords,  
 On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée,  
 Tenoit à peine autour d'une table quarée,  
 Où chacun, malgré foi, l'un sur l'autre porté,  
 Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.  
 Jugez en cet état, si je pouvois me plaindre,  
 Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère ;  
 Si l'on est plus au large assis en un festin,  
 Qu'aux Sermons de Cassaigne, ou de l'Abbé Cotin.  
 Notre Hôte cependant s'adressant à la troupe,  
 Que vous semble, a-t'il dit, du goût de cette  
 soupe.

Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,  
 Avec des jaunes d'œuf mêlez dans du verjus ?  
 Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il aprête.  
 Les cheveux cependant me dressent à la tête ;  
 Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier  
 Jamais empoisonneur ne scût mieux son métier.  
 J'aprouvois tout pourtant de la mine & du geste,  
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.  
 Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,  
 Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,  
 D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,  
 Se vendoit chez Erenet, pour vin de l'Hermitage,  
 Et qui rouge & vermeil, mais fade & doux cœux,  
 N'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire  
 affreux.

A peine ai-je senti cette liqueur trahire,  
 Que de ces vins mêlez j'ai reconnu l'adresse.  
 Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,  
 J'espérois adoucir la force du poison.  
 Mais, que l'aurois-je pensé ? pour comble de disgrâce



Par le chand qu'il faisoit, nous n'avions point de  
 Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été (1)  
 Au mois de Juin! Pour moi, j'étois si transforté,  
 Que donnant de fureur tout le festin au Diable;  
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;  
 Et dût-on m'appeller & fantasque & bourru, j'en  
 J'allois sortir enfin; quand le rôt a paru, no s'ouv  
 Sur un lièvre flanqué de six poulets étiqués (2)  
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques (3)  
 Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris (4)  
 Sentolent encore le chou, dont ils furent nourris.  
 Autour de ces amas de viandes entassées, un  
 Régnait un long cordon d'aloüettes pressées,  
 Et sur les bords du plat six pigeons étalez (5)  
 Présentolent pour renfort leurs squelettes brûlés.  
 A côté de ce plat paroissoient deux salades (6)  
 L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes sèches;  
 Dont l'huile de fort loin faisoit l'odorat (7)  
 Et traînoit dans des bois de vinaigre rosat (8)  
 Tous mes Soles (9) l'altant, & changeant de contenance;  
 Ont goûté du festin la superbe ordonnance (10)  
 Tandis que mon Esquin, qui se voyoit pîfiser (11)  
 Avec un sis moqueur les prioit d'exister (12)  
 Sur tout certain Habléur, à gueule affamée (13)  
 Qui vint à ce festin, usendoit par la fumée (14)  
 Et qui s'est dit Protés dans l'ordre des Cœcans (15)

*On trouve l'origine de ce nom dans le Dictionnaire de Meunier. Nous rapporterons ici ses paroles. M. de Luvardin Evêque du Mans se plaignant de quelques Grands Seigneurs qui disoient que son vin n'étoit pas bon, dit que c'étoient des délicats, qui ne vouloient du vin que d'un certain pays des environs de Reims; & là dessus on les appella les Cœcans. Ces Meilleurs étoient le Marquis de Bois-Daillin, du hoch de Laval; le Comte d'Orléans, du nom de la Roche; l'Abbé de Villars, du nom de Lamoignon; & du Brulard, du nom du Brulard.*

S A T I R E I I I .

99

A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.  
 Je ris de le voir , avec sa mine étique ,  
 Son rabat jadis blanc , & sa perruque antique ,  
 En lapins de garenne ériger nos clapiers ,  
 Et nos pigeons cauchois , en superbes ramiers :  
 Et pour flâter notre Hôte , observant son visage ,  
 Composer sur ses yeux , son geste & son langage.  
 Quand notre Hôte charmé , m'avisant sur ce point ;  
 Qu'avez-vous donc , dit-il , que vous ne mangez  
 point ?

Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète,  
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.  
 Aimez-vous la muscade ? on en a mis par tout.  
 Ah ! Monsieur , ces poulets sont d'un merveilleux  
 goût ,

Ces pigeons sont dodus ; mangez sur ma parole.  
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.  
 Ma foi , tout est passable , il le faut confesser ;  
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

Quand on parle de sauce il faut qu'on y raffine.  
 Pour moi , j'aime sur tout que le poivre y domine.  
 J'en suis fourni , Dieu sçait , & j'ai tout Pelletier  
 Roulé dans mon office en cornets de papier.

A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,  
 Ou comme la Statuë est au festin de Pierre ;  
 Et sans dire un seul mot , j'avalais au hazard ,  
 Quelque alle de poulet , dont j'arrachois le lard.  
 Cependant mon Hableur , avec une voix haute ,  
 Porte à mes Campagnards la santé de notre Hôte :  
 Qui tous deux pleins de joie , en jettant un grand  
 cri ,

Avec un rouge bord acceptent son défi.  
 Un si galant exploit réveillant tout le monde ,  
 On a porté par tout des verres à la ronde ,

### S A T I R E I I I.

Où les dolgts des Laquais dans la crasse tracez,  
 Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez:  
 Quand un des Conviez, d'un ton mélancolique,  
 Lamentant tristement une chanson Bâchique,  
 Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,  
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.  
 La Musique sans doute étoit rare & charmante:  
 E'n traine en longs fredons une voix glapissante,  
 Et l'autre s'apoyant de son agre flûet,  
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.  
 Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence,  
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence.  
 Un valet le portoit, marchant à pas contez,  
 Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.  
 Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,  
 Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes.  
 L'une de champignons, avec des ris de veau,  
 Et l'autre de pois verts, qui se noyoient dans l'eau.  
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,  
 Chez tous les Conviez la joie est redoublée,  
 Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,  
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.  
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,  
 Chacun a débité ses maximes frivoles.  
 Réglé les intérêts de chaque Potentat,  
 Corrigé la Police, & réformé l'Etat;  
 Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre,  
 A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.  
 Enfin laissant en paix tous ces Peuples divers;  
 De propos en propos on a parlé de vers.  
 Là, tous mes Sots enfléz d'une nouvelle audace,  
 (2) Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.

(2) *Perse Sat. I. 30.*

Ecce inter pocula quæruni  
 Romulidæ saturi, quid diæ poemata narrent.

Mais notre Hôte sur tout pout la justesse & l'art,  
 Elevoit jusqu'au Ciel Théophile & Ronsard,  
 Quand un des Campagnards relevant sa moustache  
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un pen-  
 che,

Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,  
 Morbleu ! dit-il, la Serre est un charmant Auteur,  
 Ses vers sont d'un beau stile; & sa prose est coulante,  
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante,  
 Et je ne sçai pourquoi je bâille en la lisant.

Le Pais sans mentir est un bouffon plaisant :  
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.  
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.

A mon gré le Corneille est joli quelquefois.  
 En vérité pour moi, j'aime le beau François.

Je ne sçai pas pourquoi l'on vante \* l'Alexandre :

Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre : \* Trais  
 gedis de  
 Racine

Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,

Et jusqu'à je vous bais, tout s'y dit tendrement.

On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,

Qu'un jeune homme... Ah ! je sçai ce que vous  
 voulez dire,

A répondu notre Hôte, Un Auteur sans défaut,

La raison dit Virgile, & la Rime Quinaut,

Justement. A mon gré, la pièce est assez plate :

Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Asstrate ?

C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.

Sur tout l'Aneau Royal me semble bien trouvé.

Son sujet est conduit d'une belle manière,

Et chaque Acte en sa pièce est une pièce entière ;

Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinaut est un Esprit profond,

A repris certain Fat, qu'à sa mine discrète

Et son maintien jaloux j'ai reconnu Poète,

Mais il en est pourtant, qui le pourroient valôir  
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,  
 A dit mon Campagnard avec une voix claire,  
 Et déjà tout bouillant de vin & de colère.  
 Peut-être, a dit l'Auteur pâlisant du couroux ;  
 Mais vous, pour en parler vous y connoissez-vous ;  
 Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.  
 Vous ? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous  
 prie,

A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.  
 Je suis donc un Sot ? Moi ? Vous en avez menti,  
 Reprend le Campagnard ; & sans plus de langage,  
 Lui jette, pour défi, son assiette au visage :  
 L'autre esquivé le coup, & l'assiette volant  
 S'en va fraper le mur & revient en roulant.  
 A cet affront, l'Auteur se levant de la table,  
 Lance à mon Campagnard un regard effroyable :  
 Et chacun vainement se ruant entre deux,  
 Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux,  
 Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées,  
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :  
 En vain à lever tout les Valets sont fort prompts,  
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare  
 De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare,  
 Et leur première ardeur passant en un moment,  
 On a parlé de paix & d'accommodement.  
 Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,  
 J'ai gagné doucement la porte sans rien dire :  
 Avec un bon serment, que si pour l'avenir,  
 En pareille cohue on me peut retenir,  
 Je consens de bon cœur pour punir ma folie,  
 Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,  
 Qu'à

## S A T I R E I I I.

Qu'à Paris le Gibier manque tous les Hyvers,  
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois  
verds.



## S A T I R E I V.

*A Monsieur l'Abbé LE VAYER.*

**D**'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le  
moins sage

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,  
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons  
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

Un Pédant enyvré de sa vaine science,  
Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,  
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,  
Dans sa tête entassez, n'a souvent fait qu'un Sot;  
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote  
La Raison ne voit goutte & le bon sens radote.

D'autre part un Galant, de qui tout le métier  
Est de courir le jour de quartier en quartier,  
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,  
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,  
Condanne la science, & blâmant tout écrit,  
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit:  
Que c'est des gens de Cour le plus beau privilège,  
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un Collège.

Un Bigot orgueilleux qui dans sa vanité,  
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,  
Couvrant tous ses défauts d'une sainte aparence,  
Damne tous les Humains, de sa pleine puissance,

Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi  
Se fait de son plaisir une suprême loi,

Tient que ces vieux propos , de Démons & de  
flammes ,

Sont bons pour étonner des enfans & des femmes ,  
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus ,

Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.

En un mot qui voudroit épuiser ces matières ,  
Peignant de tant d'esprits les diverses manières :

(1) Il conteroit plutôt combien dans un printems  
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens :

Et combien la Neveu devant son mariage ,

A de fois au public vendu son p\*\*\*.

Mais sans errer en vain dans ces vagues propos ,

Et pour rimer ici ma pensée en deux mots :

N'en déplaise à ces Fous nommez Sages de Grèce ;

En ce monde il n'est point de parfaite sagesse.

Tous les hommes sont fous : & malgré tous leurs  
soins ,

Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

Comme on voit qu'en un bois , que cent routes  
séparent ,

Les Voyageurs sans guide assez souvent s'égarer ;

L'un à droit , l'autre à gauche , & courant vaine-  
ment ,

La même erreur les fait errer diversement.

Chacun suit dans le monde une route incertaine ,

Selon que son erreur le joue & le promène ;

Et tel y fait l'habile , & nous traite de fous ,

Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.

Mais quoique sur ce point la Satire public :

Chacun veut en sagesse ériger sa folie ,

Et se laissant régler à son esprit tortu ,

(1) *Juvenal Sat. X. 220.*

*Promtius expediam quot amaverit Hippia mæchos ,*

*Quot Themison agros autumno occiderit uno.*

## S A T I R E I V.

27

De ses propres défauts se fait une vertu.

Ainsi cela soit dit pour qui veut se connoître ;  
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;  
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur ;  
Se regarde soi-même en sévère Censeur :  
Rend à tous ses défauts une exacte justice ,  
Et fait sans se flâter le procès à son vice.

Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent,

Un Avare idolâtre , & fou de son argent ,

Rencontrant la disette au sein de l'abondance ,

Apelle sa folie une rare prudence ,

Et met toute sa gloire & son souverain bien

À grossir un trésor qui ne lui sert de rien.

Plus il le voit accru , moins il en sçait l'usage.

Sans mentir l'avarice est une étrange rage ,

Dira cet autre Fou , non moins privé de sens ,

Qui jette , furieux , son bien à tous venans ,

Et dont l'ame inquiète à soi-même importune ,

Se fait un embarras de sa bonne fortune.

Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,

Répondra chez Fredoc , ce Marquis sage & prude ,

Et qui sans cesse au jeu , dont il fait son étude ,

Attendant son destin , d'un quatorze , ou d'un sept ,

Voit sa vie , ou sa mort sortir de son cornet.

Que si d'un fort fâcheux la maligne inconstance

Vient par un coup fatal faire tourner la chance :

Vous le verrez bien-tôt les cheveux hérissés ,

Et les yeux vers le Ciel , de fureur élancez ,

Ainsi qu'un possédé que le Prêtre exorcise ,

Fêter dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise :

Qu'on le lie , ou je crains , à son air furieux ,

Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.



## S A T I R E . I V .

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice,  
 Sa folie aussi-bien lui tient lieu de suplice.  
 Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison  
 D'un charme bien plus doux enivre la raison.  
 L'esprit dans ce Nectar heureusement s'oublie,  
 Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie :  
 Mais bien que ses durs vers d'épithètes enflent,  
 Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés :  
 Lui-même il s'aplaudit, & d'un esprit tranquille,  
 Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.  
 Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux  
 Alloit pour son malheur lui défiller les yeux ;  
 Lui faisant voir ses vers & sans force, & sans graces,  
 Montez sur deux grands mots, comme sur deux  
 échasses.

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartez,  
 Et ses froids ornemens à la ligne plantez ?

(2) Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée  
 Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,  
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :  
 S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,  
 Des Esprits bien-heureux entendre l'harmonie ;  
 Enfin un Médecin fort expert en son art  
 Le guérit par adresse, ou plutôt par hazard :  
 Mais voulant de ses soins exiger le salaire,  
 Moi ? vous payer ? lui dit le Bigot en colére,  
 Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,  
 En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis.

(2) *Horace Ep. Lib. II. Eps II. 138.*

Pol me occidistis ? amici,  
 Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,  
 Et demptus per vim mentis gratissimus error.

S A T I R E I V.

49

Je prouve son courroux. Car puisqu'il faut le  
dire,

Souvent de tous nos maux la Raïson est le pire.  
C'est elle qui farouche, au milieu des plaisirs,  
D'un remords importun vient brider nos desirs.  
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;  
C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,  
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous tou-  
cher,

Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.  
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,  
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,  
Et s'en formant en terre une divinité,  
Pensent aller par elle à la félicité.  
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.  
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un  
livre,

Je les estime fort : mais je trouve en effet,  
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.



S A T I R E V.

*A Monsieur le Marquis DE DANGEAU.*

(1) **L**. A Noblesse, Dangeau, n'est pas une chi-  
mère ;

Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévère,  
Un homme issu d'un sang fécond en demi-Dieux,  
Suit comme toi, la trace où marchaient ses Ayeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mollesse  
N'a rien pour s'appuyer qu'une veine noblesse,  
Se pare insolètement du mérite d'autrui,

(1) *Juvenal a traité la même matière, dans sa VIII. Satire.*

Et me vanté un honneur qui ne vient pas de lui,  
 Je veux que la valeur de ses Ayeux antiques,  
 Ait fourni de matière aux plus vieilles Chroniques,  
 Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,  
 Ait de trois fleurs de Lis doré leur écusson.  
 Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?  
 Si de tant de Héros célèbres dans l'Histoire,  
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,  
 Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les vers.  
 Si tout fortif qu'il est d'une source divine,  
 Son cœur dément en lui sa superbe origine:  
 Et n'ayant rien de grand qu'une fotte fierté,  
 S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?

Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,  
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance;  
 On diroit que le Ciel est soumis à sa loi,  
 Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.  
 Enyvrré de lui-même, il croit dans sa folie,  
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.  
 Aujourd'hui toutefois sans trop le ménager,  
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger. [me,

(2) Dites-moi, grand Héros, esprit rare & subli-

(2) *Juvenal Sat. VIII. 56.*

Dic mihi, Teucrorum proles, animalia muta  
 Quis generosa putet, nisi fortia? nempe, volucrum  
 Sic laudamus Equum, facili cui plurima palma  
 Fervet & exultat rauco victoria circo,  
 Nobilis hic quocumque venit de gramine, cujus  
 Clara fuga ante alios, & primus in æquore pulvis.  
 Sed venale pecus Corythæ posteritas, &  
 Hirpini, si rara jugo victoria sedit.  
 Nil ibi majorum respectus, gratia nulla  
 Umbrarum, Dominos pretiis mutare jubentur  
 Exiguus, tritico que trahunt epirhedra collo,  
 Segni pedes dignique molam versare Nepotis.

Entre tant d'animaux , qui sont ceux qu'on estime ?  
 On fait cas d'un Courfier , qui fier & plein de cœur  
 Fait paroître en courant sa bouillante vigueur ,  
 Qui jamais ne se lasse , & qui dans la carrière  
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière :  
 Mais la postérité d'Alfane & de Bayard ,  
 Quand ce n'est qu'une rosse , est venduë au hazard ,  
 Sans respect des Ayeux dont elle est descenduë ;  
 Et va porter la malle , ou tirer la charuë :  
 Pourquoi donc voulez-vous , que par un sot abus ,  
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?  
 On ne m'ébloût point d'une aparence vaine.  
 La vertu , d'un cœur noble est la marque certaine.  
 Si vous êtes sorti de ces Héros fameux ,  
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,  
 Ce zèle pour l'honneur , cette horreur pour le vice.  
 Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?  
 Sçavez-vous sur un mur repousser des assauts ,  
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?  
 Je vous connois pour Noble à ces illustres marques ;  
 (3) Alors soyez issu des plus fameux Monarques ;  
 Venez de mille Ayeux ; & si ce n'est assez ,  
 Feüilletez à loisir tous les siècles passez.  
 Voyez de quel Guerrier il vous plaît de descendre ;  
 Choisissez de César , d'Achille , ou d'Alexandre :  
 En vain un faux Censeur voudroit vous démentir ,  
 Et si vous n'en sortez , vous en devez sortir.  
 Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne ;

(3) *Ibid.* vs. 131.

Tunc licet à Pico numeres genus , altaque si te  
 Nomina delectant , omnem Titanida pugnam  
 Inter majores , ipsúmque Promethea ponas.  
 De quocumque voles proavum tibi sumiso libro.

Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne ;  
 Ce long amas d'Ayeux , que vous diffamez tous ;  
 Sont autant de témoins , qui parlent contre vous ,  
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie ,  
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.  
 En vain tout fier d'un sang , que vous deshono-  
 rez ,

Vous dormez à l'abri de ces Noms révérez.  
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres ;  
 Ce ne sont à mes yeux , que de vaines chimères ;  
 Je ne voi rien en vous , qu'un lâche , un imposteur ,  
 Un traître , un scélérat , un perfide , un menteur ,  
 Un fou , dont les accès vont jusqu'à la furie ,  
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte peut-être : & ma Muse en fureur  
 Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur ;  
 Il faut avec les grands un peu de retenuë.  
 Hé bien , je m'adoucis. Votre race est connuë.  
 Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans en-  
 tiers.

Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.  
 C'est beaucoup. Mais enfin , les preuves en sont  
 claires ,

Tous les livres sont pleins de titres de vos Peres ;  
 Leurs noms sont échapez du naufrage des tems :  
 Mais qui m'assurera , qu'en ce long cercle d'ans  
 A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidelles ,  
 Aux douceurs des Galants furent toûjours rebelles ?  
 Et comment sçavez-vous , si quelque audacieux  
 N'a point interrompu le cours de vos Ayeux ;  
 Et si leur sang tout pur ainsi que leur noblesse ,  
 Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour , où cette vanité  
 Vint ici de nos mœurs souïller la pureté !

Dans les tems bienheureux du monde en son enfance

Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence ;  
 Chacun vivoit content , & sous d'égales lois ,  
 Le mérite y faisoit la Noblesse & les Rois ;  
 Et sans chercher l'apui d'une naissance illustre ,  
 Un Héros de foi-même empruntoit tout son lustre.  
 Mais enfin , par le tems le mérite avili  
 Vit l'Honneur en roture , & le Vice ennobli ;  
 Et l'Orgueil d'un faux titre apuyant sa foiblesse ,  
 Maîtrisa les humains sous le nom de Noblesse.  
 De là vinrent en foule & Marquis & Barons :  
 Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms ,  
 Aussi-tôt maint esprit fécond en rêveries ,  
 Inventa le Blazon avec les Armoiries ,  
 De ses termes obscurs fit un langage à part ,  
 Composa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart* ,  
 De *Pal* , de *Contrepal* , de *Lambel* & de *Face* ,  
 Et tout ce que Seguing dans son *Mercur* entasse.  
 Une vaine folie enyvrant la raison ,  
 L'honneur triste & honteux ne fut plus de saison.  
 Alors , pour soutenir son rang & sa naissance.  
 Il falut étaler le luxe & la dépense ;  
 Il falut habiter un superbe Palais ,  
 Faire par les couleurs distinguer ses Valets :  
 Et traînant en tous lieux de pompeux équipages ,  
 Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.  
 Bien-tôt , pour subsister , la Noblesse sans bien ,  
 Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien ,  
 Et bravant des Sergens la timide cohorte ,  
 Laisa le Créancier se morfondre à sa porte.  
 Mais pour comble , à la fin le Marquis en prison  
 Sous le faix des procès vit tomber sa Maison.

Alors , le noble Altier pressé de l'indigence ;  
 Humblement , du Faquin rechercha l'alliance ;  
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux ,  
 Par un lâche contract vendit tous ses Ayeux.  
 Et corrigeant ainsi la fortune ennemie ,  
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car si l'éclat de l'or ne relève le sang :  
 En vain on fait briller la splendeur de son rang.  
 L'amour de vos Ayeux passe en vous pour manie.  
 Et chacun pour parent vous suit & vous renie.  
 Mais quand un homme est riche , il vaut toujours  
 son prix :

Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris ?  
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire ?  
 D'Hozier lui trouvera cent Ayeux dans l'Histoire.

Toi donc , qui de mérite & d'honneurs revêtu ,  
 Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu ,  
 Dangeau , qui dans le rang où notre Roi t'appelle ,  
 Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle ,  
 Et plus brillant par soi , que par l'éclat des Lis ,  
 Dédaigner tous ces Rois dans la Pourpre amollis ,  
 Fuir d'un honteux loisir la douceur importune :  
 A ses sages conseils asservir la Fortune ;  
 Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi ,  
 Montrer à l'Univers , ce que c'est qu'être Roi :  
 Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime ,  
 Va par mille beaux faits mériter son estime ;  
 Sers un si noble Maître ; & fais voir qu'aujourd'hui  
 Ton Prince a des Sujets qui sont dignes de lui.



## S A T I R E V I.

(1) **Q**ui frappe l'air , bon Dieu ! de ces lugubres cris ?

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?  
Et quel fâcheux Démon durant les nuits entières,  
Rassemble ici les Chats de toutes les goutières ?  
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,  
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi,  
L'un miaule en grondant, comme un Tygre en furie :

L'autre roule sa voix comme un Enfant qui crie.  
Ce n'est pas tout encor. Les Souris & les Rats  
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les  
Chats :

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,  
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.  
Tout conspire à la fois à troubler mon repos :  
Et je me plains ici du moindre de mes maux.  
Car à peine les Coqs, commençant leur ramage,  
Auront de cris aigus frappé le Voisinage ;  
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux  
A fait, pour mes péchez, trop voisin de chez nous,  
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il aprête,  
De cent coups de marteau me va fendre la tête.  
J'entens déjà par tout les charettes courir,  
Les Massons travailler, les boutiques s'ouvrir :  
Tandis que dans les airs mille cloches émûes,  
D'un funébre concert font retentir les nuës ;

(1) Voyez la Satire III. de Juvenal, depuis le vers 231.  
Plurimus hic æger moritur vigilando &c.



Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,  
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.

Encor, je benirois la bonté souveraine,  
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :  
Mais si seul en mon lit, je peste avec raison ;  
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.  
(2) En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre  
la presse

D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.  
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé :  
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.  
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance,  
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :  
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,  
Font aboyer les chiens, & jurer les Passans.

Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.  
Là je trouve une croix de funeste présage :  
Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maison,  
En font pleuvoir l'ardoise, & la tuile à foison.

(3) Là sur une charette une poutre branlante  
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :  
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,  
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;  
D'un carosse en tournant, il accroche une rouë ;  
Et du choc le renverse en un grand tas de bouë.

(2) *Ibid.* vs. 243.

nobis properantibus obstat.

Unda prior, magno populus premit agmine lumbos.  
Qui sequitur, ferit hic cubito, ferit altera duro  
Alter, at hic tignum capiti incutit, ille metretam.

3) *Ibid.* vs. 254.

modò longa coruscet,

Sarraco veniente abies, atque altera pinum  
Plaustra vehunt, nutant alæ, populòque minantur.

Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,  
 Dans le même embarras se vient embarrasser :  
 Vingt carosses bien-tôt arrivant à la file ,  
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mile :  
 Et pour surcroît de maux , un fort malencontreux  
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de  
 Bœufs.

Chacun prétend passer , l'un mugit , l'autre jure :  
 Des Mulets en sonnant augmentent le murmure :  
 Aussi-tôt cent Chevaux dans la foule apelez ,  
 De l'embarras qui croît ferment les défilez ;  
 Et par tout des passans enchainant les brigades ,  
 Au milieu de la paix , font voir les barricades.  
 On n'entend que des cris poussez confusément ,  
 Dieu , pour s'y faire oüir , tonneroit vainement :  
 Moi donc , qui dois souvent en certain lieu me  
 rendre ,

Le jour déjà baissant , & qui suis las d'attendre ,  
 Ne sçachant plus tantôt à quel Saint me vouër ,  
 Je me mets au hazard de me faire rouër ,  
 Je saute vingt ruisseaux , j'esquive , je me pousse.  
 Guenaud sur son cheval en passant m'éclabouffe ,  
 Et n'osant plus paroître en l'état où je suis ,  
 Sans songer où je vais , je me sauve où je puis.  
 Tandis que dans un coin en-grondant je m'effluë ,  
 Souvent pour m'achever , il survient une pluie.  
 On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau ,  
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.  
 Pour traverser la rue , au milieu de l'orage ,  
 Un ais sur deux pavez forme un étroit passage :  
 Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant ;  
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ,  
 Et les nombreux torrens qui tombent des gou-  
 tières.

Grossissant les ruisseaux , en ont fait des rivières,  
 J'y passe en trébuchant , mais malgré l'embarras ,  
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques  
 D'un double cadenas font fermer les boutiques ;  
 Que retiré chez lui , le paisible Marchand  
 Va revoir ses billets , & compter son argent ;  
 Que dans le Marché-Neuf tout est calme & tran-  
 quille :

Les voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.  
 Le Bois le plus funeste & le moins fréquenté ,  
 Est au prix de Paris , un lieu de sûreté.  
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue  
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue.  
 Bien-tôt quatre Bandits lui ferrant les côtes ,  
 La bourse : il faut se rendre : ou bien non , résistez :  
 Afin que votre mort , de tragique mémoire ,  
 Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.  
 Pour moi qu'une ombre étonne , accablé de som-  
 meil ,

Tous les jours je me couche avecque le Soleil.  
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière  
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.  
 Des Filoux effrontez d'un coup de pistolet ,  
 Ebranlent ma fenêtre , & percent mon volet.  
 J'entens crier par tout , au meurtre , on m'assassine ,  
 Ou , le feu vient de prendre à la maison voisine.  
 Tremblant & demi-mort je me lève à ce bruit ;  
 Et souvent sans pourpoint , je cours toute la nuit.  
 Car le feu , dont la flâme en ondes se déploie ,  
 Fait de notre quartier une seconde Troye ;  
 Où maint Grec affamé , maint avide Argien ,  
 Au travers des charbons , va piller le Troyen.

## SATIRE VI.

92

Enfin, sous mille crocs la maison abîmée,  
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc encor pâle d'effroi :

Mais le jour est venu quand je rentre chez moi,

Je fais pour reposer un effort inutile :

(4) Ce n'est qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette  
Ville :

Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,  
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un Riche un país de Cocagne :

Sans sortir de la Ville, il trouve la campagne :

Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verts,

Receler le printems au milieu des hyvers,

Et foulant le parfum de ses plantes fleuries

Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grace au Destin, qui n'ai ni feu, ni lieu,

Je me loge où je puis, & comme il plait à Dieu.

(4) *Ibid.* vs. 234.

Nam quæ meretoria somnum

Admittunt, magnis opibus dormitur in urbe.



## SATIRE VII.

**M**Use, changeons de stile & quittons la Satire :  
C'est un méchant métier que celui de mé-  
dire.

A l'Auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.

Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.

Maint Poète aveuglé d'une telle manie,

En courant à l'honneur trouve l'ignominie.

Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,

A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Un éloge ennuyeux , un froid Panegyrique ,  
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique ;  
 Ne craint point du public les jugemens divers ,  
 Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.  
 Mais un Auteur malin , qui rit , & qui fait rire ,  
 Qu'on blâme en le lisant , & pourtant qu'on veut  
 lire ,

Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis ,  
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.

Un discours trop sincère aisément nous outrage ;  
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;  
 Et tel , en vous lisant , admire chaque trait ,  
 Qui dans le fond de l'ame , & vous craint & vous hait.  
 Muse , c'est donc en vain que la main vous demange.

S'il faut rimer ici , rimonz quelque loüange ;

Et cherchons un Héros parmi cet Univers ,

Digne de notre encens , & digne de nos vers.

Mais à ce grand effort en vain je vous anime :

Je ne puis , pour louer , rencontrer une rime.

Dès que j'y veux rêver , ma veine est aux abois :

J'ai beau froter mon front , j'ai beau mordre mes  
 doigts ,

Je ne puis arracher du creux de ma cervelle ,

Que des vers plus forcez que ceux de la pucelle :

Je pense être à la gêne , & pour un tel dessein ,

La plume & le papier résistent à ma main.

Mais quand il faut railler , j'ai ce que je souhaite :

Alors certes alors , je me connois Poëte.

Phébus , dès que je parle , est prêt à m'exaucer.

Mes mots viennent sans peine , & courent se pla  
 cer.

Faut-il peindre un fripon fameux dans cette Ville ?

Ma main , sans que j'y rêve , écrira Raunaville.

Faut-il d'un Sot parfait montrer l'original ?  
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.  
 Je sens que mon esprit travaille de génie.  
 Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie !  
 Mes vers comme un torrent , coulent sur le papier.  
 Je rencontre à-la-fois Perrin, & Pelletier.  
 Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,  
 Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.  
 Aussi-tôt je triomphe , & ma Muse en secret ,  
 S'estime & s'aplaudit du beau coup qu'elle a fait.  
 C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême ,  
 Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.  
 En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un ,  
 Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;  
 Et si-tôt qu'une fois la verve me domine ,  
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.  
 Le mérite pourtant m'est toujours précieux :  
 Mais tout Fat me déplaît & me blesse les yeux.  
 Je le poursuis par tout , comme un chien fait sa  
 proie ,  
 Et ne le sens jamais , qu'aussi-tôt je n'aboie ;  
 Enfin sans perdre tems en de si vains propos ,  
 Je sçai coudre une rime au bout de quelques mots ;  
 Souvent j'habille en vers une maligne Prose :  
 C'est par là que je vaux , si je vaux quelque chose.  
 (1) Ainsi , soit que bien-tôt , par une dure loi  
 La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi ;  
 Soit que le Ciel me garde un cours long & tran-  
 quille ,

(1) Horace , Lib. II. S. I. vs. 97.

Seu me tranquilla senectus

Expectat , seu mors atris circumvolat alis.

Dives , inops , Romæ , seu fors ita jusserit , exsul,

Quis quis erit vitæ scribam , color.

### SATIRE VII.

A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la Ville,  
 Dût ma Muse par là choquer tout l'Univers,  
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.  
 Pauvre esprit, dira-t'on, que je plains ta folie,  
 Modère ces bouillons de ta mélancolie,  
 (2) Et garde qu'un de ceux que tu penfes blâmer,  
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

(3) Hé quoi ? lors qu'autrefois Horace après  
 Lucile,

Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,  
 Et vangeant la vertu par des traits éclatans,  
 Alloit ôter le masque aux vices de son tems :  
 Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume,  
 Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,  
 Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,  
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?  
 Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?  
 Personne ne connoît ni mon nom, ni ma veine :  
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,  
 Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.  
 A peine quelquefois je me force à les lire,  
 Pour plaire à quelque Ami que charme la Satire :  
 Qui me flatte peut-être, & d'un air imposteur,

(1) Horace, Sat. I, Lib. II, vs. 60.

ô puer, ut sis

Vitalis meruo ; & majorum acquis amicus.

• Frigore te feriat.

(3) Ibid. vs. 62.

Quid cum est Lucilius ausus.

Primus in hunc operis componere carmina mor em  
 Detrahere & pellem, nitidas quâ quisque per ora  
 Cederet, introrsum turpis, num Lælius ? aut qui  
 Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen  
 Ingenio offensû, &c.

Rit et but haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.  
**Enfin**, c'est mon plaisir, je me veux satisfaire :  
**Je** ne puis bien parler, & ne sçauois me taire ;  
 Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,  
**Je** n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :  
**Je** ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haïne.  
 Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.  
 Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.



## S A T I R E V I I I.

*A Monsieur M\* \*\*.* Docteur de Sorbonne.

**D**E tous les animaux qui s'élevent dans l'air,  
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la  
 mer ;

De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,  
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.

Quoi ? dira-t'on d'abord, un ver, une fourmi,  
 Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,  
 Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,  
 Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme ? Oüï,  
 sans doute.

Ce discours te surprend, Docteur, je l'aperçois.  
 L'homme de la Nature est le chef & le Roi,  
 Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son  
 usage,

Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage ?  
 Il est vrai de tout tems la raison fut son lot.  
 Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire.



Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire :  
 Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.  
 Réponds-moi donc , Docteur , & mets-toi sur les  
 bancs.

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame ,  
 Que rien ne peut troubler , qu'aucun desir n'en-  
 flâme ,

Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez ,  
 Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.  
 Or, cette égalité , dont se forme le Sage ,  
 Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usage ?  
 La Fourmi tous les ans traversant les guérets ,  
 Grossit ses magasins des trésors de Cérés ;  
 Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure ,  
 Vient de ses noirs frimats attrister la nature ;  
 Cet animal tapi dans son obscurité ,  
 Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été :  
 Mais on ne la voit point , d'une humeur incons-  
 tante ,

Paresseuse au printems , en hiver diligente ,  
 Affronter en plein champ les fureurs de Janvier ,  
 Od demeurer oisive au retour du Bélier.

(1) Mais l'Homme sans arrêt , dans sa course in-  
 sensée ,

Voltige incessamment de pensée en pensée ,  
 Son cœur toujours flottant entre mille embarras ,  
 Ne sçait ni ce qu'il veut , ni ce qu'il ne veut pas :  
 Ce qu'un jour il abhorre , en l'autre il le souhaite.  
 Moi ? j'irois épouser une femme-coquette ?  
 J'irois par ma constance aux affronts endurci .

(1) *Horace , Epist. Lib. 1. Ep. 1. 97.*

*Quod petit spernit , repetit quod nuper omisit .  
 Estuat & vitæ disconvenit ordine toto ,  
 Diruis , ædificat , mutat quadrata rotundis .*

S A T I R E V I I I.

45

Me mettre au rang des \* Saints qu'a célébré Buffi ?

Assez de Sots sans moi feront parler la Ville :

Disoit , le mois passé , ce Marquis indocile ,

Qui depuis quinze jours dans le piège arrêté ,

Entre les bons Maris pour exemple cité ,

Cro t que Dieu , tout exprès , d'une côte nouvelle ,

A tiré pour lui seul une femme fidèle.

Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.

Il condamne au matin ses sentimens du soir.

Importun à tout autre , à soi-même incommode ,

Il change à tous momens d'esprit comme de mode ;

Il tourne au moindre vent , il tombe au moindre  
choc.

Au jourd'hui dans un casque , & demain dans un  
froc.

Cependant à le voir plein de vapeurs légères ,

Soi-même se bercer de ses propres chimères ,

Lui seul de la Nature est la base & l'appui ,

Et le dixième Ciel ne tourne que pour lui.

De tous les animaux , il est , dit-il , le maître.

Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moi peut-être.

Mais sans examiner si vers les antres sourds ,

L'Ours a peur du Passant , ou le Passant de l'Ours :

Et si , sur un édit des Pastres de Nubie ,

Les Lions de Barca vuideroient la Lybie.

Ce Maître prétendu qui leur donne des lois ,

Ce Roi des animaux , combien a-t'il de Rois ?

L'ambition , l'amour , l'avarice , ou la haine

Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher,

(2) De bout , dit l'avarice , il est tems de marcher.

(2) *Perse* , *Sat. V. vs.* 132.

*Mane piger stertis ; surge , inquit Avaritia , eia*

\* *Qui*  
*conque*  
*connoit*  
*le Livre*  
*du Comte*  
*de Buffi* ,  
*intitulé*  
*Histoire*  
*amou-*  
*reuses des*  
*Gaulles* ,  
*entend ce*  
*que c'est*  
*que ces*  
*Saints*  
*dont par-*  
*le ici*  
*Mr. Des-*  
*preaux*

Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques ?

A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques,  
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, après tout ?  
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,  
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,  
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.  
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en passer.  
On n'en peut trop avoir ; & pour en amasser,  
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :  
Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure.  
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,  
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet :  
Parmi les tas de blé vivre de seigle & d'orge,  
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.

Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?  
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,  
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,  
De son train quelque jour embarrasse la ville.  
Que faire ? Il faut partir, les matelots sont prêts,  
Ou si pour l'entraîner, l'argent manque d'attraits,  
Bien-tôt, l'Ambition, & toute son escorte,  
Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte.  
L'envoie en furieux, au milieu des hazards,  
Se faire estropier sur les pas des Césars,  
Et cherchant sur la brèche une mort indiscrette,  
De sa folle-valeur embellir la Gazette.  
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;

Surge. Negas ? instat : surge, inquit ; non queo. Surge.

Quid agam ? Rogitas ? Saperdam advehe Ponto,

Castoreum, stupas, ebumum, thus, lubrica Coa.

Tolle recens primus piper è siccante Camelo,

Verte aliquid, jura, &c.

## SATIRE VIII.

47

**Ce vice fut toujours la vertu des Héros.**

**Quoi donc à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?**

**Qui, cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?**

**(3) Ce fougueux l'Angely qui de sang alteré,**

**Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré ?**

**L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province**

**Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince,**

**S'en alla follement, & pensant être Dieu,**

**Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu,**

**Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,**

**De sa vaste folie emplir toute la terre.**

**Heureux ! si de son tems, pour cent bonnes raisons,**

**La Macédoine eût eu des petites-Maisons,**

**Et qu'un sage Tuteur l'eût en cette demeure,**

**Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.**

**Mais sans nous égarer dans ces digressions ;**

**Traiter, comme Sénaut, toutes les passions ;**

**Et les distribuant par classes & par titres ;**

**Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.**

**Laissons-en discourir la Chambre ou Goëffeteau**

**Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.**

**Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes**

**Fait voir d'honnêtes mœurs, des coùtumes civiles,**

**Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,**

**Observe une police, obéit à des lois.**

**Il est vrai. Mais pourtant, sans lois & sans police,**

**Sans craindre Archers, Prévôt, ni supôt de Justice,**

(3) *Lucain, Lib. X. vs. 20.*

*Illic Pellæi proles, vesana Philippi*

*felix prædo jacet.*

21. S A T I R E V I I I .

(4) Voit-on les loups brigans , comme nous les humains ,  
Pour détrouffer les loups , courir les grands chemins ?

Jamais pour s'agrandir , vit-on , dans sa manie  
Un Tigre en faction partager l'Hyrcanie ?  
L'Ours a-t'il dans les bois la guerre avec les Ours ?  
Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours ?  
A-t'on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique ?  
Déchirant à l'envi leur propre République ,

\* C'est \* Lions contre Lions , Parens contre Parens ,  
Combattre follement pour le choix des Tyrans ,  
L'animal le plus fier qu'enfante la nature ,  
Dans un autre animal respecte sa figure ,  
De sa rage avec lui modère les accès ,  
Vit sans bruit , sans débats , sans noise , sans procès .  
Un Aigle sur un champ prétendant droit d'aubeine ,  
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine .  
Jamais contre un renard chicanant un poulet ,  
Un renard de son iac n'alla charger Rolet .  
Jamais la biche en rut , n'a pour fait d'impuissance ,  
Traîné du fond des bois un cerf à l'Audience ,  
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès ,  
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts .  
On ne connoît chez eux ni Placets , ni Requêtes ,  
Ni haut , ni bas Conseil ; ni Chambre des Enquêtes ,  
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté

(4) Juvenal , Sat. XV. vs. 159.

Sed jam Serpenteum major concordia : parci  
Cognatis maculis similis fera. Quando Leoni  
Fortior eripuit vitam Leo ? quo nemore unquam  
Expiravit aper majoris dentibus apri ?  
Indica Tigris agit rabida cum Tigride pacem  
Perpetuam , sævis inter se convenit Uris.

## S A T I R E V I I I

Vit sous les pures loix de la simple équité.  
 L'homme seul, l'Homme seul en sa fureur extrême  
 Met un brutal honneur à s'égorger foi-même,  
 C'étoit peu que sa main conduite par l'enfer,  
 Eût paîtri le salpêtre, eût aiguîsé le fer ;  
 Il falloit que sa rage à l'Univers funeste,  
 Allât encor de loix embrouïller un Digeste ;  
 Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,  
 Accablât l'équité sous des monceaux d'Auteurs.  
 Et pour comble de maux aportât dans la France,  
 Des harangueurs du tems l'ennuïeuse éloquence.

Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter ?  
 L'homme a ses passions, on n'en scauroit douter,  
 Il a comme la mer ses flots & ses caprices ;  
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.  
 N'est-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux  
 Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux ?  
 Dont la vaste science embrassant toutes choses,  
 A fouïllé la nature, en a percé les causes ?  
 Les animaux ont-ils des Universitez ?  
 Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez ?  
 Y voit-on des Sçavans en Droit, en Médecine,  
 Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine ?  
 Non sans doute, & jamais chez eux un Médecin  
 N'empoisonna les Bois de son art assassin :  
 Jamais Docteur armé d'un argument frivole,  
 Ne s'enroïa chez eux sur les bancs d'une Ecole ;  
 Mais sans chercher au fond, si notre esprit déçû  
 Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sçû,  
 Toi-même, répons-moi. Dans le siècle où nous  
 sommes,

Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes ?  
 Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir,

Dit un pere à son fils dont le poil va fleurir ?

(5) Prends-moi le bon parti. Laisse-là tous les Livres  
Cent francs au denier cinq com bien font-ils ?  
Vingt livres.

C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir.  
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont  
pleuvoir !

Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences.  
Prends au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,  
Sçache quelle Province enrichit les Traitans :  
Combien le Scl au Roi peut fournir tous les ans.  
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corsaire,  
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.  
Ne va point sottement faire le généreux.  
Engraisse toi, mon fils, du suc des malheureux.  
Et trompant de Colbert la prudence importune,  
Va par tes cruautés mériter la fortune.  
Aussi-tôt tu verras Poëtes, Orateurs,  
Rhéteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,  
Dégrader les Héros pour te mettre en leurs places,  
De tes titres pompeux enfler leurs Dédicaces,  
Te prouver à toi-même en Grec, Hébreu, Latin,  
Que tu sçais de leur art, & le fort & le fin.

(5) *Horace dans l'Art Poétique. vs. 325.*

Romani pueti longis rationibus affem

Discunt in partes centum dividere ; dicit

Filius Albini, si de quicunque tenota est

Uncia, quid superat ? Poteras dixisse triens. Eu,

Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid sit.

Semis. At hæc animos ærugo & cura peculsi.

Cùm semel imbuesit, speramus carmina fingi.

Boile, &c.

(5) Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage.

Il a sans rien sçavoir la science en partage.  
 Il a l'esprit , le cœur , le mérite , le rang.  
 La vertu , la valeur , la dignité , le sang.  
 Il est aimé des Grands , il est chéri des belles.  
 Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.  
 L'or même à la laideur donne un teint de beauté  
 Mais tout devient affreux avec la pauvreté :  
 C'est ainsi qu'à son fils , un Usurier habile  
 Trace vers la richesse une route facile :  
 Et souvent tel y vient qui sçait pour tout secret  
 Cinq & quatre font neuf , ôtez deux , reste sept.

Après cela , Docteur , va pâlis sur la Bible ;  
 Va marquer les écuëils de cette mer terrible.  
 Perce la sainte horreur de ce Livre divin.  
 Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin ;  
 Débrouille des vieux tems les querelles célèbres  
 Eclairci des Rabins les sçavantes ténèbres.  
 Afin qu'en ta vieillesse , un Livre en maroquin  
 Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin ;  
 Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie ,  
 Te paye en l'acceptant d'un , *Je vous remercie.*  
 Ou , si ton cœur aspire à des honneurs plus grands ;  
 Quitte-là le bonnet , la Sorbonne & les bancs :  
 Et prenant désormais un emploi salutaire ,  
 Mets-toi chez un Banquier , ou bien chez un  
 Notaire :  
 Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot ,

(6 Horace , Liv. I. Ep. VI. 36.

Scilicet , uxorem cum dote , fidemque & amicos ,  
 Et genus & formam Regina pecunia donat ,  
 Ac bene nummarum decorat Suadela , Venusque.



Et conclus avec moi , qu'un Docteur n'est qu'un  
Sot.

Un Docteur , diras-tu ? Parlez de vous , Poète ,  
C'est pouffer un peu loin votre Muse indiscrete ,  
Mais sans perdre en discours le tems hors de saison ,  
L'Homme , venez au fait , n'a-t'il pas la Raison ?  
N'est-ce pas son flambeau , son pilote fidèle ?  
Oûi ; Mais dequoi lui sert , que sa voix le rapelle ,  
Si sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer ,  
Il ne voit point d'écuëil qu'il ne l'aille choquer ?  
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie ,  
N'écri plus , guéri-toi d'une vaine furie ;  
Si tous ces vains conseils , loin de la réprimer ,  
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?  
(7) Tous les jours de ses vers , qu'à grand bruit il  
recite ,

Il met chez lui voisins , parens , amis en fuite.  
Car lors que son Démon commence à l'agiter ,  
Tout , jusqu'à sa servante , est prêt à deserter.  
Un âne pour le moins instruit par la nature ,  
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure :  
Ne va point follement de sa bizarre voix ,  
Défier aux chansons les oiseaux dans les Bois.  
Sans avoir la raison il marche sur sa route.  
L'Homme seul , qu'elle éclaire , en plein jour ne  
vit goutte ,

Réglé par ses avis fait tout à contre-tems ,  
Et dans tout ce qu'il fait , n'a ni raison ni sens.  
Tout lui plat & déplat , tout le choque & l'oblige ,  
Sans raison il est gai , sans raison il s'afflige ,  
Son esprit au hazard aime , évite , poursuit ,

(7) *Horace dans son Art Poétique , vs. 474.*  
*Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.*

Défait , refait , augmente , ôte , élève , détruit.  
 Et voit-on comme lui , les Ours , ni les Panthères ,  
 S'effraier sottement de leurs propres chimères ,  
 Plus de douze attroupés craindre le nombre impair ,  
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?  
 Jamais l'Homme , di-moi , vit-il la bête foie  
 Sacrifier à l'Homme , adorer son Idole ,  
 Lui venir , comme au Dieu des saisons & des vents ,  
 Demander à genoux , la pluie , ou le beau tems ?  
 Non. Mais cent fois la Bête-a vû l'Homme hypo-  
 condre ,

Adorer le métal que lui-même il fit fondre :

(8) A vû dans un païs les timides mortels  
 Trembler aux pieds d'un Singe affis sur leurs autels ;  
 Et sur les bords du Nil , les peuples imbéciles ,  
 L'encensoir à la main , chercher les Crocodiles.

Mais pourquoi , diras-tu , cet exemple odieux ?  
 Que peut servir ici l'Egypte & ses faux-Dieux ?  
 Quoi ? me prouvez-vous par ce discours profane ,  
 Que l'homme , qu'un Docteur est au dessous d'un  
 âne ?

Un âne le jouët de tous les animaux ,  
 Un stupide animal , sujet à mille maux ;  
 Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?  
 Oûi d'un âne : & qu'a-t'il qui nous excite à rire ?  
 Nous nous mocquons de lui , mais s'il pouvoit un-  
 jour ,

Docteur , sur nos défauts s'exprimer à son tour :  
 Si , pour nous réformer , le Ciel prudent & sage

(8) *Juvenal commence ainsi la XV. Satire.*

Quis nescit , Volusi Bithynice , qualia demens  
 Egyptus potentia colat ? Crocodilon adorat  
 Pars hæc : illa pavet saturam serpentibus Ibin.  
 Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci.

De la parole enfin lui permettoit l'usage :  
 Qu'il pût dire tout haut , ce qu'il se dit tout bas ,  
 Ah ! Docteur , entre nous , que ne diroit il pas ?  
 Et que peut-il penser , lorsque dans une rue ,  
 Au milieu de Paris il promène sa vuë :  
 Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez ,  
 Les uns gris , les uns noirs , les autres chamarrez ?  
 Que dit-il quand il voit , avec la mort en trouffe ,  
 Courir chez un malade un assassin en housse :  
 Qu'il trouve de Pédans un escadron fouré ,  
 Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :  
 Ou qu'il voit la Justice en grosse compagnie ,  
 Mener tuër un homme avec cérémonie ?  
 Que pense-t'il de nous , lors que sur le Midi  
 Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;  
 Lors qu'il entend de loin , d'une gueule infernale  
 La Chicane en fureur mugir dans la Grand' Sale ?  
 Que dit-il quand il voit les Juges , les Huiffiers ,  
 Les Clercs , les Procureurs , les Sergens , les Gref-  
 fiers ?  
 O ! que si l'âne alors , à bon droit misanthrope ,  
 Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Esope ?  
 De tous côtez , Docteur , voyant les hommes fous  
 Qu'il diroit de bon cœur , sans en être jaloux ,  
 Content de ses chardons , & secoüant la tête ,  
 Ma foi , non plus que nous l'Homme n'est qu'une  
 bête !



## S A T I R E I X.

**C**'Est à vous , mon Esprit , à qui je veux parler.  
 Vous av ez des défauts que je ne puis celer.  
 Assez & trop long-tems ma lâche complaisance  
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence.  
 Mais puisque vous poussez ma patience à bout ,  
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit à vous voir dans vos livres caprices  
 Discourir en Caton des vertus & des vices ,  
 Décider du mérite & du prix des Auteurs ,  
 Et faire impunément la leçon aux Docteurs ,  
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire ,  
 Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.  
 Mais moi qui dans le fond sçais bien ce que j'en  
 crois :

Qui conte tous les jours vos défauts par mes  
 doigts ;

Je ris , quand je vous vois si foible & si stérile ,  
 Prendre sur vous le soin de réformer la ville ,  
 Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mor-  
 dant

Qu'une femme en furie , ou \* Gautier en plaident. <sup>\* Fa-</sup>  
 Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrette , <sup>wonne</sup>  
 Sans l'aveu des neuf Sœurs , vous a rendu Poëte? <sup>Avocat</sup>  
 Sentiez-vous , dites-moi , ces violens transports <sup>& très-</sup>  
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ? <sup>mordant</sup>  
 Qui vous a pu souffler une si folle audace ?

Phébus a-t'il pour vous aplani le Parnasse ?

(1) Et ne sçavez-vous pas , que sur ce Mont sacré

(1) *Horace dans l'Art Poétique* , vs. 372.

*Mediocribus esse Poëtis*

*Non homines , non Di , non concessere columnas.*

Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré ;  
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voi-  
ture ,

On rampe dans la fange avec l'Abé de Pure ?

(2) Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer  
Cet ascendant malin qui vous force à rimer ,  
Sans perdre en vains discours , tout le fruit de vos  
vetilles ;

Osez chanter du Roi les augustes merveilles.

Et , mettant à profit vos caprices divers ,

Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;

Et par l'espoir du gain votre Muse animée ,

Vendrait au poids de l'or une once de fumée.

Mais en vain , direz vous , je pense vous tenter

Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.

Tout Chantre ne peut pas , sur le ton d'un Orphée ,

Entonner en grand vers , la Discorde étouffée ;

Peindre Bellonne en feu tonnant de toute parts ,

\* Cette Et le Belge effrayé fuyant sur ses ramparts. \*

Satire  
à  
été faite  
dans le  
tems que  
le Roi  
prit l'Isle  
en Flan-  
dres.

Sur un ton si hardi , sans être téméraire ,

Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère ,

(3) Mais pour Cötin & moi qui rimons au hazard ,

Que l'amour de blâmer fit Poëte par art ;

Quoi qu'un tas de grimauds vante notre éloquence ,

Le plus sûr est pour nous , de garder le silence.

Un Poëme insipide & sottement flâteur

(1) Horace , lib. II. Sat. I. vs. 10.

Aut si tantus amor scribendi te rapit , aude

Cæsaris invicti res dicere , multa laborum

Præmia laturus. Paxer optime , vires

Deficiunt , &c.

(3) Juvenal , Sat. I. vs. 79.

Si natura negat , facit indignatio versum ,

Qualemcumque potest , quales ego vel Cluvianus .

**Deshonore à la fois le Héros & l'Auteur :**  
**Enfin de tels projets passent notre foiblesse.**  
**Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse ,**  
**Qui fous l'humble dehors d'un respect affecté**  
**Cache le noir venin de sa malignité.**  
**Mais duffiez-vous en l'air voir vos atles fonduës ,**  
**Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës ,**  
**Que d'aller sans raison , d'un stile peu Chrétien ,**  
**Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ,**  
**Et du bruit dangereux d'un Livre téméraire ,**  
**A vos propres périls enrichir le Libraire ?**  
**Vous vous flâtez peut-être en votre vanité ,**  
**D'aller comme un Horace à l'immortalité :**  
**Et déjà vous croyez , dans vos rimes obscures ,**  
**Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.**  
**Mais combien d'écrivains d'abord si bien reçûs ,**  
**Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?**  
**Combien pour quelques mois , ont vû fleurir leur**  
**Livre ,**

**Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?**  
**Vous pourrez voir un tems vos écrits estimez ,**  
**Courir de main en main par la ville semez :**  
**Puis de là tout poudreux , ignorez sur la terre ,**  
**Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre :**  
**Ou de trente feüillets réduits peut-être à neuf ,**  
**Parer demi-rongez les rebords du Pont-neuf.**  
**Lebel honneur pour vous , en voyant vos ouvrages**  
**Occuper le loisir des Laquais & des Pages ,**  
**Et souvent dans un coin renvoyez à l'écart ,**  
**Servir de second tome aux airs du Savoyard ! †**

**Mais je veux que le fort , par un heureux caprice ,**  
**Fasse , de vos écrits prospérer la malice ,**  
**Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux ,**

† *Fa-  
 meux  
 Chantre  
 du Pont-  
 Neuf ,  
 dont on  
 vante en-  
 core les  
 chansons.*

Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.

Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime ,

Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,

Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,

Que l'effroi du Public ; & la haine des Sots ?

Quel démon vous irrite , & vous porte à médire ?

Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire ?

Laissez mourir un Fat dans son obscurité.

Un Auteur ne peut il pourrir en sureté ?

† Poë-  
me Heroi-  
que qui  
n'a point  
réussi ,  
non plus  
que le  
David ni  
le Moïse.

Le Jonas † inconnu sèche dans la poussière.

Le David imprimé n'a point vu la lumière.

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Quel mal cela fait-il ? ceux qui sont morts , sont  
morts.

Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?

Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur  
cendre ?

Que vous ont fait Perrin , Bardin , Pradon , Haf-  
naut ,

Colletet , Pelletier , Titreville , Quinaut ,

Dont les noms en cent lieux , placez comme en leurs  
niches

Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !

Ils ont bien ennuié le Roi , toute la Cour ;

Sans que le moindre édit, ait, pour punir leur crime,

Retranché les Auteurs , ou supprimé la rime.

Écrive qui voudra : chacun à ce métier

Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Un Roman , sans blesser les loix ni la coûtume ,

Peut conduire un Héros au dixième volume.

Delà vient que Paris voit chez lui de tout tems ,

Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :

Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,  
Tous les piliers ne soient envelopez d'Affiches.  
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir & sans nom  
Viendrez régler les droits, & l'état d'Apollon.  
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,  
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?  
Il n'est rien en ce tems à couvert de vos coups ;  
Mais sçavez-vous aussi, comme on parle de vous ?

(1) Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :

On ne sçait bien souvent quelle mouche le pique :  
Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis,  
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.  
Il ne pardonne point aux vers de la Pucelle,  
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.  
Jamais dans le Barreau trouva t'il rien de bon ?  
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?  
Mais lui qui fait ici le Régent du Parnasse,  
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace,  
Avant lui Juvénal avoit dit en Latin,  
*Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.*  
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime :  
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :  
Il cherché à se couvrir de ces noms glorieux.  
J'ai peu lû ces Auteurs : mais tout n'iroit que  
mieux ,

(11) Horace, Sat. IV. Lib. 1. vs. 34.

Fœnum habet in cornu, longè fuge. Dummodo risum  
Excusiat sibi, non hic cuiquam parcat amico.

Ce que Régnier a imité de cette manière, Sat. XII.

*Fuyez ce médisant.*

Fâcheuse est son humeur, son parler est cuisant.

Quoi, Monsieur, n'est-ce pas cet homme à la Satire.

Qui perdrait son ami plutôt qu'un mot pour rire.



Quand de ces médifans l'engeance toute entière,  
Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.

Voilà comme on vous traite : & le monde effrayé  
Vous regarde déjà comme un homme noyé.  
En vain quelque Rieur prenant votre défense ,  
Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.  
Rien n'apaise un Lecteur toujours tremblant d'ef-  
froi ,

Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.  
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?  
Et faudra t'il sans cesse effuyer des querelles ?  
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre & murmurer ?  
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?  
Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie :  
Dites.... Mais, direz-vous, Pourquoi cette furie ?  
Quoi ? pour un maigre Auteur, que je glose en  
passant ,

Est-ce un crime après tout, & si noir & si grand ?  
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,  
Ou la droite raison trébuche à chaque page ,  
Ne s'écrie aussi-tôt ; *L'impertinent Auteur !*  
*L'ennuyeux Ecrivain ! le maudit Traducteur !*  
*A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles ,*  
*Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?*

Est-ce donc là médire ou parler franchement ?  
Non, non, la médifance y va plus doucement.  
Si l'on vient à chercher, pour quelque secret mys-  
tère ,

Alidor à ses frais bâtit un monastère,  
*Alidor, dit un Fourbe, il est de mes amis.*  
*Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fût Commis.*  
*C'est un homme d'honneur, de piété profonde,*  
*Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.*

Voilà jouer d'adresse , & médire avec art ,  
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard .  
 Un esprit né sans fard , sans basse complaisance ,  
 Fuit ce ton radouci que prend la médisance .  
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans ,  
 De choquer un Auteur qui choque le bon sens ,  
 De railler d'un plaisant qui ne sçait pas nous plaire ;  
 C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire ,  
 Tous les jours à la Cour , un Sot de qualité  
 Peut juger de travers avec impunité :  
 A Malherbe , à Racan , préférer Théophile ,  
 Et le clinquant du Tasse , à tout l'or de Virgile .

Un Clerc , pour quinze sous , sans craindre le hola ,  
 Peut aller au Parterre attaquer \* Attila ;  
 Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille ,  
 Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille .

\* *Tragedie de P. Corneille.*  
 le.

Il n'est valet d'Auteur , ni copiste à Paris ,  
 Qui la balance en main ne pèse les écrits .  
 Dès que l'impression fait éclore un Poëte :  
 Il est esclave né de quiconque l'achète .  
 Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui ,  
 Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui .  
 Un Auteur à genoux dans une humble préface ,  
 Au Lecteur qu'il ennuie , a beau demander grace :  
 Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité ,  
 Qui lui fait son procès de pleine autorité .  
 Et je ferai le seul qui ne pourrai rien dire ?  
 On sera ridicule , & je n'oserai rire ?  
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicious ,  
 Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?  
 Loin de les décrier , je les ai fait paroître ;  
 Et souvent , sans ces Vers qui les ont fait connoître ,  
 Leur talent dans l'oubli demeureroit caché .

Et qui sçauroit fans moi que Cotin a prêché ?  
 La Satire ne fert qu'à rendre un Fat illustre :  
 C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre ,  
 En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi ,  
 Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.

*Il a tort, dira l'un, Pourquoi faut-il qu'il nomme ?  
 Attaquet Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme.*

*Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.*

*Il est vrai s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de  
 Vers.*

*Il se tuë à rimer. Que n'écrit-il en Prose ?*

Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?

En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile affreux,

Distillé sur sa vie un venin dangereux ?

Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrète,

Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte,

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,

Qu'on prise sa candeur & sa civilité,

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,

On le veut, j'y souscrits, & suis prêt de me taire.

Mais que pour un modèle on montre ses écrits,

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits :

Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire :

Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire ;

(4) Et s'il ne m'est permis de le dire au papier ;

J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier,

Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe,

*Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.*

Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit,

(4) *Perse, Sat. I. vs. 119.*

*Men' mutire nefas ; nec clam, nec cum scrobe ? Nusquam.*

*Hic tamen infodiam, Vidi, vidi ipse libelle,*

*Auticulas Afini Mida rex habet.*

**Pétrifié** sa vaine, & glacé son esprit ?  
 Quand un Livre au Palais se vend & se débite ,  
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite :  
 Que Bilaine l'écale au deuxième Pilier :  
 Le dégoût d'un Censeur peut-il le décrier ?  
 En vain contre le Cid un Ministre se ligue ,  
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ,  
 L'Académie en corps a beau le censurer ,  
 Le Public révolté s'obstine à l'admirer.  
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,  
 Chaque Lecteur d'abord lui devient un Linière. \*  
 En vain il a reçu l'encens de mille Auteurs ,  
 Son livre en paroissant dément tous ses flâteurs.  
 Ainsi , sans m'accuser , quand tout Paris le jouë ,  
 Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus desavouë ,  
 Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François,  
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

\* *Autour*  
*qui a é-*  
*crit com-*  
*me*  
*Chape-*  
*lain*

La Satire , dit-on , est un métier funeste ,  
 Qui plait à quelque gens , & choque tout le reste.  
 La suite en est à craindre , en ce hardi métier  
 La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.  
 Quittez ces vains plaisirs , dont l'apas vous abuse.  
 A de plus doux emplois occupez votre Muse :  
 Et laissez à Feüillet † réformer l'Univers.  
 Et sur quoi donc faut il que s'exercent mes vers ?  
 Irai-je dans une Ode , en phrases de Malherbe ,  
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe :  
 Délivrer de Sion le peuple gémissant ;  
 Faire trembler Memphis , ou palir le Croissant ;  
 Et passant du Fourdain les ondes alarmées ,  
 Cueillir , mal-à-propos , les palmes Idusmées ?  
 Viendrai-je , en une Eglôue , entouré de trou-  
 peaux ,

† *fameux*  
*Prédica-*  
*teur, fort*  
*outré*  
*dans ses*  
*Prédica-*  
*tions.*

Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ,  
 Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres ,  
 Faire dire aux échos des sotifes champêtres ?  
 Faudra-t'il de sens froid , & sans être amoureux ,  
 Pour quelque Iris en l'air , faire le langoureux ;  
 Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore ,  
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?  
 Je laisse aux doucereux ce langage affecté ,  
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La Satire en leçons , en nouveutez fertile ,  
 Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile ,  
 Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens ,  
 Détromper les Esprits des erreurs de leur tems.  
 Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice ,  
 Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ,  
 Et souvent sans rien craindre , à l'aide d'un bon  
 mot ,

Va vanger la raison des attentats d'un Sot.

(5) C'est ainsi que Lucile apuïé de Lémie ,  
 Fit justice en son tems des Cotins d'Italie ,  
 Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains ,  
 Se joüoit aux dépens des Pettetiers Romains.  
 C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut sui-  
 vre ,

M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ,  
 Et sur ce Mont fameux où j'osai la chercher ,

(5) *Perse , pour s'excuser de ce qu'il faisoit des Satires , Sat.  
 I. vs. 114.*

Secuit Lucillus urbem ,  
 Te Lupe , Te Muti , & genuinum fregit in illis.  
 Omne vaser virium ridenti Flaccus amico  
 Tangit , &c.

*Voiez un passage d'Horace là-dessus , cité sur la Satire VII.*

Fortifia mes pas , & m'aprit à marcher.

C'est pour elle en un mot , que j'ai fait vœu d'é-  
crire.

Toutefois , s'il le faut , je veux bien m'en dé-  
dire ,

Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis ,  
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.

Puisque vous le voulez , je vais changer de stile.

Je le déclare donc. Quinaut est un Virgile.

Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.

Pelletier écrit mieux qu'Ablancour ni Patru.

Cotin à ses sermons traînant toute la terre ,

Fend les flots d'Auditeurs pour aller à sa chaire.

Saufal est le Phénix des esprits relevez.

Perrin . . . Bon , mon Esprit , courage , poursui-  
vez ,

Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie ,

Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?

Et Dieu sçait , aussi tôt que d'Auteurs en cou-  
roux ,

Que de Rimeurs bleffez s'en vont fondre sur vous !

Vous les verrez bien-tôt féconds en impostures ,

Amasser contre vous des volumes d'injures ,

Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat ,

Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages .

Et de ce nom sacré sanctifier vos pages.

Qui méprise Cotin , n'estime point son Roi ,

Et n'a , selon Cotin , ni Dieu , ni foi , ni loi.

Mais quoi ? répondez-vous : Cotin nous peut-il  
nuire ?

Et par ses cris enfin que sçauroit-il produire ?

Interdire à mes vers , dont peut-être il fait cas .

L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?  
 Non , pour louer un Roi , que tout l'Univers loue,  
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,  
 Et sans espérer rien de mes foibles écrits ,  
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.  
 On me verra toujours sage dans mes caprices ,  
 De ce même pinceau , dont j'ai noirci les vices ,  
 Et peint du nom d'Auteurs tant de Sots revêtus ,  
 Lui marquer mon respect & tracer ses vertus.  
 Je vous croi , mais pourtant , on crie , on vous me-  
 nace.

Je crains peu , direz-vous , les braves du Parnasse.  
 Hé , mon Dieu , craignez tout d'un Auteur en cou-  
 roux ,  
 Qui peut.... Quoi ? je m'entends. Mais encor ? Tal-  
 fez-vous.



---

## A U L E C T E U R .

**V**Oici enfin la Satire qu'on me demande depuis si long-tems. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour , c'est que j'ai été bien aise qu'elle ne parût qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon Livre , où je voulois qu'elle fût inserée. Plusieurs de mes amis à qui je l'ai lûë , en ont parlé dans le monde avec de grands éloges , & ont publié que c'étoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaisir. Je connois le Public. Je sçai que naturellement il se révolte contre ces louanges outrées qu'on donne aux ouvrages avant qu'ils ayent paru ; & que la plupart des Lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut , qu'avec un dessein formé de le rabaisser.

Je déclare donc que je ne veux point profiter de ces discours avantageux : & non-seulement je laisse au Public son jugement libre , mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode sur Namur , d'exercer aussi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'espère qu'ils le feront avec le même succès : & je puis les assurer que tous-leurs discours ne m'obligeront point à rompre l'espèce de vœu que j'ai fait de ne jamais deffendre mes Ouvrages , quand on n'en attaquera que les mots & les syllabes. Je sçaurai fort bien soutenir contre ces Censeurs , Homère , Horace , Virgile , & tous ces autres grands Personnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits que je n'admire point, c'est à ceux



qui les approuveront à trouver des raisons pour les défendre. C'est tout l'avis que j'ai à donner ici au Lecteur.

La bienséance néanmoins voudroit, ce me semble, que je fisse ici quelque excuse au Beau Sexe, de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire sont si générales, que bien loin d'appréhender que les femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation & sur leur curiosité que je fonde la plus grande espérance du succès de mon Ouvrage. Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé moyen dans une matière aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échaper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur. J'espère donc que j'obtiendrai aisément ma grace, & qu'elles ne seront pas plus choquées des prédications que je fais contre leurs défauts dans cette Satire, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces mêmes défauts.





S A T I R E X.

**E**Nfin bornant le cours de tes galanteries ,  
 Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries,  
 Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.  
 Ton Beaupere futur vuide son coffre fort,  
 Et déjà le Notaire a, d'un stile énergique,  
 Griffonné de ton joug l'instrument authentique.  
 C'est bien fait. Il est tems de fixer tes desirs.  
 Ainsi que ses chagrins l'Hymen a ses plaisirs.  
 Quelle joie en effet, quelle douceur extrême !  
 De se voir caresser d'un Epouse qu'on aime :  
 De s'entendre apeller *petit Cœur*, ou *mon Bon*,  
 De voir au tour de soi croître dans sa maison,  
 Sous les paisibles loix d'une agréable Mere,  
 De petits Citoyens dont on croit être Pere !  
 Quel charme ! au moinde mal qui nous vient me-

nacer,  
 De la voir aussi-tôt accourir, s'empressez,  
 S'effrayer d'un péril qui n'a point d'aparence,  
 Et souvent de douleur se pâmer par avance.  
 Car tu ne seras point de ces jaloux affreux,  
 Habiles à se rendre inquiets, malheureux,  
 Qui tandis qu'une Epouse à leurs yeux se desole,  
 Pensent toujours qu'un autre en secret la console.

\* *Juvénal*  
*mal a fait*  
*une Satire*  
*contre*  
*les Fem-*  
*mes, qui*  
*est son*  
*plus bel*  
*Ouvra-*  
*ge.*

Mais quoi, je vois déjà que ce discours t'aigrit.  
 Charmé de Juvénal, \* & plein de son esprit  
 Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée ;  
 (1) Comme lui nous chanter ; † *Que dès le tems*

† *Paroi-*  
*les du*  
*commen-*  
*cement de*  
*la Satire*  
*de Juvé-*  
*nal.*

de *Rbée*  
 (1) *Juvénal Sat. VI. 23.*  
 Omne aliud crimen mox ferrea protulit ætās,  
 Viderunt primos argentea secula mæchos.

*La Chasteté déjà , la rougeur sur le front ;  
 Avoit chez les Humains reçû plus d'un affront ;  
 Qu'on vit avec le fer naitre les injustices ,  
 L'Impiété , l'Orgueil , & tous les autres Vices ;  
 Mais que la bonne Foi dans l'amour conjugal  
 N'alla point jusqu'au tems du troisième Métal ?  
 Ces mots ont dans sa bouche une emphase admi-  
 rable :*

Mais je vous dirai , moi , sans alléguer la fable ,  
 Que si sous Adam même & loin avant Noé ,  
 Le vice audacieux des Hommes avoué  
 A la triste Innocence en tous lieux fit la guerre ,  
 Il demeura pourtant de l'honneur sur la Terre :  
 Qu'aux tems les plus féconds en Phrynez , en Laïs ;  
 Plus d'une Pénélope honora son país ;  
 Et que même aujourd'hui , sur ces fameux modèles,  
 On peut trouver encor quelques Femmes fidèles.

Sans doute ; & dans Paris , si je sçai bien compter ,  
 Il en est jusqu'à trois , que je pourrois citer.  
 Ton épouse dans peu sera la quatrième.  
 Je le veux croire ainsi : Mais la Chasteté même  
 Sous ce beau nom d'épouse entra-t'elle chez toi ;  
 De retour d'un voyage , en arrivant , croi moi ,  
 Fais toujours du logis avertir la maîtresse.  
 Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrece ;  
 Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux ,  
 Trouva. Tu sçais.... Je sçai que d'un conte odieux,  
 Vous avez comme moi sali votre mémoire.  
 Mais laissons là , dis-tu , Joconde & son histoire.  
 Du projet d'un Hymen déjà fort avancé ,  
 Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé ,  
 Et mis sur la selle aux pieds de la Critique ,  
 Je voi bien tout de bon qu'il faut que je m'explique

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit  
 J'ai trop bien profité , pour n'être pas instruit  
 A quels discours malins le Mariage expose.  
 Je sçai , que c'est un texte où chacun fait sa glose :  
 Que de Maris trompez , tout rit dans l'Univers.  
 Epigrammes , Chançons , Rondeaux , Fables en  
 vers ,  
 Satire , Comédie , & sur cette matière ,  
 J'ai vu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Molière ,  
 J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon , & Saint-Gelais ,  
 Arioste , Marot , Bocace , Rabelais ,  
 Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves  
 Des malices du Sexe immortelles archives.  
 Mais , tout bien balancé , j'ai pourtant reconnu ,  
 Que de ces contes vains le Monde entretenu  
 N'en a pas de l'Hymen moins vu fleurir l'usage ;  
 Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage :  
 Qu'à ce commun filet les Railleurs même pris  
 Ont été très-souvent de commodes Maris :  
 Et que pour être heureux sous ce joug salutaire  
 Tout dépend en un mot du bon choix qu'on sçait  
 faire ,

Enfin , il faut ici parler de bonne foi ,  
 Je vieillis ; & ne puis regarder sans effroi ,  
 Ces Neveux affamez , dont l'importun visage  
 De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.  
 Je croi déjà les voir , au moment annoncé  
 Qu'à la fin , sans retour , leur cher Oncle est passé ,  
 Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront soin qu'on  
 voie ,

Se faire consoler du sujet de leur joie.  
 Je me fais un plaisir , à ne vous rien celer ,  
 De pouvoir , moi vivant , dans peu les desoler ;

Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes  
Arracher de leurs yeux de véritables larmes. [son]

Vous dirai-je encor plus ? Soit foiblesse, ou rai-  
Je suis las de me voir les soirs en ma maison  
Seul avec des Valets souvent voleurs & traltres,  
Et toujours à coup sûr ennemis de leurs Maitres..  
Je ne me couche point, qu'aussi tôt dans mon lit  
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit  
Ces Histoires des morts lamentables, tragiques,  
Dont Paris tous les ans peut grossir ses Chroniques  
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.  
Nous naissons, nous vivons pour la Société.  
A nous-mêmes livrez dans une solitude  
Notre bonheur bien-tôt fait notre inquiétude;  
Et si, durant un jour, notre premier Ayeul  
Plus riche d'une côte avoit vécu tout seul,  
Je doute, en sa demeure alors si fortunée,  
S'il n'eût point prié Dieu d'abreger la journée.  
N'allons donc point ici réformer l'Univers,  
Ni par de vains discours, & de frivoles vers  
Etalant au Public notre misanthropie,  
Censurer le lien le plus doux de la vie.  
Laissons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il est.  
L'Hyménée est un joug, & c'est ce qui m'en plaît.  
L'Homme en ses passions toujours errant sans guide  
A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride.  
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,  
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.  
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.  
Ha bon ! voilà parler en docte Janséniste !  
Alcippe, & sur ce point si sçavamment touché,  
Des-mares, \* dans saint Roch, n'auroit pas mieux  
prêché.

Le Pe-  
ve Des-  
mares,  
surnom  
Prédica-  
teur.

Mais

Mais c'est trop t'insulter. Quittons la raillerie,  
Parlons sans hyperbole & sans plaisanterie.

Tu viens de mettre ici l'Hymen en son beau jour.  
Enten-donc : & permets que je prêche à mon tour.

L'Epouse que tu prens, sans tache en sa conduite,  
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,  
Aux loix de son devoir régle tous ses desirs.

Mais qui peut t'assurer, qu'invincible aux plaisirs  
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,  
Elle conservera sa première innocence ?

Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,  
De quel air penfes-tu, que ta Sainte verra  
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse ?  
Ces danses, ces Héros à voix luxurieuse ?

Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,  
Ces doucereux Renauds, ces insensez Rolands ;  
Sçaura d'eux qu'à l'Amour comme au seul Dieu su-  
prême,

On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même :  
Qu'on ne sçauroit trop tôt se laisser enflammer :  
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer ?  
Et tous ces lieux communs de Morale lubrique  
Que Lully réchauffa des sons de sa musique.

Mais de quels mouvemens dans son cœur excitez  
Sentira-t-elle alors tous ses sens agitez ?

Je ne te réponds pas, qu'au retour moins timide  
Digne Ecolière enfin d'Angélique & d'Armide,  
Elle n'aille à l'instant pleine de ces doux sons,  
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

Supposons toutefois, qu'encor fidèle & pure  
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure.  
Bien-tôt dans ce grand Monde, où tu vas t'entraîner  
Au milieu des écueils qui vont l'environner,

Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice  
 Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?  
 Que toujours insensible aux discours enchanteurs  
 D'un idolâtre amas de jeunes Séducteurs,  
 Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?  
 D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,  
 Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,  
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;  
 Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre  
 Naviger à souhait, tout dire, & tout entendre.  
 Et ne présume pas que Vénus, ou Satan  
 Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.  
 Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,  
 Une chute toujours attire une autre chute.  
 L'honneur est comme une Isle escarpée & sans bords ;  
 On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.  
 Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,  
 Eprise d'un Cadet, yvre d'un Mousquetaire,  
 Nous la verrons hanter les plus honteux brelans  
 Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans ;  
 De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,  
 Suivre à front découvert Z .. & Messaline :  
 Conter pour grands exploits vingt hommes ruinez,  
 Blessés, battus pour elle & quatre assassinez ;  
 Trop heureux, si toujours Femme desordonnée,  
 Sans mesure & sans règle au vice abandonnée,  
 Par cent traits d'impudence aisez à ramasser,  
 Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.  
 Mais que deviendras-tu ? si folle en son caprice  
 N'aimant que le scandale & l'éclat dans le vice,  
 Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquiéter,  
 Au fond peu vicieuse elle aime à coqueter ?  
 Entre nous, verra-tu, d'un esprit bien tranquille,

Chez ta Femme aborder & la cour & la Ville ?

Tout hormis toi , chez toi , rencontre un doux ac-  
cuëil.

L'un est payé d'un mot , & l'autre d'un coup d'œil.

Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière & cha-  
grine ,

Aux autres elle est douce , agréable , & badine ;

C'est pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard ;

Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard ,

Et qu'une main sçavante , avec tant d'artifice ,

Bâtit de ses cheveux le galant édifice.

Dans sa chambre , croi moi , n'entre point tout le  
jour ,

Si tu veux posséder ta Lucrece à ton tour ;

Atten , discret Mari , que la Belle en cornette

Le soir ait étalé son teint sur la toilette ,

Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis

Envoye au Blanchisseur ses roses & ses lys.

Alors tu peux entrer : mais sage en sa presence

Ne va pas murmurer de sa sole dépense.

D'abord l'argent en main paye , & vite & comptant ;

Mais non , fais mine un peu d'en être mécontent ;

Pour la voir aussi-tôt de douleur oppressée

Déplorer sa vertu si mal récompensée ,

Un mari ne veut pas fournir à ses besoins.

Jamais Femme après tout a-t-elle coûté moins ?

A cinq cens louis d'or tout au plus chaque année ,

Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?

Que répondre ? Je voi , qu'à de si justes cris

Toi-même convaincu déjà tu t'attendris ,

Tout prêt à la laisser , pourvû qu'elle s'apaise ,

Dans ton coffre à pleins sacs puiser tout à son aise ,

A quoi bon en effet t'allarmer de si peu ?



Hé que feroit-ce donc, si le Démon du jeu  
 Versant dans son esprit sa ruineuse rage,  
 Tous les jours mis par elle à deux doigts du nau-  
 frage,

Tu voyois tous tes biens au sort abandonnez  
 Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnez ?  
 Le doux charme pour toi ! de voir chaque journée  
 De nobles Champions ta Femme environnée,  
 Sur une table longue & façonnée exprès,  
 D'un Tournoi de basset ordonner les apprêts :  
 Ou, si par une Arrêt la grossière Police  
 D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,  
 Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet ;  
 Ou promener trois dez chassés de son cornet :  
 Puis sur une autre table, avec un air plus sombre ;  
 S'en aller méditer une vole au jeu d'homme,  
 S'écrier sur un as mal à propos jetté  
 Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté ;  
 Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,  
 A la Bête gémir d'un Roy venu sans garde.  
 Chez elle en ces emplois, l'Aube du lendemain  
 Souvent la trouve encor les cartes à la main.  
 Alors pour se coucher les quittant, non sans peine,  
 Elle plaint le malheur de la nature humaine  
 Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensévelit,  
 Tant d'heures sans jouer se consomment au lit.  
 Toutefois en partant la troupe la console,  
 Et d'un prochain retour chacun donne parole.  
 C'est ainsi qu'une Femme en doux amusemens  
 Sçait du tems qui s'envole employer les momens ;  
 C'est ainsi que souvent par une Forcenée  
 Une triste famille à l'hôpital traînée,  
 Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits,

De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,  
 Que si la famélique & honteuse Lézine  
 Venant mal à propos la saisir au collet,  
 Elle te réduisoit à vivre sans valet,  
 Comme ce Magistrat de hideuse mémoire  
 Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.

Dans la Robe on vantoit son illustre Maison.  
 Il étoit plein d'esprit, de sens, & de raison.  
 Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse  
 De ces vertus en lui ravaloit la noblesse.  
 Sa table toutefois, sans superfluité,  
 N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité :  
 Chez lui deux bons chevaux de pareille encolûre  
 Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,  
 Et du foin, que leur bouche au ratelier laissoit,  
 De surcroît une mule encor le nourrissoit.  
 Mais cette soif de l'or qui le bruloit dans l'ame,  
 Le fit enfin songer à choisir une Femme;  
 Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé,  
 Vers son triste penchant son naturel guidé,  
 Le fit dans une avare & fardive famille  
 Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille,  
 Et sans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,  
 Il sçût, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit,  
 Rien ne le rebuta; ni sa vûë éraillée,  
 Ni sa masse de chair bisarrement taillée;  
 Et trois cens mille francs avec elle obtenus.  
 La firent à ses yeux plus belle que Vénus.  
 Il l'épouse, & bien-tôt son Hôteffe nouvelle  
 Le prêchant, lui fit voir, qu'il étoit au prix d'elle,  
 Un vrai dissipateur, un parfait débauché.  
 Lui-même le sentit, reconnut son péché,

Se confessa prodigue, & plein de repentance.  
 Offrit sur ses avis de régler sa dépense.  
 Aussi-tôt de chez eux tout rôti disparut :  
 Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :  
 Les deux chevaux, la mule au marché s'envolè-  
 rent,

Deux grands Laquais à jeun sur le soir s'en allè-  
 rent,

De ces Coquins déjà l'on se trouvoit lassé,  
 Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.  
 Deux Servantes déjà largement souffletées  
 Avoient à coup de pied descendu les montées,  
 Et se voyant enfin hors de ce triste lieu  
 Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.

Un vieux valet restoit, seul chéri de son Maître,  
 Que toujours il servit, & qu'il avoit vû naître,  
 Et qui de quelque somme amassée au bon tems  
 Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.  
 Sa vûë embarrassoit ; il fallut s'en-défaire :

Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.  
 Voilà nos deux Epoux, sans valets sans enfans,  
 Tous seuls dans leur logis libres & triomphans.  
 Alors on ne mit plus de borne à la lézine :

On condamna la cave, on ferma la cuisine :  
 Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois.  
 Dans le fond d'un grenier on sequestra le bois.  
 L'un & l'autre dès lors vécut à l'avanture  
 Des presens, qu'à l'abri de la Magistrature,  
 Le Mari quelquefois des Plaidéurs extorquoit,  
 Ou de ce que la Femme aux voisins excroquoit.

Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son  
 lustre,

Il faut voir du Logis sortir ce Couple illustre :

Il faut voir le Mari tout poudreux, tout souillé :  
 Convert d'un vieux Chapeau de cordon dépouillé,  
 Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,  
 A pié dans les ruisseaux traînant l'ignominie.  
 Mais qui pourroit compter le nombre de baillons,  
 De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,  
 De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,  
 Dont la Femme aux bons jours composoit sa parure ?  
 Décrirai-je ses bas en trente endroits perçez,  
 Ses souliers grimassans vingt fois rapetassés,  
 Ses coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle  
 Un vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'Elle ;  
 Peindrai-je son jupon bigarré de Latin,  
 Qu'ensemble composoient trois Thèses de satir,  
 Présent qu'en un procès sur certain privilège  
 Firent à son Mari les Régens d'un Collège ;  
 Et qui sur cette jupe à maint Rieur encor  
 Derrière elle faisoit dire, *Argumentabor ?*

Mais peut-être j'invente une fable frivole.  
 Démens donc tout Paris, qui prenant la parole  
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourvû,  
 Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vû.  
 Vingt ans j'ai vû ce Couple uni d'un même vice  
 A tous mes Habitans montrer que l'avarice  
 Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,  
 Et nous réduire à pis que la mendicité.  
 Des voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrè-  
 rent

De cette triste vie enfin les délivrèrent.  
 Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux  
 Dont l'Hymen ait jamais uni deux malheureux ?

Ce recit passe un peu l'ordinaire mesure.  
 Mais un exemple enfin si digne de censure,

Pent-il dans la Satire occuper moins de mots ?  
 Chacun-ſçait ſon métier. Suivons notre propos :  
 Nouveau Prédicateur aujourd'hui je l'avouë,  
 Ecolier, ou plutôt ſinge de Bourdalouë,  
 Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.  
 En voilà déjà trois peints d'aſſez heureux traits,  
 La Femme ſans honneur, la Coquette, & l'Avare,  
 Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,  
 Qui ſans ceſſe, d'un ton par la cotère aigri,  
 Gronde, choque, dément, contredit un Mari.  
 Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.  
 Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.  
 Laiſſe-t-elle un moment respirer ſon Epoux ?  
 Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux,  
 Et ſur le ton grondeur, lorsqu'elle les harangue,  
 Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue,  
 Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,  
 Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet,  
 Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.  
 En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourrie.  
 Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr,  
 Mais eût-elle ſucé la raiſon dans Saint Cyr,  
 Crois-tu que d'une fille humble, honnête, char-  
 mante,  
 L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?  
 Combien n'a-t-on point vû de belles aux doux yeux,  
 Avant le mariage, Anges ſi gracieux,  
 Tout-à-coup ſe changeant en Bourgeoiſes ſauvages,  
 Vrais Démons, aporter l'Enfer dans leurs ménages,  
 Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,  
 Sous leur fontange altiète aſſervir leurs Maris ?  
 Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouſe,  
 Penſes-tu ſi jamais elle devient jalouſe,

Que son ame livrée à ses tristes soupçons ,  
 De la raison encore écoute les leçons ?  
 Alors , Alcippe , alors , tu verras de ses œuvres.  
 Résou-toi , pauvre Epoux , à vivre de couleuvres ,  
 A la voir tous les jours dans ses fougueux accès ,  
 A ton geste , à ton rire intenter un procès :  
 Souvent de ta maison gardant les avenues ,  
 Les cheveux hérissés , t'attendre au coin des ruës :  
 Te trouver en des lieux de vingt portes fermés ;  
 Et par tout où tu vas , dans ses yeux enflammez ,  
 T'offrir , non pas d'Iris la tranquille Euménide , \*  
 Mais la vraie Atesto peinte dans l'Enéide ,  
 Un tifon à la main chez le Roy Latinus ,  
 Soufflant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.  
 Mais quoi ? je chauffe ici le cothurne Tragique :  
 Reprenons au plutôt le brodequin Comique ,  
 Et d'objets moins affreux songeons à te parler.  
 Dy-moi donc , laissant-là cette Fole heurler ,  
 T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades ,  
 Qui dans leurs vains chagrins sans mal toujours  
                   malades ,  
 Se font des mois entiers sur un lit effronté .  
 Traiter d'une visible & parfaite santé ,  
 Et douze fois par jour , dans leur molle indolence ,  
 Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance ?  
 Quel sujet , dira l'un , peut donc si fréquemment  
 Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument ?  
 La Parque ravissant ou son fils ou sa fille ,  
 A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?  
 Non : il est question de réduire un Mari  
 A chasser un Valet dans la maison chéri ,  
 Et qui , parce qu'il plaît , a trop sçû lui déplaire ,  
 Qu de rompre un voyage utile & nécessaire ,

\* Furie  
 dans l'O-  
 pera d'I-  
 fis , qui  
 demeure  
 presque  
 toujours  
 à ne rien  
 faire.

Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs ;  
 Et qui loin d'un Galant objet de ses desirs....  
 O ! que pour la punir de cette Comédie,  
 Ne lui voi-je une vraie & triste maladie ! [jours  
 Mais ne nous sachons point. Peut-être avant deux  
 Courtois & Denyau mandez à son secours,  
 Digne ouvrage de l'Art dont Hipocrate traite !  
 Lui sçauront bien ôter cette santé d'Athlète :  
 Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,  
 Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point,  
 Et fuyant de \* Fagon les maximes énormes,  
 Au tombeau mérité la mettre dans les formes.  
 Dieu veuille avoir son ame , & nous délivre d'eux.  
 Pour moi, grand ennemi de leur art hazardeux,  
 Je ne puis cette fois que je ne les excuse.  
 Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?  
 Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,  
 Attacher de ce pas ton esprit & tes yeux,  
 (2) Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'est cette Sçavante  
 Qu'estime Roberval, & que Sauveur fréquente.  
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint si terni ?  
 C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,  
 Un astrolabe en main, elle a dans sa gouttière  
 A suivre Jupiter passé la nuit entière.  
 Gardons de la troubler. Sa science, je croi,  
 Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.  
 D'un nouveau microscope on doit en sa présence  
 Tantôt chez Dalancé faire l'expérience ;  
 Puis d'une femme morte, avec son embryon,  
 Il faut chez Du Vernay voir la dissection.  
 Rien n'échape aux regards de notre Curieuse.

\* *Pré-*  
*mier Mé-*  
*decin de*  
*Louis.*  
*XIV.*

(2) *Juvenal se moque aussi fort agréablement des Sçavants  
 de son temps, Sat. VI. 185. & suiv.*

Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse,  
 Reste de ces Esprits jadis si renommez,  
 Que d'un coup de son art Molière a diffamez.  
 De tous leurs sentimens cette noble héritière  
 Maintient encore ici leur secte façonnée.  
 C'est chez elle toujours que les fades Autours  
 S'en vont se consoler du mépris des Lecteurs.  
 Elle y reçoit leur plainte, & sa docte demeure  
 Aux Perrins, aux Corras est ouverte à toute heure.  
 Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux  
 Là tous les vers sont bons, pourvû qu'ils soient  
 nouveaux,

Au mauvais goût public la Belle y fait la guerre :  
 Plaint Pradon opprimé des sifflets du Parterre,  
 Rit des vains Amateurs du Grec & du Latin,  
 Dans la balance met Aristote & Cotin ;  
 Puis d'une main encor plus fine & plus habile  
 Pése sans passion Chapelain & Virgile ;  
 Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté ;  
 Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés,  
 Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la Satire,  
 Autre défaut, sinon, qu'on ne le sçauroit lire ;  
 Et pour faire goûter son Livre à l'Univers  
 Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les Vers.

(3) A quoi bon m'étaler cette bizarre Ecole,  
 Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une Fole ?  
 De livres & d'écrits bourgeois admirateur  
 Vaj-je épouser ici quelque apprentive Auteur ?  
 Sçavez-vous que l'Épouse avec qui je me lie  
 Compte entre ses parens des Princes d'Italie ?  
 Sort d'Ayeux dont les noms.... Je t'entens, & je voy  
 D'où vient que tu t'es fait Secrétaire du Roy.  
 Il falloit de ce titre apuyer ta naissance.



Cependant, v'avourai-je ici mon insolence ?

Si quelque objet pareil chez moi, deçà les Monts,

Pour m'épouser entroît avec tous ces grands noms,

Le sourci rehaussé d'orgueilleuses chimères ;

Je lui dirais bien tôt : Je connois tous vos Pères ;

Je sçai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat \*

\* Com-  
bat de  
Cerizoles  
gagné  
par le  
Duc  
d'En-  
guien en  
Italie.

Où sous l'un des Valois Enguien sauva l'Etat, [être  
d'Hoziern'en convient pas; mais, quoiqu'il en puisse

Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.

Ainsi donc au plutôt délogeant de ces lieux,

Allez, Princesse, allez avec tous vos Ayeux,

Sur le pompeux débris des lances Espagnoles,

Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérizoles.

Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous,

J'admire, poursuis-tu, votre noble couroux.

Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre

De l'assistance au sceau ne tire point son lustre ;

Et que né dans Paris de Magistrats connus,

Je ne suis point ici de ces Nouveaux venus,

De ces Nobles sans nom, que par plus d'une voye

La Province souvent en guesfre nous envoie.

Mais eussai-je comme eux des Meuniers pour parents,

Mon Epouse vint, elle encore d'Ayeux plus grands,

On ne la verroit point, vantant son origine,

A son triste Mari reprocher la farine.

Son cœur toujours nourri dans la dévotion,

De trop bonne heure aprit l'humiliation :

Et pour vous détromper de la pensée étrange,

(3) Juvenal, Sat. VI. 138.

malo,

Malo Venusnam, quam te, Cornelia mater-

Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers

Grande supercilium & numeras in dote triumphos.

Tolle tuum precor, Hannibalem, victumque Syphacem

In castris, & cum tota Carthagine migra.

Que l'Hymen aujourd'hui la corrompé & la change.  
Sçachez qu'en nôtre accord elle a, pour premier  
point.

Exigé, qu'un époux ne la contraindroit point.

A traîner après elle un pompeux équipage,  
Ni sur tout de souffrir, par un profane usage,.

Qu'à l'Eglise jamais devant le Dieu jaloux

Un fastueux carreau soit vû sous ses genoux [te...]

Telle est l'humble vertu qui dans son ame emprain-

Je le voi bien. Tu vas épouser une Sainte :

Et dans tout ce grand zèle il n'est rien d'affecté.

Sçais-tu bien cependant sous cette humilité

L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,

Alcippe, & connois-tu la nation dévote ?

Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,

Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.

A Paris, à la Cour on trouve, je l'avouë,

Des Femmes dont le zèle est digne qu'on le louë;

Qui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu :

J'en sçais une chérie & du monde & de Dieu,

Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune;

Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune;

Que le vice lui-même est contraint d'estimer,

Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Mais pour quelques Vertus si pures, si sincères,

Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauffaires,

Qui sous un vain dehors d'austère piété

De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,

Et couvrent de Dieu même empraint sur leur visage

De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage ?

N'atten pas qu'à tes yeux j'aïlle ici l'étaler.

Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.

De leurs galans exploits les Buffis, les Brantômes

Pourroient avec plaisir te compiler des tômes :  
 Mais pour moi dont le front trop aisément rougit,  
 Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.  
 Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,  
 Une fausse Vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur  
 Au moins pour un Mari garde quelque douceur.  
 Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altière  
 Qui dans son fol orgueil, aveugle, & sans lumière,  
 A peine sur le seuil de la dévotion  
 Pense atteindre au sommet de la perfection.  
 Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse  
 Va quatre fois par mois se vanter à confesse,  
 Et les yeux vers le Ciel, pour se le faire ouvrir,  
 Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.  
 Sur cent pieux devoirs aux Saints elle est égale :  
 Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,  
 Va pour les malheureux quêter dans les maisons,  
 Hante les hôpitaux, visite les prisons,  
 Tous les jours à l'Eglise entend jusqu'à six Messes,  
 Mais de combattre en elle, & dompter ses foiblesses :  
 Sur le fard, sur le jeu vaincre sa passion,  
 Mettre un frein à son luxe, à son ambition,  
 Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle,  
 C'est ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.  
 Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger,  
 Elle a son Directeur, c'est à lui d'en juger,  
 Il faut, sans différer, sçavoir ce qu'il en pense.  
 Bon ! vers nous à propos je le voi qui s'avance.  
 Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! Quel  
 teint !

Le Printems dans sa fleur sur son visage est peint.  
 Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine.

Il eut encore hier la fièvre & la migraine;  
 Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,  
 Il seroit sur son lit peut-être à tremblotter.  
 Mais de tous les Mortels, graces aux dévotes Ames,  
 Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de Femmes.  
 Quelque leger dégoût vient-il le travailler ?  
 Une froide vapeur le fait-elle bâiller ?  
 Un escadron coëffé d'abord court à son aide :  
 L'un chauffe un bouillon, l'autre aprête un remède.  
 Chez lui syrops exquis, ratafias vantéz,  
 Confitures sur tout volent de tous côtez :  
 Car de tous mets sucrez, secs, en pâte, ou liquides,  
 Les estomachs dévots toujours furent avides :  
 Le premier masse-pain pour eux, je croi, se fit.  
 Et le premier citron à Roëen fut confit.  
 Nôtre Docteur bien-tôt va lever tous ses doutes,  
 Du Paradis pour elle il aplanit les routes ;  
 Et, loin sur ses défauts de la mortifier,  
 Lui-même prend le soin de la justifier.  
 Pourquoi vous allarmer d'une vaine censure ?  
 Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.  
 Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner ?  
 Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?  
 Aux usages reçûs il faut qu'on s'accommode,  
 Une Femme sur tout doit tribut à la Mode.  
 L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits,  
 L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis :  
 Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?  
 Oûi loÿs qu'à l'étaler nôtre rang nous condamne.  
 Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser ?  
 Le jeu fut de tous tems permis pour s'amuser.  
 On ne peut pas toujours travailler, prier, lire,  
 Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.

Le plus grand jeu joué dans cette intention,  
 Peut même devenir une bonne action.  
 Tout est sanctifié par une ame pieuse.  
 Vous êtes poursuit-on, avide, ambitieuse,  
 Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens,  
 Engloutir à la Cour, charges, dignitez, rangs.  
 Votre bon naturel en cela pour eux brille.  
 Dieu ne nous défend point d'aimer nôtre famille,  
 D'ailleurs tous vos parens sont sages, vertueux.  
 Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux  
 D'être donnez peut-être à des Ames mondaines,  
 Eprifes du néant des vanitez humaines.  
 Laissez-là, croyez-moi, gronder les Indévots,  
 Et sur votre salut demeurez en repos.  
 Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il pro-  
 nonce.

Alors croyant d'un Ange entendre la réponse,  
 Sa Dévôte s'incline, & calmant son esprit,  
 A cet ordre d'enhaut sans réplique soufcrit.  
 Ainsi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,  
 Sa tranquile vertu conserve tous ses crimes,  
 Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement  
 Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,  
 Et croit que devant Dieu ses fréquens sacrilèges  
 Sont pour entrer au Ciel d'assurez privilèges.  
 Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.  
 Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,  
 Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme  
 Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,  
 Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,  
 Goûter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.  
 Mais dans ce doux état mole, délicieuse,  
 La hais-tu plus, dis-moi, que cette Billieuse.

S A T I R E X.

Qui follement outrée en sa févérité,  
 Baptisant son chagrin du nom de piété,  
 Dans sa charité fausse, ou l'amour propre abonde,  
 Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde,  
 Il n'est rien ou d'abord son soupçon attaché,  
 Ne présûme du crime, & ne trouve un péché.  
 Pour une fille honnête & pleine d'innocence  
 Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance ?  
 Réputez criminels, les voilà tous chassez,  
 Et chez elle à l'instant par d'autres remplacez.  
 Son Mari qu'une affaire apelle dans la Ville,  
 Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille,  
 Se trouve assez surpris rentrant dans la maison,  
 De voir que le Portier lui demande son nom,  
 Et que parmi ses gens changez en son absence,  
 Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.  
 Fort bien : Le trait est bon. Dans les Femmes,

dis-tu,

Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.  
 Voilà le Sexe peint d'une noble manière !  
 Et Théophraste même aidé de la Bruyère,  
 Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.  
 C'est assez. Il est tems de quitter le pinceau.  
 Vous avez deormais épuisé la Satire.  
 Epuisé, cher Alcipe ! Ah, tu me ferois rire !  
 Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,  
 Tu verrois sous ma main des tomes s'amasser.  
 Dans le Sexe j'ai peint la piété caustique,  
 Et que seroit-ce donc, si Censeur plus tragique,  
 J'allois t'y faire voir l'athéisme établi,  
 Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?  
 Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,  
 Pour souveraine Loi mettant la Destinée,



## S A T I R E X.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,  
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux?

Mais, sans aller chercher cette Femme infernale,  
T'ai-je encor peint, di-moi, la fantasque inégale,  
Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir?  
T'ai-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur  
noir?

T'ai-je encore exprimé la brusque Impertinente?  
T'ai-je tracé la Vieille à morgue dominante,  
Qui veut, vingt ans encor après le Sacrement,  
Exiger d'un Mari les respects d'un Amant?  
T'ai-je fait voir de joie une Belle animée,  
Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,  
Fait même à ses Amans trop foibles d'estomach,  
Redouter ses baisers pleins d'ail & de tabac?  
T'ai-je encore décrit la Dame brelandière,  
Qui des joueurs chez soi se fait Cabaretière,  
Et souffre des affrons que ne souffriroit pas,  
L'Hôtesse d'une Auberge à dix sols par repas?  
Ai-je offert à tes yeux ces tristes Typhones,  
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les  
Lions,

Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,  
S'irritent sans raison contre leur propre sang,  
Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,  
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïssent,  
Et font de leur maison digne de Phalaris,  
Un séjour de douleur, de larmes & de cris?  
Enfin t'ai-je dépeint la Superstitieuse,  
La Pédante au ton fier, la Bourgeoïse ennuyeuse,  
Celle qui de son chat fait son seul entretien,  
Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien?  
Il en est des milliers : mais ma bouche enfin lasse

Des trois quarts , pour le moins , veut bien te faire  
grace ,

J'entends. C'est pousser loin la modération !  
Ah ! finissez , dis-tu , la déclamation ,  
Pensez-vous qu'ébloüi de vos vaines paroles ,  
J'ignore , qu'en effet tous ces discours frivoles  
Ne sont qu'un badinage , un simple jeu d'esprit  
D'un Censeur , dans le fond , qui folâtre & qui rit ,  
Plein du même projet qui vous vint dans la tête .  
Quand vous plaçâtes l'homme au - dessous de la  
Bête ;

Mais enfin vous & moi . c'est assez badiner .  
Il est tems de conclure ; & pour tout terminer ,  
Je ne dirai qu'un mot . La Fille qui-m'enchante ,  
Noble , sage , modeste , humble , honnête , tou-  
chante ,

N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir  
Si par un fort pourtant qu'on ne peut concevoir ,  
La Belle tout à coup renduë infociable ,  
D'Ange , ce sont vos mots , se transformoit en Diable ,  
Vous me verriez bien-tôt , sans me desespérer ,  
Lui dire : Hé bien , Madame , il faut nous séparer .  
Nous ne sommes pas faits , je le voi , l'un pour l'autre :  
Mon bien se monte à-tant : Tenez , voilà le vôtre :  
Partez : délivrons nous d'un mutuel souci .

Alcippe , tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?  
Pour sortir de chez toi , sur cette offre offensante ,  
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?  
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter  
Le savoureux plaisir de t'y persécuter ,  
Bien-tôt son Procureur , pour elle usant sa plume ,  
De ses prétentions va t'offrir un volume .  
Car , grace au Droit reçu chez les Parisiens ,



## S A T I R E X.

Gens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,  
Dans ses prétentions une Femme est sans borne.  
Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.  
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.  
Des Arbitres. Tu crois l'empêcher de plaider?  
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même, [aime.  
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle  
Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra disputer,  
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.  
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,  
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse ;  
Et sur l'art de former un nouvel embarras,  
Devant elle Rollet mettroit pavillon bas. [voies  
Croi-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque  
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voie.  
Sous le fais des procès abbatu, consterné,  
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,  
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,  
Et pour comble de mots, réduit à la reprendre.





## S A T I R E X I.

*A Monsieur DE VALINCOUR, Conseiller du Roy  
en ses Conseils, Secretaire Général de la Marine,  
Et des Commandemens de Monseigneur le  
Comte de Toulouse.*

**O**UI, l'Honneur, VALINCOUR, est chéri dans le  
Monde :

Chacun pour l'exalter en paroles abonde,  
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur,  
Et tout crie ici bas, l'Honneur ! Vive l'Honneur !  
Entendons discourir sur les bancs des Galères,  
Ce Forçat abhorré, même de ses Confrères ;  
Il plaint, par un Arrêt injustement donné,  
L'Honneur en sa personne à ramer condamné.  
En un mot parcourons & la Mer & la Terre : [re ;  
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guer-  
Courtisans, Magistrats, chez eux, si je le croi,  
L'Interêt ne peut rien, l'Honneur seul fait la loi.

Cependant, lors qu'aux yeux leur portant la lan-  
terne,

Examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,  
Je n'aperçois par tout que folle Ambition,  
Foiblesse, Iniquité, Fourbe, Corruption,  
Que ridicule Orgueil de soi-même idolâtre.  
Le monde, à mon avis, est comme un grand Théâtre,  
Où chacun en public l'un par l'autre abusé,  
Souvent à ce qu'il est, joué un rôle opposé.  
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage  
Impudemment le Fou représenter le sage,  
L'Ignorant s'ériger en Sçavant fastueux,

Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.  
 Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,  
 Bien-tôt on les connoit & la Vérité perce.  
 On a beau se farder aux yeux de l'Univers,  
 A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts  
 Le public malin jette un œil inévitable,  
 Et bien-tôt la Censure, au regard formidable,  
 Sçait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,  
 Et nous développer avec tous nos défauts.  
 Du Mensonge toujours le Vrai demeure maître,  
 Pour paroître honnête homme en un mot il faut  
 l'être :

Et jamais, quoi qu'il fasse, un Mortel ici bas  
 Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.  
 En vain ce Misanthrope aux yeux tristes & sombres,  
 Veut par un air riant en éclaircir les ombres,  
 Le Ris sur son visage est en mauvaise humeur:  
 L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur;  
 Ses mots les plus flatteurs paroissent des rudesses,  
 Et la Vanité brille en toutes ses bassesses.  
 (1) Le naturel toujours sort, & sçait se montrer.  
 Vainement on l'arrête, on le force à rentrer,  
 Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin passage.

Mais loin de mon projet je sens que je m'engage,  
 Revenons de ce pas à mon texte égaré.

L'Honneur par tout, disois-je, est du monde admiré.  
 Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,  
 Quel est-il, VALINCOUR ? Pourras-tu me le dire ?  
 L'Ambitieux le met souvent à tout brûler,  
 L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler,

(1) Horat. l. 1. Ep. 10.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret  
 Et mala perumpet furtim fastidia vitæ, &c.

S A T I R E X I.

91

Un faux Bravé à vanter sa prouesse frivole,  
 Un vrai Fourbe à jamais ne garder sa parole,  
 Ce Poëte à noircir d'insipides papiers,  
 Ce Marquis à sçavoir frauder ses Créanciers,  
 Un Libertin à rompre & jeûnes, & Carême,  
 Un Fou perda d'honneur à braver l'honneur même.  
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourroit le penser ?  
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit em-  
 brasser ?

Est-ce de voir, dis-moi, vanter nôtre éloquence,  
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence,  
 De voir à notre aspect tout trembler sous les Cieux,  
 De posséder enfin mille dons précieux ?  
 Mais avec tous ces dons de l'esprit & de l'ame,  
 Un Roy même souvent peut n'être qu'un infâme,  
 Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.  
 Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer ?  
 Quoi qu'en ses beaux discours Saint Evremond nous  
 prône,

Au jourd'hui j'en croirai Senéque avant Pétrône.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité,  
 Sans elle la valeur, la Force, la bonté,  
 Et toutes les vertus, dont s'ébloût la Terre,  
 Ne sont que faux brillans, & que morceaux de verres.  
 Un injuste Guerrier terreur de l'Univers,  
 Qui sans sujet courant chez cent Peuples divers,  
 S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,  
 N'est qu'un plus grand voleur que Duterte & Saint  
 Ange. †

Du premier des Césars on vante les exploits ;  
 Mais dans quel Tribunal, jugé suivant les Loix,  
 Êt-il pû disculper son injuste manie ?  
 Qu'on livre son pareil en France à la Reynie,

† Fa-  
 menx vo-  
 leurs de  
 grand  
 chemin.

Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers

Laisser sur l'échaffaut sa tête, & ses lauriers.

† Age-  
flor.

C'est d'un Roy † que l'on tien cette maxime auguste, [juste.

Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est  
Rassemblez à la fois Mithridate & Sylla,

Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila,

Tous ces fiers Conquérens, Rois, Princes, Capitaines, [ d'Athènes †

† SACTA  
ex.

Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois  
Qui sçût pour tous exploits, doux, moderé, frugal  
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Où la Justice en nous est la Vertu qui brille.

Il faut de ses couleurs qu'ici bas tout s'habille.

Dans un Mortel chéri, tout injuste qu'il est,

C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plait :

A cet unique apas l'ame est vraiment sensible :

Même aux yeux de l'injuste un Injuste est horrible :

Et tel, qui n'admet point la Probité chez lui,

Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

Difons plus : Il n'est point d'ame livrée au vice,

Où l'on ne trouve encor des traces de justice.

Chacun de l'Equité ne fait pas son flambeau,

Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Dagueffeau,

Mais jusqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,

Chez l'Arabe & le Scythe elle est de quelque usage,

Et du butin acquis en violant les loix,

C'est elle entr'eux qui fait le partage & le choix.

Mais allons voir le Vrai jusqu'en sa source même.

Un Dévot aux yeux creux & d'abstinence blême,

S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.

L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,

Sois

S A T I R E X I.

97

Sois dévot : Elle dit, Sois doux, simple, équitable.  
 Car d'un Dévot souvent au Chrétien véritable  
 La distance est deux fois plus longue à mon avis,  
 Que du Pôle Antarctique au Détroit de Davis.\*  
 Encore par ce Dévot ne croi pas que j'entende  
 Tartuffe, ou Molinos, & sa mystique Bande.  
 J'entens un faux Chrétien mal instruit, mal guidé,  
 Et qui de l'Evangile en vain persuadé,  
 N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice :  
 Un Chrétien qui s'en sert pour disculper le vice ;  
 Qui toujours près des Grands qu'il prend soin d'a-

\* Dis-  
 soit sans  
 le Pôle  
 Arctique  
 près de  
 la nou-  
 velle  
 Zemble

bufer,  
 Sur leurs foibles honteux sçait les autoriser,  
 Et croit pouvoir au Ciel, par ses folles maximes,  
 Avec le Sacrement faire entrer tous les crimes :  
 Des faux Dévots pour moi voilà le vrai Héros.  
 Mais pour borner enfin tout ce vague propos,  
 Concluons qu'ici bas le seul honneur solide,  
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;  
 De regarder en tout la raison & la loi,  
 D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour soi ;  
 D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,  
 Et d'être juste enfin : Ce seul mot veut tout dire.  
 Je doute que le flot des vulgaires Humains  
 A ce discours pourtant donne aisément les mains  
 Et pour t'en dire ici la raison historique,  
 Souffre que je l'habille en Fable allégorique.

(2) Sous le bon Roy Saturne ami de la douceur.

(2) Ovid. Metam. l. 2.

Aurea prima fata est ætas : quæ vindice nullo  
 Sponte sua sine lege fidem rectumque colebat.  
 Pœna metusque aberant, &c.

Sine militis usq

Mollia securæ peregebant omnia gentes. Ibid.

E

L'honneur, cher VALINCOUR, & l'équité sa Sœur,  
 De leurs sages conseils éclairant tout le monde  
 Régnoient chéris du Ciel dans une paix profonde.  
 Tout vivoit en commun sous ce Couple adoré.  
 Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ séparé.  
 La vertu n'étoit point sujète à l'Ostracisme,  
 Ni ne s'apelloit point alors un Jansénisme. [mens,  
 L'honneur beau par soi-même, & sans vains orne-  
 N'étoit point aux yeux l'or, ni les diamans,  
 Et jamais ne sortant de ses devoirs austères,  
 Maintenoit de sa Sœur les régles salutaires.  
 Mais une fois au Ciel par les Dieux apellé,  
 Il demeura long-tems au Séjour étoilé.  
 Un Fourbe cependant assez haut de corsage,  
 Et qui lui ressembloit de geste & de visage,  
 Prend son tems, & par tout ce hardi Suborneur,  
 S'en va chez les Humains crier, qu'il est l'honneur.  
 Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-même,  
 Seul porter désormais le faix du Diadème,  
 De lui seul il prétend qu'on reçoive la loy.  
 A ces discours trompeurs le Monde ajoûte foy.  
 L'innocente Equité honteusement bannie,  
 Trouve à peine un desert où fuir l'ignominie.  
 Aussi-tôt sur un Trône éclatant de rubis,  
 L'Imposteur monte orné de superbes habits.  
 La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,  
 Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.  
 Tout fier il montre alors un front plus fourcilleux.  
 (3) Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,

(3) Hor. Sat. 2. l. 2.

Nam propriæ telluris herum natura, neque illum  
 Nec me, nec quemquam starnit: nos expulit ille.  
 Illum aut nequies, aut vafri inscitia juris.  
 Postremum expellet certe vivaciore hæres.

Par son ordre amenant les Procès & la Guerre,  
 En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;  
 En tous lieux sous les noms de bon Droit & de Tort;  
 Vont chez elle établir le seul droit du plus Fort.  
 Le nouveau Roy triomphe, & sur ce droit inique,  
 Bâtit de vaines loix un Code fantastique;  
 Avant tout aux Mortels prescrit de se vanger;  
 L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger  
 Et dans leur ame envain de remords combattus,  
 Tracer en lettre de sang ces deux mots, *Meurs*, ou  
*Tuë*,

(4) Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,  
 Qu'on vit naître ici bas le noir Siècle de Fer,  
 Le Frere au même instant s'arma-contre le Frere;  
 Le fils trempa ses mains dans le sang de son Pere:  
 La soif de commander enfanta les Tyrans,  
 Du Tanais au Nil porta les Conquerans:  
 L'Ambition passa pour la Vertu-sublime:  
 Le Crime heureux fut juste & cessa d'être crime:  
 On ne vit plus que haine & que division,  
 Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion;  
 Le véritable Honneur sur la voute céleste,  
 Est enfin averti de ce trouble funeste.

(4) *Ovid. Ibid.*

Protinus irrupit venæ peioris in ævum  
 Omne nefas, fugere pudor, verumque fidesque,  
 In quorum subiere locum fraudisque dolisque  
 Infidique & vis & amor sceleratus habendi, &c.  
 Communemque prius ceu lumina solis & auræ  
 Cautus humum longo signavit limite mensor.  
 Vivitur ex raptò, non hospes ab hospite tutus  
 Hic focer à genero, fratrumquoque gratia rara est, &c.  
 Filius ante diem Patrios inquirat in annos.



Il part fans différer, & d'écendu des Cieux,  
 Va par tout se montrer dans les terrestres lieux :  
 Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;  
 On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;  
 Et lui-même traité de fourbe & d'Imposteur,  
 Est contraint de ramper aux pieds du Séducteur.  
 Enfin las d'essuyer outrage sur outrage,  
 Il livre les Humains à leur triste esclavage,  
 ( 5 ) S'en va trouver sa Sœur, & dès ce même jour,  
 Avec elle s'envole au céleste Séjour.  
 Depuis, toujours ici riche de leur ruine,  
 Sur les tristes Mortels le faux Honneur domine,  
 Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,  
 Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.  
 Mais en fût-il l'Auteur, je conclus de sa Fable,  
 Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable,

( 5 ) *Ibid.*

Victa jacet pietas, virgo de clade madentes  
 Ultima cælestium Terras Astræa reliquit.



DISCOURS DE L'AUTEUR ,  
 Pour servir d'Apologie à la Satire suivante.

**Q**UELQUE heureux succès qu'ayent eu mes Ouvrages , j'avois résolu depuis leur dernière Edition de ne plus rien donner au Public , & quoi qu'à mes heures perduës , il y a environ cinq ans , j'eusse encore fait contre l'Equivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée , ne jugeoient pas inférieur<sup>s</sup> à mes autres Ecrits , bien loin de la publier , je la tenois soigneusement cachée , & je ne croyois pas que , moi vivant , elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc aussi soigneux désormais de me faire oublier , que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi , je jouïssois , à mes infirmités près , d'une assez grande tranquillité , lorsque tout d'un coup s'ai appris qu'on debitoit dans le monde sous mon nom quantité de méchans Ecrits , & entr'autres une Pièce en vers contre les Jésuites , également odieuse & insipide , & où l'on me faisoit en mon propre nom dire à toute leur Société les injures les plus atroces & les plus grossières. J'avouë que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens sensés ayent connu sans peine que la Pièce n'étoit point de moi ; & qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui ayent présumé que j'en pouvois être l'Auteur : la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront , de me voir soupçonné , même par des ridicules , d'avoir fait un Ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie ; & tout bien considéré , je n'ai point trouvé de meilleur expédient , que de faire

*imprimer ma Satire contre l'EQUIVOQUE ; parce qu'en la lisant , les moins éclairés même de ces petits esprits ouvreroient peut-être les yeux & verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon stile , même en l'âge où je suis , au stile bas & rampant de l'Auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoutez à cela , que je pouvois mettre à la tête de ma Satire , en la donnant au public , un Avertissement en manière de Préface , où je me justifierois pleinement & tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui ; & j'espère que le peu que je viens de dire , produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle est fait ce Discours.*

*Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre , & par une espèce de dépit & de colère poétique , s'il faut ainsi dire , qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteuil , & rêvois en marchant à un Poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avois même déjà composé quelques vers , dont j'étois assez content. Mais voulant continuer je m'aperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue ; & m'étant sur le champ mis en devoir de la corriger , je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière , qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette Equivoque , & à poursuivre mon Poëme contre les faux critiques , la folle pensée me vint de faire contre l'Equivoque même une Satire , qui pût me vanger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontre pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec. Et même il s'en presenta d'abord une qui m'arrê-*

*Et tout tout. Ce fut de sçavoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma Satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet Ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers; mais ensuite les pensées me venant en foule, & les choses que j'avois à reprocher à l'Equivoque, se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.*

*C'est au Public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Et je n'emploie point ici, non plus que dans les Préfaces de mes autres Ecrits, mon adresse & ma Rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'est que j'ai travaillé cette Pièce avec le même soin que toutes mes autres Poësies. Une chose pourtant dont il est bon que les Jesuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale, le mot d'Equivoque, en ce sens-là, ne voulant dire qu'une ambiguïté de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes; pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées, d'expressions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit, que l'idolâtrie avoit pris naissance*

de l'Equivoque; les hommes à mon avis, ne pouvaient pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prêté l'oreille aux promesses du Démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'Idolâtrie est un fruit, ou pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique; sur tout ma Satire étant un pur jeu d'esprit, où il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus considérable, qu'on me fera peut être au sujet des Propositions de Morale relâchée, que j'attaque dans la dernière partie de mon Ouvrage. Car ces Propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t'on, diffamer en quelque sorte ces Théologiens & causer ainsi une espèce de scandale dans l'Eglise. A cela je répons premièrement, Qu'il n'y a aucune des Propositions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Eglise, & tout récemment encore par deux des plus grands Papes qui aient depuis long-tems rempli le S. Siege. Je dis en second lieu, qu'à l'exemple de ces célèbres Vicaires de JESUS-CHRIST, je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propositions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, & contre lesquels même j'avouë que je ne puis rien décider puisque je n'ai point là, ni ne suis d'humeur à lire leurs

*Écrits : ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'être trompez dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisième lieu, qu'il est contre la droite Raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise, en traitant de ridicules des Propositions rejetées de toute l'Eglise, & plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidèles que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques Théologiens qui se figurent qu'en décrivant ces Propositions, j'ai eu en vue de les décrir eux-même, je déclare que cette fautive idée qu'ils ont de moi, ne sçauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, qui, pour se vanger des injures que je lui dis dans ma Pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces Théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, & dire que je n'ai point dit.*

*Voilà, ce me semble, bien des paroles, & peut-être trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considérable Ouvrage qu'est la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir je ne croi pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières, mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Eptre De l'Amour de Dieu, j'ai non-seulement consulté sur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai dor-*

## 106 DISCOURS SUR LA SATIRE XII.

né à examiner au Prélat de l'Eglise qui par l'étendue de ses connoissances & par l'Eminence de sa dignité ; est le plus capable & le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matières. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles , mon Archevêque. J'ajouterai , que ce pieux & sçavant Cardinal a eu trois semaines ma Satire entre les mains , & qu'à mès instantes prières , après l'avoir lûe & reluë plus d'une fois , il me l'a enfin renduë en me comblant d'éloges , & m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot , que j'ai corrigé sur le champ , & sur lequel je lui ai donné une entière satisfaction. Je me flate donc qu'avec une aprobaton si authentique , si sûre , & si glorieuse , je puis marcher la tête levée , & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire desormais contre la doctrine de mon Ouvrage , que ce ne sçauroient être que de vaines subtilitez d'un tas de misérables Soppistes formez dans l'Ecole du mensonge , & aussi affidez amis de l'Equivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu , du Bon Sens & de la Vérité.





## S A T I R E X I I.

*Sur l'Equivoque.*

**D**U Langage François bizarre Hermaphrodite;  
De quel genre te faire, Equivoque maudite,  
Ou maudit? Car sans peine aux Rimeurs hazardeux  
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.

Tu ne me réponds rien? Sors d'ici, Fourbe insigne,  
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,  
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;  
Tourment des Ecrivains, juste effroi des Lecteurs,  
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée  
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.  
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens  
Les yeux faux & gâtez de tes louches Amans;  
Et ne viens point ici, de ton ombre grossière,  
Envelopper mon stîle ami de la lumière.

Tu sçais bien que jamais chez toi, dans mes discours,

Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.

Fui donc. Mais non, demeure, un Démon qui  
m'inspire

Veut qu'encore une utile & dernière Satire,  
De ce pas, en mon Livre, exprimant tes noirceurs,  
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze

Sœurs \* :

Et je sens que ta vûë échauffe mon audace.

Viens, approche: Voyons, malgré l'âge & sa glace,

\* *L'Auteur fait allusion aux onze Satires précédentes, qu'il a données au Public pendant sa vie.*



Si ma Muse aujourd'hui, sortant de sa longueur,  
 Pourra trouver encore un reste de vigueur.  
 Mais où tend, dira-t'on, ce projet fantastique ?  
 Ne vaudroit-il pas mieux, dans mes vers moins  
 caustique,

Répandre de tes jeux le sel divertissant,  
 Que d'aller contre toi sur ce ton menaçant  
 Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?  
 Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benferadé :  
 C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau  
 jour,

Tu scus, trompant les yeux du Peuple & de la Cour,  
 Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,  
 Gôter comme bons mots tes quolibets frivoles.  
 Mais ce n'est plus le tems. Le Public détrompé,  
 D'un pareil enjôment ne se sent plus frappé.  
 Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,  
 Approuvez chez les Grands, applaudis chez les Bel-  
 les,

Hors de mode aujourd'hui, chez nos plus froids  
 badins,

Sont des collets-montez & des vertugadins.  
 Le Lecteur ne scait plus admirer, dans Voiture,  
 De ton froid jeu de mots l'insipide figure.  
 C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,  
 Et pour mille beaux traits vanté si justement,  
 Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,  
 Présenter au Lecteur sa pensée ambiguë,  
 Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,  
 Faire de son discours la piquante beauté.

Mais laissons-là le tort qu'à ces brillans Ouvrages  
 Fit le plat agrément de tes vains badinages.  
 Parlons des maux sans fin, que ton sens de travers,

Source de toute erreur , sema dans l'Univers :  
Et pour les contempler jusques dans leur naissance ,  
Dès le tems nouveau-né , quand la Toute-Puissance  
D'un mot forma le Ciel , l'Air , la Terre & les Flots ,  
N'est-ce pas toi , voyant le Monde à peine éclos ,  
Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme ,  
Et tes mots ambigus , fis croire au premier Homme  
Qu'il alloit , en goûtant de ce morceau fatal ,  
Comblé de tout sçavoir , à Dieu se rendre égal ?  
Il en fit sur le champ la folle expérience.  
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science ,  
Fut que triste & honteux de voir sa nudité ,  
Il sçût qu'il n'étoit plus , grace à sa vanité ,  
Qu'un chetif animal pétri d'un peu de terre ,  
A qui la faim , la soif par tout faisoient la guerre ;  
Et qui courant toujours de malheur en malheur ,  
A la mort arrivoit enfin , par la douleur.  
Où , de tes noirs complots & de ta triste rage ,  
Le Genre Humain perdu fut le Premier ouvrage.  
Et bien que l'Homme alors parût si rabaisé ,  
Par toi contre le Ciel un orgueil insensé  
Armant de ses neveux la gigantesque engeance ,  
Dieu résolut enfin , terrible en sa vengeance ,  
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux :  
Mais avant qu'il lâchât les Ecluses des Cieux ,  
Par un Fils de Noé fatalement sauvée ,  
Tu fus , comme serpent , dans l'Arche conservée ,  
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus  
Chez les Mortels restans , encor tout éperdus ,  
De nouveau tu semas tes captieux mensonges ,  
Et remplis leurs esprits de fables & de songes.  
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts ,  
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.

Alors ce ne fut plus que stupide ignorance ,  
 Qu'impïété sans borne en son extravagance.  
 Puis de cent dogmes faux la superstition ,  
 Répandant l'idolâtre & folle illusion ,  
 Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre ;  
 L'Art se tailla des Dieux d'or , d'argent & de cuivre ,  
 Et l'Artisan lui-même humblement prosterné  
 Aux pieds du vain métal par sa main façonné ,  
 Lui demanda les biens , la santé , la sagesse :  
 Le monde fut rempli de Dieux de toute espèce.  
 On vit le Peuple fou , qui du Nil boit les eaux ,  
 Adorer les Serpens , les Poissons , les Oiseaux ,  
 Aux Chiens , aux Chats , aux Boucs , offrir des sa-  
 crifices ,  
 Conjurer l'Ail , l'Oignon , d'être à ses vœux propi-  
 ces ,

Et croire follement maîtres de ses Destins  
 Ces Dieux nez du fumier porté dans ses jardins.  
 Bien tôt te signalant , par mille faux miracles ,  
 Ce fut toi qui par tout fis parler les Oracles.  
 C'est par ton double sens dans leurs discours jetté ,  
 Qu'ils sûrent en mentant dire la vérité.  
 Et sans crainte rendant leurs réponses Normandes  
 Des Peuples & des Rois engloutir les offrandes.

Ainsi loin du vrai jour par toi toujours conduit  
 L'Homme ne sortit plus de son épaisse nuit.  
 Pour mieux tromper ses yeux , ton adroit artifice  
 Fit à chaque Vertu prendre le nom d'un Vice ,  
 Et par toi de splendeur faussement revêtu  
 Chaque Vice emprunta le nom d'une Vertu.  
 Par toi l'Humilité devint une bassesse ;  
 La Candeur se nomma Grossièreté , Rudesse ;  
 Au contraire l'aveugle & folle Ambition

S'appella des grands cœurs la belle passion :

Du nom de Fierté noble on orna l'Impudence ;

Et la Fourbe passa pour exquise Prudence :

L'Audace brilla seule aux yeux de l'Univers ;

Et pour vraiment Héros chez les hommes pervers

On ne reconnut plus qu'Usurpateurs iniques ,

Que tyranniques Rois censez grands Politiques ,

Qu'infames Scélérats à la gloire aspirans

Et Voleurs revêtus du nom de Conquérans.

Mais à quoi s'attacha ta savante malice ?

Ce fut sur tout à faire ignorer la Justice.

Dans les plus claires Loix , ton ambiguïté ,

Répandant son adroite & fine obscurité ,

Aux yeux embarrassés des Juges les plus sages

Tout sens devint douteux , tout mot eut deux visages ;

Plus on crut pénétrer , moins on fut éclairci ;

Le texte fut souvent par la glose obscurci ;

Et pour comble de maux à tes raisons frivoles

L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles ,

Tous les jours accablé sous leur commun effort ,

Le Vrai passa pour faux , & le bon Droit eut tort.

Voilà comment déchû de sa grandeur première ,

Concluons , l'Homme enfin perdit toute lumière ,

Et par ses yeux trompeurs se figurant tout voir ,

Ne vit , ne sçût plus rien , ne put plus rien sçavoir.

De la raison pourtant , par le vrai Dieu guidée ,

Il resta quelque trace encor dans la Judée.

Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans ,

Vainement on chercha la Vertu , le droit sens :

Car qu'est-ce loin de Dieu , que l'humaine sagesse ?

Et Socrate , l'honneur de la profane Grèce ,

Qu'étoit-il en effet de près examiné ,

Qu'un mortel, par lui-même au feul mal entraîné  
 Et malgré la vertu dont il faisoit parade,  
 Très-équivoque ami du jeune Alcibiade ?  
 Oüi, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,  
 Dans le monde idolâtre asservi sous ta loi,  
 Par l'humaine raison de clarté dépourvûë,  
 L'humble & vraie Equité fut à peine entrevûë ;  
 Et par un Sage altier au feul faste attaché  
 Le bien même accompli souvent fut un péché.

Pour tirer l'Homme enfin de ce desordre extrême,  
 Il fallut qu'ici bas Dieu fait homme lui-même,  
 Vint du sein lumineux de l'éternel séjour,  
 De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.  
 A l'aspect de ce Dieu les Démons disparurent,  
 Dans Delphes, dans Délos les Oracles se turent :  
 Tout marqua, tout sentit sa venuë en ces lieux ;  
 L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.  
 Mais bien-tôt contre lui ton audace rebelle,  
 Chez la Nation même à son culte fidelle,  
 De tous côtez arma tes nombreux Sectateurs,  
 Prêtres, Pharisiens, Rois, Pontifes, Docteurs.  
 C'est par eux que l'on vit la Vérité suprême  
 De mensonge & d'erreur accusée elle-même,  
 Au Tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,  
 Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.  
 Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûë,  
 Et pour toi ton audace eut une triste issuë.  
 Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité,  
 Se releva soudain tout brillant de clarté.  
 Et par tout sa Doctrine en peu de tems portée  
 Fut du Gange, du Nil & du Tage écoutée :  
 Des superbes Autels, à leur gloire dressez,  
 Tes ridicules Dieux tombèrent renversez.

On vit en mille endroits leurs honteuses statues  
 Pour le plus bas usage utilement fonduës,  
 Et gémir vainement , Mars , Jupiter , Venus ,  
 Urnes , vases , trépieds , vils meubles devenus.  
 Sans succomber pourtant tu soutins cet orage ,  
 Et sur l'Idolâtrie enfin perdant courage ,  
 Pour embarasser l'Homme , en des nœuds plus sub-  
 tils

Tu courus chez Satan broüiller de nouveaux fils.  
 Alors pour seconder ta triste frenésie ,  
 Arriva de l'Enfer ta fille l'Hérésie.  
 Ce Monstre des l'enfance à ton Ecole instruit ,  
 De tes leçons bien-tôt te fit goûter le fruit.  
 Par lui l'Erreur , toujours finement aprêtée ,  
 Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée ,  
 De son mortel poison tout courut s'abreuver ,  
 Et l'Eglise elle-même eut peine à s'en sauver ;  
 Elle-même deux fois presque toute Arienne ,  
 Sentit chez soi trembler la Vérité Chrétienne ,  
 Lorsqu'attaquant le Verbe & sa Divinité ,  
 D'une \* syllabe impie un saint mot augmenté  
 Remplit tous les esprits d'aigreurs si meurtrières ,  
 Et fit de sang Chrétien couler tant de rivières.  
 Le Fidèle au milieu de ces troubles confus ,  
 Quelque tems égaré ne se reconnut plus ,  
 Et dans plus d'un aveugle & ténébreux Concile  
 Le Mensonge parut vainqueur de l'Evangile.

Mais à quoi bon ici du profond des Enfers ,  
 Nouvel Historien de tant de maux soufferts ,  
 Rapeller Arius , Valentin & Pélage ,

\* Il falloit dire d'une Lettre , car il s'agit d'homoioufios ;  
 d'une semblable essence , que les Ariens disoient pour homou-  
 fies , d'une même essence.

Et tous ces fiers Démons que toujours d'âge en âge,  
 Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,  
 A permis qu'aux Chrétiens l'Enfer ait suscitez?  
 Laissons hurler là-bas tous ces Damnez antiques,  
 Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,  
 Que ton horrible Fille ici scût émouvoir,  
 Quand Luther & Calvin remplis de ton sçavoir,  
 Et soi difans choisis pour reformer l'Eglise,  
 Virent du Célibat affranchir la Prétrise,  
 Et des vœux les plus saints blâmant l'austérité,  
 Aux Moines, las du joug, rendre la liberté.  
 Alors n'admettant plus d'autorité visible  
 Chacun fut de la Foi censé Juge infallible,  
 Et sans être approuvé par le Clergé Romain,  
 Tout protestant fut Pape, une Bible à la main.  
 De cette erreur dans peu nâquirent plus de Sectes  
 Qu'en Automne on ne voit de bourdonnants insectes  
 Fondre sur les raisins nouvellement meuris;  
 On qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,  
 On ne voit affichez de Recuëils d'amourettes,  
 De Vers, de Contes-bleus, de frivoles Sornettes,  
 Souvent peu recherchez du Public nonchalant,  
 Mais vantez à coup sûr du Mercure Galant.  
 Ce ne fut plus par tout que foux Anabatistes,  
 Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Désistes,  
 e plus vil Artisant eut ses dogmes à foi,  
 Et chaque Chrétien fut de différente Loi.  
 La Discorde, au milieu de ces Sectes altières,  
 En tous lieux cependant déploïa ses bannières,  
 Et ta Fille au fecours des vains raisonnemens  
 Apellant le ravage & les embrasemens,  
 Fit en plus d'un País, aux Villes désolées,  
 Sous l'herbè en vain chercher leurs Eglises brûlées.

L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur,  
 Et l'Orthodoxe même, aveugle en sa fureur,  
 De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,  
 Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,  
 Et crût, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,  
 Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.  
 Au signal tout-à-coup donné pour le carnage  
 Dans les Villes, par tout, Théâtres de leur rage,  
 Cent mille faux zèles, le fer en main courans,  
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parens,  
 Et sans distinction dans tout sein hérétique,  
 Pleins de joie, enfoncer un poignard Catholique:  
 Car quel Lion, quel Tigre égale en cruauté  
 Une injuste fureur qu'arme la piété?  
 Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,  
 Etoient pourtant toujours de l'Eglise abhorrées;  
 Et dans son grand crédit pour te bien conserver,  
 Il falloit que le Ciel parut les approuver.  
 Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.  
 Pour y parvenir donc ton active souplesse,  
 Dans l'Ecole abusant tes grossiers Ecrivains,  
 Fit croire à leurs esprits ridiculement vains,  
 Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,  
 Par deux ou trois d'entr'eux réputé soutenable,  
 Prenoit chez eux un sceau de probabilité,  
 Qui même contre Dieu lui donnoit sureté;  
 Et qu'un Chrétien pouvoit, rempli de confiance,  
 Même en le condamnant, le suivre en conscience.

C'est sur ce beau principe admis si sollement,  
 Qu'aussi-tôt tu posas l'énorme fondement  
 De la plus dangereuse & terrible Morale,  
 Que Lucifer assis dans la Chaire infernale,



Vomissant contre Dieu ses monstrueux Sermons ;  
 Ait enseigné jamais aux Novices Démons.  
 Soudain , au grand honneur de l'Ecole payenne ;  
 On entendit prêcher dans l'Eglise Chrétienne ,  
 Que sous le joug du Vice un pécheur abbatu  
 Pouvoit , sans aimer Dieu , ni même la Vertu ,  
 Par la seule frayeur au Sacrement unie ,  
 Admis au Ciel jouïr de la gloire infinie ;  
 Et que les Clefs en main , sur ce seul passeport ,  
 Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.

Ainsi pour éviter l'éternelle misère ,  
 Le vrai zèle au Chrétien n'étant plus nécessaire ,  
 Tu scûs , dirigeant bien en eux l'intention ,  
 De tout crime laver la coupable action.  
 Bientôt se parjurer cessa d'être un parjure ;  
 L'argent à tout denier se prêta sans usure.  
 Sans Simonie on put contre un bien temporel  
 Hardiment échanger un bien spirituel ;  
 Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare ;  
 Et même chez les Rois le superflu fut rare.  
 C'est alors qu'on trouva pour fortir d'embaras ,  
 L'Art de mentir tout haut en disant vrai tout bas ;  
 C'est alors qu'on aprit qu'avec un peu d'adresse  
 Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois sa Messe ;  
 Pourvu que , laissant là son salut à l'écart ,  
 Lui-même en la disant n'y prenne aucune part.  
 C'est alors que l'on sût qu'on peut pour une pomme ;  
 Sans blesser la Justice , assassiner un homme :  
 Assassiner ! Ah non , je parle improprement .  
 Mais que prêt à la perdre , on peut innocemment ;  
 Sur tout ne la pouvant sauver d'une autre sorte ,  
 Massacrer le Voleur , qui fuit & qui l'emporte .

Enfin ce fut alors que sans se corriger ,  
 Tout pécheur .... Mais où vais-je aujourd'hui m'en-  
 gager ?

Veux-je d'un Pape illustre armé contre tes crimes ;  
 A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes ;  
 Exprimer tes détours burlesquement pieux ,  
 Pour disculper l'impur , le gourmand , l'envieux :  
 Tes subtils faux-fuyans , pour sauver la molesse ,  
 Le larcin , le duel , le luxe , la paresse ;  
 En un mot faire voir à fond développés  
 Tous ces dogmes affreux d'anathême frappés ;  
 Que sans peur débitant tes distinctions folles  
 L'Erreur encor pourtant maintient dans tes Écoles ;

Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer  
 A quels nombreux combats il faut me préparer ?  
 J'entends déjà d'ici tes Docteurs frénétiques  
 Hautement me compter au rang des hérétiques ,  
 M'appeller Scélérat , Traître , Fourbe , Imposteur ,  
 Froid plaissant , faux Boufon , vrai Calomniateur ,  
 De Paschal , de Wendrock Copiste misérable ,  
 Et pour tout dire enfin , Janséniste exécration.  
 J'aurai beau condamner , en tous sens expliquer  
 Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez ,  
 Blâmer de tes Docteurs la morale risible ;  
 C'est , selon eux , prêcher un Calvinisme horrible ;  
 C'est nier qu'ici bas par l'amour apellé-  
 Dieu pour tous les humains voulut être immolé.

Prévenons tout ce bruit , trop tard dans le naufrage  
 Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.  
 Alte-là donc , ma plume , & toi fors de ces lieux ,  
 Monstre à qui par un trait des plus capricieux  
 Aujourd'hui terminant ma course satirique ,

J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique,  
 Fui, va chercher ailleurs tes Patrons bien aimez,  
 Dans ce païs par toi rendu si renommé,  
 Où l'Orne épand ses eaux, & que la Sarthe arrose;  
 Ou si plus sûrement tu veux gagner ta cause,  
 Porte-la dans Trevoux à ce beau Tribunal,  
 Où de nouveaux Midas un Sénat Monachal †,  
 Tous les Mois, apuyé de ta Sœur l'Ignorance,  
 Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa seance.

† *Les Jesuites, Auteurs des Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, qu'ils publient à Trevoux tous les Mois depuis l'Année 1701.*



### SONNET A MONSIEUR DESPREAUX,

*Sur sa Satire contre l'Equivoque.*

**I**L est vrai, tu l'as dit, le Démon qui t'inspire,  
 A ta bile caustique ajoutant ses noirceurs,  
 T'a dicté cette indigne & dernière Satire,  
 L'opprobre de son Pere, & l'horreur de ses Sœurs.

Peut-on sans s'ennuyer achever de la lire,  
 Et t'y voir aux dépens de trop benins Lecteurs,  
 Promener d'âge en âge, & d'Empire en Empire  
 L'Equivoque semant ses maux & ses erreurs?

On nous dit toutefois, que sur les rives sombres  
 Arnaud se fait plaisir d'en régaler les Ombres,  
 Et que Chapelain même en vante la beauté.

Mais, éloges suspects! Arnaud la trouve belle  
 Par les traits qu'elle lance à la Société;  
 Et Chapelain, par l'air qu'elle a de la Pucelle.

*Par Monsieur de Nantes, Avocat  
 Vienne en Dauphiné.*



Attaquent les erreurs dont nos âmes sont yvres.)  
 La nécessité d'aimer Dieu  
 Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,  
 Mes Pères, non plus qu'en vos livres.



## E P I T A P H E

*De M. ANTOINE ARNAULD, Docteur  
 de Sorbonne.*

**A**U pied de cet Autel de structure grossière,  
 Git sans pompe enfermé dans une vile Bière  
 Le plus sçavant Mortel qui jamais ait écrit,  
**ARNAULD**, qui sur la Grace instruit par Jesus-  
 Christ,

Combattant pour l'Eglise, a dans l'Eglise même,  
 Souffert plus d'un outrage & plus d'un anathème;  
 Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,  
 Il terrassa Pélage, il foudroïa Calvin,  
 De tous les faux Docteurs confondit la Morale;  
 Pour tout fruit de son zèle on l'a vû rebuté  
 En cent lieux opprimé par leur noire cabale,  
 Il fut errant, banni, trahi persécuté;  
 Et même par sa mort leur fureur mal éteinte  
 N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,  
 Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte,  
 A ces loups dévorans n'avoit caché les os.





## SATIRE XIII.

**N**ON je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse ;  
 En dûssai-je souffrir ce dont on me menace :  
 Dûssent tous mes parens me priver de leur bien :  
 On me veut marier , & je n'en ferai rien.  
 J'estime mon repos , plus que mon héritage ,  
 Et pour mieux l'assurer , je fuis le Mariage.  
 C'est un lien fatal à nôtre liberté ,  
 Le plus heureux Epoux est toujours maltraité :  
 L'hymen avec la joye a tant d'antipathie ,  
 Qu'on n'a que deux bons jours , l'entrée & la sortie :  
 Si l'on en trouve plus , c'est par un cas fortuit ,  
 L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit.  
 La plus grande douceur qu'on trouve au mariage ;  
 Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuvage.  
 Et rien ne doit jamais y faire consentir ,  
 Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.  
 Quoi , s'attacher toujours à la même personne !  
 Ne la pouvoir quitter si la mort ne l'ordonne :  
 Attendre son bonheur d'un funeste trépas ,  
 Et voir incessamment ce que l'on n'aime pas !  
 Nourir mille chagrins , mille remors dans l'âme ,  
 Et mourir de dépit de voir vivre une femme !  
 J'aime trop mon repos pour vouloir m'exposer ,  
 A toutes les douleurs qu'un Hymen peut causer.  
 Un contrat me déplaît , on fait mieux son affaire ,  
 Sans l'avis d'un Curé , ni le seing d'un Notaire.  
 Quand on a prononcé ce malheureux Oûi ,  
 Le plaisir de l'amour est tout évanouï.

Nous nous lassons bien tôt quand une chose est due,  
 L'on s'empresse bien mieux pour une défendue,  
 Et quand le nom d'amant se change en nom d'E-  
 poux,

L'ambur perd aussi-tôt ce qu'il a de plus doux :  
 Veut-on se faire aimer & se faire caresse,  
 Qu'on en demeure au nom d'amant & de maîtresse,  
 Lors que l'on fait l'amour on veut toujours se voir,  
 Et l'on aime bien plus par choix que par devoir,  
 Le légitime enfin ne fait point mon affaire,  
 Et le nom de mari ne peut me satisfaire :  
 J'estime cent fois mieux vivre sur le commun,  
 Que m'aller enrôler sous un joug importun.  
 Au moins l'on peut quitter alors que bon nous  
 semble,

Et l'on est pas contraint de demeurer ensemble.  
 L'on n'a pas ces Contrats qui peuvent engager,  
 Et si l'on n'est pas bien, l'on peut au moins changer.  
 A-t'on quelque défaut, on fait tout son possible,  
 Lors que l'on fait l'amour, pour le rendre invisible,  
 Mais est-on marié, l'on ne se contraint plus,  
 Et tous ces petits soins passent pour des abus.  
 On devient négligé dès la première année.  
 C'est une belle fleur qui s'est bien-tôt fanée.  
 Tous ces ajustemens ne faisoient pas un pli,  
 Et rendoient en un mot un galant accompli,  
 Il ne lavoit ses mains qu'avec de l'eau d'ange,  
 Sa perruque & ses gants n'étoient que fleur d'O-  
 range,

Et celui qui n'étoit que Civette & qu'Iris,  
 Sent maintenant le bouc, au lieu de l'ambre gris.  
 Il semble avoir toujours mille procès en tête,  
 Et ce galant esprit est devenu tout bête,

Il est toujours chagrin & ne dit pas un mot,  
 Depuis qu'il a pris femme il est devenu sot,  
 Aussi quand on en prend on court risque de l'être;  
 L'Epoux en ce cas-là n'est pas toujours le maître.  
 Son pouvoir ne sçauroit éviter ce malheur;  
 Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voye le Vasseur,  
 Je le puis bien citer, la chose est fort publique,  
 On sçait qu'il est cocu par arrêt authentique.  
 Damis est comme lui, Colin l'est en secret,  
 Si je les contoïs tous, je n'aurois jamais fait;  
 Il faudroit remonter jusques au premier homme,  
 Sçavoir si le serpent ne le trompa qu'en pomme,  
 Peut-être le fut-il, du moins s'il ne le fut,  
 Il étoit très-facile, & fort peu s'en salut,  
 Ce n'est pas toutefois que j'en veuille connoître,  
 Car s'il ne le fut pas, il pouvoit du moins l'être,  
 Et moi qui ne veux pas me mettre en ce danger,  
 Je fuis le mariage & n'y veux pas songer.



## S A T I R E X I V.

**Q**uel est donc ce Cahos & quelle extravagance,  
 Agite maintenant l'Esprit de notre France :  
 Quel Démon infernal a mis des changemens,  
 Et tant de nouveautez dans tous nos réglemens.  
 On fait & l'on défait, on rétablit, on casse;  
 Rien ne demeure entier, quelque chose qu'on fasse:  
 On retranche les Saints, on les refait après:  
 On plaide au Châtelet quand on fête au Palais,  
 On trouve à réformer même sur la réforme:  
 L'ancien droit à present est un droit tout difforme.



On ne le connoît plus tant on le voit changé,  
 Si de même on vouloit réformer le Clergé,  
 Si l'on vouloit ôter la moitié de leurs dixmes,  
 La réforme pourroit bien réformer des crimes.  
 Ces trop grands revenus perdent beaucoup de gens,  
 Et ces riches Pasteurs sont toujours indigens.  
 Pourquoi ceux qui devroient imiter les Apôtres,  
 Ont-ils seuls plus de bien qu'il n'en faut pour dix  
 autres ?

On devoit bien régler un tel dérèglement,  
 Et montrer aux Pasteurs à vivre sobrement.  
 On ne voit que de gens de mitres & croffes,  
 Faire aujourd'hui rouler de superbes Caroffes ;  
 Sans se ressouvenir qu'autrefois l'Eternel,  
 Ne monta qu'une ânesse en un jour solemnel.  
 On parle des impôts dont la France est remplie ;  
 Tout le monde en murmure & tout le monde en  
 erie.

Qu'est-cé en comparaison de tant d'injustes droits,  
 Qu'aujourd'hui les Pasteurs levent en tous en-  
 droits.

Tout le monde en naissant doit à la Sacrificie,  
 Il faut payer l'entrée, & payer la sortie.  
 Enfin tous les Pasteurs par un fatal accord,  
 Trouvent dequoi gagner en la vie, en la mort,  
 Bonne condition qui donne de quoi vivre ;  
 En lisant seulement quatre feuillets d'un livre ;  
 Recitant tous les jours trois ou quatre Oraisons,  
 Trouvent de quoi fournir aux frais de leurs mai-  
 sons !

Que le Breviaire est bon dans le siècle où nous  
 sommes, [mes :  
 Un Pasteur est toujours le plus heureux des hom-

Veut-on se marier ? faut acheter un banc,  
 On en achette deux , le Pasteur vous les vend :  
 Vous ne les auriez pas s'il manquoit une Obole :  
 Comment nommer cela si ce n'est Monopole ,  
 Qu'un sacré Partisan a mis injustement ,  
 Aux yeux de tout Paris sur ce grand Sacrement ?  
 Voulez-vous , vous dit-on , la grosse sonnerie ?  
 C'est ainsi que vous dit une de ses Harpies.  
 Monopole jamais monta-t'elle à tel point ?  
 Hé Messieurs les sonneurs , n'en rougissez-vous  
 point ?

Ah ! que tous ces impôts vous content de repro-  
 ches :

En nous faisant payer le son d'une cloche.  
 On sonne donc enfin , & pour vos cinq écus ,  
 L'on vous donne du son & du son tant & plus.  
 Un infame Crieur de qui l'ame inhumaine ,  
 Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,  
 Ce funeste Corbeau qui ne vit que de morts ,  
 Marchande insolemment pour enterrer les corps.  
 Choisissez-vous , dit-il , l'endroit de votre fosse ;  
 Plus elle est près du Chœur , & plus la somme est  
 grosse.

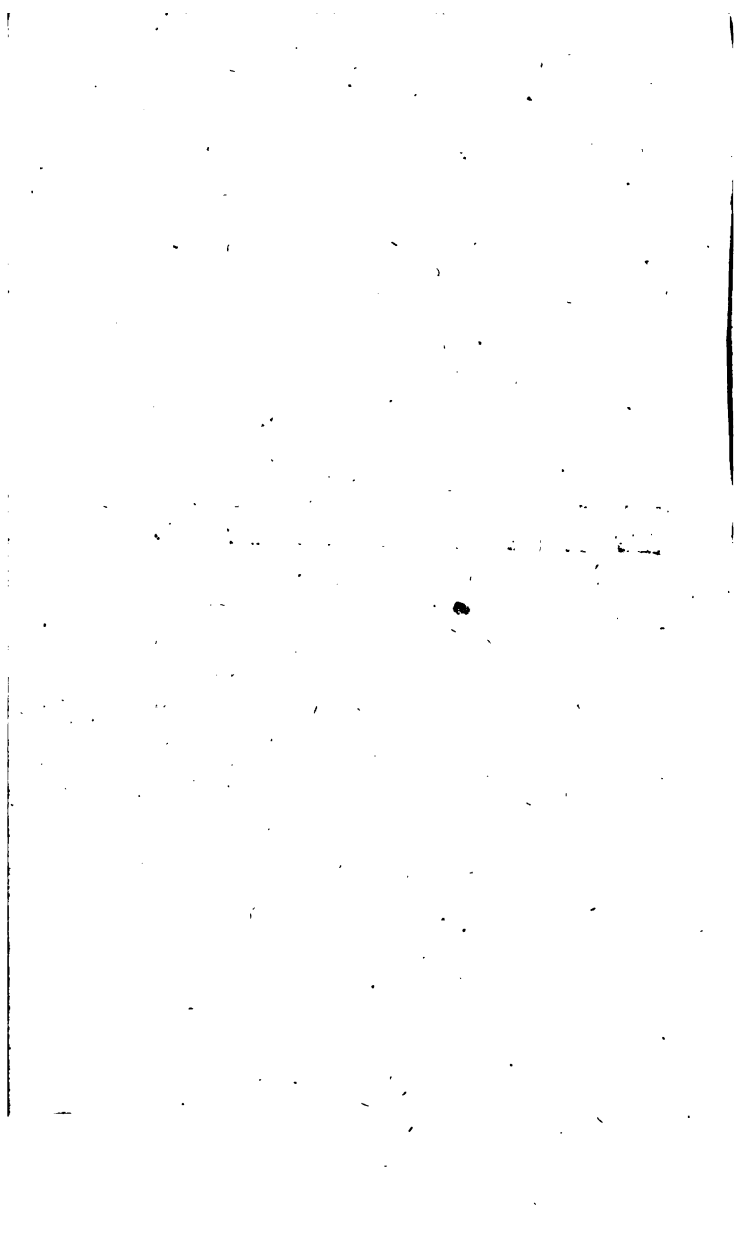
Il faut tant pour le fond , & pour le maître-Autel ;  
 Entre tous les impôts en voyons-nous un tel ?  
 Et qui peut plus choquer les droits de la Nature,  
 Que de vendre à des morts le droit de sépulture.

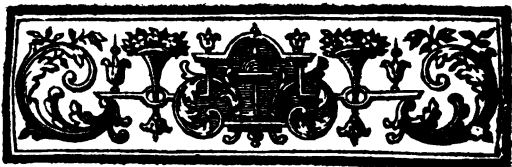
Je passe volontiers sur le tour du bâton ,  
 Dont un Pasteur avare attrape le teston ,  
 Je suis fort Catholique , & je n'ai point envie,  
 De censurer ici les Censeurs de ma vie.  
 Je croi que ce qu'ils font a de bonnes raisons ,  
 Et que tous leurs Patrons font bien leurs guérisons.

Qu'on guérit de tout maux en leur offrant un **cierge** ;  
 Qu'on en guérit plutôt s'il est de **cire vierge** ,  
 Que qui ne guérit pas n'a pas assez de **foi** ;  
 Et je croi tout cela parce que je le **voi**.  
**Pour moi je ne veux point pénétrer le mystère** ,  
**Mon Pasteur me l'a dit** , c'est à moi de me **taire**.  
 Je croi tout ce qu'il dit , s'il fait mal , à son **dam** :  
**Mais je souffre à regret que l'on achète un ban** ,  
**Et que les ornemens qui servent à l'Eglise** ,  
**Soient de différens prix comme la Marchandise**.  
**Si vous voulez les beaux en un enterrement** ,  
**Il faut tant** , vous dit-on , pour un tel **parement**.  
**Et pour l'argenterie un crieur vous demande** ,  
**Si vous voulez avoir la petite ou la grande**.  
**Le prix est différent** , il vous coûtera tant ;  
**Ainsi l'on ne fait rien** , si l'argent n'est **comptant** .  
**Jamais aucun crédit ne se fait à l'Eglise** ; [ **mise**.  
**N'avez-vous point d'argent** , la croix de bois est  
**Taisons nous toutefois** , car il est dangereux  
**De parler des Pasteurs** , & de parler mal d'eux ,  
**Tels hommes ne font pas des sujets de Satire** ;  
**Muse** , va prendre ailleurs quelque sujet pour **rire**.

*Fin des Satires.*

# EPISTRES.





## ÉPITRE PREMIÈRE.

A U R O I.

**G**RAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire,  
Pour toi seul deormais j'avois fait vœu  
d'écrire,

Des que je prens la plume, Apollon éperdu,  
Semble me dire: Arrête, insensé, que fais-tu?  
Sçais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?  
Cette mer où tu cours est celebre en naufrages.  
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton  
*char,*

Je ne pûsse attacher *Alexandre & César,*  
Qu'aisément je ne pûsse, dans quelque ode insipide,  
T'exalter aux dépens & de *Mars & d'Alcide.*

Te livrer le *Bosphore,* & d'un vers incivil,  
Proposer au *Sultan* de te céder le *Nil.*

Mais pour te bien louer une raison sévère,  
Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire:  
Qu'après avoir joué tant d'Auteurs différens,  
Phébus même auroit peur, s'il entroit sur les rangs,  
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnasse,  
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace;  
Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,

Que je prête aux Cotins des armes contre moi  
 Est-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucelle,  
 Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle,  
 Ce Censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous ?  
 Quoi ? ce Critique affreux n'en sçait pas plus que  
 nous ?

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,  
 Comme lui, dans nos vers, pris *Mempbis & Bizance*;  
 Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *Turban*,  
 Et coupé, pour rimer, les *Cédres du Liban* ?  
 De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,  
 Se revêtir encor de nos phrases usées ?

Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté,  
 J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,  
 Et de mes tristes vers admirateur unique,  
 Pleindre en les relisant l'ignorance publique.  
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur  
 N'est facheux, GRAND ROI, de se voir sans Lecteur :  
 Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,  
 Habiller chez Francœur \* le sucre & la canelle.

manx  
 Epicier.

† Fa-

manx  
 Acade-  
 micien

qui n'a  
 jamais  
 rien  
 écrit.

Ainsi craignant toujours un funeste accident,  
 J'imite de Conrart † le silence prudent :  
 Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,  
 Et regarde le champ, assis sur la barrière.  
 Malgré moi toutefois, un mouvement secret,  
 Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.  
 Quoi ? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,  
 Des vertus de mon Roi spectateur inutile,  
 Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,  
 Que ma tremblante voix commence à se glacer ?  
 Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle,  
 N'ose le suivre aux champs de Lille & de Bruxelles

Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhein ;  
 La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ferein.  
 Oïi, GRAND ROI, laissons-là les sièges, les batailles.  
 Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,  
 Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,  
 S'aille couvrir de sang, de poussière & de feu.

A quoi bon d'une Muse au carnage animée,  
 Echauffer ta valeur déjà trop allumée ?

Jouïssons à loisir du fruit de tes bien-faits,  
 Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.

Pourquoi ces Eléphants, ces armes, ce bagage,  
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?

Disoit au Roi Pyrrhus un sage Confident,  
 Conseiller très-sensé d'un Roi très-imprudent.

Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.

Quoi faire ? L'assiéger. L'entreprise est fort belle,  
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :

Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous ?

Du reste des Latins la conquête est facile.

Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? La

Sicile,

Delà nous tend les bras, & bien-tôt sans effort,

Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son Port. [se,

Bornez-vous là vos pas ? Dès que nous l'aurons pri-

Il ne faut qu'un bon vent & Carthage est conquise.

Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?

Je vous entens, Seigneur, nous allons tout dompter ;

Nous allons traverser les sables de Lybie,

Affervir en passant l'Egypte, l'Arabie,

Courir delà le Gange en de nouveaux païs,

Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais,

Et ranger sous nos loix tout ce vaste Hémisphère,

Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?



Alors, cher Cynéas, victorieux, contens,  
 Nous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon  
 tems.

Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,  
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?  
 Le conseil étoit sage & facile à goûter.

Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter,  
 Mais à l'ambition d'oposer la prudence,  
 C'est aux Prélats de-Cour prêcher la résidence.  
 Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi,  
 Approuve un Fainéant sur le trône endormi.  
 Mais quelques vains lauriers que promette la  
 guerre,

On peut être Héros sans ravager la terre.  
 Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquérens,  
 L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs,  
 Entre les grands Héros, se font les plus vulgaires.  
 Chaque siècle est fécond en heureux Téméraires.  
 Chaque climat produit des Favoris de Mars,  
 La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.  
 On a vû mille fois des fanges Mœotides,  
 Sortir des Conquérens, Goths, Vandales, Gépides,  
 Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets,  
 Sçache en un calme heureux maintenir ses Sujets,  
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,  
 Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire,  
 La terre compte peu de ces Rois bienfaisans.  
 Le Ciel à les former se prépare long-tems.

\* *Titus.* Tel fût cet Empereur, \* sous qui Rome adorée,  
 Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée,  
 Qui rendit de son joug l'Univers amoureux,  
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux,  
 Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée,

N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.

Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherchai - je ailleurs ce qu'on trouve  
chez nous ?

GRAND ROI, sans recourir aux histoires anti-  
ques,

Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Beliques,

Quand l'ennemi vaincu desertant ses remparts,

Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,

Toi-même te borner au fort de ta victoire,

Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?

Ce sont-là les exploits que tu dois avouer :

Et c'est par-là, GRAND ROI, que je te veux louer.

Assez d'autres, sans moi, d'un stile moins timide,

Suivront aux champs de Mars ton courage rapide :

Iront de ta valeur effrayer l'Univers,

Et camper devant Dole au milieu des hyvers.

Pour moi, loin des combats, sur un ton moins  
terrible,

Je dirai les exploits de ton règne paisible.

Je peindrai les plaisirs en foule renaissans,

Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.

On verra par quels soins ta sage prévoyance,

Au fort de la famine entretint l'abondance.

On verra les abus par ta main réformez,

La licence & l'orgueil en tous lieux réprimez,

Du débris des Traitans ton épargne grossie,

Des subsides affreux la rigueur adoucie,

Le soldat dans la paix sage & laborieux,

Nos Artisans grossiers rendus industrieux ;

Et nos voisins frustrez de ces tribûts serviles,

Que payoit à leur art le luxe de nos villes.

Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,

Du loisir d'un Héros nobles amusemens.  
 J'entens déjà frémir les deux Mers étonnées,  
 De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées.  
 Déjà de tous côtez la Chicane aux abois,  
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.  
 O que ta main par-là va sauver de pupilles !  
 Que de sçavans plaideurs deformats inutiles !  
 Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?  
 L'Univers sous ton règne a-t-il des malheureux ?  
 Est-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourse,  
 Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend sa source  
 Dont la triste indigence ose encore aprocher,  
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?  
 C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies,  
 De leur longue disette à jamais affranchies.

(1) GRAND ROY, poursui toujours, assure leur  
 repos ;

Sans elles un Héros n'est pas long-tems Héros.  
 Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre  
 noire,

Envelope avec lui son nom & son histoire.  
 En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,  
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil,  
 En vain malgré les vents aux bords de l'Hespérie,  
 Enée enfin porta ses Dieux & sa patrie.  
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiez,  
 Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.

(1) Horace, Liv. IV. Od. 9. vs. 19.

Vixere fortes ante Agamemnona  
 Multi, sed omnes illochrymabiles,  
 Urgentur ignotique longâ  
 Noctè, carent quia vata sacro.

Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,  
Sans le secours soigneux d'une Muse fidelle,  
Pour t'immortaliser tu fais des vains efforts,  
Apollon te la doit : ouvre lui tes trefors.  
En Poètes fameux rend nos climats fertiles.  
Un Auguste aisément peut faire des Virgiles,  
Que d'illustres témoins de ta vaste bonté,  
Vont pour toi déposer à la postérité !  
Pour moi, qui sur ton nom déjà brûlant d'écrire,  
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,  
Jen'ose de mes vers vanter ici le prix.  
Toutefois, si quelqu'un de mes foibles écrits,  
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,  
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage :  
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,  
Seront à peine crûs sur la foi des Auteurs ;  
Si quelque Esprit malin les veut traiter de fables,  
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,  
Boileau, qui dans ses vers pleins de sincérité,  
Jadis à tout son siècle a dit la vérité :  
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,  
A pourtant de ce Roi parlé comme l'histoire.



•••••

## E P I T R E I I.

*A Monsieur l'Abbé DESROCHES.*

**A** Quoi bon réveiller mes Muses endormies,  
 Pour tracer aux Auteurs des règles ennemies ?  
 Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes loix,  
 Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?  
 O le plaissant Docteur, qui sur les pas d'Horace,  
 Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse !  
 Nos écrits sont mauvais, les siens valent-ils mieux ?  
 (1) J'entens déjà d'ici Linière furieux,  
 Qui m'appelle au combat, sans prendre un plus  
     long terme.  
 De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.  
 Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers  
 Aura plutôt rempli la page & le revers ;  
 Moi donc qui fais peu fait à ce genre d'escrime ;  
 Je le laisse tout seul verser rime sur rime,  
 Et souvent de dépit contre moi s'exerçant,  
 Punir de mes défauts le papier innocent.  
 Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te noircisse,  
 Qu'é fais-tu cependant seul en ton Bénéfice ?  
 Attens-tu qu'un Fermier payant, quoi qu'un peu  
     tard,  
 De ton bien, pour le moins, daigne te faire part ?

(1) *Horace, Lib. 1. Sat. IV. vs. 14.*

Crispinus minimo me provocat : accipe, si vis,  
 Accipe jam tabulas, detur nobis locus, hora,  
 Custodes : videamus uter plus scribere possit.

Vas-tu, grand défenseur des droits de ton Eglise,  
 De tes moines mutins réprimer l'entreprise?  
 Croy-moi, dût Aufanet t'assurer du succès,  
 Abbé, n'entrepren point même un juste procès.  
 N'imites point ces fous dont la sotte avarice  
 Va de ses revenus engraisser la Justice,  
 Qui toujours assignant, & toujours assignez,  
 Souvent demeurent gueux de vingt procès gagez.  
 Soutenons bien nos droits : Sot est celui qui donne;  
 C'est ainsi devers Caën que tout Normand raisonne,  
 Ce sont-là les leçons dont un pere Manceau  
 Instruit son fils novice au sortir du berceau.  
 Mais pour toi qui nourri bien en deça de l'Oïse,  
 As sucé la vertu Picarde & Champenoïse,  
 Non, non, tu n'iras point, ardent Bénéficier,  
 Faire enroûer pour toi Corbin ni le Mazier.  
 Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse  
 Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse;  
 Consulte-moi d'abord; & pour la réprimer,  
 Retien bien la leçon que je te vais timer.

Un jour dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,  
 Deux Voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.  
 Tous deux la contestoient, lors que dans leur che-  
 min

La Justice passa, la balance à la main.  
 Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose,  
 Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.  
 La justice pesant ce droit litigieux,  
 Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,  
 Et par ce bel arrêt terminant la bataille:  
 Tenez voila, dit-elle, à chacun une écaille;  
 Des sottises d'autrui nous vivons au Palais: [paix,  
 Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en



## E P I T R E III.

*A Monsieur ARNAULD , Docteur de Sorbonne.*

**O** Ui sans peine, au travers des sophismes de  
Claude,

ARNAULD, des Novateurs tu découvres la fraude,  
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.  
Mais que sert que ta main leur défile les yeux ?  
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,  
Prests d'embrasser l'Eglise, au Prêche les rapelle.  
Non, ne croy pas que Claude habile à se tromper,  
Soit insensible aux traits dont tu le sçais fraper :  
Mais un Démon l'arreste, & quand ta voix l'attire,  
Lui dit: Si tu te sens, sçais-tu ce qu'on va dire ?  
Dans son heureux retour lui montre un faut mal-  
heur,

Lui peint de Charenton l'hérétique douleur,  
Et balançant Dieu même en son ame flottante,  
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.  
Des superbes mortels le plus affreux lien,  
(1) N'en doutons point, ARNAULD, c'est la honte  
du bien.

Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,  
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,  
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,  
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.

(1) *Horace, Lib. I. Ep. XVI. vs. 24.*

*Scultorum incurta malus pudor ulcera celta.*

**Par elle la vertu devient lâche & timide.**  
**Vois-tu ce Libertin en public intrépide ,**  
**Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit ?**  
**Il iroit embrasser la vérité qu'il voit :**  
**Mais de ses faux amis il craint la raillerie ,**  
**Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.**  
**C'est là de tous nos maux le fatal fondement.**  
**Des jugemens d'autrui nous tremblons follement.**  
**Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices ,**  
**Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.**  
**Misérables jouëts de notre vanité !**  
**Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.**  
**(2) A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,**  
**Faire de notre mal un secret ridicule ?**  
**Le feu sort de vos yeux pétillant & troublez ,**  
**Votre pouls inégal marche à pas redoublez :**  
**Quelle fausse pudeur à fendre vous oblige ?**  
**Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien**  
**vous dis-je ,**  
**Répondra ce malade à se taire obstiné.**  
**Mais cependant voilà tout son corps gangrené ,**  
**Et la fièvre demain se rendant la plus forte ,**  
**Un bénitier aux pieds, va l'étendre à la porte.**  
**Prévenons sagement un si juste malheur.**  
**Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.**  
**Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne ,**  
**Profitions de l'instant que de grace il nous donne ;**  
**Hâtons-nous, le tems fuit, & nous traîne avec soi.**

(2) *Ibid. vs. 19.*

Sed vereor ne cui de te plus quam tibi credas :  
 Non si te populus sanum recteque valentem  
 Diſtiter, occultam febrem, sub tempus edendi  
 Diſſimules : donec manibus tremor incidat unctis.



Le moment où je parle est déjà loin de moi.  
 Mais quoi ? toujours la honte en esclaves nous lie ;  
 Oûi, c'est toi qui nous perds, ridicule folie.  
 C'est toi qui fis tomber le premier Malheureux ,  
 Le jour que d'un faux bien sottement amoureux ,  
 Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture ,  
 Au Démon par pudeur il vendit la Nature.  
 Hélas ! avant ce jour qui perdit ses Neveux ,  
 Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux ;  
 La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.  
 (3) Le blé , pour se donner , sans peine ouvrant la  
 terre ,

N'attendoit point qu'un beuf pressé de l'éguillon  
 Traçât à pas tardifs un pénible sillon.  
 La vigne ofroit par tout des grapes toujours pleines ,  
 Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines ,  
 Mais dès ce jour Adam déchû de son état ,  
 D'un tribut de douleurs paya son attentat.  
 Il falut qu'au travail son corps rendu docile  
 Forçât la terre avare à devenir fertile.  
 Le chardon importun hérissa les guérêts :  
 Le serpent venimeux rampa dans les forêts :  
 La canicule en feu desola les campagnes :  
 L'Aquillon en fureur gronda sur les montagnes.  
 Alors pour se couvrir durant l'âpre saison ,  
 Il falut aux brebis dérober leur toison.

(3) *Virgile au I. des Georgiques , v. 127.*

*Ipsaque tellus*

*Omnia liberiùs , nullo poscente , ferebat.  
 Ille malum virus serpentibus addidit atris ,  
 Prædariusque lupos jussit , Pontemque moveri ,  
 Mellaque decussit foliis , ignemque removit ,  
 Et passis rivis currentia vina repressit.*

La peste en même tems , la guerre & la famine  
 Des malheureux humains jurèrent la ruine :  
 Mais aucun de ces maux n'égalé les rigueurs ,  
 Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.  
 De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.  
 L'Avare des premiers en proye à ses caprices ,  
 Dans un infame gain mettant l'honnêteté ,  
 Pour toute honte alors compta la pauvreté.  
 L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître.  
 La piété chercha les deserts & le Cloître.  
 Depuis on n'a point vû de cœur si détaché  
 Qui par quelque lien ne tint à ce péché.  
 Triste & funeste effet du premier de nos crimes !  
 Moi-même , ARNAULD , ici qui te prêche en ces  
 rimes ,

Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu ,  
 En vain j'arme contr'elle une foible vertu.  
 Ainsi toujours douteux , chancelant & volage ,  
 A peine du limon où le vice m'engage ,  
 J'arrache un pié timide , & fors en m'agitant ,  
 Que l'autre m'y reporte , & s'embourbe à l'instant.  
 Car si , comme aujourd'hui , quelque rayon de zèle ,  
 Allume dans mon cœur une clarté nouvelle ,  
 Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer ,  
 D'un geste , d'un regard je me sens alarmer ;  
 Et même sur ces vers que je te viens d'écrire ,  
 Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.





Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,  
 Pégase s'effarouche & recule en arrière;  
 Mon Apollon s'étonne; & Nimégue est à toi,  
 Que ma Muse est encore au camp devant Orfoi.  
 Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage;  
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage;  
 Un trop juste devoir veut que nous l'essayons:  
 Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.  
 Car puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,  
 Que la vérité pure y ressemble à la Fable,  
 De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer,  
 Venez donc, & sur tout gardez bien d'ennuier.  
 Vous sçavez des grands vers les disgrâces tragiques,  
 Et souvent on ennuye en termes magnifiques.  
 Au pied du mont Adulle \* entre mille roseaux,  
 Le Rhin tranquile, & fier du progrès de ses eaux,  
 Apuyé d'une main sur son Urne penchante,  
 Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.  
 Lors qu'un cri tout à coup suivi de mille cris,  
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.  
 Il se trouble, il regarde, & par tout sur ses rives  
 Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,  
 Qui toutes accourant vers leur humide Roi,  
 Par un recit affreux redoublent son effroi.  
 Il apprend qu'un Héros conduit par la victoire,  
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.  
 Que Rhimberg & Wesel terrassez en deux jours,  
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours,  
 Nous l'avons vû, dit l'un, affronter la tempête.  
 De cent foudres d'airain tournez contre sa tête.  
 Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux,  
 Au prix de sa fureur sont tranquiles & doux.  
 Va de Jupiter la taille & le visage;

\* Mem-  
 ragne  
 d'où le  
 Rhin  
 prend sa  
 source.

*Jules César.* Et depuis ce Romain, \* dont l'insolent passage,  
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,  
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles,  
Le feu sort à travers ses humides prunelles.

C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois  
Ait appris à couler sous de nouvelles loix :

Et de mille remparts mon onde environnée,

De ces Fleuves sans nom suivra la destinée ?

Ah ! périssent mes eaux ! ou par d'illustres coups,

Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.

A ces mots effuyant sa barbe limoneuse,

Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse.

Son front cicatricé rend son air furieux,

Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux,

En ce moment il part, & couvert d'une nuë,

Du fameux fort du Skink prend la route connuë.

Là contemplant son cours, il voit de toutes parts

Ses pâles défenseurs par la frayeur épars,

Il voit cent Bataillons, qui loin de se défendre,

Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.

Confus, il les aborde, & renforçant sa voix ;

Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,

Est-ce ainsi que vôtre ame aux périls aguerrie,

\* Il y - Soutient sur ces remparts l'honneur & la patrie ? \*

*avoir sur* Vôtre Ennemi superbe, en cet instant fameux,

*des dra-* Du Rhin près de Tholus fend les flots écumeux.

*peaux* Du moins en vous montrant sur la rive opposée,

*des Hol-* N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?

*dandois* Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,

*pro ho-* Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras :

*nore &* Et la faux à la main, parmi vos marécages,

*patia.* Allez couper vos joncs, & presser vos laitages :

Ou

Qu'gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir  
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un Guerrier, que la colere enflame,  
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame;  
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,  
La honte fait en eux l'effet de la valeur.

Ils marchent droit au fleuve, ou LOUIS en personne,  
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.

Par son ordre Grammont \* le premier dans les flots,  
S'avance fontenu des regards du Héros.

\* *Monsieur le Comte de Guiche.*

Son coursier écumant sous son Maître intrépide,  
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Revel le suit de près : sous ce Chef redouté,  
Marche des Cuirassiers l'escadron indompté :

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière,

Emporté loin du bord le bouillant Lesdiguière, †

Vivonne, Nantoüillet, & Coassin, & Salart;

Chacun d'eux au péril veut la première part.

Vandôme que soutient l'orgueil de sa naissance,

Au même instant dans l'onde impatient s'élançe.

La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cayois,

Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.

LOUIS les animant du feu de son courage,

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Par ses soins cependant, trente legers vaisseaux,

D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.

Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.

Le Rhin les voit d'un œil qui porté la menace.

Il s'avance en couroux, Le plomb vole à l'instant;

Et pleut de toute part sur l'escadron flottant.

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;

Et des coups redoublez tout le rivage fume.

Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint,

† *Monsieur le Comte de Saux.*

Sous les fougueux Courriers l'onde écume & se  
plaint.

De tant de coups affreux la tempête orageuse,

Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.

Mais Louis d'un regard sçait bien-tôt la fixer.

Le Destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone,

Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.

Quand pour nouvelle allarme à ses esprits glacez,

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez :

Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,

Force les escadrons & gagne les batailles :

Enguien de son hymen le seul & digne fruit,

Par lui dès son enfance à la victoire instruit.

L'ennemi renversé fuit & gagne la plaine.

Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,

Et seul desespéré, pleurant ses vains efforts,

Abandonne à L O U I S la victoire & ses bords.

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante,

A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante :

Wurts l'espoir du Païs, & l'appui de ses murs,

Wurts....ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector

que ce Wurts !

Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,

Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !

Bien-tôt on eut vû Skink dans mes vers emporté,

De ses fameux remparts démentir la fierté.

Bien-tôt.... mais Wurts s'opose à l'ardeur qui  
m'anime,

Finissons, il est tems : aussi-bien, si la rime,

Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,

Je ne sçai pour sortir de porte qu'Hildesheim.

Que le Ciel soigneux de notre poésie,

**GRAND ROI**, ne-nous fit-il plus voisins de l'Asie !  
 Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,  
 Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.  
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche & si stérile,  
 Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile,  
 Là plus d'un Bourg fameux par son antique nom,  
 Vient offrir à l'oreille un agréable son.  
 Quel plaisir ! de te suivre aux rives du Scamandre  
 D'y trouver d'Ilion la poétique cendre :  
 De juger, si les Grecs qui brisèrent ses tours,  
 Firent plus en dix ans que Louis en dix jours.  
 Mais pourquoi sans raison desespérer ma veine ?  
 Est-il dans l'Univers de place si lointaine,  
 Où ta valeur, **GRAND ROI**, ne te puisse porter,  
 Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter ?  
 Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles ; [les,  
 Puis qu'ainsi dans deux mois tu prens quarante Vil-  
 Assuré des bons vers dont ton bras me répond,  
 Je t'attens dans deux ans au bord de l'Hellespont.

\*\*\*\*\*:\*\*\*\*\*

## E P I T R E V.

*A Monsieur DE GUILLERAGUES,  
 Secrétaire du Cabinet.*

**E**SPRIT né pour la Cour, & maître en l'art  
 de plaire,  
**GUILLERAGUES**, qui sçais & parler & te taire  
 Appren-moi, si je dois ou me taire ou parler.  
 Faut-il dans la Satire encor me signaler,  
 Et dans ce champ fécond en plaisantes malices,  
 Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?  
 Jadis, non sans tumulte, en m'y vit éclater :  
 Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter,



Aspiroit moins au nom de discret & de sage,  
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon  
vifage.

Maintenant que le tems a meuri mes desirs,  
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,  
Bien-tôt s'en va frapper à son neuvième lustre,  
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.  
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animez,  
Aiguisent contre moi leurs traits envenimez :  
Que tout jusqu'à Pinchène & m'insulte & m'acable,  
Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable :  
Je n'arme point contre eux mes ongles émouffez.  
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins font passez.  
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,  
Et laisse aux froids Rimeurs une libre carrière,  
Ainsi donc Philosophe à la raison soumis,  
Mes défauts deormais, sont mes seuls ennemis.  
C'est l'erreur que je suis : c'est la vertu que j'aime :  
Je songe à me connoître, & me cherche en moi-  
même.

C'est-là l'unique étude où je veux m'attacher.  
Quel Astrolabe en main, un autre aille chercher,  
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe :  
Si Saturne à nos yeux peut faire un Parallaxe :  
Que Rohaut vainement sèche pour concevoir,  
Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir :  
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide  
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.  
Pour moi sur cette mer, qu'ici bas nous courons  
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,  
A régler mes desirs, à prévenir l'orage,  
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.  
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :

Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.

Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accom-  
pagne ,

Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne, [nui.

(1) En vain monte à cheval, pour tromper son en-  
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre ,

Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?

Possédé d'un ennui, qu'il ne sçauroit dompter,

Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.

C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore ,

Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

(2) De nos propres malheurs Auteurs infortunez,

Nous sommes loin de nous à toute heure entraînez.

A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?

Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde,

Est ici, comme aux lieux où meurt le coco ,

Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco.\*

On ne le tire point des veines du Potosé. †

Qui vit content de rien, possède toute chose.

Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins ,

Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

(3) O! que si cet hyver, un rhume salulaire,

(1) Horace, Lib. III. Od. I. vs. 37.

Sed timor, & minæ

Scandunt eodem, quò dominus, neque.

Decedit æratâ triremi; &

Post equitem sedet atra cura.

(2) Le même, Lib. I. Ep. XI. vs. 19.

Navibus atque

Quadrigris petimus bene vivere. Quod petis, hîc est :

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

(3) Perse, Sat. II. vs. 9.

δ si

Ebullit patrum præclarum funus ! & , δ si  
Sub rastro crepet argenti mihi serria , dextro  
Hercule ! pupillumve utinam , quem proximus hæres  
Impello , expungam.

G 3

\* Capitale  
de la Pérou.  
† Montagne où  
sont les  
mines  
d'argent.

Guérissant de tous maux mon avare beau-pere,  
 Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cerceuil,  
 Et remplir sa maison d'un agréable deuil !  
 Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,  
 D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense !  
 Disoit, le mois passé, doux, honnête, & soumis,  
 L'héritier affamé de ce riche Commis,  
 Qui, pour lui préparer cette douce journée,  
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.  
 La mort vient de saisir le vieillard catherreux,  
 Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux ?  
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,  
 Déjà nouveau Seigneur il vante sa noblesse.  
 Quoique fils de Meunier encor blanc du Moulin,  
 Il est prêt à fournir ses titres en vélin.  
 En mille vains projets à toute heure il s'égaré,  
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,  
 Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuieux :  
 Il vivroit plus content, si comme ses Ayeux,  
 Dans un habit conforme à sa vraie origine,  
 Sur le mulet encor il chargeoit la farine. [rant,  
 (4) Mais ce discours n'est pas pour le peuple igno-  
 Que le faste ébloûit d'un bonheur apparent.  
 L'argent, l'argent, dit-on ; sans lui tout est stérile.  
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.  
 L'argent en honnête homme érige un scélérat :  
 L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

(4) *Horace, Lib. I. Sat. I. vs. 61.*

At bona pars hominum decepta cupidine falso,  
 Nil satis est, inquit ; quia tanti, quantum habeas sis,  
 Ut quidam memoratur Athenis  
 Sordidus ac dives, populi contemnere voces  
 Sic solitus : populus me sibilat ; ac mihi plaudo  
 Ipse domi, simul ac nummos contemplet in arca.

Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,  
 Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur, & sans ame,  
 Dans mon coffre tout plein de rares qualitez,  
 J'ai cent mille vertus en louïs bien comptez.  
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?  
 C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.  
 Mais pour moi, que l'éclat ne sçaurôit decevoir,  
 Qui mets au rang des biens, l'esprit & le sçavoir,  
 J'estime autant Patru, \* même dans l'indigence,  
 Qu'un Commis engraisfé des malheurs de la France.

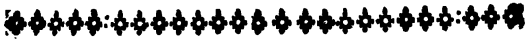
Non que je fois du goût de ce Sage † insensé,  
 Qui d'un argent commode esclave embarassé,  
 Jetta tout dans la mer, pour crier, je suis libre.  
 De la droite raison, je sens mieux l'équilibre :  
 Mais je tiens qu'ici bas sans faire tant d'aprêts,  
 La vertu se contente & vit à peu de frais.  
 Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?  
 Ce que j'avance ici, croi-moi, cher GUILLERAGUES,  
 Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.  
 Mon pere soixante ans au travail appliqué,  
 En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,  
 Un revenu leger, & son exemple à suivre.  
 Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,  
 Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,  
 Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,  
 J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.  
 La famille en pâlit, & vit en frémissant,  
 Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.  
 On vit avec horreur une Muse effrenée,  
 Dormir chez un Greffier la grasse matinée.  
 Dés lors à la richesse il falut renoncer.  
 Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;  
 Et sur tout redoutant la basse servitude,

\* fameux  
 Avocat  
 & le  
 meilleur  
 Gran-  
 méricien  
 de notre  
 Siècle.  
 † Crates  
 Philoso-  
 phe Cyni-  
 que

La libre vérité fut toute mon étude.  
 Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,  
 Qui l'eût crû, que pour moi le sort dût se fléchir ?  
 Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,  
 Toujours prêt à courir au-devant du mérite,  
 Crût voir dans ma franchise un mérite inconnu,  
 Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.  
 La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,  
 Ni les cris douloureux de mes vains Adversaires,  
 Ne purent, dans leur course, arrêter ses bienfaits :  
 (5) C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.  
 Qu'à son gré deormais la Fortune me jouë,  
 On me verra dormir au branle de sa rouë.  
 Si quelque soin encore agite mon repos,  
 C'est l'ardeur de louer un si fameux Héros.  
 Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,  
 La nuit, lors que je dors, en-sursaut me réveille ;  
 Me dit que ces bienfaits dont j'ose me vanter,  
 Par des Vers immortels ont dû se mériter.  
 C'est-là le seul chagrin qui trouble encore mon ame.  
 Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflâme,  
 Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,  
 Je puis sur ce sujet, satisfaire mon cœur ;  
 GUILLERAGUES, plains-toi de mon humeur légère,  
 Si jamais entraîné d'une ardeur étrangère,  
 Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,  
 Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

(5) *Horace. Lib. II. Sat. VI. vs. 1. & suiv.*

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,  
 Hortus ubi, & tecto vicinus jugis aquæ fons,  
 Et paulùm sylvæ super his foret. Auctius atque  
 Dî melius fecere, bene est : nihil ampliùs oro.



## E P I T R E V I.

A Monsieur DE LAMOIGNON, Avocat  
Général.

O Ui, LAMOIGNON, je fais les chagrins de la ville,  
Et contre eux la Campagne est mon unique  
azile.

Du lieux qui m'y retient veux tu voir le tableau ?

C'est un petit Village, \* ou plutôt un Hameau. \* Haute  
proche la  
Roche  
Guion ,  
petite Sei-  
gneurie  
aparte-  
nante à  
mon Ne-  
veu l'il-  
lustre M<sup>r</sup>  
Dongois.  
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines ,  
D'où l'œil s'égaré au loin dans les plaines voisines.  
La Seine au pié des monts que son flot vient laver ,  
Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever ,  
Qui partageant son cours en diverses manières ,  
D'une rivière seule , y forment vingt rivières.  
Tous ses bords sont couverts de saules non plantez ,  
Et de noyers souvent du passant insultez.

Le Village au dessus forme un Amphithéâtre.

L'Habitant ne connoit ni la chaux ni le Plâtre ,

Et dans le roc qui cède & se coupe aisément ,

Chacun sçait de sa main creuser son logement.

La maison du Seigneur seule un peu plus ornée ,

Se presente au dehors de murs environnée.

Le Soleil en naissant la regarde d'abord :

Et le mont la défend des outrages du Nord.

(1) C'est là , cher LAMOIGNON , que mon esprit  
tranquille ,

Met à profit lès jours que la Parque me file.

(1) Il y a quelques idées semblables dans la Satire VI, du  
Livre II. Aux Satires d'Horace.

Ici dans un vallon bornant tous mes dcirs,  
 J'achete à peu de frais de solides plaisirs.  
 Tantôt un livre en main errant dans les prées,  
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries.  
 Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,  
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fu.  
 Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,  
 J'amorce en badinant le poisson trop avide;  
 Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,  
 Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.  
 Une table au retour propre & non magnifique,  
 Nous presente un repas agréable & rustique.  
 Là sans s'assujettir aux dogmes du Brouffain,  
 Tout ce qu'on bdit est bon, tout ce qu'on mange est  
 sain.

La maison le fournit, la Fermière l'ordonne,  
 Et mieux que Bergerat \* l'appétit l'affaisonne.  
 O fortuné séjour! Ô champs aimez des Cieux!  
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,  
 Ne puis je ici fixer ma course vagabonde,  
 Et connu de vous seuls, oublier tout le monde?

Mais à peine du fein de vos vallons chéris,  
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,  
 Qu'en tous lieux les chagrins m'atendent au passage.  
 Un Cousin abusant d'un facheux parentage,  
 Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débouter  
 Chez vingt Juges pour lui j'aïlle solliciter.  
 Il faut voir de ce pas les plus considérables.  
 L'un demeure au Marais & l'autre aux incurables.  
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.  
 (2) Hier, dit-on; de vous on parla chez le Roi,

( 1 ) Horace , Lib. II. Sat. I. vs. 82.

Si mala condiderit in quem quis carmina , jure est :

Et d'attentat horrible on traita la Satire.  
 Et le Roi; que dit-il? le Roi se prit à rire.  
 Contre vos derniers vers on est fort en couroux :  
 Pradon a mis au jour un livre contre vous ,  
 Et chez le chapelier du coin de notre place ,  
 Autour d'un Caudebec j'en ai lû la préface.  
 L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna.  
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.  
 Un écrit scandaleux sous votre nom se donne.  
 D'un Pasquin qu'on a fait , au Louvre on vous  
 soupçonne.  
 Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.  
 Douze ans sont-écoulez, depuis le jour fatal ,  
 Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume ,  
 Donna pour mon malheur un trop heureux volume.  
 Toujours depuis ce tems en proye aux sots discours  
 Contre eux la vérité m'est un foible secours.  
 Vient-il de la Province une satire fade ,  
 D'un Plaisant du país insipide boutade ?  
 Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :  
 Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.  
 J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.  
 Non , à d'autres, dit-il, on connoît votre stile.  
 Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté :  
 Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.  
 Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?  
 Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.  
 Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé ,  
 Juge si toujours triste, interrompu, troublé ,

Jūdiciumque. Esto, si quis mala; sed bona si quis  
 Judice, condiderit, laudatur Cæsare, si quis  
 Opprobriis dignum laceraverit, integer ipse?  
 Solvatur risu tabula, tu mihi abibis.



LAMOIGNON, j'ai le tems de courtoiser les Muses.

Le monde cependant se rit de mes excuses,

Croit que pour m'inspirer sur chaque événement ;

Appollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre

Et dans Valenciennes est entré comme un foudre ;

Que Cambrai des François l'épouvantable écuëil,

A vû tomber enfin ses murs & son orgueil :

Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,

De \* Philippe vainqueur rend la gloire complete.

Dieu sçait comme les vers' chez vous s'en vont cou-  
ler,

Dit d'abord un Ami, qui veut me cageoler,

Et dans ce tems guerrier, & fécond en Achilles,

Croit que l'on fait les vers, comme on prend les  
Villes.

Mais moi dont le génie est mort en ce moment,

Je ne sçai que répondre à ce vain compliment ;

Et justement confus de mon peu d'abondance,

Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le Mortel, qui du monde ignoré,

Vit content de soi-même en un coin retiré !

Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,

N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,

Qui de sa liberté forme tout son plaisir,

Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir !

Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,

Et du peuple inconstant il brave les caprices.

Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,

Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,

Nous ne sçaurions briser nos fers & nos entraves,

Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.

Du rang où nôtre esprit une fois s'est fait voir.

\* Le Duc  
d'Or-  
leans fre-  
re unique  
de Louis  
XIV.

Sans un facheux éclat, nous ne ſçauroions débair.  
 Le public enrichi du tribut de nos veilles,  
 Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles,  
 Au comble parvenus il veut que nous croiffions :  
 Il veut en vieilliffant que nous rajeuniſſions.  
 Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge,  
 D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,  
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,  
 (3) J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.  
 Ma Muſe qui ſe plait dans leurs routes perduës,  
 Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.  
 Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,  
 Qu'Apollon quelquefois daigne encore m'écouter.  
 Ne demande donc plus, par quelle haine ſavage,  
 Tout l'Eté loin de toi demeurant au village,  
 (4) J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,  
 Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.  
 C'eſt à toi, L A M O I G N O N, que le rang, la naiſſance  
 Le mérite éclatant, & la haute éloquence,  
 Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,  
 Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des Loix.  
 Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta Patrie,

{ (3) *Juvenal. Satire VII. 33.*

Sed vatem egregium, cui non ſit publica vena,  
 Qui nihil expoſitum ſoleat deducere, nec qui  
 Communi ſeriat carmen triſtiale monet;  
 Hunc, qualem nequeo monſtrare, & ſentio tantum,  
 Anxietate carens animus facit, omnis acerbi  
 Impatiens, cupidus Sylvarum, aptuſque bibendis  
 Fontibus Aœnidum.

(4) *Horace, Lib. I. Ep. X. vſ. 15. en parlant de ſa méſeire:*  
 ubi gravior aura

Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis,  
 Cùm ſemel accepit ſolem furibundus acutum?

Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie :  
 Que l'oppression ne montre un front audacieux ;  
 Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.  
 Mais pour moi de Paris Citoyen inhabile,  
 Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,  
 Il me faut du repos, des prez & des Forêts.  
 Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,  
 Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,  
 Et que Cerès contente ait fait place à Pomone.  
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits  
 Le Vendangeur ravi de ployer sous le faix,  
 Aussi-tôt ton Ami redoutant moins la Ville,  
 T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baviile.  
 Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,  
 Tu me verras souvent à te suivre empressé,  
 Pour monter à cheval rappelant mon audace,  
 Apprentif Cavalier galoper sur ta trace.  
 Tantôt sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,

\* Fontaine à une demi-lieue de Baviile, ainsi nommée par son Mr. le premier President de Lamoignon.

Où Polycrène \* épand ses libérales eaux,  
 ( 5 ) LAMOIGNON, nous irons libres d'inquiétude  
 Discourir des vertus dont tu fais ton étude :  
 Chercher quels sont les biens véritables ou faux :  
 Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts :  
 Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,  
 Ou la vaste science, ou la vertu solide.  
 C'est ainsi que chez toi tu sçauras m'attacher.

( 5 ) Horace, en parlant de ses occupations à la Campagne  
 Lib. II. Sat. VI. vs. 72.

quod magis ad nos  
 Docuere & nescire malum est, agiturque, utrum  
 Divitiis homines, an sint virtute beati :  
 Quid-ve ad amicitias, usus, rectissime trahat nos  
 Et que sit natura boni, summumque quid ejus.

Heureux ! si les Fâcheux prompts à nous y chercher,  
N'y viennent point semer l'ennuieuse tristesse.  
Car dans ce grand concours d'hommes de toute es-  
pèce,

Que sans cesse à Baviile attire le devoir ;  
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,  
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,  
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.  
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux,  
Qui sçait pour s'échaper quelque antre ignoré d'eux.



## E P I T R E V I I.

A Monsieur RACINE.

Que tu sçais bien, RACINE, à l'aide d'un Acteur,  
Remouvoir, étonner, ravir un Spectateur !  
Jamais Iphigénie en Aulide immolée,  
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,  
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,  
En a fait sous son nom verser la \* Chanmeslé.  
Ne croi pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,  
Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages,  
Si-tôt que d'Appollon un génie inspiré,  
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,  
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,  
Ses Rivaux obscurcis autour de lui croassent,  
(1) Et son trop de lumière importunant les yeux,

\* Famen  
se Aéri-  
ce.

(1) *Horace, Liv. II. Ep. 7. 12. en parlant d'Hercole.*

Comperit invidiam supremo sine domari.  
Vrit enim fulgore suo qui pręgravat artes  
Infra se positas ; extinctus amabitur idem.

De ses propres amis lui fait des envieux.  
 La mort seule ici bas en terminant sa vie,  
 Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,  
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,  
 Et donner à ses vers leur légitime prix.  
 Avant qu'un peu de terre obtenu par prière,  
 Pour jamais sous la Tombe eût enfermé Molière,  
 Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantez,  
 Furent des sots Esprits à nos yeux rebutez.  
 L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pièces,  
 En habits de Marquis, en robes de Comtesses,  
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,  
 Et secoüoient la tête à l'endroit le plus beau.  
 Le Commandeur vouloit la scène plus exacte.  
 Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.  
 L'un défenseur zélé des Bigots mis en jeu,  
 Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.  
 L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,  
 Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.  
 Mais si-tôt, que d'un trait de ses fatales mains,  
 La Parque l'eût ravi du nombre des humains;  
 On reconnut le prix de sa Muse éclipsee.  
 L'aimable Comédie avec lui terrassée,  
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,  
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.  
 Tel fût chez nous le sort du Théâtre-Comique.  
 Toi donc, qui t'élevant sur la Scène Tragique,  
 Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'Esprits,  
 De Corneille vieilli sçais consoler Paris,  
 Cesse de t'étonner, si l'envie animée,  
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,  
 La calomnie en main quelque fois te poursuit.  
 En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,

**RACINE**, fait briller sa profonde sagesse.  
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse :  
 Mais par les Envieux un génie excité,  
 Au comble de son art est mille fois monté.  
 Plus on veut l'affoiblir , plus il croit & s'élançe.  
 Au Cid persecuté Cinna doit sa naissance ,  
 Et peut-être ta plume aux Censeurs de Pyrrhus ,  
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.  
 Moi-même , dont la gloire ici moins répandue  
 Des pâles envieux ne blesse point la vue , [mis ,  
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu sou-  
 De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis :  
 Je dois plus à leur haine , il faut que je l'avouë ,  
 Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.  
 Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher ,  
 Tous les jours enmarchant m'empêche de broncher.  
 Je songe à chaque trait que ma plume hazarde ,  
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.  
 Je sçais sur leurs avis corriger mes erreurs ,  
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.  
 Si tôt que sur un vice ils pensent me confondre ,  
 C'est en me guérissant que je sçais leur répondre :  
 Et plus en criminel ils pensent m'ériger ;  
 Plus croissant en vertu je songe à me venger.  
 Imite mon exemple : & lors qu'une cabale ,  
 Un flot de vains Auteurs follement te ravale ,  
 Profite de leur haine , & de leurs mauvais sens :  
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.  
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?  
 Le Parnasse François ennobli par ta veine ,  
 Contre tous ces complots sçaura te maintenir ,  
 Et soulever pour toi l'équitable Avenir.  
 Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse ,

De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,  
 D'un si noble travail justement étonné,  
 Ne benira d'abord le siècle fortuné,  
 Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,  
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

Cependant laisse ici gronder quelques Censeurs,  
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs,  
 (2) Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,

\*Corras, Que \* l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire ?  
 dont Mr. Despreaux, Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,  
 parle ailleurs. Ou le sec Traducteur du François d'Amyot.  
 Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées [tées  
 Soient du Peuple, des Grands, des Provinces god-  
 Pourvû qu'ils puissent plaire au plus puissant des  
 Rois.

Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois :  
 Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vivonne,  
 Que la Rochefoucaut, Marsiac & Pomponne,  
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,  
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer.  
 Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,  
 Que Montauzier voulût leur donner son suffrage.  
 C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.  
 Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits,  
 Admirateurs zèlez de toute œuvre insipide,  
 Que non loin de la place où Brioché † préside,  
 Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,  
 Il s'en aille admirer le sçavoir de Pradon.

† Fa-  
 meux  
 joueur de  
 Marion-  
 netes, lo-  
 gé proche  
 les Co-  
 médians.

(1) Horace, Lib. I. Sat. X. vs. 78.

Men'moveat cimex Pantilius ?  
 Plotius, & Varius, Mecenas, Virgiliusque,  
 Valgius, & prober hæc Octavius optimus, atque  
 Fulcus : & hæc urinam Viscorum laudet utroque.



## E P I T R E V

A U R O T.

**G**RAND ROI, cesse de vaincre, ou je cede. Tu sçais bien que mon stile est né pour la Satire; Mais mon esprit contraint de la desavouer, Sous ton regne étonnant ne veut plus que louer. Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode, Je fonge à mesurer les syllabes d'une Ode: Tantôt d'une Enéide Auteur ambitieux, Je m'en forme déjà le plan audacieux. Ainsi toujours flatté d'une douce manie Je sens de jour en jour dépérir mon génie, Et mes vers en ce stile, ennuyeux, sans apas, Deshonnorent ma plume; & ne t'honnorent pas.

Encor, si ta valeur à tout vaincre obstinée, Nous laissoit pour le moins respirer une année, Peut-être mon esprit prompt à ressusciter, Du tems qu'il a perdu sçauroit se r'aquiter. Sur ces nombreux défauts, merveilleux à décrire Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire. Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcez, Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassez. Ton courage affamé de péril & de gloire, Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire, Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter, Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois las de forcer des murailles, Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,



De Phé n' m'embarraffer de mille autres vertus,  
 D'voyant de plus près je t'admire encor plus.

Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,

Tu n'es pas moins Héros qu'au milieu des allarmes.  
 De ton thrône agrandi portant seul tout le faix,  
 Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits,  
 Tu sçais récompenser jusqu'aux Muses critiques.  
 Ah! croi-moi, c'en est trop. Nous autres Satiriques,  
 Propres à relever les sottises du tems,  
 Nous sommes un peu nés pour être mécontents.  
 Notre Muse souvent paresseuse & stérile,  
 A besoin, pour marcher, de colere & de bile.  
 Notre stile languit dans un remerciement :  
 Mais, GRAND ROI, nous sçavons nous plaindre  
 élégamment.

O! que si je vivois sous les regnes sinistres,  
 De ces Rois nés valets de leurs propres Ministres,  
 Et qui jamais en main ne prenant le timon,  
 Aux exploits de leurs tems ne prêtoient que leur  
 nom :

Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,  
 Aisément les bons mots couleroient de ma veine:  
 Mais toujours sous ton règne il faut se récrier.  
 Toujours, les yeux au Ciel, il faut remercier.  
 Sans cesse à t'admirer ma critique forcée,  
 N'a plus, en écrivant, de maligne pensée,  
 Et mes chagrins sans fiel & presque évanouis,  
 Font grâce à tout le siècle en faveur de LOUIS.

\* La  
 Pharfale  
 de Bre-  
 banf.

En tous lieux pendant la Pharfale \* approuvée,  
 Sans crainte de mes vers va la tête levée.  
 La licence par tout règne dans les écrits.

Déjà le mauvais Sens reprenant ses esprits,

Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,  
S'empare des discours même Académiques.

Perrin a de ses vers obtenu le pardon :

Et la Scène Françoisè est en proye à Pradon.

Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,

J'amasse de tes faits le pénible volume,

Et ma Muse occupée à cet unique emploi

Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que toi.

Tu le sçais bien pourtant, cette ardeur empressée,  
N'est point en moi l'effet d'une ame intéressée.

Avant que tes bienfaits courussent me chercher,

Mon zèle impatient ne se pouvoit cacher.

Je n'admirois que toi, Le plaisir de le dire,

Vint m'apprendre à louer au sein de la Satire.

Et depuis que tes dons sont venus m'acabler,

Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,

Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime,

Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.

Il me semble, GRAND ROY, dans mes nouveaux  
écrits,

Que mon encens payé n'est plus du même prix.

J'ai peur que l'Univers, qui sçait ma récompense,

N'impute mes transports à ma reconnoissance,

Et que par tes presens mon vers décrédité,

N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sçai vaincre un remords qui te blesse,

Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,

A peindre tes exploits ne doit point s'engager,

Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?

Ah ! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie,

Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.

Horace, tant de fois dans mes vers imité,

De vapeurs en son tems, comme moi, tourmenté,

166. E P I T R E V I I I.

Pour amortir le feu de sa rate indocile,  
 Dans l'encre quelquefois sçût égayer sa bile.

*\* Sina-  
 seur Rg-  
 main.*

Mais de la même main qui peignit Tullius, \*

*† Fa-  
 meux  
 Musicien*

Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, †

*le plus  
 estimé de  
 son tems.*

Il sçût fléchir Glycère, il sçût vanter Auguste,

*& sort  
 obéi  
 d'Augu-  
 ste.*

Et marquer sur la lyre une cadence juste.

Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.

A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,

Au recit que pour toi je suis prêt d'entreprendre,

Je crois voir les Rochers accourir pour m'enten-  
 dre,

Et déjà mon vers coule à flots précipitez:

Quand j'entends le Lecteur qui me crie, Arrêtez,

Horace eut cent talens, mais la Nature avare,

Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.

Vous passez en audace & Perse & Juvénal:

Mais sur le ton flateur Pinchène est votre égal.

A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je répon-  
 dre?

Je me sens sur ce point trop facile à confondre,

Et sans trop relever des reproches si vrais,

Je m'arrête à l'instant, j'admire, & je me tais.



## E P I T R E I X.

*A Monseigneur le Marquis DE SEIGNELAT,  
Secrétaire d'Etat.*

**D**Angereux ennemi de tout mauvais Flateur,  
SEIGNELAY, c'est en vain qu'un ridicule Auteur,  
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,  
Croit te prendre aux filets d'une sottise louange.  
Aussi-tôt ton esprit prompt à se révolter,  
S'échape, & rompt le piège où l'on veut l'arrêter,  
Il n'en est pas ainsi de ces Esprits frivoles,  
Que tout Flateur endort au son de ses paroles,  
Qui dans un vain sonnet placez au rang des Dieux,  
Se plaissent à fouler l'Olympe radieux,  
Et fiers du haut étage où la Serre les loge,  
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.  
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.

(1) Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits,  
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flate,  
Tu souffres la louange adroite & délicate,  
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.  
Mais un Auteur novice à répandre l'encens,  
Souvent à son Héros, dans un bizarre ouvrage,  
Dopne de l'encensoir au travers du visage:  
Va louer † Montereys d'Oudenard forcé,  
On vante aux Electeurs Turenne repoussé.  
Tout éloge imposteur blesse une ame sincère.  
Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,

(1) *Horace Lib. II. Sat. I. 26.*  
Cui malè si palpere, recalcetras undique curas.

† *Comte  
Général  
des Pais-  
Bas pour  
le Roy  
d'Espa-  
gne, en  
1671.  
1673.  
&c.*

SEIGNELAI, quelque Auteur d'un faut zèle emporté,  
 Au lieu de peindre un lui la noble activité,  
 La solide vertu, la vaste intelligence,  
 Le zèle pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,  
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts:  
 (2) Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,  
 Et, pouvant justement l'égalier à Mecène,  
 Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcmène,  
 Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis,  
 Bien-tôt dans ce tableau reconnoistroient LOUIS,  
 Et glaçant d'un regard la Muse & le Poëte,  
 Imposeroient silence à sa verve indiscrete.  
 Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,  
 Et ne s'applaudit point des qualitez d'autrui.  
 Que me fert en effet, qu'un admirateur fade  
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade,  
 Si dans cet instant même un feu séditieux,  
 Fait bouillonner mon sang, & petiller mes yeux ?  
 Rien n'est beau que le Vrai. Le Vrai seul est aimable.  
 Il doit régner par tout, & même dans la fable,  
 De toute fiction l'adroite fausseté,  
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Vérité.

Sçais-tu pourquoi mes vers sont lûs dans les  
 Provinces,  
 Sont recherchez du Peuple, & reçûs chez les Prin-  
 ces ?

Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,

(2) Horace, Lib. I. Ep. 16. à Quintius, vs. 25.

Si quis bella tibi terrâ pugnata, marique.

Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures,

Tene magis saluum populus velit, an populum tu,

Servet in ambiguo qui consulit, & tibi, & urbi,

Jupiter: Augusti laudes agnosces, possis.

Soient toujours à l'oreille également heureux,  
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,  
 Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure.  
 Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vainqueur  
 Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur :  
 Que le bien & le Mal y sont prizez au juste,  
 Que jamais un Faquin n'y tient un rang auguste,  
 Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit,  
 Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.  
 Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose,  
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque  
 chose,

C'est par là quelquefois que ma rime surprend.

C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,

- Ni tous ces vains amas de frivoles fornettes,  
 Montre, Miroir d'amour, amitez, amourettes,  
 Dont le titre souvent est l'unique soutien,  
 Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien,

Mais peut-être enyvré des vapeurs de ma Muse,

Moi-même en ma faveur, SEIGNELAY, je m'abuse,

Cessons de nous flatter. Il n'est Esprit si droit,

Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.

Sans cesse on prend le masque, & quitant la nature,

On craint de se montrer sous sa propre figure.

Par là le plus sincère assez souvent déplaît.

Rarement un Esprit ose être ce qu'il est.

Vois-tu cet Importun que tout le monde évite, [ te?

Cet Homme à toujours fuir qui jamais ne vous quit-

Il n'est pas sans esprit : mais né triste & pesant,

Il veut être folâtre, évaporé, plaisant,

Il s'est fait de sa joye une loi nécessaire,

Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.

La simplicité plaît sans étude & sans art

Tout charme en un Enfant, dont la langue sans  
fard,

A peine du filet encor débarassée,

Çait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant:

Mais la Nature est vraie, & d'abord on la sent,

C'est elle seule en tout qu'on admire, & qu'on aime;

Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.

Chacun pris dans son air est agréable en soi.

Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable:

On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.

Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,

Il a pris un faux air, une sottise hauteur.

Il ne veut plus parler que de rime & de prose.

Des auteurs décriez il prend en main la cause.

Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,

Et va voir l'Opéra seulement pour les vers.

Voulant se redresser soi-même on s'estropie,

Et d'un original on fait une copie.

L'ignorance vaut mieux qu'un sçavoir affecté.

Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.

C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-temps  
plaire.

L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.

En vain, par sa grimace, un Bouffon odieux,

À table nous fait rire, & divertit nos yeux;

Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre.

Prenez-le tête à tête, ôtez lui son théâtre,

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,

Son visage effuyé n'a plus rien que d'affreux.

J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,

Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.

Mais la seule Vertu peut souffrir la clarté.  
Le vice toujours sombre aime l'obscurité.  
Pour parottre au grand jour, il faut qu'il se déguise.  
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.  
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,  
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.  
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.  
Le Normand même alors ignoroit le parjure.  
Aucun Rhéteur encore arrangeant le discours,  
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours ;  
Mais si-tôt qu'aux Humains faciles à séduire,  
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,  
La Mollesse amena la fausse Vanité.  
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté,  
Pour ébloûir les yeux, la Fortune arrogante,  
Affecta d'étaler une pompe insolente.  
L'or éclata par tout sur les riches habits.  
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,  
Et la laine & la foye en cent façons nouvelles,  
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.  
La trop courte Beauté monta sur des patins.  
La Coquette tendit ses lacs tous les matins,  
Et mettant la céruse & le plâtre en usage,  
Composa de sa main les fleurs de son visage.  
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.  
Le Courtifan n'eût plus de sentimens à soi.  
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie ;  
On vit par tout régner la basse flatterie.  
Le Parnasse sur tout fécond en Imposteurs,  
Diffama le papier par ses propos menteurs.  
De-là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,  
Stances, Odes, Sonnets, Epîtres liminaires,  
Où toujours le Héros passe pour sans pareil,



Et fût-il louche & borgne, est réputé Soleil.  
 Ne croi pas toutefois, sur ce discours bizarre,  
 Que d'un frivole encens malignement avare,  
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'Univers.  
 La louange agréable est l'ame des beaux vers.  
 Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit  
 vraie,

Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraye :  
 Alors, comme j'ai dit, tu la sçais écouter,  
 Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.  
 Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nuës ;  
 Il faudroit peindre en toi des véritez connuës :  
 D'écrire ton esprit ami de la raison,  
 Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta maison,  
 A servir ses desseins ta vigilance heureuse,  
 Ta probité sincère, utile, officieuse.  
 Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,  
 Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.  
 Condé même, Condé, ce Héros formidable,  
 Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redou-

table,

Ne s'offenferoit pas si quelque adroit pinceau,  
 Traçoit de ses exploits le fidèle tableau :  
 Et dans Seneff en feu contemplant sa peinture,

\* C. m. Ne desavoûroit pas Malherbe ni Voiture.

commencement du Poëme de Ch. r. lemanne. † Fa- meux va- let de pié de Mon- seigneur le Prince.

Mais, malheur au Poëte insipide, odieux,

Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.

Il auroit beau crier, *Premier Prince du monde*,

*Courage sans pareil, lumière sans seconde,*

Ses vers jettez d'abord sans tourner le feuillet,

Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet. †

**PRE'FACE SUR LES TROIS EPITRES**  
suivantes.

**J**E ne sçai si les trois nouvelles Eptres que je donne ici au Public , auront beaucoup d'Aprobateurs : mais je sçai bien que mes Censeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique. Car tout y est extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages , sous prétexte de faire le procès à mes derniers Vers , je fais moi-même mon éloge , & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le second je m'entretiens avec mon Jardinier de choses très-basses , & très-petites ; & dans le troisième je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion , je veux dire , de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Censeurs , pour attaquer en moi , & le Poëte orgueilleux , & le Villageois grossier , & le Théologien téméraire. Quelques fortes pourtant que soient leurs attaques , je doute qu'elles ébranlent la ferme résolution que j'ai prise il y a long-tems , de ne rien répondre , au moins sur le ton sérieux , à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes Eptres sont mauvaises , tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes : & si elles sont bonnes , tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaises. Le Public n'est pas un Juge qu'on puisse corrompre , ni qui se règle par les passions d'autrui. Tout ce bruit , tous ces Ecrits qui se font ordinairement contre des Ouvrages où l'on court , ne servent

qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il est de l'essence d'un bon Livre d'avoir des Censeurs; & la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Eptres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit & de lumières. J'avois dessein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paroissant trop frivoles, pour être présentées au grand jour de l'impression avec un Ouvrage si sérieux. Mais des Amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux Eptres, quoique dans le stile enjoué, étoient pourtant des Eptres morales, où il n'étoit rien enseigné que de vertueux: qu'ainsi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diversité agréable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas avec bienfaisance me dispenser de leur donner une si légère satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, & on les trouvera rassemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des Gens de piété, qui peut-être ne se soucieront guères de lire les entretiens, que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la dernière, sçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu; & que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils

ne lisent que celle-là ; mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit , où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul Ouvrage , qui vraisemblablement sera la dernière Pièce de Poësie qu'on aura de moi : mon génie pour les Vers commençant à s'épuiser , & mes Emplois historiques ne me laissant guères le tems de m'appliquer à chercher & à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Néanmoins , avant que de finir cette Préface , il ne sera pas hors de propos , ce me semble , de rassûrer des personnes timides , qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matière de Théologie , douteroient peut-être que tout ce que j'avance en mon Eptre soit fort infallible ; & appréhenderont , qu'en voulant les conduire , je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent sûrement , je leur dirai , vanité à part , que j'ai lu plusieurs fois cette Eptre à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne , de Peres de l'Oratoire & de Jesuites très-célebres , qui tous y ont applaudi , & en ont trouvé la doctrine très-saine & très-pure. Que beaucoup de Prélats illustres , à qui je l'ai recitée ; en ont jugé comme eux. Que Monseigneur l'Evêque de Meaux , c'est-à-dire , une des plus grandes Lumières , qui ayent éclairé l'Eglise dans les derniers Siècles , a eu long-tems mon Ouvrage entre les mains ; & qu'après l'avoir lu & relû plusieurs fois , il m'a non-seulement donné son approbation , mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin , que pour mettre le comble à ma gloire , ce saint Archevêque , dans le Diocèse duquel j'ai le bonheur de me trouver , ce

grand Prélat , dis-je , aussi éminent en doctrine & en vertu , qu'en dignité & en naissance , que le plus grand Roi de l'Univers , par un choix visiblement inspiré du Ciel , a donné à la Ville Capitale de son Royaume , pour assurer l'Innocence , & pour détruire l'Erreur ; Monseigneur l'Archevêque de Paris , en un mot , a bien daigné aussi examiner soigneusement mon Epttre , & a eu même la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ai suivis ; & m'a enfin accordé aussi son aprobation avec des éloges dont je suis également ravi & confus.

Au reste , comme il y a des Gens qui ont publié , que mon Epttre n'étoit qu'une vaine déclamation , qui n'attaquoit rien de réel , ni qu'aucun Homme eût jamais avancé , je veux bien , pour l'intérêt de la Vérité , mettre ici la Proposition que j'y combats , dans la Langue , & dans les termes qu'on la soutient en plus d'une Ecole. La voici : *Attritio ex gehennæ metu sufficit , etiam sine ulla Dei dilectione , & sine ullo ad Deum offensum respectu ; quia talis honesta & supernaturalis est.* C'est cette Proposition que j'attaque , & que je soutiens fausse , abominable , & plus contraire à la vraie Religion , que le Lutbéranisme ni le Calvinisme. Cependant je ne croi pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu , & qu'on ne l'ait même insérée dans quelques Catéchismes en des mots fort aprochans des termes Latins , que je viens de rapporter.





## E P I T R E X.

*A mes Vers.*

**J'**Ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine,  
Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma  
veine;

C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.  
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour;  
Et déjà chez Barbin, ambitieux Libelles,  
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.

Vains & foibles enfans dans ma vieillesse nez,  
Vous croyez sur les pas de vos heureux Aînez,  
Voir bien-tôt vos bons mots, passant du Peuple  
aux Princes,

Charmer également la Ville & les Provinces;  
Et par le prompt effet d'un sel réjouissant,  
Devenir quelquefois Proverbes en naissant.  
Mais perdez cette erreur, dont l'apas vous amorcé.  
Le tems n'est plus, mes Vers, où ma Muse en sa  
force,

Du Parnasse François formant les Nourrissons,  
De si riches couleurs habilloit ses leçons.  
Quand mon Esprit poussé d'un courroux légitime;  
Vint devant la Raison plaider contre la Rime;  
A tout le Genre Humain sçut faire le procès,  
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.  
Alors il n'étoit point de Lecteur si sauvage,  
Qui ne se déridât en lisant mon Ouvrage;  
Et qui, pour s'égarer, souvent dans ses Discours;

D'un mot pris en mes Vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui, qu'enfin la Vieillesse venuë,  
 Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenuë,  
 A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,  
 Onze lustres complets surchargez de trois ans,  
 Cessez de présumer dans vos folles pensées,  
 Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées  
 Courir, l'argent en main, les Lecteurs empressez.  
 Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passez.

Dans peu vous allez voir vos froides rêveries  
 Exciter du Public les justes moqueries ;  
 Et leur Auteur, jadis à Régnier préféré,  
 A Pinchêne, à Linière, à Perrin comparé.

\* Vers  
 du Cid. Vous aurez beau crier : \* O Vieillesse ennemie !  
 N'a-t'il donc tant vécu que pour cette infamie ?

Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards  
 Et sur vous & sur lui fondre de toutes parts.

1) Que veut-il, dira-t'on ? Quelle fougue indiscrete

Ramène sur les rangs encor ce vain Athlète ?

Quels pitoyables Vers ! Quel stile languissant !

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,

De peur que tout-à-coup efflanqué, sans haleine,

Il ne laisse, en tombant, son Maître sur l'arène.

Ainsi s'expliqueront nos Censeurs sourcilleux :

Et bien-tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux

Pièce à pièce épluchant vos sons & vos paroles,

Interdire chez vous l'entrée aux Hyperboles ;

Traiter tout noble mot de terme hazardeux,

(1) Horace. Liv. I. Ep. I. 7.

Est mihi purgatum crebrò qui perfonet aurem  
 Solve senescens maturo sanus equum, nè  
 Peccet ad extremum ridendus & illia ducas.

Et dans tous vos Discours, comme monstres hideux,  
 Huer la Métaphore, & la Métonymie;  
 ( Grands mots que Pradon croit des termes de  
 Chimie )

Vous soutenir qu'un Lit ne peut être effronté,  
 Que nommer la Luxure est une impureté.  
 En vain contre ce flot d'averfion publique  
 Vous tiendrez quelque tems ferme sur la Boutique,

Vous irez à la fin, honteusement exclus,  
 Trouver au Magazin Pyrame, & Régulus, \*

Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,  
 Les Méditations de Buzée & d'Hayneuve,

Puis, en tristes lambeaux semez dans les Marchez,  
 Souffrir tous les affronts au Jonas † reprochez.

Mais quoi, de ces discours bravant la vaine attaque,  
 Déjà comme les Vers de Cinna, d'Andromaque,

Vous croyez à grands pas chez la Postérité  
 Courir, marquez au coin de l'Immortalité:

Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre;  
 Montrez vous, j'y consens: mais, du moins, dans  
 mon Livre

Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.  
 C'est-là qu'à la faveur de vos Freres chéris,  
 Peut-être enfin soufferts, comme enfans de ma  
 plume,

Vous pourrez vous sauver, épars dans le Volume.  
 Que si même un jour le Lecteur gracieux,

Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux;  
 Pour m'en récompenser, mes Vers, avec usure,

De votre Auteur alors faites-lui la peinture:

Et, sur tout, prenez soïn d'effacer bien les traits  
 Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.

\* Pièces  
 de Théâtre  
 de  
 Mr. Pradon.

† Poëme  
 héroïque,  
 non ven-  
 du.



Déposez hardiment : qu'au fond cet Homme horrible ,

Ce Censeur qu'ils ont peint si noir & si terrible ,  
 Fut un Esprit doux , simple , ami de l'Equité ,  
 Qui cherchant dans ses Vers la seule Vérité ,  
 Fit , sans être malin , ses plus grandes malices ,  
 Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.  
 Dites , que harcelé par les plus vils Rimeurs ,  
 Jamais , blessant leurs Vers , il n'effleura leurs  
 mœurs :

Libre dans ses discours , mais pourtant toujours sage ;

Affez foible de corps , assez doux de visage ,  
 Ni petit , ni trop grand , très-peu voluptueux ,  
 Ami de la vertu plutôt que vertueux.  
 Que si quelqu'un , mes Vers , alors vous importune ,  
 Pour sçavoir mes parens , ma vie & ma fortune ,  
 ConteZ-lui , qu'allié d'assez hauts Magistrats ,  
 Fils d'un Pere Greffier , né d'Aïeux Avocats ,  
 Dès le berceau perdant une fort jeune Mere ,  
 Réduit , seize ans après , à pleurer mon vieux Pere ,  
 J'allai d'un pas hardi , par moi même guidé ,  
 Et de mon seul Génie en marchant secondé ,  
 Studieux , amateur & de Perse , & d'Horace ,  
 Affez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse.  
 Que par un coup du Sort au grand jour amené ,  
 Et des bords du Permesse à la Cour entraîné ,  
 Je sçûs , prenant l'effort par des routes nouvelles ,  
 Elever assez haut mes Poëtiques aïles ;  
 Que ce Roi , dont le nom fait trembler tant de Rois ,  
 Voulut bien que ma main craïonnât ses exploits :  
 Que plus d'un Grand m'aima jusques à la tendresse .

Que ma vûë à Colbert inspiroit l'allégresse :  
 Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoiblit ;  
 Retiré de la Cour , & non mis en oubli ,  
 Plus d'un Héros épris des fruits de mon étude ,  
 Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.  
 Mais des heureux regards de mon Astre étonnant  
 Marquez bien cet effet encor plus surprenant ,  
 Qui dans mon souvenir aura toujours sa place ,  
 Que de tant d'Ecrivains de l'École d'Ignace ,  
 Etant , comme je suis , ami si déclaré ,  
 Ce Docteur toutefois si craint , si révééré ,  
 Qui contre Eux de sa plume épuisa l'énergie ,  
 Arnauld , le grand Arnauld fit mon apologie. \*  
 Sur mon tombeau futur , mes Vers , pour l'énoncer ,  
 Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.  
 Aller jusqu'ou l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe ,  
 Chercher , pour l'y graver , le plus précieux Jaspe.  
 Sur tout , à mes Rivaux sçachez bien l'étaler.  
 Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.  
 Déjà , plein du beau feu qui pour vous le trans-  
 porte ,

\* M<sup>r</sup>s  
 Arnaud  
 a fait une  
 Disserta-  
 tion , où  
 il me jus-  
 tifie con-  
 tre mes  
 Censeurs  
 & c'est  
 son der-  
 nier Oe-  
 vrage.

Barbïn impatient chez moi frape à la porte.  
 Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entens sa  
 voix.

A Dieu , mes Vers , adieu pour la dernière fois.





## E P I T R E X I.

*A mon Jardinier.*

**L** Aborieux Valet du plus commode Maître ,  
 Qui, pour te rendre heureux ici-bas , pouvoit  
 naître ?

ANTOINE , Gouverneur de mon Jardin d'Autcūit ,  
 Qui diriges chez moi l'If & le Chevre-feūil ,  
 Et sur mes Espaliers , industrieux Génie ,  
 Sçais si bien exercer l'Art de la Quintinie ;  
 (1) O ! que de mon esprit triste & mal ordonné ,  
 Ainsi que de ce champ par toi si bien orné ,  
 Ne puis-je faire ôter les ronces , les épines ,  
 Et des défauts sans nombre arracher les racines !  
 Mais parle : Raisonnons. Quand du matin au soir ,  
 Chez moi poussant la bêche , ou portant l'arroseir ,  
 Tu fais d'un sable aride une terre fertile ,  
 Et rends tout mon-Jardin à tes loix si docile :  
 Que dis-tu , de m'y voir rêveur , capricieux ,  
 Tantôt baissant le front , tantôt levant les yeux ,  
 De paroles dans l'air par élans envolées ,  
 Effrayer les Oiseaux perchez dans mes allées ?  
 Ne soupçonnes-tu point , qu'agité du Démon ,  
 Ainsi que ce † Cousin des quatre Fils Aimon ,  
 Dont tu fis quelquefois la merveilleuse histoire ;

† Man-  
 ge.

(1) Horace , Liv. I. Ep. XIV. vs. 4. parle ainsi à son Maître.

Certemus , spinas animone ego fortiùs , an tu  
 Evellas agro ; & melior sit Horatius , an res.

Je ruminé , en marchant , quelque endroit du  
Grimoire :

Mais non : Tu te souviens qu'au Village on t'a dit ,  
Que ton Maître est nommé , pour coucher par écrit  
Les faits d'un Roi plus grand en sagesse , en vaillan-  
ce ,

Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France ,  
Tu crois qu'il y travaille , & qu'au long de ce mur  
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.

Que penserois-tu donc , si l'on t'alloit apprendre ,  
Que ce grand Chroniqueur des gestes d'Alexandre ;  
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau ,  
S'agite , se démène , & s'use le cerveau ,  
Pour te faire à toi-même en rimes insensées  
Un bizarre portrait de ses folles pensées ?

Mon Maître , dirois-tu , passe pour un Docteur ,  
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.  
Sous ces arbres pourtant , de si vaines sonnettes  
Il n'iroit point troubler la paix de ces Fauvettes ,  
S'il lui falloit toujours , comme moi , s'exercer ,  
Labourer , couper , tondre , aplanir , palisser ,  
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée ,  
De ce sable étancher la soif démesurée.

ANTOINE , de nous deux tu crois donc , je le voi ,  
Que le plus occupé dans ce Jardin , c'est toi.  
O ! que tu changerois d'avis , & de langage ,  
Si deux jours seulement libre du Jardinage ,  
Tout à coup devenu Poëte & bel Esprit ,  
Tu t'allois engager à polir un Ecrit ,  
Qui dit , sans s'avilir , les plus petites choses ,  
Fit , des plus secs Chardons , des Oeillets & des  
Roses :

Et scût même au discours de la Rusticité

Donner de l'élégance & de la dignité ;  
Un Ouvrage , en un mot , qui , juste en tous ses  
termes ,

\* Ave-  
car Généri-  
sal

Sçût plaire à Dagueffeu \* , sçût satisfaire. Termes ;  
Sçût , dis-je , contenter , en paroissant au jour ,  
Ce qu'ont d'Esprits plus fins & la Ville & la Cour.  
Bien-tôt de ce travail revenu sec & pâle ,  
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle :  
Tu dirois , reprenant ta pelle & ton râteau ,  
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau ,  
Que d'aller follement , égaré dans les nuës ,  
Me laisser à chercher des visions cornuës ,  
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans ,  
Prendre dans ce Jardin la Lune avec les dens.  
Aproche donc , & vien ; qu'un Pareffeu t'apprenne  
ANTOINE , ce que c'est que fatigue , & que peine.  
L'Homme ici-bas toujours inquiet , & gêné ,  
Est , dans le repos même , au travail condamné.  
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux Poëtes  
Les neuf trompeuses Sœurs , dans leurs douces  
retraites ,

Promettent du repos sous leurs ombrages frais :  
Dans ces tranquiles Bois pour Eux plantez exprès ,  
La Cadence aussi-tôt , la Rime , la Césure ,  
La riche Expression , la nombreuse Mesure ,  
Sorcières , dont l'amour sçait d'abord les charmer ;  
De fatigues sans fin viennent les consumer.  
Sans cesse poursuivant ces fugitives Fées ,  
On voit sous les Lauriers haleter les Orphées.  
Leur Esprit toutefois se plaît dans son tourment ;  
Et se fait de sa peine un noble amusement :  
Mais je ne trouve point de fatigue si rude ,  
Que l'ennuyeux loisir d'un Mortel sans étude ;

Qui jamais ne sortant de sa stupidité ,  
 Soutient , dans les langueurs de son oisiveté ,  
 D'une lâche Indolence esclave volontaire ,  
 Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.  
 Vainement offusqué de ses pensers épais ,  
 Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.  
 Dans le calme odieux de sa sombre paresse ,  
 Tous les honteux Plaisirs, Enfans de la Mollesse,  
 Usurpant sur son Ame un absolu pouvoir ,  
 De monstrueux desirs le viennent émouvoir ,  
 Irritent de ses Sens la fureur endormie ,  
 Et le font le jouët de leur triste infamie.

Puis sur leurs pas soudain arrivent les Remords :  
 Et bien tôt avec Eux tous les Fléaux du corps ,  
 La Pierre , la Colique , & les Goutes cruelles ,  
 Guenaud Raissant, Brayer , \* presque'aussi tristes  
 qu'Elles ,

Chez l'indigne Mortel courent tous s'assembler ,  
 De travaux douloureux le viennent accabler ;  
 Sur le duvet d'un Lit , théâtre de ses gênes ,  
 Lui font scier des Rocs, lui font fendre des Chênes,  
 Et le mettent au point d'envier ton emploi.  
 Reconnois donc , ANTOINE , & conclus avec moi ,  
 Que la Pauvreté mâle , active & vigilante ,  
 Est , parmi les travaux , moins lasse , & plus con-  
 tente ,

Que la Richesse oisive au sein des Voluptez.

Je te vai sur cela prouver deux véritez.

L'une , que le travail aux Hommes nécessaire ,  
 Fait leur félicité , plutôt que leur misère :  
 Et l'autre , qu'il n'est point de Coupable en repos.  
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.

\* Fe  
 men  
 Méd  
 cin

Sui-moi donc. Mais je voi , sur ce début de prône ;  
 Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune ;  
 Et que les yeux fermez tu baisses le menton.  
 Ma foi , le plus sûr est de finir ce sermon.  
 Aussi-bien j'aperçoi ces Melons qui t'attendent ,  
 Et ces Fleurs , qui là bas entre elles se demandent ,  
 S'il est Fête au Village ; & pour quel Saint nouveau.  
 On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer  
 d'eau.



## ÉPI TRE X II.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

*A Monsieur l'Abbé RENAUDOT.*

**D**Oste Abbé , tu dis vrai , l'Homme au crime  
 attaché ,  
 En vain , sans aimer Dieu , croit sortir du péché.  
 Toutefois , n'en déplaîse aux transports frénétiques.  
 \* L'n- Du fougueux Moine auteur des troubles Germani-  
 gher- ques ,  
 Des tourmens de l'Enfer la salutaire Peur  
 N'est pas toujours l'effèt d'une noire vapeur ,  
 Qui de remords sans fruit'agitant le Coupable ,  
 Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.  
 Cette utile frayeur , propre à nous pénétrer ,  
 Vient souvent de la Grace en nous prête d'entrer ,  
 Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte ,  
 Et , pour se faire ouvrir , déjà frappe à la porte.  
 Si le pécheur , poussé de ce saint mouvement ,

Reconnoissant son crime , aspire au Sacrement ,  
 Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zèle l'enflame.  
 Le Saint-Esprit revient habiter dans son ame ,  
 Y convertit enfin les ténèbres en jour ,  
 (1) Et la crainte servile en filial Amour.  
 C'est ainsi que souvent la Sageffe suprême ,  
 Pour chasser le Démon , se fert du Démon même.  
 Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné ,  
 Des horreurs de l'Enfer vainement étonné ,  
 Loin d'aimer , humble Fils , son véritable Pere ,  
 Craint & regarde Dieu comme un Tyran sévère ;  
 Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun apas ,  
 Et souhaite en son cœur , que ce Dieu ne soit pas.  
 En vain la Peur sur lui remportant la victoire ,  
 Aux piez d'un Prêtre il court décharger sa mémoire.  
 Vil esclave toujours sous le joug du péché ,  
 Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.  
 L'amour essentiel à notre pénitence  
 Doit être l'heureux fruit de notre repentance.  
 Non , quoique l'ignorance enseigne sur ce point ,  
 Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.  
 A le chercher la Peur nous di pose & nous aide :  
 Mais il ne vient jamais , que l'Amour ne succède.  
 Cessez de m'oposer vos discours imposteurs ,  
 Confesseurs insensez , ignorans Séduteurs ,  
 Qui pleins des vains propos , que l'Erreur vous de-  
 bite ,  
 Vous figurez qu'en vous , un pouvoir sans limite  
 Justifie à coup sûr tout Pécheur alarmé ,

(1) *Horace , Lib. I. Ep. XVI. vs. 52.*

Oderunt peccare boni , virtutis amore ;  
 Tu nihil admittes in te , formidine peccare.



Et que sans aimer Dieu , l'on peut en être aimé.  
 Quoi donc , cher Renaudot , un Chrétien éfroiable ,  
 Qui jamais , servant Dieu , n'eut d'objet que le Dia-  
 ble ,

Pourra , marchant toujours dans des sentiers mau-  
 dits ,

Par des formalitez gagner le Paradis ?  
 Et parmi les Elûs , dans la Gloire éternelle ,  
 Pour quelques Sacremens reçus sans aucun zèle ;  
 Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantez  
 Son ennemi mortel assis à ses côtez ?  
 Peut-on se figurer de si folles chimères ?

On voit pourtant , on voit des Docteurs même  
 austères ,

Qui , les semant par tout , s'en vont pieusement  
 De toute piété saper le fondement ;

Qui , le cœur infecté d'erreurs si criminelles ,  
 Se disent hautement les purs , les vrais Fidèles ;  
 Traitant d'abord d'Impie , & d'Hérétique affreux ,  
 Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre Eux.

De leur audace en vain les vrais Chrétiens gémissent :

Prêts à la repousser les plus hardis mollissent ;  
 Et voyant contre Dieu le Diable accredité ,  
 N'osent qu'en bégaïant prêcher la Vérité.

Molirons-nous aussi ? Non , sans peur , sur ta trace ;  
 Docte Abbé , de ce pas j'irai leur dire en face :  
 Ouvrez les yeux enfin , Aveugles dangereux.

Oùi je vous le soutiens ; il seroit moins affreux ;  
 De ne point reconnoître un Dieu Maître du monde ,  
 Et qui règle à son gré le Ciel , la Terre & l'Onde ;  
 Qu'en avouant qu'il est , & qu'il sçut tout former ,

D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.  
 Un si bas , si honteux , si faux Christianisme  
 Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganisme ;  
 Et chérir les vrais biens , sans en sçavoir l'Auteur ,  
 Vaut mieux , que sans l'aimer , connoître un Créa-  
 teur.

Expliquons - nous pourtant. Par cette ardeur si  
 sainte ,

Que je veux qu'en un cœur amène enfin la Crainte ,  
 Je n'entends pas ici ce doux saisissement ,  
 Ces transports pleins de joie & de ravissement ,  
 Qui font des Bien-heureux la juste récompense ,  
 Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.  
 Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints desirs ,  
 N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.  
 Souvent le cœur qui l'a , ne le sçait pas lui-même ;  
 Tel craint de n'aimer pas qui sincèrement aime ,  
 Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur ,  
 Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froi-  
 deur.

C'est ainsi quelquefois qu'un indolent Mystique ;  
 Au milieu des péchez tranquile Fanatique ,  
 Du plus parfait Amour pense avoir l'heureux don ;  
 Et croit posséder Dieu dans les bras du Démon.  
 Voulez vous donc sçavoir , si la Foi dans votre ame  
 Allume les ardeurs d'une sincère flame ?  
 Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis ,  
 Pardonnez-vous sans peine à tous vos Ennemis ?  
 Combattez-vous vos sens ? Domptez-vous vos foi-  
 bleffes ?

Dieu dans le Pauvre est-il l'objet de vos largeffes ?  
 Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa Loi ?

Où, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.

*Qui fait exactement ce que ma Loi commande,*

*A pour moi, dit ce Dieu, l'Amour que je demande.*

Faites-le donc; & sûr qu'il nous veut sauver tous,

Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,

Qu'en sa faveur souvent la plus sainte ame éprouve;

Marchez, courez à lui. *Qui le cherche, le trouve;*

Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,

Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Mais ne soutenez point cet horrible blasphème;

Qu'un Sacrement reçu, qu'un Prêtre, que Dieu même,

Quoique vos faux Docteurs osent vous avancer;

De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.

Mais s'il faut, qu'avant tout, dans une ame Chrétienne,

Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu sur-  
vienne,

Puisque ce seul Amour suffit pour nous sauver,

De quoi le Sacrement viendra-t'il nous laver?

Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole?

O le bel argument digne de leur Ecole!

Quoi, dans l'Amour divin, en nos cœurs allumé

Le vœu du Sacrement n'est-il pas renfermé?

Un payen converti, qui croit un Dieu suprême,

Peut-il être Chrétien qu'il n'aspire au Baptême;

Ni le Chrétien en pleurs être vraiment touché;

Qu'il ne veuille à l'Eglise avouer son péché?

Du funeste esclavage, où le Démon nous traîne;

C'est le Sacrement seul, qui peut rompre la chaîne,

Aussi l'Amour d'abord y court avidement:

Mais lui-même, il en est l'ame, & le fondement.  
 Lors qu'un pécheur ému d'une humble repentance,  
 Par les degrés prescrits court à la Pénitence,  
 S'il n'y peut parvenir, Dieu sçait les supposer.  
 Le seul Amour manquant ne peut point s'excuser.  
 C'est par lui que dans nous la Grace fructifie.  
 C'est lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.  
 Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien,  
 Et sans lui, Foi, Vertus, Sacremens, tout n'est  
 rien.

A ces Discours pressans que sçautroit-on répondre ?  
 Mais aprochez ; Je veux encoir mieux vous con-  
 fondre ,

Docteurs. Dites-moi donc : Quand nous sommes  
 absous ,

Le Saint Esprit est-il , ou n'est-il pas en nous ?  
 S'il est en nous , peut-il , n'étant qu'Amour lui-  
 même ,

Ne nous échauffer point de son amour suprême ?  
 Et s'il n'est pas en nous , Satan toujours vainqueur  
 Ne demeure-t'il pas maître de notre cœur ?

Avoëz donc qu'il faut qu'en nous l'Amour re-  
 naisse ,

Et n'allez point , pour fuir la raison qui vous presse,  
 Donner le nom d'Amour au trouble inanimé ,  
 Qu'au cœur d'un Criminel la Peur seule a formé.  
 L'ardeur qui justifie , & que Dieu nous envoie ,  
 Quoi qu'ici bas souvent inquiète, & sans joye ,  
 Et pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour ,  
 Dont brûle un Bienheureux en l'éternel séjour.  
 Dans le fatal instant qui borne notre vie ,  
 Il faut que de ce feu notre ame soit remplie ;

Et Dieu sourd à nos cris , s'il ne l'y trouve pas ;  
Ne l'y rallume plus après notre trépas.

Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes ;  
Et ne prétendez plus par vos confus sophismes ,  
Pouvoir encore aux yeux du Fidèle éclairé  
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.  
Apprenez que la Gloire , où le Ciel nous appelle ,  
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zèle ;  
Et non les froids remords d'un Esclave craintif ,

*\* Mise-  
vable dé-  
fenseur  
de la  
fausse at-  
tention.*

Où crut voir Abelli \* quelque Amour négatif.  
Mais quoi ? J'entends déjà plus d'un fier Scholaf-  
tique ,

Qui me voyant ici sur ce ton dogmatique ,  
En vers audacieux traiter ces points sacrez ,  
Curieux , me demande ; où j'ai pris mes dégrez :  
Et si , pour m'éclairer sur ces sombres matières ,  
Deux cens Auteurs extraits m'ont prêté leurs lu-  
mières.

Non. Mais pour décider , que l'Homme , qu'un  
Chrétien

Est obligé d'aimer l'unique Auteur du bien ,  
Le Dieu qui le nourrit , le Dieu qui le fit naître ,  
Qui nous vint par sa mort donner un second être ,  
Faut-il avoir reçu le bonnet Doctoral ;  
Avoir extrait Gamache , Ifambert , & Du Val ?  
Dieu , dans son Livre Saint , sans chercher d'autre  
Ouvrage ,

Ne l'a-t'il pas écrit lui-même à chaque page ?  
De vains Docteurs encore , ô prodige honteux !  
Oseront nous en faire un Problème douteux !  
Viendront traiter d'erreur , digne de l'anathême ,  
L'indispensable Loi d'aimer Dieu pour lui-même ;

Et

Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,  
 Des devoirs du Chrétien raïer la Charité !  
 Si j'allois consulter chez Eux le moins sévère,  
 Et lui disois : Un Fils doit-il aimer son Pere ?  
 Ah ! peut-on en douter , diroit-il brusquement ?  
 Et quand je leur demande en ce même moment :  
 L'Homme, ouvrage d'un Dieu seul bon , & seul ai-  
 mable ,

Doit-il aimer ce Dieu son Pere véritable ?  
 Leur plus rigide Auteur n'ose le décider ,  
 Et craint en l'affirmant de se trop hasarder.

Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive  
 La Figure bizarre , & pourtant assez vive ,  
 Que je scûs l'autre jour employer dans son lieu ,  
 Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.  
 Au sujet d'un Ecrit , qu'on nous venoit de lire ,  
 Un d'entr'eux m'insulta , sur ce que j'osai dire ,  
 Qu'il faut , pour être absous d'un crime confessé ;  
 Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.  
 Ce Dogme , me dit-il , est un pur Calvinisme.  
 O Ciel ! me voilà donc dans l'Erreur, dans le Schisme  
 Et partant réprouvé. Mais , poursuivis-je alors ,  
 Quand Dieu viendra juger les Vivans , & les Morts ,  
 Et des humbles Agneaux , objet de sa tendresse ,  
 Séparera des Boucs la troupe péchereffe ,  
 A tous il nous dira , sévère ou gracieux ,  
 Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.  
 Selon vous donc , à moi réprouvé , bouc infame ,  
 Va brûler , dira-t'il , en l'éternelle flamme , [ mer :  
 Malheureux , qui sôûtins , que l'Homme dut m'ai-  
 Et qui sur ce sujet , trop prompt à déclamer ,  
 Prétendis , qu'il falloit , pour fléchir ma Justice ,

Que le Pécheur touché de l'horreur de son vice,  
De quelque ardeur pour moi sentit les mouvemens,  
Et gardât le premier de mes Commandemens.

Dieu, si je vous en croi, me tiendra ce langage.  
Mais à vous, tendre Agneau, son plus cher héritage,  
Orthodoxe Ennemi d'un Dogme si blâmé,  
Venez, vous dira-t'il, Venez, mon Bien-aimé ;  
Vous, qui dans les détours de vos raisons subtiles  
Embarassant les mots d'un des plus Saints Conciles,  
Avez délivré l'homme, O l'utile Docteur !  
De l'importun fardeau d'aimer son Créateur.  
Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes louanges,  
Du besoin d'aimer Dieu de sabuser les Anges.

A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,  
Pour moi je répondrois, je croi, sans l'offenser,  
O ! que, pour vous mon cœur moins dur, & moins  
farouche,

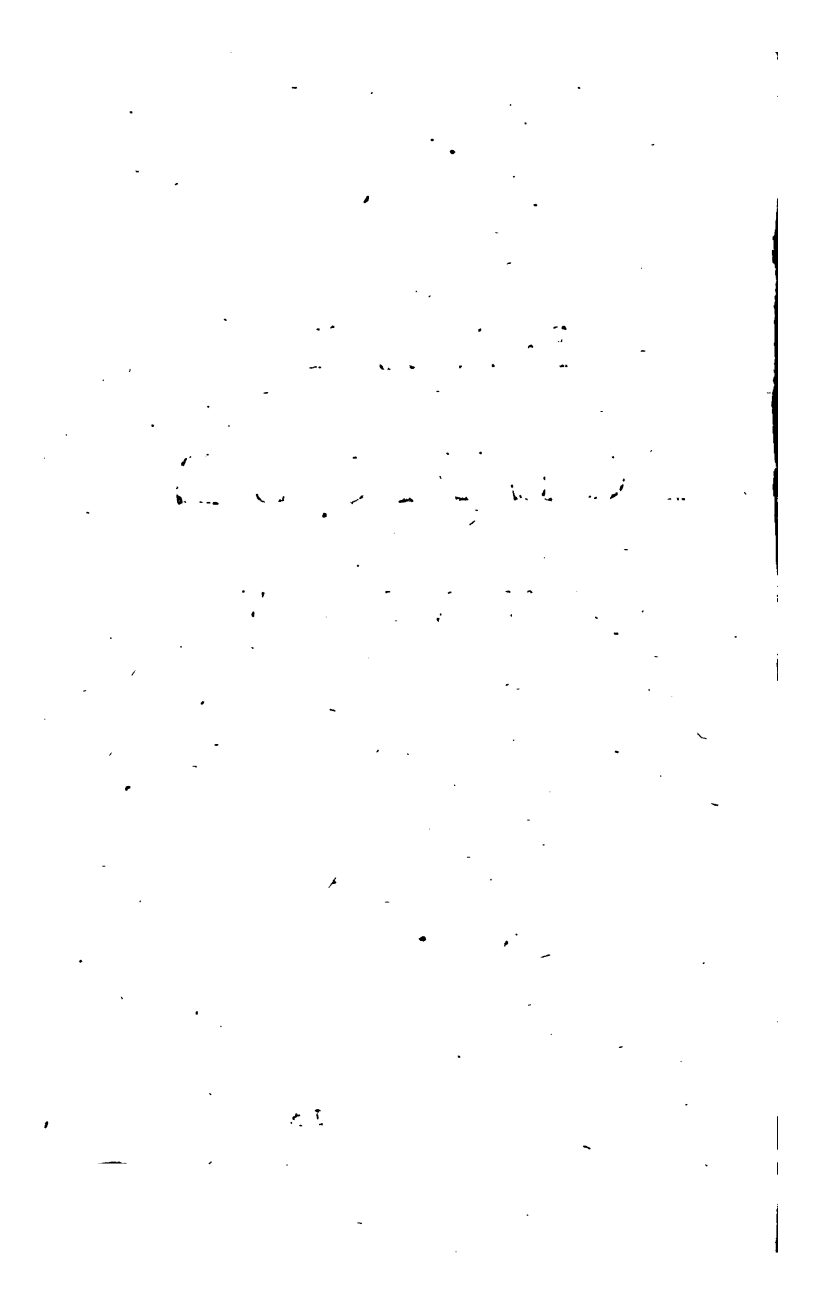
Seigneur, n'a-t'il, hélas ! parlé comme ma bouche ?  
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.  
Mais, vous, de ses douceurs objet fort surprenant,  
Je ne sçai pas comment, ferme en votre Doctrine,  
Des ironiques mots de sa bouche divine  
Vous pourriez sans rougeur, & sans confusion,  
Soutenir l'amertume, & la dérision.

L'audace du Docteur, par ce discours frappée,  
Demeura sans réplique à ma profopopée.  
Il sortit tout à coup, & murmurant tout bas  
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,  
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce, †  
Sur l'heure, à mes raisons, chercher une réponse :

† Deux  
doffen-  
seurs de  
la fausse  
Attri-  
bution

L'ART  
POÉTIQUE  
EN VERS.







AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR  
des Remarques, sur l'Art Poétique.

**C'**Est à Monsieur Despreaux principalement que la France est redevable de cette justesse & de cette solidité qui se font remarquer dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce sont ses premières productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par sa Critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vûë il forma le dessein de composer un Art Poétique.

Le célèbre Mr. PATRU, à qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fût possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les règles générales de la Poësie, à l'exemple d'Horace; mais pour les règles particulières, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en vers François, & il eut assez mauvaise opinion de notre Poësie, pour la croire incapable de se soutenir dans des matieres aussi sèches que le sont de simples préceptes.

Néanmoins, les difficultez que ce judicieux Critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre jeune Poëte, ne servirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de son entreprise. Il commença dès-lors à travailler à son Art Poétique, & quelque tems après il en alla reciter le commencement à son Ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matiere, changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusement à continuer.

Ce fut en ce même tems qu'il mit la dernière main à son Poëme du Lutrin qui étoit déjà bien avancé: de sorte

que ces deux Ouvrages furent en état de paroître en 1674. avec les quatre premières Eptres.

L'Art Poétique passe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choses principalement le rendent considérable : la difficulté de l'entreprise, la beauté des vers, & l'utilité de l'Ouvrage.

On peut même lui donner une autre louange, que sa modestie lui faisoit rejeter : c'est qu'il y a plus d'ordre dans sa Poétique que dans celle d'Horace, & qu'il est entré bien plus avant que cet Ancien, dans le détail des règles de la Poësie.

Ses Ennemis l'accusèrent pourtant de n'avoir fait que traduire la Poétique d'Horace ; mais il se contenta de leur répondre, qu'il les remercioit de cette accusation : Car puisque dans mon Ouvrage, dit-il, qui est d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou de soixante imitez d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste qu'en le suposant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils osent combattre les règles que j'y debite.

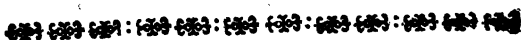
Dans le premier Chant de ce Poëme, l'Auteur donne des règles générales pour la Poësie : mais ces règles n'appartiennent point si proprement à cet Art, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digression renferme l'Histoire de la Poësie Françoisse, depuis VILLON jusqu'à MALHERBE.

Dans le second Chant, & dans le troisième, il donne le caractère des divers genres de Poësies en particulier.

Enfin, le quatrième Chant contient la suite des instructions nécessaires à tous les Poëtes.



## L'ART POËTIQUE.



## CHANT PREMIER.



EST en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur

Pense de l'Art des Vers atteindre la hauteur.

S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète ,

(1) Si son Astre en naissant ne l'a formé Poëte ,  
Dans son génie étroit il est toujours captif.

Pour lui Phébus est sourd , & Pégase est rétif.

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuse ,  
Courez du bel Esprit la carrière épineuse ,  
N'allez pas sur des Vers sans fruit vous consumer  
Ni prendre pour Génie un amour de rimer.

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces ,  
Et consultez long-tems votre esprit & vos forces.

La nature fertile en Esprits excellens ,  
Sçait entre les Auteurs partager les talens.  
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme :

(1) Horace dans l'Art Poétique , v. 383.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

L'autre, d'un trait plaifant aiguifer l'Epigramme.  
 Malherbe d'un Héros peut vanter les Exploits ;  
 Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.  
 Mais fouvent un Efprit qui fe flatte, & qui s'aime,  
 Méconnoit fon Génie, & s'ignore foi-même.

*• Saint  
 Amant  
 Auteur  
 du Moïfe  
 fauvé.* Ainfi, \* Tel autrefois, qu'on vit avec Faret  
 Charbonner de fès vers les murs d'un cabaret,  
 S'en va mal à propos, d'une voix insolente,  
 Chanter du Peuple Hébreu la fuite triomphante ;  
 Et pourfuivant Moïfe au travers des deferts,  
 Court avec Pharaon fe noïer dans les mers.

Quelque fujet qu'on traite, ou plaifant, ou fublimé,  
 Que toujours le Bon Sens s'accorde avec la Rime.

L'un l'autre vainement ils femblent fe haïr ;  
 La Rime eft une efclave, & ne doit qu'obéïr.  
 Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,  
 L'efprit à la trouver aifément s'habituë.

Au joug de la raifon fans peine elle fléchit ;  
 Et loin de la gêner, la fert & l'enrichit.  
 Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;  
 Et pour la rattraper, le Sens court après elle.

Aimez donc la Raifon. Que toujours vos Ecrits  
 Empruntent d'elle feule & leur luftre & leur prix.  
 La plupart emportez d'une fougue infenfée, [fée.  
 Toujours loin du droit fens vont chercher leur pen-  
 Ils croiroient s'abaïffer dans leurs Vers monftrueux,  
 S'ils penfoient ce qu'un autre a pu penfer comme  
 eux.

Evitons ces excès. Laïffons à l'Italie  
 De tous ces faux brillans l'éclatante folie.  
 Tout doit tendre au Bon Sens: mais pour y parvenir,  
 Le chemin eft gliffant & pénible à tenir.  
 Pour peu qu'on s'en écarte, auffi-tôt on fe noïe

La Raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie,

Un Auteur quelquefois trop plein de son objet,

Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.

S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face,

Il me promène après de terrasse en terrasse;

Ici s'offre un perron; là régne un corridor;

Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or;

Il compte des plafons, les ronds & les ovales,

Ce ne sont que Festons, ce ne sont qu'Astragales. \*

Je faute vingt feuillets pour en trouver la fin;

Et je me sauve à peine au travers du Jardin.

Fuyez de ces Auteurs l'abondance stérile;

Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant:

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Qui ne sçait se borner, ne sçut jamais écrire. [pire.

(2) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un  
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.

(3) J'évite d'être long, & je deviens obscur. [nuë.

L'un n'est point trop fardé; mais sa Muse est trop

L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nuë.

Voulez-vous du Public mériter les amours?

Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Un stile trop égal & toujours uniforme, [me.

En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endor-

(2) *Ibid.* *vs.* 31.

*In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.*

(3) *Ibid.* *vs.* 25.

*Brevi esse laboro,*

*Obscurus fio; sectantem lævia, nervi*

*Deficiunt animique; profectus grandia, turget,*

*Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ.*

On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuyer,  
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux, qui dans ses Vers sçait, d'une voix legere  
Passer du grave au doux, du plaissant au sévère!  
Son Livre aimé du Ciel & chéri des Lecteurs,  
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs,

Quoique vous écriviez, évitez la bassesse.  
Le stile le moins noble a pourtant sa noblesse.

Au mépris du Bon Sens, le Burlesque effronté  
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

On ne vid plus en Vers que pointes triviales.

Le Parnasse parla le langage des Haies.

La licence à rimer, alors n'eut plus de frein.

Apollon travesti devint un Tabarin. \*

Cette contagion infecta les Provinces,

Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.

Le plus mauvais plaissant eut ses aprobateurs,

Et jusqu'à Daffouci †, tout trouva des Lecteurs.

Mais de ce stile enfin la Cour desabusée,

Dédaigna de ces Vers l'extravagance aisée;

Distingua le naïf, du plat & du bouffon;

Et laissa la Province admirer le Typhon. §

Que ce stile jamais ne souille votre Ouvrage.

Imitons de Marot l'élégant badinage;

Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.

\* C'est le nom d'un vendeur d'Orviétan, qui amusoit le Peuple par des farces remplies de méchantes plaisanteries.

† Méchant Poëte qui a traduit en vers burlesques les *Métamorphoses d'Ovide*. Cette traduction n'est qu'un ramas des expressions les plus basses & les plus grossières qu'on puisse imaginer.

§ Poëme burlesque dont *Scarron* est l'Auteur, qui est intitulé la *Gigantomachie*: Typhon en est un des principaux personnages.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,  
 Même en une Pharfale, entasser sur les rives,  
*De morts & de mourans cent montagnes plaintives.* \* *\* Vers de*  
 Prenez mieux votre ton. Soyèz simple avec art, *Brébeuf.*  
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire-  
 Ayez pour la cadence une oreille sévère. [ mots,  
 Que toujours dans vos Vers, le sens coupant les  
 Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,  
 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Le Vers le mieux rempli, la plus noble pensée

Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse François,

Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.

La Rime, au bout des mots assemblez sans mesure,

Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de césure.

Villon sçut le premier, dans ces siècles grossiers,

Débroüiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.

Marot bien-tôt après fit fleurir les Ballades,

Tourna des Triolets, rima des Mascarades;

A des refrains réglés asservit les Rondeaux,

Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,

Régla tout, broüilla tout, fit un Art à sa mode:

Et toutefois long-tems eut un heureux destin.

Mais sa Muse, en François parlant Grec & Latin,

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce Poëte orgueilleux trébuché de si haut,

Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.



Enfin Malherbe vint ; & le premier en France,  
 Fit sentir dans les Vers une juste cadence :  
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,  
 Et réduisit la Muse aux règles du devoir.  
 Par ce sage Ecrivain, la Langue réparée  
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.  
 Les Stances avec grace apprirent à tomber ;  
 Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.  
 Tout reconnu ses loix, & ce Guide fidelle  
 Aux auteurs de ce tems sert encor de modèle.  
 Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,  
 Et de son tour heureux imitez la clarté.  
 Si le sens de vos Vers tarde à se faire entendre,  
 Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre ;  
 Et de vos vains discours prompt à se détacher,  
 Ne suit point un Auteur, qu'il faut toujours cher-  
 cher.

Il est certains Esprits, dont les sombres pensées  
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.  
 Le jour de la Raison ne le sçauroit percer.  
 Avant donc que d'écrire, aprenez à penser. [re  
 (4) Selon que notre Idée est plus ou moins obscu-  
 L'Expression la suit ou moins nette, ou plus pure.  
 Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,  
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Sur tout, qu'en vos Ecrits la Langue révéree,  
 Dans vos plus grans excès vous soit toujours sacrée.  
 En vain vous me frapez d'un son mélodieux,  
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,  
 Mon esprit n'admet point un pompeux Barbarisme,

(4) *Ibid.* 111.

Verbaque provisam rem non invita sequentur

Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux Solécisme.  
 Sans la Langue en un mot , l'Auteur le plus divin  
 Est toujours , quoiqu'il fasse , un méchant Ecrivain.

(5) Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,  
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

Un stile si rapide, & qui court en rimant,  
 Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.

J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène,  
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,

Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux  
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.

Hâtez-vous lentement, & sans perdre courage,

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Polissez-le sans cesse, & le repolissez,

Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

C'est peu qu'en un Ouvrage, où les fautes four-  
 millent,

Des traits d'esprit semez de tems en tems pétillent.

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;

(6) Que le début, la fin, répondent au milieu ;

Que d'un art délicat les pièces assorties

(7) N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;

Que jamais du sujet, le discours s'écartant,

N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

(5) *Ibid.* vs. 292.

*Carmen reprehendite, quod non  
 Multa dies & multa litura coercuit, atque  
 Perfectum decies non caligavit ad unguem.*

(6) *Ibid.* 152.

*P. imo ne medium, medio ne discrepet unum.*

(7) *Ibid.* vs. 23.

*Denique, Sit quod vis simplex dumtaxat & unum.*

Craignez-vous pour vos Vers la censure publique ?  
Soyez-vous à vous-même un sévère Critique.

L'Ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer,  
Qu'ils soient de vos écrits les Confidens sincères,  
Et de tous vos défauts les zélez aduersaires.

Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur :

Mais sçachez de l'Ami discerner le Flatteur. [jouë:  
Tel vous semble aplaudir qui vous raille & vous  
Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous  
louë.

(8) Un Flatteur aussi-tôt cherche à se récrier.  
Chaque Vers qu'il entend le fait extasier.

Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse :  
Il trépigne de joye, il pleure de tendresse ;

Il vous comble par tout d'éloges fastueux.

La Vérité n'a point cet air impétueux.

(9) Un sage Ami, toujours rigoureux, inflexible,

(8) *Ibid. vs. 426.*

Tu seu donaris, seu quid donare velis cui  
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum  
Latitiz, clamabit enim : pulcrè, benè, rectè,  
Pallefcet super his, etiam stillabit amicis  
Ex oculis rorem, salier, tundet pede terram.  
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt  
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo : sic  
Derisor vero plus laudatore movetur.

(9) *Ibid. vs. 438.*

Quintilio si quid recitares ; corrige, sodes,  
Hoc, aiebat, & hoc ; melius te posse negares  
Bis, terque expertum frustra, delere jubebat  
Et malè tornatos incudi reddere versus, &c.  
Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes  
Culpabit duos : incomptis allinet atrum  
Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet  
Ornamenta : parum claris lucem dare coget.  
Arguet ambiguè dictum, mutanda notabat.

Sur vos fautes jamais ne vous laissez paisible.  
 Il ne pardonne point les endroits négligés.  
 Il renvoie en leur lieu les Vers mal arrangez.  
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.  
 Ici le Sens le choque : & plus loin c'est la Phrase.  
 Votre construction semble un peu s'obscurcir :  
 Ce terme est équivoque , il le faut éclaircir.  
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable.  
 Mais souvent sur ses Vers , un Auteur intraitable  
 A les protéger tous se croit intéressé ,  
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.  
 De ce Vers , direz-vous , l'expression est basse.  
 Ah! Monsieur, pour ce Vers je vous demande grace ,  
 Répondra-t'il d'abord. Ce mot me semble froid ;  
 Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.  
 Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.  
 Ainsi toujours constant à ne se point dédire :  
 Qu'un mot dans son Ouvrage ait paru vous blesser :  
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.  
 Cependant , à l'entendre , il chérit la Critique  
 Vous avez sur ses Vers un pouvoir despotique,  
 Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flater,  
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les reciter,  
 Aussi tôt il vous quite , & content de sa Muse ,  
 S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.  
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs ,  
 Notre Siècle est fertile en sots Admirateurs.  
 Et sans ceux que fournit la Ville & la Province ,  
 Il en est chez le Duc , il en est chez le Prince.  
 L'Ouvrage le plus plat a , chez les Courtisans ,  
 De tout tems rencontré de zèlez Partisans ;  
 Et , pour finir enfin par un trait de Satire ,  
 Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire ,



## C H A N T I I.

T E L L E qu'une Bergère , au plus beau jour de  
Fête ,

De superbes Rubis ne charge point sa tête ,

Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans ,

Caëille en un champ voisin ses plus beaux ornemens :

Telle , aimable en son air , mais humble dans son  
stille ,

Doit éclater sans pompe une élégante Idylle .

Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux ,

Et n'aime point l'orgueil d'un Vers présomptueux .

Il faut que sa douceur flate , chatoüille , éveille ,

Et jamais de grans mots n'épouvante l'oreille .

Mais souvent dans ce stîle un Rimeur aux abois

Jette-là , de dépit , la Flûte & le Hautbois :

Et follement pompeux , dans sa verve indiscrete ,

Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette .

De peur de l'écouter , Pan fuit dans les Roseaux ;

Et les Nymphes , d'effroi , se cachent sous les Eaux .

Au contraire , cet autre objet en son langage ,

Fait parler ses Bergers comme on parle au Village .

Ses Vers plats & grossiers , dépouillez d'agrément ;

Toujours baissent la terre , & rampent tristement .

On diroit que Ronfard , sur ses *Pipeaux rustiques* ,

Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques ,

Et changer , sans respect de l'oreille & du son ,

Lycidas en Pierrot , & Phyllis en Toinon .

Entre ces deux excès la route est difficile .

Suivez , pour la trouver , Théocrite & Virgile .

Que leurs tendres Ecrits , par les graces dictez ,  
 Ne quittent point vos mains , jour & nuit feuilletez ,  
 Seuls , dans leurs doctes Vers ils pourront vous ap-  
 prendre ,

Par quel art sans bassesse un Auteur peut descendre ;  
 Chanter Flore , les Champs , Pomone , les Vergers ;  
 Au combat de la flûte animer deux Bergers ;

Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce ;  
 Changer Narcisse en fleur , couvrir Daphné d'écorce ;  
 Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois

Rend dignes d'un Consul la Campagne & les bois. \* *Virg.*  
 Telle est de ce Poëme & la force & la grace. *Egl. 4<sup>e</sup>*

D'un ton un peu plus haut , mais pourtant sans  
 audace ,

La plaintive Elégie , en longs habits de deuil ,  
 Sçait les cheveux épars gémir sur un cercueil.

Elle peint des Amans la joye & la tristesse ;

Flatte , menace , irrite , apaise une Maîtresse.

Mais pour bien exprimer ces caprices heureux ,

C'est peu d'être Poëte , il faut être amoureux.

Je hais ces vains Auteurs , dont la Muse forcée  
 M'entretient de ses feux , toujours froide & glacée ;

Qui s'affligent par art , & sous de sens rassis ,

S'érigent , pour rimer , en Amoureux transis.

Leurs transports les plus doux ne sont que phrases  
 vaines.

Ils ne sçavent jamais , que se charger de chaînes ;

Que benir leur martyre , adorer leur prison ,

Et faire quereller les Sens & la Raison.

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule ,

Qu'Amour dictoit les Vers , que soupairoit Tibule :

Ou que du tendre Ovide animant les doux sons ,

Il donnoit de son Art les charmantes leçons.

Il faut que le cœur seul parle dans l'Élégie,  
 L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,  
 Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,  
 Entretient dans ses Vers commerce avec les Dieux.  
 Aux Athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,  
 Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carrière;

Méne Achille sanglant au bord du Simois;  
 Ou fait fléchir l'Éteaut sous le joug de Louïs.  
 Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,  
 Elles'en va de fleurs dépouïller le Rivage:  
 Elle peint les Festins, les danses, & les Ris;  
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,  
 (1) *Qui mollement résiste, & par un doux caprice,  
 Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.*  
 Son stile impétueux souvent marche au hazard.  
 Chez elle un beau desordre est un effet de l'Art.  
 Loin ces Rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique

Garde dans ses fureurs un ordre didactique:  
 Qui chantant d'un Héros les progrès éclatans,  
 Maigres Historiens, suivront l'ordre des tems.  
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vûë.  
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit renduë;  
 Et que leur Vers exact, ainsi que Mézeray,  
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.  
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,  
 Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François:  
 Inventa du Sonnet les rigoureuses loix;

(1) *Horac., Lib. II. Od. 12.*

*Facili sœvitia negat*

*Quæ poscente magis gaudeat eripi.*

Voulut, qu'en deux Quatrains, de mesure pareille,  
La Rime avec deux sons frapât huit fois l'oreille;  
Et qu'ensuite, six Vers artistement rangez;  
Fussent en deux Tercets par le sens partagez:  
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:  
Lui-même en mesura le nombre & la cadence:  
Défendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,  
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.  
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.  
Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.  
Mais en vain mille Auteurs y pensent arriver:  
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.  
A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville,  
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.  
Le reste, aussi peu lû que ceux de Pelletier,  
N'a fait de chez Sercy qu'un faut chez l'Epicier.  
Pour enfermer son sens dans la borné prescrite,  
La mesure est toujours trop longue ou trop petite,  
L'Epigramme plus libre, en son tour plus borné,  
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné,  
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,  
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.  
Le Vulgaire éblouï de leur faux agrément,  
A ce nouvel apas courut avidement.  
La faveur du Public, excitant leur audace,  
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.  
Le Madrigal d'abord en fut envelopé.  
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.  
La Tragédie en fit ses plus chères délices.  
L'Elégie en orna ses douloureux caprices.  
Un Héros sur la Scene eut soin de s'en parer;  
Et sans Pointe un Amant n'osa plus soupirer. [les,  
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvel-



Fidelles à la Pointe, encore plus qu'à leurs Belle;  
Chaque mot eut toûjours deux visages divers.

La Prose la reçut aussi-bien que les Vers.

L'Avocat au Palais en hérissa son stile,

Et le Docteur en chaire en sema l'Evangile.

La Raïson outragée enfin ouvrit les yeux,

La chassa pour jamais des discours sérieux,

Et dans tous ces Ecrits, la déclarant infame,

Par grace, lui laissa l'entrée en l'Epigramme :

Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,

Roulât sur la pensée, & non pas sur les mots.

Ainsi de toutes parts les desordres cessèrent.

Toutefois à la Cour les Turlupins restèrent ;

Inspides Plaisans, Bouffons infortunez,

D'un jeu de mots grossiers partisans surannez.

Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine,

Sur un mot en passant ne jouë & ne badine,

Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :

Mais fuyez sur ce point un ridicule excès,

Et n'allez pas toûjours d'une pointe frivole

Aiguïser par la queuë une Epigramme folle.

    Tout Poëme est brillant de sa propre beauté.

Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.

La Ballade asservie à ses vieilles maximes,

Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

Le Madrigal plus simple, & plus noble en son tour,

Respire la douceur, la tendresse & l'amour.

    L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,

Arma la Vérité du Vers de la Satire.

Lucile le premier osa la faire voir :

Aux vices des Romains presenta le miroir :

Vengeà l'humble Vertu, de la Richesse altière,

Et l'honnête Homme à pié, du Faquin en litière.

**H**orace à cette aigreur mêla son enjoûment.

On ne fut plus ni fat ni sot impunément :

Et malheur à tout nom, qui propre à la censure,

Put entrer dans un Vers, sans rompre la mesure.

Perse en ses Vers obscurs, mais ferrez & pressans ;

Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,

Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Ses Ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,

Etincellent pourtant de sublimes beautés :

\* Soit que sur un Ecrit arrivé de Caprée,

Il brise de Séjan la Statuë adorée ;

† Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,

D'un Tiran soupçonneux, pâles adulateurs :

Ou que pouffant à bout la luxure Latine,

\* Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.

Ses Ecrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.

De ces Maîtres sçavans, disciple ingénieux,

Regnier seul parmi nous formé sur leurs modelles,

Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.

Heureux ! si ses discours, crains du chaste Lecteur,

Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;

Et si, du son hardi de ses rimes Cyniques,

Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Le Latin, dans les mots, brave l'Honnêteté.

Mais le Lecteur François veut être respecté.

Du moindre sens impur la liberté l'outrage,

Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Je veux dans la Satire un esprit de candeur,

Et fuïs un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce Poëme, en bons mots si fertile,

Le François né malin forma le Vaudeville,

Agréable Indifcret, qui, conduit par le chant,

\* Satire  
re 10.

† Satire  
4.

\* Satire  
6.

## 114 L'ART POËTIQUE.

Passé de bouche en bouche & s'accroît en marchant,  
La liberté Françoisé en ses Vers se déploie.  
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.  
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,  
Faire Dieu le sujet d'un bâdinage affreux.  
A la fin tous ces jeux, que l'Athéisme élève,  
Conduisent tristement le Plaisant à la Grève.  
Il faut, même en chansons, du bon sens & de l'art.  
Mais pourtant on a vû le vin & le hazard  
Inspirer quelquefois une Muse grossière,  
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.  
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,  
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.  
Souvent l'Auteur altier de quelque chansonnette,  
Au même instant prend droit de se croire Poëte.  
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.  
Il met tous les matins six Impromptus au net.  
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,  
Si bien-tôt imprimant ses sottes rêveries,  
Il ne se fait graver au devant du Recueil,  
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

\* Fa-  
meux  
Graveur.





### C H A N T   I I I .

**I**L n'est point de Serpent , ni de Monstre odieux ;  
 Qui par l'Art imité ne puisse plaire aux yeux.  
 D'un pinceau délicat , l'artifice agréable ,  
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.  
 Ainsi , pour nous charmer , la Tragédie en pleurs ,  
 D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs ;  
 D'Oreste parricide exprima les alarmes ;  
 Et pour nous divertir , nous arracha des larmes.

Vous donc , qui d'un beau feu pour le Théâtre  
 épris ,

Venez en Vers pompeux y disputer le prix ,  
 Voulez-vous sur la Scène étaler des Ouvrages ,  
 Où tout Paris en foule apporte ses suffrages ,  
 Et qui toujours plus beaux , plus ils sont regardez ,  
 Soient au bout de vingt ans encor redemandez ?  
 Que dans tous vos discours la Passion émuë ,  
 Aille chercher le cœur , l'échauffe , & le remuë.  
 Si d'un beau mouvement l'agréable fureur ,  
 Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur* ;  
 Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante ,  
 En vain vous étalez une Scène sçavante.  
 Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir  
 Un Spectateur , toujours paresseux d'applaudir ,  
 Et qui des vains efforts de votre Rhétorique ,  
 Justement fatigué , s'endort , ou vous critique.  
 Le secret est d'abord de plaire & de toucher.  
 Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.  
 Que dès les premiers Vers l'Action préparée ,

Sans peine, du Sujet aplanisse l'entrée.

Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,  
De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer ;

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,  
D'un divertissement me fait une fatigue.

J'aîmeroîs mieux encor qu'il déclinât son nom,

Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamennon :

Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,  
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le Lieu de la scène y soit fixe & marqué.

Un Rimeur sans péril, delà les Pyrénées,

Sur la scène en un jour renferme des années.

Là souvent le Héros d'un spectacle grossier,

Enfant au premier acte, est Barbon au dernier.

Mais nous, que la Raison à ses règles engage,

Nous voulons qu'avec art l'Action se ménage :

Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un seul Fait accompli

Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rempli.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Une merveille absurde est pour moi sans apas.

L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'ex-  
pose.

Les yeux en le voyant saîsîroient mieux la chose :

Mais il est des objets, que l'Art judicieux

Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux. [ne,

Que le trouble toujourns croissant de scène en scé-

A son comble arrivé, se débrouille sans peine.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,

Que lorsqu'en un sujet d'intrigue envelopé,

D'un secret tout à coup la vérité connue,

Change

Change tout, donne à tout une face imprévue.

(1) La Tragédie, informe & grossière en naissant  
 N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,  
 Et du Dieu des raisins entonnant les loüanges,  
 S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.  
 Là le vin & la joye éveillant les esprits,  
 Du plus habile Chantre un bouc étoit le prix.  
 Thespis fut le premier, qui barboüillé de lie,  
 Promena par les bourgs cette heureuse folie;  
 Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,  
 Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.  
 Eschyle dans le chœur jetta les personnages;  
 D'un masque plus honnête habilla les visages;  
 Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,  
 Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauffé.  
 Sophocle enfin donnant l'effort à son génie,  
 Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,  
 Interressa le Chœur dans toute l'Action,  
 Des Vers trop raboteux polit l'expression;  
 Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,  
 Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Chez nos dévots Ayeux, le Théâtre abhorré  
 Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.  
 De Pelerins, dit-on, une Troupe grossière

(1) Horace, *Art Poétique*, vs. 275.

Ignotum Tragicæ genus invenisse Camænz  
 Dicitur, & plaustris vexisse poemata Thespis:  
 Quz canerent, ageréntque perunçi fœcibus ora.

*Ibid.* vs. 220.

Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum.

vers 278.

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ  
 Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,  
 Et docuit nūquàmque loqui, nitique cothurno.

En public à Paris y monta la première ;  
 Et sottement zélée en sa simplicité ,  
 Joua les Saints , la Vierge , & Dieu par piété.  
 Le Sçavoir , à la fin dissipant l'ignorance ,  
 Fit voir de ce projet la dévotte imprudence.  
 On chassa ces Docteurs prêchans sans mission.  
 On vid renaitre Hector , Andromaque , Ilion.  
 Seulement , les Acteurs laissant le Masque antique ,  
 Le Violon tint lieu de Chœur & de Musique.

Bien-tôt l'Amour , fertile en tendres sentimens ,  
 S'empara du Théâtre , ainsi que des Romans.  
 De cette Passion la sensible peinture  
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.  
 Peignez donc , j'y consens , les Héros amoureux  
 Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.  
 Qu' Achille aime autrement que Thyrsis & Philéne.  
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne :  
 Et que l'Amour , souvent de remords combattu ,  
 Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des Héros de Roman suyez les petiteesses :  
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibles-  
 bleses. [ prompt.

(2) Achille déplairoit moins bouillant & moins  
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.  
 A ces petits défauts marquez dans sa peinture ,  
 L'esprit avec plaisir reconnoît la Nature.  
 Qu'il soit sur ce modèle en vos Ecrits tracé.  
 Qu' Agamemnon soit fier , superbe , intéressé.

(2) Horace , *Art Poétique* , v. 119.

Aut famam sequere , aut sibi convenientia finge  
 Scriptor , honoratum si forte reponis Achillem ,  
 Impiger , iracundus , inexorabilis , acer  
 Jura neget sibi nata , &c.

Que pour les Dieux Enée ait un respect austère.  
 Conservez à chacun son propre caractère.  
 Des Siècles, des Pays, étudiez les mœurs.  
 Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans \* Clélie,

L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie;

Et sous des noms Romains faisant notre portrait,

Peindre Caton galant, & Brutus dameret.

Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.

C'est assez qu'en courant la fiction amuse.

Trop de rigueur alors seroit hors de saison:

Mais la Scène demande une exacte raison.

L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau Personnage inventez-vous l'idée?

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,

Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.

Souvent, sans y penser, un Ecrivain qui s'aime,

Forme tous ses Héros semblables à soi-même.

Tout a l'humeur Gasconne, en un Auteur Gascon:

† Calprenède & Juba parlent du même ton. §

(3) La Nature est en nous plus diverse & plus sage.

Chaque Passion parle un différent langage.

La Colère est superbe, & veut des mots altiers.

L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

(4) Que devant Troïe en flammes Hécube desolée

(3) Ibid. vs. 105.

*tristitia mœstum*

*Vultum verba decet, iratum plena minarum:*

*Ludentem, lascivam, &c.*

(4) Vers. 95.

*Et Tragicus plerumque dolet sermone pedestri,*

*Telephus & Pelus, cum pauper & exsul uterque*

*Projicit ampullas & sesquipedalia verba,*

*Sic carat cor spectantis tetigisse querelâ.*

\* C'est le titre d'un Roman de Mademoiselle le Scudéry.

† Auteur de la Cléopâtre & Héros de Cléopâtre.



Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,  
Ni sans raison décrire, en quels affreux païs,

† *Sensé* Par sept bouches l'Euxin reçoit le Ténais. †  
*que Tra* Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles  
*gique,* Sont d'un Déclamateur, amoureux des paroles.  
*à rouds*  
 Sc. 1. Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.  
 Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.  
 Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit sa bouche,

Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le Théâtre, fertile en Censeurs pointilleux,  
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.  
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.  
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.  
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.  
C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.  
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie:  
Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie;  
Qu'en nobles sentimens il soit par tout fécond:  
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;  
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille:  
Qu'il coure dans ses Vers de merveille en merveille:  
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,  
De son Ouvrage en nous laisse un long souvenir.  
Ainsi, la Tragédie agit, marche, & s'explique.

D'un air plus grand encor la Poësie Epique,  
Dans le vaste recit d'une longue action,  
Se soutien par la Fable, & vit de fiction.  
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.  
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.  
Chaque Vertu devient une Divinité;  
Minerve est la Prudence & Vénus la Beauté.  
Ce n'est plus la vapeur qui produit le Tonnerre;

C'est Jupiter armé pour effrayer la Terre.

Un Orage terrible aux yeux des Matelots,

C'est Neptune en couroux, qui gourmande les flots.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse :

C'est une Nymphé en pleurs, qui se plaint de Narcisse.

Ainsi dans cet amas de nobles fictions,

Le Poëte s'égayé en mille inventions,

Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,

Et trouve sous sa main des fleurs toûjours écloses.

Qu'Enée & ses vaisseaux, par le vent écartez,

Soient aux bords Africains d'un orage emportez :

Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,

Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.

Mais que Junon, constante en son aversion, \*

Poursuive sur les flots les restes d'Ilion :

Qu'Eole, en sa faveur les chassant d'Italie,

Ouvre aux Vents mutinez les prisons d'Eolie :

Que Neptune en couroux s'élevant sur la mer,

D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,

Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache :

C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.

Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur,

La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur ;

Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide ;

Qu'un froid Historien d'une Fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos Auteurs déçus,

Bahissant de leurs Vers ces ornemens reçus,

Penfent faire agir Dieu, ses Saints & ses Prophetes,

Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes :

Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer :

N'offrent rien qu'Astraroth, Belzébuth, Lucifer.

De la foi d'un Chrétien les Mystères terribles

\* Voyez  
le 1. Li-  
vre de  
l'Enéide  
de Virgi-  
le.

222 L'ART POÉTIQUE.

D'ornemens égayez ne sont point susceptibles.  
L'Évangile à l'Esprit n'offre de tous côtés,  
Que pénitence à faire, & tourmens mérites:  
Et de vos fictions le mélange coupable,  
Même à ses vérités donne l'air de la Fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,  
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux,  
Qui de votre Héros veut rabaisser la gloire,  
Et souvent avec Dieu balance la victoire?  
Le Tasse, dira-t'on, l'a fait avec succès.  
Je ne veux point ici lui faire son procès:  
Mais quoique notre Siècle à sa gloire publie,  
Il n'eût point de son Livre illustré l'Italie,  
Si son sage Héros, toujours en oraison,  
N'eût fait que mettre enfin Sathan à la raison;  
Et si Renaud, Agant, Tancrede, & sa Maîtresse  
N'eussent de son sujet égaré la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet Chrétien,  
Un Auteur follement Idolâtre & Païen.  
Mais dans une profane & riante peinture,  
De n'oser de la Fable employer la figure;  
De chasser les Tritons de l'Empire des eaux,  
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,  
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,  
Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque;  
C'est d'un scrupule vain s'alarmer fottement,  
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.  
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence:  
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance:  
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:  
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main:  
Et par tout des discours, comme une idolâtrie,  
Dans leur faux zèle, iront chasser l'Allégorie.

Laiſſons-les ſ'applaudir de leur pieuſe erreur.  
 Mais pour nous banniſſons une vaine terreur.  
 Et fabuleux Chrétiens n'alloſns point dans nos ſon-  
 ges,

Du Dieu de Vérité, faire un Dieu de menſonges.  
 La Fable offre à l'Efprit mille agrémens divers,  
 Là tous les noms heureux ſemblent nez pour les  
 Vers,

Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idoménée,  
 Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Enée.  
 O ! le plaifant projet d'un Poëte ignorant,  
 Qui de tant de Héros va choiſir Childebrand !  
 D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre,  
 Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.

Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne laſſer ?  
 Faites choix d'un Héros propre à m'intéreſſer,  
 En valeur éclatant, en vertu magnifique.  
 Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroï-  
 que :

Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être ouïſ  
 Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre, ou Louïs ;  
 Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.  
 On ſ'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.  
 Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,  
 Remplit abondamment une Iliade entière.  
 Souvent trop d'abondance apauvrit la matière.

Soyez vif & preſſé dans vos Narrations.  
 Soyez riche & pompeux dans vos Descriptions.  
 C'eſt-là qu'il faut des Vers étaler l'élégance.  
 N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.

N'imites pas ce \* Fou, qui décrivant les mers,  
 Et peignant, au milieu de leurs Flots entr'ouverts, *mand.*

L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes Maîtres,

• Les poissons  
ébabis  
les regar-  
dent pas-  
ser Moi-  
se sauvé.  
Met pour le voir passer \* les poissons aux fenêtres.  
Peint le petit Enfant qui va, saute, revient,  
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.  
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vûe.  
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

(5) Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.

N'allez pas dès l'abord sur Pégase monté,

Criet à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,

*Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.* †

¶ Alaric, dont  
est Auteur M.  
de Scud.  
47.  
Que produira l'Auteur, après tous ces grands cris ?

La montagne en travail enfante une souris.

O ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,

Qui sans faire d'abord de si haute promesse,

Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,

*Je chante les combats, & cet Homme pieux,*

*Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,*

*Le premier aborda les champs de Lavinie.*

Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu :

Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,

Du destin des Latins prononcer les oracles,

De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens,

Et déjà les Césars dans l'Elysée errans.

(5) Horace, *Art Poétique*, vs. 136.

Nec sic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim.

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?

Parturient montes : nascetur ridiculus mus.

Quantò rectius hic, qui nil molitur ineptè !

Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem

Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat.

De Figures sans nombre égayez v<sup>o</sup>tre ouvrage.  
 Que toute y fasse aux yeux une riante image.  
 On peut être à la fois & pompeux & plaissant ;  
 Et je hais un Sublime ennuyeux & pesant.  
 J'aime mieux Arïoste, & ses fables comiques,  
 Que ces Auteurs toujours froids & mélancoliques,  
 Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire af-  
 front ;

Si les Graces jamais leur déroient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,  
 Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.  
 Son livre est d'agrément un fertile tresor.  
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or.  
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace,  
 Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.  
 Une heureuse chaleur anime ses discours.  
 Il ne s'égare point en de trop longs détours.  
 Sans garder dans ses Vers un ordre méthodique,  
 Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique :  
 Tout, sans faire d'aprêts, s'y prépare aisément.  
 Chaque Vers, chaque mot court à l'événement.  
 Aimez donc ses Ecrits, mais d'un amour sincère.  
 C'est avoir profité que de sçavoir s'y plaire.  
 Un Poëme excellent, où tout marche, & se suit,  
 N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.  
 Il veut du tems ; des soins ; & ce pénible Ouvrage  
 Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentissage.  
 Mais souvent parmi nous un Poëte sans art,  
 Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,  
 Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,  
 Fièrement prend en main la Trompette héroïque.  
 Sa Muse dérégée, en ses Vers vagabonds,  
 Ne s'éleve jamais que par sauts & par bonds ;

Et son feu , dépourvu de sens & de lecture ,  
 S'éteint à chaque pas , faute de nourriture.  
 Mais en vain le Public , prompt à le mépriser ,  
 De son mérite faux le vent de fabuser :  
 Lui-même applaudissant à son maigre génie ,  
 Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.  
 Virgile , au prix de lui , n'a point d'invention.  
 Homère n'entend point la noble fiction.  
 Si contre cet arrêt le siècle se rebelle ,  
 A la postérité d'abord il en appelle.  
 Mais attendant qu'ici le bon sens de retour ,  
 Ramène triomphans ses ouvrages au jour ,  
 Leurs tas au magasin cachez à la lumière ,  
 Combattent tristement les vers & la poussière.  
 Laissons-les donc entr'eux s'escrimer en repos ,  
 Et sans nous égarer suivons nôtre propos.

(6) Des succès fortunez du spectacle tragique,

Dans Athènes nâquit la Comédie antique.  
 Là , le Grec né mocqueur , par mille jeux plaisans ,  
 Distila le venin de ses traits médifans.  
 Aux accès insolens d'une bouffonne joye ,  
 La sagesse , l'esprit , l'honneur furent en proye ,  
 On vit , par le Public un Poëte avoué ,  
 S'enrichir aux dépens du mérite joué :

\* *Les Nuées , Comédie d'Aristophane.* Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées , \*  
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.  
 Enfin de la licence on arrêta le cours.  
 Le Magistrat , des loix emprunta le secours,

(6) *Ibid.* vs. 181.

Successit vetus his Comœdia , non sine multa  
 Laude ; sed in vitium libertas excidit & vim  
 Dignam lege regi : lex est accepta , corumpit  
 Turpiter obtinuit.

Et rendant par édit les Poëtes plus sages,  
 Défendit de marquer les noms ni les visages.  
 Le Théâtre perdit son antique fureur,  
 La Comédie apprit à rire sans aigreur,  
 Sans fiel & sans venin, sçût instruire & reprendre,  
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre  
 Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,  
 S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.  
 L'avare des premiers rit du tableau fidèle,  
 D'un avare souvent tracé sur son modèle;  
 Et mille fois un Fat finement exprimé,  
 Méconnut le Portrait sur lui même formé.

Que la nature donc soit vôtre étude unique,  
 Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.  
 Quiconque voit bien l'Homme, & d'un esprit pro-  
 fond,

De tant de cœurs cachez a pénétré le fond :  
 Qui sçait bien ce que c'est qu'un Prodiges, un Avare,  
 Un Honnête-homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,  
 Sur une Scène heureuse il peut les étaler,  
 Et les faire à pos yeux vivre, agir, & parler.  
 Presentez en par tout les images naïves :

Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.  
 La nature féconde en bizarres portraits,  
 Dans chaque ame est marquée à de différens traits.  
 Un geste la découvre, un rien la fait paroître :  
 Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître,

(7) Le tems qui change tout, change aussi nos hu-  
 meurs.

(7) *Ibid.* v. f. 156.

*Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores  
 Mobilibusque decor naturis, dandus & annis.*

*Régner a dit, Sat. V.*

*Chaque âge a ses humeurs, son goût, & ses plaisirs.*



Chaque Age a ses plaisirs , son esprit , & ses mœurs.

Un jeune Homme , toujours bouillant dans ses caprices ,

Est prompt à recevoir l'impression des vices ,

Est vain dans ses discours , volage en ses desirs ,

Rétif à la censure , & fou dans les plaisirs.

L'Age viril plus mûr inspire un air plus sage ,

Se pousse auprès des Grands , s'intrigue , se ménage ;

Contre les coups du Sort songe à se maintenir ;

Et loin dans le present regarde l'avenir.

La Vieillesse chagrine incessamment amasse :

Garde , non pas pour soi les tresors qu'elle entasse ;

Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé ;

Toujours plaint le present , & vante le passé ;

Inhabile aux plaisirs , dont la Jeunesse abuse ,

Blâmé en eux les douceurs , que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos Acteurs au hazard ,

(8) *Verf.* 161.

*Imberbis juvenis*

*Cereus in vitium flexi , monitoribus asper ,*

*Utilium tardus provisor , prodigus æris ,*

*Sublimis , cupidusque , & amata relinquere pernix*

*Conversis studiis , ætas , animusque virilis ,*

*Quærit opes & amicitias , inservit honori ;*

*Commisisse caver , quod mox mutare labore.*

*Multa senem circumveniunt incommoda , vel quod*

*Quærit & inventis , miser abstinet , ac timet uti ;*

*Vel quod res omnes timidè , gelidèque ministrat*

*Dilator , spe longus , iners , avidusque futuri ,*

*Difficilis , querulus laudator temporis acti*

*Se puero , censor calligatorque minorum , &c.*

*ne fortè seniles*

*Mandentur juveni partes , pueroque vigiles.*

Un Vieillard en jeune Homme , un jeune Homme  
en Vieillard.

Etudiez la Cour , & connoissez la Ville.

L'une & l'autre est toujours en modèles fertile.

C'est par là que Molière illustrant ses Ecrits ,

Peut-être de son Art eut remporté le prix :

Si , moins ami du Peuple , en ses doctes peintures ,

Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ,

Quitté , pour le bouffon , l'agréable & le fin ,

Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où \* Scapin s'enveloppe ,

Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

\* Comé.  
die de  
Molière.

Le Comique , ennemi des soupirs & des pleurs ,

N'admet point en ses Vers de tragiques douleurs :

Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place ,

De mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses Acteurs badinent noblement :

Que son nœud bien formé se dénouë aisément :

Que l'Action , marchant où la raison la guide ,

Ne se perde jamais dans une Scène vuide ;

Que son stile humble & doux se relève à propos :

Que ses discours par tout fertiles en bons mots ,

Soient pleins de passions finement maniées ;

Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.

Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.

Contemplez de quel air un Pere dans Térence

Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ,

De quel air cet Amant écoute ses leçons ,

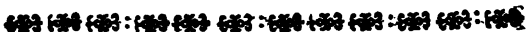
Et court chez sa Maitresse oublier ces chansons.

Ce n'est pas un portrait , une image semblable ;

C'est un Amant , un fils , un Pere véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable Auteur ,

Qui, sans se diffamer aux yeux du Spectateur,  
 Plait par la raison seule, & jamais ne la choque.  
 Mais pour un faux Plaisant, à grossière équivoque,  
 Qui pour me divertir, n'a que la saleté;  
 Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,  
 Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,  
 Aux Laquais assemblez jouer ses Mascarades.



## C H A N T I V.

**D**Ans Florence jadis vivoit un Médecin,  
 Sçavant hableur, dit-on, & célèbre assassin.  
 Lui seul y fit long-tems la publique misère.  
 Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,  
 Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.  
 L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.  
 Le rhume à son aspect se change en pleurésie;  
 Et par lui la migraine est bien-tôt phrénésie.  
 Il quitte enfin la Ville, en tous lieux détesté.  
 De tous ses Amis morts un seul Ami resté.  
 Le mène en sa maison de superbe structure.  
 C'étoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.  
 Le Médecin d'abord semble né dans cet Art.  
 Déjà de bâtimens parle comme Mansard.  
 D'un salon, qu'on élève, il condamne la face.  
 Au vestibule obscur il marque une autre place:  
 Approuve l'escalier tourné d'autre façon.  
 Son ami le conçoit, & mande son maçon.  
 Le maçon vient, écoute, approuve, & se corrige.  
 Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,  
 Notre Assassin renonce à son Art inhumain.

Et désormais la règle & l'équerre à la main,  
 Laissant de Galien la Science suspecte,  
 De méchant Médecin devient bon Architecte.  
 Son exemple est pour nous un précepte excellent  
 Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent,  
 Ouvrier estimé dans un Art nécessaire,  
 Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.  
 Il est dans tout autre Art des degrez différens.  
 On peut avec honneur remplir les seconds rangs.  
 Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,  
 Il n'est point de degrez du médiocre au pire.  
 Qui dit froid Ecrivain, dit détestable Auteur,  
 \* Boyer est à Pinchêne égal pour le Lecteur.  
 On ne lit guères plus Rampalle & Ménardiére,  
 Que Magnon, Du Souhait, Corbin & la Morlière.  
 Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:  
 Mais un froid Ecrivain ne fait rien qu'ennuyer.  
 J'aime mieux Bergerac \* & sa burlesque audace,  
 Que ces Vers où Motin se morfond & nous glace.  
 Ne vous enyvrez point des éloges flatteurs,  
 Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs  
 Vous donne en ces Réduits, prompts à crier, Mer-  
 veille!  
 Tel Ecrit recité se soutient à l'oreille,  
 Qui dans l'impression, au grand jour se montrant,  
 Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.  
 On sçait de cent Auteurs l'avanture tragique:  
 Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.  
 Ecoutez tout le monde, assidu consultant.  
 Un Fat quelquefois ouvre un avis important.  
 Quelques Vers toutefois qu'Apollon vous inspire,  
 En tous lieux aussi-tôt ne courez pas les lire.  
 Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,

\* Auteur  
 médiocre

\* Cyrano  
 Bergerac  
 Auteur  
 du Voyage  
 de la  
 Lune.

Qui de ses vains Ecrits lecteur harmonieux,  
 Abordé en recitant quiconque le saluë ;  
 Et poursuit de ses Vers les passans dans la ruë.  
 Il n'est Temple si saint, des Anges respecté,  
 Qui soit contre sa Muse un lieu de sureté.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,  
 Et souple à la Raison, corrigez sans murmure.  
 Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend,  
 Souvent de son orgueil un subtil ignorant,  
 Par d'injustes dégoûts combat toute une Pièce ;  
 Blâme des plus beaux Vers la noble hardiesse.  
 On a beau réfuter ses vains raisonnemens ;  
 Son esprit se complait dans ses faux jugemens ;  
 Et sa foible raison, de clarté dépourvûë,  
 Pense que rien n'échape à sa débile vûë.  
 Ses conseils sont à craindre ; & si vous les croyez,  
 Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.  
 Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,  
 Que la Raison conduise, & le Sçavoir éclaire,  
 Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher  
 L'endroit, que l'on sent foible, & qu'on se veut  
 cacher.

Lui seul éclaircira vos doutes ridicules :  
 De votre esprit tremblant lévera les scrupules.  
 C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux,  
 Quelquefois dans sa course un Esprit vigoureux  
 Trop resserré par l'Art, soit des règles prescrites,  
 Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.

\* P. Corneille se parfait Censeur se trouve rarement.

neille si célèbre  
 par ses  
 excellen-  
 ses Tra-  
 gédies.

Tel excelle à rimer qui juge sottement.

\* Tel s'est fait par ses Vers distinguer dans la Ville,

Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile,

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.

Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?  
 Qu'en sçavantes leçons votre Muse fertile  
 (1) Par tout joigne au plaissant le solide & l'utile.  
 Un Lecteur sage fuit un vain amusement,  
 Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre Ame & vos Mœurs , peintes dans vos  
 Ouvrages ,

N'offrent jamais de vous que de nobles images.  
 Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs ,  
 Qui de l'Honneur en Vers infâmes deserteurs ,  
 Trahissant la Vertu sur un papier coupable ,  
 Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes Esprits ,  
 Qui bannissant l'Amour de tous chastes Ecrits ,  
 D'un si riche ornement veulent priver la Scène :  
 Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimène.  
 L'Amour le moins honnête , exprimé chastement ,  
 N'excite point en nous de honteux mouvement.  
 Didon a beau gémir , & m'étaler ses charmes ;  
 Je condamne sa faute , en partageant ses larmes.

Un Auteur vertueux dans ses Vers innocens ,  
 Ne corrompt point le cœur , en chatoüillant les sens ;  
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.  
 Aimez donc la Vertu , nourrissez-en votre Ame.  
 En vain l'Esprit est plein d'une noble vigueur ;  
 Le Vers se sent toujours des bassesses du Cœur.  
 Fuyez sur tout , fuyez ces basses jalousies ,  
 Des vulgaires Esprits malignes phrénésies :  
 Un sublime Ecrivain n'en peut être infecté.

(1) *Ibid.* vs. 341.

Centuriz seniorum agitant expertia frugis , &c.  
 Omne tulit punctum , qui miscuit utile dulci ,  
 Lectorem delectando pariterque mponendo.

## 234 L'ART POÉTIQUE.

C'est un vice qui fuit la Médiocrté.

Du mérite éclatant cette sombre Rivale  
Contre lui, chez les Grands, incessamment cabale,  
Et sur les piés en vain tâchant de se hausser,  
Pour s'égalier à lui, cherche à le rabaïsser.  
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.  
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les Vers ne soient pas votre éternel emploi.

Cultivez vos amis, soyez homme de fol.

C'est peu d'être agréable & charmant dans un Livre:

Il faut sçavoir encore & converser & vivre.

Travaillez pour la Gloire, & qu'un sordide gain

Ne soit jamais l'objet d'un illustre Ecrivain.

Je sçai qu'un noble Esprit peut, sans honte & sans  
crime,

Tirer de son travail un tribut légitime:

Mais je ne puis souffrir ces Auteurs renommez,

Qui dégoûtent de gloire, & d'argent affamez,

Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,

Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.

Avant que la Raison, s'expliquant par la voix,

Eût instruit les Humains, eût enseigné des Loix:

Tous les Hommes suivoient la grossière Nature;

Dispersez dans les bois couroient à la pâture.

La Force tenoit lieu de Droit & d'Equité:

Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse

De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;

Rassembla les Humains dans les forêts épars,

Enferma les Citez de murs & de remparts;

De l'aspect du suplice effraya l'Insolence,

Et sous l'apui des Loix mit la foible Innocence.

Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers.

De là sont nez ces bruits reçûs dans l'Univers ,

(2) Qu'aux accens , dont Orphée emplit les monts  
de Thrace ,

Les Tigres amollis dépouïlloient leur audace :

Qu'aux acords d'Amphion les pierres se mouvoient ,

Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.

L'Harmonie , en naissant , produisit ces miracles ;

Depuis , le Ciel en Vers fit parler les Oracles ;

Du sein d'un Prêtre , ému d'une divine horreur ,

Apollon par des Vers exhala sa fureur.

Bien-tôt , ressuscitant les Héros des vieux âges ,

Homère aux grands exploits anima les courages.

Hésiode à son tour , par d'utiles leçons ,

Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.

En mille Ecrits fameux la Sagesse tracée ,

Fut , à l'aide des Vers , aux Mortels annoncée ;

Et par tout des esprits ses préceptes vainqueurs ,

Introduits par l'oreille , entrèrent dans les cœurs.

Pour tant d'heureux bienfaits , les Muses révérees

Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;

Et leur Art , attirant le culte des Mortels ,

A sa gloire en cent lieux vid dresser des Autels.

Mais enfin l'Indigence amenant la Basseffe ,

Le Parnasse oublia sa première noblesse.

Un vil Amour du gain , infectant les esprits ,

De mensonges grossiers souïlla tous les Ecrits ;

(2) *Ibid.* vs. 391.

Sylvestres homines sacer interpretæ Deorum

Cædibus & victu sædo deterruit Orpheus

Dictus ob hoc lenire tigres , rabidosque leones.

Dictus & Amphion Thebææ conditor arcis

Saxa movere sonò testudinis , & præce blandâ

Ducere quò vellet.



Et par tout enfantant mille Ouvrages frivoles,  
Trafiqua du discours, & vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.  
Si l'or seul a pour vous d'invincibles apas,  
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.  
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la Richesse.  
Aux plus sçavans Auteurs, comme aux plus grands  
Guerriers,

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

(3) Mais, quoi ? dans la difette une Muse affamée  
Ne peut, dira-t'on, subsister de fumée.  
Un Auteur, qui pressé d'un besoin importun,  
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,  
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.  
Horace a bû son faoul, quand il voit les Ménades  
Et libre du fouci qui trouble Colletet,  
N'attend pas, pour dîner, le succès d'un Sonnet.  
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce  
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.  
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux  
Arts

D'un Astre favorable éprouvent les regards :  
Où d'un Prince éclairé la sage prévoyance  
Fait par tout au Mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa Gloire à tous vos Nourrissans.  
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos  
leçons.

Que Corneille, pour lui, rallumant son audace,

(3) *Juvenal. Satire VII. vs. 59.*

Neque enim cautare sub antro  
Pierio, thyrsumve potest contingere sana  
Paupertas, atque aris inops, quo nocte diéque  
Corpus eget. Satur est, cum clamat Horatius, esoc

Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.  
 Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,  
 De ses Héros sur lui forme tous les tableaux.  
 Que de son nom, chanté par la bouche des Belles,  
 Benferade en tous lieux amuse les ruelles.  
 Que Segrais dans l'Eglogue, en charme les forêts.  
 Que pour lui l'Epigramme aiguise tous ses traits.  
 Mais quel heureux Auteur, dans une autre Enéide,  
 Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?  
 Quelle sçavante Lyre au bruit de ces exploits,  
 Fera marcher encor les rochers & les bois :  
 Chantera le Batave éperdu dans l'orage,  
 Soi-même se noyant pour sortir du naufrage :  
 Dira les bataillons sous Mastricht enterrez,  
 Dans ces affreux assauts du Soleil éclairez ?

Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle  
 Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.  
 Déjà Dole & Salins sous le joug ont ployé.  
 Befançon fume encor sur son Roc foudroyé.  
 Où sont ces grands Guerriers, dont les fatales Li-  
 gues

Devoient à ce torrent oposer tant de digues ?  
 Est-ce encore, en fuyant, qu'ils pensent l'arrêter,  
 Fiers du honteux honneur d'avoir sçu l'éviter ?  
 Que de remparts détruits ! que de Villes forcées !  
 Que de moissons de gloire en courant amassées !

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos trans-  
 ports.

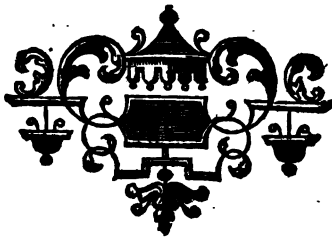
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la Satire,  
 N'ose encor manier la Trompette & la Lyre :  
 Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,  
 Vous animer du moins de la voix & des yeux :

1 238 L'ART POËTIQUE.

Vous offrir ces leçons , que ma Muse au Parnasse  
Raporta , jeune encor , du commerce d'Horace :  
Seconder votre ardeur , échauffer vos Esprits ,  
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.  
Mais aussi pardonnez , si , plein de ce beau zèle ,  
De tous vos pas fameux observateur fidelle ,  
Quelquefois du bon or je sépare le faux ;  
Et des Auteurs grossiers j'attaque les défauts :  
Censeur un peu fâcheux , mais souvent nécessaire ,  
Plus enclin à blâmer , que sçavant à bien faire.

*Fin de l'Art Poétique.*



LE

LUTRIN,

*POÈME HEROÏ-COMIQUE.*

240

AVIS



## AVIS AU LECTEUR.

**I**L seroit inutile maintenant de nier que le Poëme suivant a été composé à l'occasion d'un différend assez léger, qui s'émut dans une des plus célèbres Eglises de Paris, entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction : & tous les Personnages y sont non-seulement inventez, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette Eglise, dont la plupart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce Poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un Prodiges ne s'avise guères de s'offenser de voir rire d'un Avaré, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je

*fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une es-  
 pèce de défi qui me fut fait en riant par feu Monsieur  
 le Premier Président de LAMOIGNON, qui est celui  
 que j'y peins sous le nom d'ARISTE. Ce détail, à  
 mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirois  
 me faire un trop grand tort, si je laissois échapper cet-  
 te occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce  
 grand Personnage, durant sa vie, m'a honoré de son  
 amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que  
 mes Satires faisoient le plus de bruit; & l'accès obli-  
 géant, qu'il me donna dans son illustre Maison, fit  
 avantageusement mon apologie contre ceux qui vou-  
 loient m'accuser alors de libertinage & de mauvaises  
 mœurs. C'étoit un Homme d'un sçavoir étonnant, &  
 passionné admirateur de tous les bons Livres de l'An-  
 tiquité; & c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir  
 mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des  
 Anciens. Comme sa piété étoit sincère, elle étoit aussi  
 fort gaye, & n'avoit rien d'embarrassant. Il ne s'es-  
 frayoit point du nom de Satires que portoit ces Ou-  
 vrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Au-  
 teurs attaquez. Il me loua même plusieurs fois d'avoir  
 purgé, pour ainsi dire, ce genre de Poësie de la saleté,  
 qui lui avoit été jusqu'alors comme affectée. J'eus*

donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appella à tous ses plaisirs & à tous ses divertissemens , c'est-à-dire , à ses lectures & à ses promenades. Il me favorisa même quelquefois de sa plus étroite confiance, & me fit voir à fond son ame entière. Et que n'y vis-je point ! Quel trésor surprenant de probité & de justice ! quel fonds inépuisable de piété & de zèle ! Bien que sa vertu jettât un fort grand éclat au dehors , c'étoit toute autre chose au dedans ; & on voyoit bien qu'il avoit soin d'en tempérer les rayons , pour ne pas blesser les yeux d'un siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincèrement épris de tant de qualitez admirables ; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi , j'eus aussi pour lui une très-forte attache. Les soins , que je lui rendis , ne furent mêlez d'aucune raison d'intérêt mercenaire ; & je songeai bien plus à profiter de sa conversation que de son crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en son plus haut point , & le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes si dignes de vivre soient si-tôt enlevez du monde , tandis que des misérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ? Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste : car je sens que si je continuois à en par-



244 AVIS AU LECTEUR.

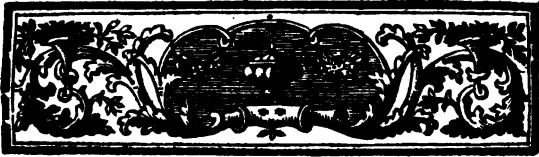
*ber, je ne pourrois m'empêcher de mouïller peut-être de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaisanterie.*

---

A R G U M E N T.

**L**E Tresorier remplit la première Dignité du Chapitre, dont il est ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Episcopat: Le Chantre remplit la seconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le Chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit presque tout entier. Il le fit ôter. Le Tresorier voulut le faire remettre. De là, arriva une dispute, qui fait le sujet de ce Poëme.





# LE LUTRIN.

POEME HEROI-COMIQUE.



## CHANT PREMIER.



**J**E chante les combats , & ce Prélat terrible,  
 Qui par ses longs travaux, & sa force invincible

Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur ,  
 Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.  
 C'est en vain que le Chantre abusant d'un faux titre,  
 Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre :  
 Ce Prélat sur le banc de son Rival altier,  
 Deux fois, le reportant, l'en couvrit tout entier.  
 Muse , redi-moi donc , quelle ardeur de vengeance,

De ces Hommes sacrez rompit l'intelligence,  
 Et troubla si long-tems deux célèbres Rivaux.  
 (1) Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots ?  
 Et toi , fameux Héros , dont la sage entreinise

(1) *Virgile, Æneide, Liv. I.*  
 Tanta ne animis cœlestibus ira.

De ce Schisme naissant débarrassa l'Eglise;  
 Vien d'un regard heureux animer mon projet,  
 Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,  
 Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.  
 Ses Chanoines vermetts, & brillans de santé,  
 S'engraissoient d'une longue & sainte oisiveté.  
 Sans fortir de leurs lits plus doux que leurs her-  
 mines,

Ces pieux fainéans faisoient chanter Matines;  
 Veilloient à bien dîner, & laissoient en leur lieu  
 A des Chantres gagez le soin de louer Dieu.  
 Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,  
 Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,  
 Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,  
 S'arrêta près d'un arbre au pié de son Palais.  
 Là, d'un œil attentif, contemplant son Empire,  
 A l'aspect du Tumulte, Elle même s'admire.  
 Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,  
 Accourir à grands flots ses fidelles Normans.  
 Elle y voit aborder le Marquis, la Comtesse,  
 Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse;  
 Et par tout des Plaideurs les escadrons épars,  
 Faire autour de Thémis flotter ses étendars.  
 Mais une Eglise seule à ses yeux immobile,  
 Garde au sein du tumulte une assiette tranquile.  
 Elle seule la brave; elle seule aux procès  
 De ses paisibles murs veut défendre l'accès.  
 La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,  
 Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.  
 Sa bouche se remplit d'un poison odieux,  
 Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi ! dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,  
 J'aurai pû jusqu'ici brôûiller tous les Chapitres,  
 Diviser Cordeliers, Carmes & Célestins !  
 J'aurai fait soutenir un Siège aux Augustins !  
 Et cette Eglise seule, à mes ordres rebelle,  
 Nourrira dans son sein une paix éternelle !  
 Suis-je donc la Discorde ? & parmi les Mortels,  
 Qui voudra désormais encenser mes Autels ?

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme :  
 Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme,  
 Elle peint de bourgeons son visage guerrier,  
 Et s'en va de ce pas trouver le Tresorier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée,  
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée.  
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,  
 En défendent l'entrée à la clarté du jour.  
 Là, parmi les douceurs d'un tranquile silence,  
 Règne sur le duvet une heureuse indolence.  
 C'est-là que le Prélat muni d'un déjeuner,  
 Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.  
 La Jeunesse en sa fleur brille sur son visage,  
 Son menton sur son sein descend à double étage :  
 Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,  
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La Déesse en entrant, qui voit la nape mise,  
 Admire un si bel ordre & reconnoît l'Eglise ;  
 Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,  
 Au Prélat sommeillant, elle adresse ces mots :  
 Tu dors ? Prélat, tu dors ? & là-haut à ta place,  
 Le Chantre aux yeux du Chœur étale son audace,  
 Chante les *Oremus*, fait des Processions,  
 Et répand à grands flots les bénédictions.

Tu dors ? attends-tu donc, que sans bulle & sans titre

Il te ravisse encor le Rochet & la Mitre ?  
 Sors de ce lit oïseux , qui te tient attaché ,  
 Et renonce au repos , ou bien à l'Evêché.

Elle dit , & du vent de sa bouche profane ,  
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane .  
 Le Prélat se réveille , & plein d'émotion  
 Lui donne toutefois la bénédiction.

Tel qu'on voit un Taureau , qu'une Guépe en furie ,  
 A piqué dans les flancs , aux dépens de sa vie ;  
 Le superbe animal , agité de tourmens ,  
 Exhale sa douleur en longs mugissemens.

Tel le fougueux Prélat , que ce songe épouvante ,  
 Querelle en se levant & Laquais & Servante :  
 Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur ,  
 Même avant le dîner , parle d'aller au Chœur ;  
 Le prudent Gilotin , son Aumônier fidelle ,  
 En vain par ses conseils sagement le rapelle :  
 Lui montre le péril : Que midi va sonner.  
 Qu'il va faire , s'il sort , refroidir le dîner.

Quelle fureur , dit-il , quel aveugle caprice ,  
 Quand le dîner est prêt , vous appelle à l'Office ?  
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat.  
 Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?  
 A quoi bon ce dégoût , & ce zèle inutile ?  
 Est il donc pour jeûner Quatre-Tems , ou Vigile ?  
 Reprenez vos esprits , & souvenez-vous bien ,  
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin , & ce Ministre sage  
 Sur table , au même instant , fait servir le potage.  
 Le Prélat voit la soupe , & plein d'un saint respect  
 Demeure quelque tems muet à cet aspect.  
 Il cède , il dine enfin : mais toujours plus farouche ,  
 Les morceaux trop hâtez se pressent dans sa bouche.

Gilotin en gémit , & sortant , de fureur  
 Chez tous ses Partifans va semer la terreur.  
 On voit courir chez lui leurs troupes éperduës :  
 Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës ;  
 Quand le Pygmée altier , redoublant ses efforts ,  
 De l'Hébre ou du Strymon vient d'ocuper les bords.  
 A l'aspect imprévu de leur foule agréable ,  
 Le Prêlat radouci veut se lever de table.  
 La couleur lui renaît , sa voix change de ton.  
 Il fait par Gilotin rapporter un jambon.  
 Lui-même le premier , pour honorer la troupe ,  
 D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe :  
 Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant ,  
 La cruche au large ventre est vuide en un instant ,  
 Si-tôt que du Nectar la troupe est abreuvée ,  
 On dessert : & soudain la nape étant levée ,  
 Le Prêlat , d'une voix conforme à son malheur ,  
 Leur confie en ces mots sa trop juste douleur.

Illustres compagnons de mes longues fatigues ,  
 Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues ,  
 Et par qui , maître enfin d'un Chapitre insensé ,  
 Seul à *Magnificat* je me vois encensé.  
 Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'ou-  
 trage :

Que le Chantre à vos yeux détruise votre ouvrage ;  
 Usurpe tous mes droits , & s'égalant à moi ,  
 Donne à votre Lutrin & le ton & la loi ?  
 Ce matin même encor , ce n'est point un mensonge ,  
 Une Divinité me l'a fait voir en songe ,  
 L'insolent , s'emparant du fruit de mes travaux ,  
 A prononcé pour moi le *Benedicat vos*.  
 Oüi , pour mieux m'égorger , il prend mes propres  
 armes.

Le Prélat à ces mots verse un torrent de larmes :  
 Il veut , mais vainement , poursuivre son discours.  
 Ses sanglots redoublez en arrêtent le cours.  
 Le zélé Gilotin , qui prend part à sa gloire ,  
 Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire ;  
 Quand Sidrac , à qui l'âge allonge le chemin ,  
 Arrive dans la chambre un bâton à la main.  
 Ce Vieillard dans le Chœur a déjà vû quatre âges :  
 Il sçait de tous les tems les différens usages :  
 Et son rare sçavoir , de simple Marguillier ,

*\* C'est celui qui a soin des Chapres & de la Ciro.* L'éleva par degrez au rang de Chévécier. \*

A l'aspect du Prélat qui tombe en défaillance ,  
 Il devine son mal , il se ride , Il s'avance ,  
 Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs ,  
 Laisse au Chantre , dit-il , la tristesse & les pleurs ,  
 Prélat , & pour sauver tes droits & ton empire ,  
 Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.  
 Vers cet endroit du Chœur , où le Chantre orgueilleux

Montre , assis à ta gauche , un front si sourcilieux ,  
 Sur ce rang d'ais ferrez , qui forment sa cloture ,  
 Fut jadis un Lutrin d'inégale structure ,  
 Dont les flancs élargis , de leur vaste contour  
 Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.  
 Derrière ce Lutrin , ainsi qu'au fond d'un antre ,  
 A peine sur son banc on discernoit le Chantre ;  
 Tandis qu'à l'autre banc , le Prélat radieux ,  
 Découvert au grand jour attiroit tous les yeux :  
 Mais un Démon , fatal à cette ample machine ,  
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine ,  
 Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le Destin ,  
 Fit tomber à nos yeux le Pupitre un matin.

J'ens beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :  
 Il fallut l'emporter dans notre Sacristie,  
 Où depuis trente hivers sans gloire enseveli,  
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.  
 Enten-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquile  
 Viendra d'un crêpe noir enveloper la Ville,  
 Il faut que trois de nous sans tumulte & sans bruit,  
 Partent à la faveur de la naissante nuit,  
 Et du Lutrin rompu réunissant la masse,  
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.  
 Si le Chantre demain ose le renverser,  
 Alors de cent Arrêts tu le peux terrasser.  
 Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,  
 Abîme tout plutôt; c'est l'esprit de l'Eglise.  
 C'est par là qu'un Prélat signale sa vigueur.  
 Ne borne pas ta gloire, à prier dans un Chœur.  
 Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage :  
 Mais dans Paris, plaidons : c'est là notre partage.  
 Tes bénédictions dans le trouble croissant,  
 Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :  
 Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,  
 Les reprendre à ses yeux, & le benir lui-même.

Ce Discours aussi-tôt frappe tous les esprits ;  
 Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.  
 Il veut que sur le champ, dans la troupe on choisisse  
 Les trois que Dieu destine à ce pieux office.  
 Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.  
 Le sort, dit le Prélat, vous servira de Loi.  
 Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.  
 Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.  
 Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracez,  
 Sont au fond d'un bonnet par billets entassez.  
 Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,



Guillaume, enfant de Chœur, prête sa main novice,  
 Son front nouveau tondu, symbole de candeur,  
 Rougit en aprochant d'une honnête pudeur.  
 Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë,  
 Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.  
 Il tourne le bonnet. L'Enfant tire; & Brontin  
 Est le premier des noirs qu'apporte le Destin.  
 Le Prélat en conçoit un favorable augure,  
 Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.  
 On se tait, & bien tôt on voit paroître au jour  
 Le nom, le fameux nom du Perruquier l'Amour.  
 Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,  
 Est l'unique souci d'Anne sa Perruquière.  
 Ils s'adorent l'un & l'autre : & ce couple charmant  
 S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement.  
 Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage  
 L'Official a joint le nom de mariage.  
 Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier,  
 Et son courage est peint sur son visage altier.  
 Un des noms reste encore, & le Prélat par grace  
 Une dernière fois les broüille & les reffasse.  
 Chacun croit que son nom est le dernier des trois.  
 Mais que ne dis tu point, ô puissant Porte-croix,  
 Boirude, Sacristain, cher apui de ton Maître,  
 Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître ?  
 On dit que ton front jaune, & ton teint sans couleur,  
 Perdît en ce moment son antique pâleur;  
 Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guer-  
 rière,  
 Pour sauter au plancher, fit deux pas en arrière.  
 Chacun benit tout haut l'Arbitre des Humains,  
 Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.  
 Aussi tôt on se lève; & l'Assemblée en foule,

Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.

Le Prêlat resté seul calme un peu son dépit,  
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.



## C H A N T I I.

Cependant cet Oiseau qui prône les merveilles,  
Ce monstre composé de bouches & d'oreilles,  
Qui sans cesse volant de climats en climats,  
Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne-sçait pas.  
La Renommée enfin, cette prompte Courrière,  
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquière;  
Lui dit que son Epoux, d'un faux zèle conduit,  
Pour placer un Lutrín doit veiller cette nuit.  
A ce triste recit tremblante, desolée,  
Elle accourt l'œil en feu, la tête échévelée,  
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer:  
Oses-tu bien encor, Traître, dissimuler,  
Dit-elle? & ni la foi que ta main m'a donnée,  
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hyménée,  
Ni ton Epouse enfin toute prête à périr,  
Ne sçauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?  
Perfide, si du moins, à ton devoir fide'le,  
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle;  
L'espoir du juste gain, consolant ma langueur,  
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.  
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise  
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise?  
Où vas-tu, cher Epoux? Est-ce que tu me fuis?  
As-tu donc oublié tant de si douces nuits?  
Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes?

Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,  
 Si mon cœur, de tout tems facile à tes desirs,  
 N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;  
 Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,  
 Je n'ai point exigé ni fermens ni promesses ;  
 Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,  
 Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette Amante enflamée  
 Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.  
 Son Epoux s'en émeut, & son cœur éperdu  
 Entre deux passions demeure suspendu ;  
 Mais enfin rapelant son audace première,  
 Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fière,  
 Je ne veux point nier les solides bienfaits,  
 Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits :  
 Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,  
 Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.  
 Mais ne présume pas, qu'en te donnant ma foi,  
 L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.  
 S'il le Ciel en mes mains eût mis ma destinée,  
 Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hyménée :  
 Et sans nous oposer ces devoirs prétendus,  
 Nous goûterions encor des plaisirs défendus.  
 Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre ;  
 Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre ;  
 Et toi-même, donnant un frein à tes desirs,  
 Rafferme ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.  
 Que te dirai-je enfin ? c'est le Ciel qui m'appelle.  
 Une Eglise, un Prélat m'engage en sa querelle.  
 Il faut partir ; j'y cours. Dissipe tes douleurs,  
 Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.  
 Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée,  
 Demeure le teint pâle, & la vûë égarée :

La force l'abandonne , & sa bouche trois fois  
Voulant le rapeler , ne trouve plus de voix.  
Elle fuit , & de pleurs inondant son visage ,  
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage.  
Mais d'un bouge prochain , accourant à ce bruit ,  
Sa servante Alizon la ratrape & la fuit.

Les ombres cependant , sur la Ville épanduës ,  
Du faite des maisons descendent dans les ruës :  
Le souper hors du Chœur chasse les Chapelains ,  
Et de Chantres bûvans les cabarets sont pleins.  
Le redouté Brontin , que son devoir éveille ,  
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille ,  
D'un vin dont Gilotin , qui sçavoit tout prévoir ,  
Au sortir du Conseil eut soin de le pourvoir :  
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude ;  
Il est bien-tôt suivi du Sacristain Boirude ,  
Et tous deux , de ce pas , s'en vont avec chaleur  
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.  
Partons , lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre ,  
Dans les eaux s'éteignant , va faire place à l'ombre.  
D'où vient ce noir chagrin , que je lis dans tes yeux ?  
Quoi ! le Pardon sonnante te retrouve en ces lieux ?  
Où donc est ce grand cœur , dont tantôt l'allegresse  
Sembloit du Jour trop long accuser la paresse ?  
Marche , & suis-nous du moins où l'Honneur nous  
attend.

Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.  
Aussi-tôt de longs clous il prend une poignée :  
Sur son épaule il charge une lourde coignée :  
Et derrière son dos , qui tremble sous le poids ,  
Il attache une scie en forme de carquois.  
Il fort au même instant ; il se met à leur tête.

A suivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apprête.  
 Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.  
 Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.  
 La Lune, qui du Ciel voit leur démarche aitière,  
 Retire en leur faveur sa paisible lumière.  
 La Discorde en sourit, & les suivant des yeux,  
 De joye, en les voyant, pousse un cri dans les Cieux.  
 L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déesse,  
 Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.  
 C'est-là qu'en un dortoir elle fait son séjour.  
 Les Plaisirs non chalans solâtrent à l'entour.  
 L'un patrit dans un coin l'embonpoint des Chanoï-  
 nes;

L'autre broie en riant le vermillon des Moines :  
 La Volupté la sert avec des yeux dévots,  
 Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.  
 Ce soir plus que jamais, en vain il les redouble.  
 La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.  
 Quand la Nuit, qui déjà va tout enveloper,  
 D'un funeste recit vient encor la fraper :  
 Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.  
 Aux piez des murs sacrez d'une Sainte Chapelle  
 Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,  
 Marcher à la faveur de ses voiles épais.  
 La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.  
 Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,  
 Qui doit y soulever un peuple de mutins.  
 Ainsi le Ciel l'écrit au Livre des Destins.

A ce triste Discours, qu'un long soupir achève  
 La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,  
 Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,  
 Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt  
 fois.

O Nait, que m'as-tu dit ? Quel Démon sur la Terre  
 Souffle dans tous les cœurs la fatigué & la guerre ?  
 Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,  
 Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,  
 S'endormoient sur le trône, & me servant sans honte  
 Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou  
 d'un Comte ?

Aucun soin n'aprochoit de leur paisible Cour.  
 On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.  
 Seulement au printems, quand Flore dans les plaines  
 Faisoit taire des Vents les bruyantes haleines,  
 Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquile & lent,  
 Promenoient dans Paris le Monarque indolent.  
 Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable  
 A placé sur leur Trône un Prince infatigable.  
 Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :  
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses Exploits.  
 Rien ne peut atrêter sa vigilante audace.  
 L'Été n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.  
 J'entens à son seul nom tous mes Sujets frémir.  
 En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;  
 Loin de moi son courage entraîné par la gloire,  
 Ne se plait qu'à courir de victoire en victoire.  
 Je me fatiguerois, à te tracer le cours  
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.  
 Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile  
 Que l'Eglise du moins m'assuroit un azile.  
 Mais en vain j'espérois y régner sans effroi :  
 Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.  
 Par mon exil honteux la Trape est anoblie.  
 J'ai vû dans saint Denis la réforme établie.  
 Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux ;  
 Et la Régie déjà se remet dans Clairvaux,

Citeaux dormoit encore , & la Sainte Chapelle  
 Confervoit du vieux tems l'oifiveté fidelle ;  
 Et voici qu'un Lutrin prêt à tout renverfer ,  
 D'un féjour fi chéri vient encor me chaffer.  
 O toi , de mon repos compagne aimable & sombre ,  
 A de fi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?  
 Ah ! Nuit , fi tant de fois , dans les bras de l'Amour ,  
 Je t'admis aux plaisirs que je cachois au jour ,  
 Du moins ne permets pas . . . . La Mollesse opressée  
 Dans fa bouche à ce mot sent fa langue glacée ,  
 Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,  
 Soupire , étend les bras , ferme l'œil , & s'endort.



### C H A N T I I I.

**M**A IS la Nuit auffi-tôt , de fes ailes affreufes ,  
 Couvre des Bourguignons les campagnes v  
 neufes ,  
 Revôle vers Paris , & hâtant fon retour ,  
 Déjà de Montlhéri voit la fameufe Tour.  
 Ses murs , dont le fommet se dérobe à la vuë ,  
 Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nuë ,  
 Et prefentant de loin leur objet ennuyeux ,  
 Du Paffant qui le fuit , semblent fuivre les yeux.  
 Mille oifeaux effrayans , mille corbeaux funèbres ,  
 De ces murs defertez habitent les ténèbres.  
 Là depuis trente hivers un Hibou retiré  
 Trouvoit contre le jour un refuge affuré.  
 Des defaftres fameux ce Meflager fidelle  
 Sçait toujours des malheurs la première nouvelle ;  
 Et tout prêt d'en femer le préfage odieux ,

Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.  
 Aux cris, qu'à son abord, vers le Ciel il envoie,  
 Prend tous ses Voisins attristez de sa joie.  
 La plaintive Progné de douleur en frémit :  
 Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.  
 Sui-moi, lui dit la Nuit. L'Oiseau plein d'allegresse  
 Reconnoit à ce ton la voix de sa Maitresse.  
 Il la fuit : & tous deux, d'un cours précipité,  
 De Paris à l'instant abordent la Cité.  
 Là s'élançant d'un vol, que le vent favorise,  
 Ils montent au sommet de la fatale Eglise.  
 La Nuit baisse la tête, & du haut du clocher  
 Observe les Guerriers, les regarde marcher.  
 Elle voit le Barbier, qui d'une main légère,  
 Tient un verre de vin, qui rit dans la fougère :  
 Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,  
 Célébrer en beuvant, Gilotin & Bacchus.  
 Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abusée  
 Se promet dans mon ombre une victoire aisée.

Mais allons, il est tems qu'ils connoissent la Nuit,  
 A ces mots regardant le Hibou qui la fuit,  
 Elle perce les murs de la voute sacrée ;  
 Jusqu'en la Sacristie elle s'ouvre une entrée,  
 Et dans le ventre creux du Pupitre fatal  
 Va placer de ce pas le sinistre Animal.

Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace  
 Du Palais cependant passent la grande place :  
 Et suivant de Bacchus les auspices sacrez,  
 De l'auguste Chapelle ils montent les degrez.  
 Ils atteignoient déjà le superbe Portique,  
 Où Ribou le Libraire, au fond de sa boutique,  
 Sous vingt fidelles clés, garde & tient en dépôt,  
 L'amas toujours entier des Ecrits de Haynaut.



Quand Boirude , qui voit que le péril approche ,  
 Les arrête , & tirant un fusil de sa poche ,  
 Des veines d'un caillou , qu'il frappe au même instant ,  
 Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant :  
 Et bien-tôt au brazier d'une mèche enflammée ,  
 Montre , à l'aide du souffre , une cire allumée.  
 Cet Astre tremblotant , dont le jour les conduit ,  
 Est pour eux un Soleil au milieu de la nuit.  
 Le Temple à sa faveur est ouvert par Boirude .  
 Ils passent de la Nef la vaste solitude ,  
 Et dans la Sacristie entrant , non sans terreur ,  
 En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.  
 C'est-là que du Lutrin gît la machine énorme .  
 La troupe quelque-tems en admire la forme .  
 Mais le Barbier , qui tient les momens précieux :  
 Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux ,  
 Dir-il , le tems est cher , portons-le dans le Temple .  
 C'est-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple ,  
 Et d'un bras , à ces mots , qui peut tout ébranler ,  
 Lui-même , se courbant , s'apprête à le rouler .  
 Mais à peine il y touche , ô prodige incroyable !  
 Que du Pupitre fort une voix effroyable .  
 Brontin en est ému , le Sacristain pâlit ,  
 Le Perruquier commence à regretter son lit .  
 Dans son hardi projet toutefois il s'obstine :  
 Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine .  
 L'Oiseau fort en courroux , & d'un cri menaçant  
 Achève d'étonner le Barbier frémissant .  
 De ses ailes dans l'air secouant la poussière ,  
 Dans la main de Boirude il éteint la lumière ;  
 Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :  
 Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus .  
 Sous leurs-corps tremblotans leurs genoux s'affoi-  
 blissent :

D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;  
 Et bien-tôt , au travers des ombres de la nuit ,  
 Le timide Escadron se dissipe & s'enfuit.

Ainsi , lorsqu'en un coin , qui leur tient lieu d'azile ,  
 D'Ecoliers libertins une troupe indocile ,  
 Loin des yeux d'un Préfet au travail assidu ,  
 Va tenir quelquefois un Breelan défendu :  
 Si du veillant Argus la figure effrayante ,  
 Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se presente ,  
 Le jeu cesse à l'instant , l'azile est deserté ,  
 Et tout fuit à grans pas le Tyran redouté.

La Discorde , qui voit leur honteuse disgrâce ,  
 Dans les airs cependant tonne , éclate , menace ,  
 Et malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacez ,  
 S'apprête à réunir ses Soldats dispersez.

Aussi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image :  
 Elle ride son front , allonge son visage ,  
 Sur un bâton noüeux laisse courber son corps ,  
 Dont la Chicane semble animer les ressorts ;  
 Prend un cierge en sa main , & d'une voix cassée ,  
 Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.

Lâctres , où fuyez-vous ? Quelle peur vous abbat ?  
 Aux cris d'un vil Oiseau vous cédez sans combat ?  
 Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?  
 Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace ?  
 Que feriez-vous , hélas ! si quelque exploit nouveau  
 Chaque jour , comme moi , vous traînoit au Barreau ?  
 S'il faloit sans amis brigant une audience ,  
 D'un Magistrat glacé soutenir la presence :  
 Ou d'un nouveau procès hardi Solliciteur ,  
 Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur ?  
 Croyez-moi , mes Enfans : je vous parle à bon titre.  
 J'ai moi seul autrefois plaidé tout un Chapitre :

Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,  
 Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.  
 Tous les jours sans trembler j'affiégeois leurs passages,

L'Eglise étoit alors fertile en grands courages.  
 Le moindre d'entre nous, sans argent, sans apui,  
 Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.  
 Le monde, de qui l'âge avance les ruïnes,  
 Ne peut plus enfanter de ces ames divines.  
 Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,  
 De l'aspect d'un Hibou ne soient pas abbatus.  
 Songez, quel deshonneur va souïller votre gloire,  
 Quand le Chantre demain entendra sa victoire.  
 Vous verrez tous les jours, le Chanoine insolent,  
 Au seul mot de Hibou, vous sourire en parlant.  
 Votre ame, à ce penser, de colére murmure:  
 Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.  
 Méritez les lauriers qui vous sont réservez,  
 Et ressouvenez-vous quel Prélat vous servez.  
 Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.  
 Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.  
 Que le Prélat, surpris d'un changement si prompt,  
 Apprenne la vengeance aussi-tôt que l'affront.

En achevant ces mots, la Déesse guerrière  
 De son pié trace en l'air un filon de lumière;  
 Rend aux trois Champions leur intrépidité,  
 Et les laisse tous pleins de sa Divinité.  
 C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce Combat célèbre,  
 Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,  
 Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez  
 Furent presque à tes yeux ouverts & renversez:  
 Ta valeur, arrêtant les Troupes fugitives,  
 Rallia-d'un regard leurs cohortes craintives:

Répondit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,  
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

La colère à l'instant succédant à la crainte,  
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.

Ils rentrent. L'Oiseau fort. L'Escadron raffermi  
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.

Aussi-tôt dans le Chœur la Machine emportée,  
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.

Ses ais demis-pourris, que l'âge a relâchez,  
Sont à coups de maillet unis & rapprochez.

Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent,  
Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,  
Et l'Orgue même en pousse un long gémissement.

Que fais-tu, Chantre, hélas! dans ce triste moment?  
Tu dors d'un profond somme, & ton cœur sans allar-

mes

Ne sçait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes.

O! que si quelque bruit, par un heureux réveil,

T'annonçoit du Lutrin le funeste apareil!

Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,

Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place;

En Martyr glorieux d'un point-d'honneur nouveau,

Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.

Mais déjà sur ton banc la machine enclavée

Est durant ton sommeil à ta honte élevée.

Le Sacristain achève en deux coups de rabot:

Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.





## C H A N T I V.

**L**Es Cloches dans les airs de leurs voix argentines  
 Apeloient à grand bruit les Chantres à Matines:  
 Quand leur Chef agité d'un sommeil effrayant,  
 Encor tout en sueur se réveille en criant.  
 Aux élans redoublez de sa voix douloureuse,  
 Tous ses valets tremblant quittent la plume oiseuse,  
 Le vigilant Giroc court à lui le premier.  
 C'est d'un Maître si saint le plus digne Officier.  
 La Porte dans le Chœur à sa garde est commise:  
 Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble vôtre sommeil ?  
 Quoi ! voulez-vous au Cœur prévenir le Soleil ?  
 Ah ! dormez, & laissez à des Chantres vulgaires,  
 Le soin d'aller si tôt mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,  
 N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.  
 Mêlé plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,  
 Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.  
 Pour la seconde fois un sommeil gracieux  
 Avoit sous ses pavots apesanti mes yeux :  
 Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,  
 J'ai crû remplir au Chœur ma place accoutumée.  
 Là, triomphant aux yeux des Chantres impuissans,  
 Je benissois le Peuple, & j'avalais l'encens :  
 Lorsque du fond caché de notre Sacrificie,  
 Une épaisse nuée à longs flots est sortie,  
 Qui s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat,

M'a

M'a fait voir un Serpent conduit par le Prélat.  
 Du corps de ce Dragon plein de souffre & de nitre,  
 Une tête sortoit en forme de Pupitre,  
 Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,  
 Surpassoit en grosseur nos plus épais Lutrins.  
 Animé par son guide, en sifflant il s'avance :  
 Contre moi sur mon banc je le voi qui s'élançe.  
 J'ai crié, mais en vain : & fuyant sa fureur,  
 Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.

Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeste,  
 A ses yeux effrayez laisse dire le reste.  
 Girot en vain l'assure, & riant de sa peur,  
 Nomme sa vision, l'effet d'une vapeur.  
 Le desolé Vieillard, qui hait la raillerie,  
 Lui défend de parler, sort du lit en furie.  
 On apporte à l'instant ses somptueux habits,  
 Où sur l'ouate molle éclate le tabis.  
 D'une longue soutane il endosse la moire,  
 Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,  
 Et saisit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois  
 Le Prélat trop jaloux lui roгна de trois doigts.  
 Aussi-tôt d'un bonnet ornant sa tête grise,  
 Déjà l'aumusse en main il marche vers l'Eglise :  
 Et hâtant de ses ans l'importune langueur,  
 Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.

O toi, qui, sur ces bords qu'une eau dormante  
 mouille, \*

Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille :  
 Qui, par les traits hardis d'un bisarre pinceau,  
 Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Sceau : †  
 Muse, aprête à ma bouche une voix plus sauvage,  
 Pour chanter le dépit, la colére, la rage,  
 Que le Chantre sentit allumer dans son sang,

\* *Homme  
 qui a fait  
 la guerre  
 des Rats  
 & des  
 gre-  
 nouilles*  
 † *La  
 Secchia  
 rapita,  
 Poème  
 Italien.*

A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc.  
 D'abord pâle & muet de colére , immobile ,  
 A force de douleur , il demeura tranquile :  
 Mais sa voix s'échaptant au travers des sanglots ,  
 Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots ,  
 La voilà donc , Girot , cette hydre épouventable ,  
 Que m'a fait voir un songe , hélas ! trop véritable.  
 Je le vois ce Dragon tout prêt à m'égorger ,  
 Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager .  
 Prélat , que t'ai-je fait ? quelle rage envieuse  
 Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuse ?  
 Quoi ? même dans ton lit , Cruel , entre deux draps ,  
 Ta profane fureur ne se repose pas ?  
 O Ciel ! quoi sur mon banc une honteuse masse  
 Deformais me va faire un cachot de ma place ?  
 Inconnu dans l'Eglise , ignoré dans ce lieu ,  
 Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu ?  
 Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse ,  
 Renonçons à l'Autel , abandonnons l'Office ;  
 Et sans laisser le Ciel par des chants superflus , [plus.  
 Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous voit  
 Sortons . Mais cependant mon ennemi tranquile  
 Jouira sur son banc de ma rage inutile ;  
 Et verra dans le Chœur le Pupitre exhaussé  
 Tourner sur le pivot , où sa main l'a placé .  
 Non , s'il n'est abattu , je ne sçaurois plus vivre .  
 A moi , Girot , je veux que mon bras m'en délivre .  
 Périfions , s'il le faut : mais de ses ais brifez  
 Entrainons , en mourant , les restes divifez .  
 A ces mots , d'une main par la rage affermie ,  
 Il faifissoit déjà la Machine ennemie ,  
 Lors qu'en ce sacré lieu , par un heureux hazard ;  
 Entre Jean le Choriste , & le Sonneur Girard ,

Deux Manceaux renommez, en qui l'expérience  
 Pour les procès est jointe à la vaste science.  
 L'un & l'autre aussitôt prend part à son affront.  
 Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,  
 Du Lutrin, disent-ils, abbatons la Machine :  
 Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine ;  
 Et que tantôt, aux yeux du Chapitre assemblé  
 Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pu-  
 pitre.

J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.  
 Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,  
 Vous-même appeller les Chanoines dormans.  
 Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.

Nous ? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle  
 audace,

Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?  
 De notre complaisance osez-vous l'exiger ?  
 Hé, Seigneur ! Quand nos cris pourroient, du fond  
 des ruës,

De leurs apartemens percer les avenues,  
 Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,  
 De leur sacré repos ministres assidus,  
 Et pénétrer des lits au bruit inaccessible ;  
 Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles  
 A ces lits enchanteurs ont sçu les attacher,  
 Que la voix d'un Mortel les en puisse arracher ?  
 Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous  
 plaire,

Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?  
 Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,  
 Reprend le chaud Vieillard : le Prélat vous fait peur ;  
 Je vous ai vû cent fois sous sa main benissante



Courber servilement une épaule tremblante;  
Hé bien, allez, sous lui fléchissez les genoux;  
Je sçaurai réveiller les Chanoines sans vous:  
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle :

*\* Instru-* Prenons du saint Jeudi la bruyante Cresselle. *\*  
ment  
dont on  
se sert le  
Jeudi St.  
au lieu  
des Clo-*

Sui-moi. Qu'à son lever le Soleil aujourd'hui  
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui,  
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée  
Par les mains de Girot la Cresselle est tirée.  
Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts

Du lugubre instrument font crier les ressorts.  
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale  
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Sale,  
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,  
Fait sortir le Démon du tumulte & du bruit.  
Le quartier allarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent:  
Déjà de toutes-parts les Chanoines s'éveillent.  
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,

*Le toit  
de la Ste  
Chapelle  
fut brûlé  
en 1630.* Et que l'Eglise † brûle une seconde fois.  
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,  
Pense être au Jeudi Saint, croit que l'on dit Tené-  
bres,

Et déjà tout confus tenant midi sonné,  
En soi-même frémit de n'avoir point diné.

Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles,  
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,  
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,  
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;  
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,  
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,  
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,  
Et le Batave encore est prêt à se noyer.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse-

**A**ucun ne laisse encor la plume enchanteresse.  
 Pour les en arracher. Girof s'inquiétant,  
**V**o crier qu'au Chapitre un repas les attend.  
 Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.  
 Tout s'ébranle, tout fort, tout marche en diligence;  
 Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant  
 Flatte d'un doux espoir son apétit naissant.  
**M**ais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!  
**A** peine ils sont assis, que d'une voix dolente,  
 Le Chantre desolé, lamentant son malheur,  
 Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.  
 Le seul Chanoine Evrard, d'abstinence incapable,  
 Ose encor proposer qu'on apporte la table.  
 Mais il a beau presser; aucun ne lui répond.  
 Quand le premier rompant ce silence profond,  
**A**lain touffe, & se lève, Alain ce sçavant homme,  
 Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme,  
 Qui possède Abéli, qui sçait tout Raconis,  
 Et même entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis.  
 N'en doutez point, leur dit ce sçavant Canoniste,  
**C**e coup part, j'en suis sûr, d'une main Janséniste.  
 Mes yeux en sont témoins: j'ai vû moi-même hier  
 Entrer chez le Prélat le Chapelain Garnier.  
 Arnould; cet Hérétique ardent à nous détruire,  
 Par ce Ministre adroit tente de le séduire.  
 Sans doute il aura lû dans son Saint Augustin,  
 Qu'autrefois Saint Louïs érigea ce Lutrin.  
 Il va nous inonder des torrens de sa plume;  
 Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume;  
 Consultons sur ce point quelque Auteur signalé,  
 Voyons si des Lutrins Bauni n'a point parlé.  
**E**tudions enfin, il en est tems-encore;

Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore  
Rallumera le jour dans l'onde enlevé,

Que chacun prenne en main le mouëlleux Abèl. •

*• Pa-  
meur  
Auteur  
qui a  
fait la  
Médulla  
Theolo-  
gique.  
Medulla  
Theolo-  
gica*

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne :

Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.

Moi ? dit-il, qu'à mon âge, Ecolier tout nouveau,

J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?

O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :

Va maigrir, si tu veux, & sécher sur un Livre.

Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran :

Je sçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an :

Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque :

Vingt muids rangez chez moi font ma Bibliothèque.

En plaçant un Pupitre on croit nous rabaisser ;

Mon bras seul sans Latin sçaura le renverser.

Que m'importe qu'Arnould me condamne ou m'a-  
prouve ?

J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.

C'est-la mon sentiment. A quoi bon tant d'aprêts ?

Du reste déjeunons, Messieurs, & beuvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage

Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :

Mais le Chantre sur tout en paroît rassuré.

Oùi, dit-il, le Pupitre a déjà trop duré.

Allons sur sa ruïne assurer ma vengeance.

Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence ;

Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner

Long tems nous tienne à table, & s'unisse au dîner.

Aussi-tôt il se lève, & la Troupe fidèle

Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.

Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,

Et bien-tôt le Lutrin se fait voir à leurs yeux.

C H A N T I V.

271

A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte ;  
 Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.  
 Ils sapent le pivot, qui se défend en vain ;  
 Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.  
 Enfin sous tant d'efforts la Machine succombe,  
 Et son corps entr'ouvert chancelle, éclaté, & tombe.  
 Tel sur les monts glacez des farouches Gérons  
 Tombe un chêne battu des voisins Aquilons.  
 Ou tel, abandonné de ses poutres usées,  
 Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.  
 La Masse est emportée, & ses ais arrachez  
 Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.



C H A N T V.

L'AURORE cependant, d'un juste effroi troublée,  
 Des Chanoines levez voit la troupe assemblée.  
 Et contemple long-tems, avec des yeux confus,  
 Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.  
 Chez Sidrac aussi-tôt Brontin d'un pié fidelle  
 Du Pupitre abbatu va porter la nouvelle.  
 Le Vieillard de ses soins benit l'heureux succès,  
 Et sur un bois détruit, bâtit mille procès ;  
 L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,  
 Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;  
 Et chez le Tresorier, de ce pas, à grand bruit,  
 Vient étaler au jour les crimes de la nuit.  
 Au recit imprévu de l'horrible insolence,  
 Le Prélat hors du lit impétueux s'élançe.  
 Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,  
 Gilotin avant tout le veut voir humecté.

M 4

Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'apprête.  
 N'yvoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,  
 Et deux fois de sa main le bouïs tombe en morceaux.  
 Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.  
 Il fort demi paré. Mais déjà sur sa porte  
 Il voit de saints Guerriers une ardente cohorte,  
 Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur  
 Sont prêts, pour le servir, à deserter le Chœur.  
 Mais le Vieillard condamne un projet inutile.  
 Nos Destins sont, dit-il, écrits chez la Sybille :  
 Son Antre n'est pas loin. Allons la consulter,  
 Et subissons la loi qu'Elle nous va dicter.  
 Il dit : à ce conseil, où la Raison domine,  
 Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine,  
 Et bien-tôt dans le Temple, entend, non sans frémir,  
 De l'Antre redouté les soupireaux gémir.

Entre ces vieux apuis, dont l'affreuse Grand'Sale  
 Soutient l'énorme poids de sa voute infernale,  
 Est un Pillier fameux, des Plaideurs respecté,  
 Et toujours de Normans à midi fréquenté.  
 Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique,  
 Heurle tous les matins une Sybille étique :  
 On l'apelle Chicane : & ce Monstre odieux  
 Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.  
 La Difette au teint blême, & la triste Famine,  
 Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,  
 Enfans infortunez de ses raffinemens,  
 Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.  
 Sans cesse feüilletant les Loix & la Coutume,  
 Pour consumer autrui, le Monstre se consume ;  
 Et dévorant Maisons, Palais, Châteaux entiers,  
 Rend pour des monceaux d'or de vains tas de pa-  
 piers.

Sous le toupable effort de sa noire insolence  
Thémis a vû cent fois chanceler sa balance.  
Incessamment il va de détour en détour :  
Comme un Hibou, souvent il se dérobe au jour.  
Tantôt les yeux en feu c'est un Lion superbe ;  
Tantôt, humble Serpent, il se glisse sous l'herbe.  
En vain, pour le dompter, le plus juste des Rois  
Fit régler le cahos des ténébreuses Loix.

Ses griffes vainement par Puffort accourcies , \*  
Se rallongent déjà, toûjours d'encre noircies ;  
Et ses ruses perçant & dignes & remparts ,  
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë ;  
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vûë ;  
Reine des longs procès, dit-il, dont le sçavoir  
Rend la force inutile, & les Loix sans pouvoir,  
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne,  
Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Au-  
tomne ,

Si dès mes premiers ans, heurtant tous les Môtels,  
L'encre a toûjours pour moi coulé sur tes Autels,  
Daigne encôr me connoître en ma saison dernière :  
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la prière.  
Un Rival orgueilleux, de magloire offensé,  
A détruit le Lutrïn par nos mains redressé.  
Epuise en sa faveur ta Science fatale :  
Du Digeste & du Code ouvre nous le Dédale,  
Et montre nous cet art, connu de tes Amis,  
Qui dans ses propres Loix embarrasse Thémis.

La Sybille, à ces mots déjà hors d'elle-même,  
Fait lire sa fureur sur son visage blême :  
Et pleine du Démon qui la vient oppresser,  
Par ces mots étonnans tâche à le repousser :

\* Ma  
Puffort  
Conseil-  
ler d'Es-  
tat, est  
celui qui  
a le plus  
contribué  
à faire  
le Code.

*Chantres , ne craignez plus une audace insensée.*

*Je vois , je vois au Chœur la masse replacée.*

*Mais il faut des combats . Tel est l'arrêt du Sort :*

*Et sur tout évitez un dangereux accord.*

Là bornant son Discours , encor toute écumante ,  
Elle souffle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente ;

Et dans leurs cœurs , brûlans de la soif de plaider ,  
Verse l'amour de nuire , & la peur de céder .

Pour tracer à loisir une longue requête ,  
A retourner chez soi leur brigade s'apprête .

Sous leurs pas diligens le chemin dispaçoit ,  
Et le Piller loin d'eux déjà baisse & décroît .

Loin du bruit pendant les Chanoines à table ,  
Immolent trente mets à leur faim indomtable .

Leur apétit fougueux , par l'objet excité ,  
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté .

Par le sel irritant la soif est allumée ;

Lorsque d'un pié léger la promte Renommée ,  
Semant par tout l'effroi , vient au Chantre éperdu

Contre l'affreux détail de l'Oracle rendu .

Il se lève , enflamé de muscat & de bile ,

Et prétend à son tour consulter la Sibyle .

Evrard a beau gémir du repas deserté ,

Lui-même est au Barreau par le nombre emporté .

Par les détours étroits d'une barrière oblique ,

Ils gagnent les degrez , & le Perron antique ,

Où sans cesse étalant bons & méchans Ecrits ,

Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix .

Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place ,

Dans le fatal instant que d'une égale audace

Le Prélat & sa troupe , à pas tumultueux ,

Descendoient du Palais l'escalier tortueux .

L'un & l'autre Rival , s'arrêtant au passage ,

Se mesure des yeux , s'observe , s'envisage.  
 Une égale fureur anime leurs esprits.  
 Tels deux fougueux Taureaux , de jalousie épris,  
 Auprès d'une Genisse au front large & superbe,  
 Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe ,  
 A l'aspect l'un de l'autre embrasez , furieux ,  
 Déjà , le front baissé , se menacent des yeux.  
 Mais Evrard , en passant , coudoyé par Boirude ,  
 Ne sçait point contenir son aigre inquiétude.  
 Il entre chez Barbin , & d'un bras irrité ,  
 Saisissant du Cyrus un Volume écarté ,  
 Il lance au Sacristain le Tome épouventable.  
 Boirude fuit le coup : Le Volume effroyable  
 Lui rase le visage , & droit dans l'estomac  
 Va fraper en sifflant l'infortuné Sidrac.  
 Le Vieillard , accablé de l'horrible Artamène ,  
 Tombe aux piés du Prélat , sans pouls & sans haleine.  
 Sa Troupe le croit mort , & chacun empressé ,  
 Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.  
 Aussi tôt contre Evrard vingt Champions s'élancent ;  
 Pour soutenir leur choc , les Chanoines s'avancent,  
 La Discorde triomphe , & du combat fatal ,  
 Par un cri , donne en l'air l'effroyable signal.  
 Chez le Libraire absent tout entre , tout se mêle.  
 Les Livres sur Evrard fondent comme la grêle ,  
 Qui dans un grand jardin , à coups impétueux ,  
 Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.  
 Chacun s'arme au hazard du Livre qu'il rencontre.  
 L'un tient l'Edit d'Amour , l'autre en saisit la Montre ;  
 L'un prend le seul Jonas qu'on ait vû relié ,  
 L'autre un Tasse François , en naissant oublié.  
 L'Elève de Barbin , commis à la boutique ,  
 Veut en vains'oposer à leur fureur Gothique.



Les Volumes, sans choix, à la tête jettez,  
 Sur le Perron poudreux volent de tous côtez.  
 Là, près d'un Guarini, Terence tombe à terre.  
 Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serré.  
 O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorez,  
 Furent en ce grand jour de la poudre tirez !  
 Vous en fûtes tirez, Almerinde & Simandre :  
 Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,  
 Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,  
 Tu vis le jour alors pour la première fois.  
 Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.  
 Déjà plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure.  
 D'un le Vayer épais Giraut est renversé.  
 Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,  
 En sent par tout le bras une douleur amère,  
 Et maudit la Pharsale aux Provinces si chère.  
 D'un Pinchêne *in quarto* Dodihon étourdi.  
 A long-tems le teint pâle, & le cœur affadi.  
 Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,  
 Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,  
 ( Des vers de ce Poëme effet prodigieux ! )  
 Tout prêt à s'endormir, bâille & ferme les yeux.  
 A plus d'un Combattant la Clélie est fatale.  
 Girou dix fois par elle éclate & se signale.  
 Mais tout cède aux efforts du Chanoine Fabri.  
 Ce Guerrier, dans l'Eglise aux querelles nourri,  
 Est robuste de corps, terrible de visage,  
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais sçû l'usage.  
 Il terrasse lui seul & Guiber & Grasset,  
 Et Gorillon la basse, & Grandin le fauffet,  
 Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'insipide.  
 Des Chantres de formais la brigade timide  
 S'écarte, & du Palais regagne les chemins.

Telle, à l'Aspect d'un Loup, terreur des champs  
voisins,

Fuit d'Agneaux effraïez une troupe bëlante :

Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,

Les Troïens se fauvoient à l'abri de leurs tours.

Quand Brontin à Boirude adresse ce discours.

Illustre Porte-croix, par qui nôtre bannière,

N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,

Un Chanoine lui seul triomphant du Prêlat,

Du Rochet à nos yeux ternira-t'il l'éclat ?

Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,

Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.

Vien, & sous ce rampart à ce Guerrier hautain

Fait voler ce Quinaut, qui me reste à la main.

A ces mots il lui tend le doux & tendre Ouvrage ;

Le Sacristain, bouillant de zèle & de courage,

Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux

Frape du noble écrit l'Athlète audacieux.

Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête.

Le Livre sans vigueur mollit contre sa tête.

Le Chanoine les voit, de colére embrasé.

Attendez, leur dit-il, Couple lâche & rusé,

Et jugez sur ma main, aux grands exploits novice,

Lance à mes ennemis un Livre qui mollisse.

A ces mots, il saisit un vieil *Infortiat*,

Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat,

Inutile ramas de Gothique écriture,

Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,

Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,

Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.

Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne,

Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine ;

Le Chanoine pourtant l'enlève sans effort,

Et sur le Couple pâle, & déjà demi mort,  
 Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre:  
 Les Guerriers de ce coup vont mesurer la terre,  
 Et du bois & des clous meurtris & déchirez,  
 Long-tems, loin du Perron, roulent sur les degrez.  
 Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,  
 Le Prélat pousse un cri qui pénètre la nuë.  
 Il maudit dans son cœur le Démon des combats,  
 Et de l'horreur du coup il récule six pas.  
 Mais bien-tôt, rapellant son antique proësse,  
 Il tire du manteau sa dextre vengeresse;  
 Il part, & de ses doigts, saintement allongez,  
 Benit tous les Passans, en deux files rangez.  
 Il fait que l'Ennemi, que ce coup va surprendre,  
 Deformais sur ses pieds ne l'oseroit attendre,  
 Et déjà voit pour lui tout le peuple en couroux,  
 Crier aux Combattans : Profanes, à genoux.  
 Le Chantre, qui de loin voit aprocher l'orage,  
 Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage:  
 Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.  
 Le long des sacrez murs sa brigade le suit.  
 Tout s'écarte à l'instant : mais aucun n'en réchape.  
 Par-tout le doigt vainqueur les suit & les ratrape.  
 Evrard seul, en un coin prudemment retiré,  
 Se croyoit à couvert de l'insulte sacré :  
 Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite,  
 Il l'observe de l'œil, & tirant vers la droite,  
 Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fos-  
 tuné,  
 Benit subitement le Guerrier consterné.  
 Le Chanoine, surpris de la foudre mortelle,  
 Se dresse, & lève en vain une tête rebelle :  
 Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect.

C H A N T V. . 279

Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.  
 Dans le Temple aussi-tôt le Prélat plein de gloire,  
 Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire :  
 Et de leur vain projet les Chanoines punis,  
 S'en retournent chez eux éperdus & bénis.

\*\*\*\*\*

C H A N T V I.

**T**ANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,  
 La piété sincère, aux \*Alpes retirée,  
 Du fond de son désert entend les tristes cris  
 De ses Sujets cachez dans les murs de Paris.  
 Elle quitte à l'instant sa retraite divine:  
 La Foi d'un pas certain devant elle chemine ;  
 L'Espérance au front gai l'apuié & la conduit :  
 Et la bourse à la main, la Charité la suit.  
 Vers Paris elle vole, & d'une audace sainte,  
 Vient aux pieds de Thémis préférer cette plainte.  
 Vierge, effroi des méchants, apui de mes Autels,  
 Qui, la balance en main, règle tous les Mortels,  
 Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaire,  
 Que pousser des soupirs, & pleurer mes misères ?  
 Ce n'est donc pas assez, qu'au mépris de tes Loix,  
 L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix ;  
 Que sous ce nom sacré par tout les mains avares  
 Cherchent à me ravir Crosses, Mitres, Tiarses ?  
 Faudra-t'il voir encor cent Monstres furieux  
 Ravager mes Etats usurpez à tes yeux ?  
 Dans les tems orageux de mon naissant Empire,  
 Au sortir du Baptême on couroit au martyre.  
 Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi

\* La  
 grande  
 Char-  
 treuse est  
 dans les  
 Alpes.

Le Fidèle, attentif aux règles de sa Loi,  
 Fuyant des vâhitez la dangéreuse amorce,  
 Aux honneurs apellé, n'y montoit que par force.  
 Ces cœurs, que les Bourreaux ne faisoient point  
 frémir,

A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir :  
 Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,  
 Couroient chercher le Ciel au travers des épines.  
 Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels,  
 De son sang en tous lieux cimenté ses Autels,  
 Le calme dangereux succédant aux orages,  
 Une lâche tiédeur s'empara des courages :  
 De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit :  
 Sous le joug des péchez leur foi s'apesantit ;  
 Le Moine secoûa le cilice & la haire :  
 Le Chanoine indolent aprit à ne rien faire :  
 Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,  
 Ne sçut plus qu'abuser d'un ample revenu ;  
 Et pour toutes vertus fit au dos d'un carosse,  
 A côté d'une mitre armorier sa croffe.  
 L'Ambition par tout chassa l'Humilité ;  
 Dans la crasse du froc logea la Vanité.  
 Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.  
 Dans mes Cloîtres sacrez la Discorde introduite,  
 Y bâtit de mon bien ses plus sûrs Arsénâux,  
 Traîna tous mes sujets au pié des Tribûnaux.  
 En vain à ses fureurs j'oposai mes prières,  
 L'insolence à mes yeux marcha sous mes Bannières ;  
 Pour comble de misère, un tas de faux Docteurs  
 Vint flatter les péchez de discours imposteurs ;  
 Infectant les Esprits d'exécrables maximes,  
 Voulut faire à Dieu même aprouver tous les crimes.  
 Une servile Peur tint lieu de Charité ;

Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;  
Et chacun à mes piés conservant sa malice ,  
N'aporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats ,  
J'allai chercher le calme au séjour des frimats ;  
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace ,  
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place.  
Mais jusques dans la nuit de mes sacrez Deserts  
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs .  
Aujourd'hui même encore , une voix trop fidelle  
M'a d'un triste de fastre apporté la nouvelle.  
J'apprens que dans ce Temple , où le plus saint des

Rois \*

Consacra tout le fruit de ses pieux exploits ,  
Et signala pour moi sa pompeuse largesse ;  
L'implacable Discorde , & l'infame Moleste ,  
Foulant aux piez les loix , l'honneur & le devoir ,  
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir .  
Souffriras-tu , ma Sœur , une action si noire ?  
Quoi ! ce temple , à ta porte élevé pour ma gloire ,  
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux ,  
Sera de leurs combats le théâtre honteux ?  
Non , non , il faut enfin que ma vengeance éclate ;  
Aidez & trop long-tems l'impunité les flatte .  
Prends ton glaive , & fondant sur ces Audacieux ,  
Vien aux yeux des Mortels justifier les Cieux .

Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée ;  
La Grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée .  
Thémis sans différer lui promet son secours ,  
La flatte , la rassure , & lui tient ce discours .

Chère & divine Sœur , dont les mains secourables  
Ont tant de fois féché les pleurs des Misérables ,  
Pourquoi toi-même , en proie à tes vives douleurs ,

\* Saint  
Louis ,  
Fonda-  
teur de  
la Sainte  
Chapelle

Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?  
 En vain de tes Sujets l'ardeur est ralentie ;  
 D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie ;  
 Et jamais de l'Enfer les noirs frémissemens  
 N'en sçauroient ébranler les fermes fondemens.  
 Au milieu des combats, des troubles, des querelles,  
 Ton nom encor chéri vit au sein des Fidèles.  
 Croi-moi, dans ce Lieu même, où l'on veut t'op-  
 primer,

Le trouble, qui t'étonne, est facile à calmer :  
 Et pour y rapeller la Paix tant désirée,  
 Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route assurée.  
 Prête-moi donc l'oreille, & retien tes soupirs.  
 Vers ce Temple fameux, si cher à tes desirs,  
 Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles ;  
 Non loin de ce Palais où je rends mes oracles,  
 Est un vaste séjour des Mortels révééré,  
 Et de Cliens soumis à toute heure entouré.  
 Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,  
 Veille au soin de ma gloire un Homme incompara-  
 ble ;

Ariste, dont le Ciel & Louïs ont fait choix,  
 Pour régler ma balance, & dispenser mes Loix.  
 Par lui dans le Barreau sur mon Trône affermie  
 Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.  
 Par lui la Vérité ne craint plus l'Imposteur,  
 Et l'Orphelin n'est plus dévoré du Tuteur.  
 Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?  
 Tu le connois assez, Ariste est ton ouvrage.  
 C'est Toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :  
 Son mérite sans tache est un de tes presens.  
 Tes divines leçons, avec le lait succées,  
 Allamèrent l'ardeur de ses nobles pensées.

Auffi son cœur pour Toi , brûlant d'un si beau feu ,  
 N'en fit point dans le monde un lâche défaveu ;  
 Et son zèle hardi , toujours prêt à paroître ,  
 N'alla point se cacher dans les ombres d'un Cloître.  
 Va le trouver , ma Sœur : à ton auguste nom ,  
 Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte Maison :  
 Ton visage est connu de sa noble famille ;  
 Tout y garde tes loix , Enfans , Sœur , Femme , Filles  
 Tes yeux d'un seul regard sçauront le pénétrer :  
 Et pour obtenir tout , tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arrête Thémis. La Piété charmée  
 Sent renaitre la joie en son ame calmée.

Elle court chez Ariste , & s'offrant à ses yeux :

Que me sert , lui dit-elle , Ariste , qu'en tous lieux  
 Tu signales pour moi ton zèle & ton courage ,  
 Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?  
 Deux puissans Ennemis , par elle envenimez ,  
 Dans ces murs , autrefois si saints , si renommés ,  
 A mes sacrez Autels font un profane insulte ,  
 Remplissent tout d'effroi ; de trouble & de tumulte :  
 De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'honneur  
 Sauve-moi , sauve-les de leur propre fureur.

Elle sort à ces mots. Le Héros en prière  
 Demeure tout couvert de feu & de lumière.

De la céleste Fille il reconnoît l'éclat ,

Et mande au même instant le Chantre & le Prélat.

Muse , c'est à ce coup , que mon Esprit timide  
 Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide ,  
 Pour chanter par quels soins , par quels nobles tra-  
 vaux ,

Un Mortel sçût fléchir ces superbes Rivaux.

Mais plutôt , Toi qui fis ce merveilleux ouvrage ,  
 Ariste , c'est à toi d'en instruire notre âge.



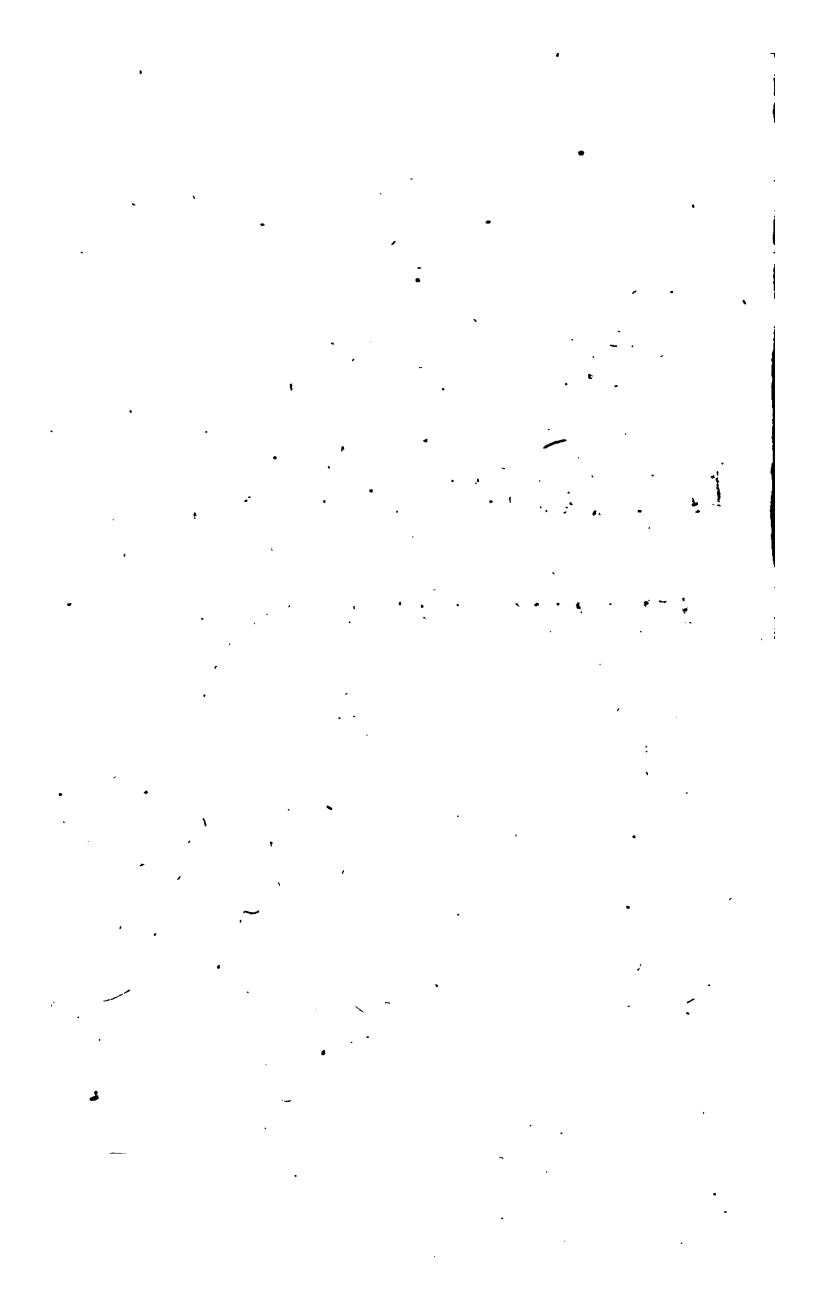
Seul tu peux révéler, par quel art tout puissant  
 Tu rendis tout à-coup le Chantre obéissant.  
 Tu sçais par quel conseil rassemblant le Chapitre,  
 Lui-même, de sa main, reporta le Pupitre,  
 Et comment le Prélat, de ses respects content,  
 Le fit du banc fatal enlever à l'instant.  
 Parle donc: c'est à Toi d'éclaircir ces merveilles.  
 Il me suffit pour moi d'avoir sçû par mes veilles,  
 Jusqu'au sixième Chant pousser ma fiction,  
 Et fait d'un vain Pupitre un second Ilion.  
 Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,  
 Quand je songe au Héros qui me reste à décrire,  
 Qu'il faut parler de Toi, mon Esprit éperdu  
 Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce Sénat illustre,  
 Où Thémis, par tes soins, reprend son premier lustre,  
 Quand la première fois un Athlète nouveau  
 Vient combattre en champ clos aux joutes du Barreau,

Souvent sans y penser, ton auguste présence,  
 Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,  
 Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,  
 Cherche en vain son Discours sur sa langue égaré:  
 En vain, pour gagner tems, dans ses tranfes affreuses,  
 Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;  
 Il hésite, il bégaye, & le triste Orateur  
 Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

*Fin du Lutrin.*

**O D E S ,**  
**EPIGRAMMES,**  
**ET AUTRES POÉSIES.**





# DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE suivante a été composée à l'occasion de ces étranges Dialogues , qui ont paru depuis quelque-tems , où tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité sont traités d'Esprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelains & avec les Cotins ; & où voulant faire honneur à notre siècle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraitez. Comme les beautés de ce Poète sont extrêmement renfermées dans sa Langue , l'Auteur de ces dialogues , qui vrai-semblablement ne sçait point de Grec , & qui n'a lu Pindare que dans des Traductions Latines assez défectueuses , a pris pour galimatias tout ce que la foiblesse de ses lumières ne lui permettoit pas de comprendre. Il a sur tout traité de ridicule ces endroits merveilleux , où le Poète , pour marquer un esprit entièrement hors de soi , rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours ; & afin de mieux entrer dans la Raison , sort , s'il faut ainsi parler , de la Raison même , évitant avec grand soin cet ordre méthodique & ces exactes liaisons de sens , qui ôteroient l'ame à la Poésie Lyrique. Le Censeur , dont je parle , n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles bardieſſes de Pindare ,

*il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais connu le sublime des Pseaumes de David, où s'il est permis de parler des ces saints Cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui fervent même quelquefois à en faire sentir la Divinité. Ce Critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poétique, à propos de l'Ode :*

Son stile impétueux souvent marche au hazard :  
Chez elle un beau desordre est un effet de l'Art.

*Ce précepte effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de l'Art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un Homme sans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos Opéra sont les modèles du Genre sublime; qui trouve TERENCE fade, VIRGILE FROID, HOMÈRE de mauvais sens; & qu'une espèce de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de lui montrer ses erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelque autre Ouvrage.*

*Pour revenir à Pindare, il ne seroit pas difficile d'en faire sentir les beautés à des gens, qui se seroient un peu familiarisé le Grec. Mais comme cette Langue est aujourd'hui assez ignorée de la plupart des Hommes, & qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai crû que je ne pouvois mieux justifier ce grand Poète, qu'en tâchant de faire une Ode en François à sa manière, c'est-à-dire, pleine de mouvemens & de transports, où l'esprit parût*  
plaisir

plâtre entraîné du Démon de la Poësie, que guidé par la Raison. C'est le but que je me suis proposé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, & comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pu, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Ditbyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuses, jusqu'à y faire un Astre de la Plume blanche que le Roi porte ordinairement à son chapeau, & qui est en effet comme une espèce de Comète fatale à nos Ennemis qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le dessein de cet Ouvrage. Je ne répons pas d'y avoir réussi, & je ne sçai si le Public, accoutumé aux sages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces saillies & de ces excès Pindariques. Mais, supposé que j'y aye écboué, je m'en consolerais du moins par le commencement de cette fameuse Ode Latine d'Horace, Pindarum quisquis studet æmulari, &c. où Horace donne assez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il se seroit crû en grand bazard de tomber.

A la suite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici insérée dans mes Ecrits; je suis bien aise, pour ne me point brôuiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici ressouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui est un Ouvrage de ma première jeunesse, ce sont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint aussi à ces Epigrammes un Arrêt Burlesq.

250 DISCOURS, &c.

que donné au Parnasse , que j'ai composé autrefois , afin de prévenir un Arrêt très-sérieux , que l'Université songeoit à obtenir du Parlement , contre ceux qui enseigneroient dans les Ecoles de Philosophie , d'autres principes que ceux d'Aristote. La plaisanterie y descend un peu bas , & est toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainsi pour faire son effet , qui fut très-beureux , & obligea , pour ainsi dire , l'Université à supprimer la Requête qu'Elle alloit présenter :

Ridiculum acris

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.





O D E  
S U R L A P R I S E  
D E N A M U R.

**Q**UELLE docte & sainte yvresse  
Aujourd'hui me fait la loi ?  
Chastes Nymphes du Permesse,  
N'est-ce pas vous que je voi ?

Accourez, Troupe sçavante,  
Des sons que ma Lyre enfante,  
Ces arbres sont réjouis.  
Marquez-en bien la cadence ;  
Et vous, Vents, faites silence :  
Je vais parler de L O U I S.



Dans ses chansons immortelles,  
Comme un Aigle audacieux,  
Pindare étendant ses atles,  
Fuit loin des vulgaires yeux.  
Mais, ô ma fidelle Lyre,  
Si, dans l'ardeur qui m'inspire,  
Tu peux suivre mes transports ;  
Les chênes des Monts de Thrace  
N'ont rien ouï que n'efface  
La douceur de tes accords.



Est-ce Apollon , & Neptune ,  
 Qui sur ces Rocs sourcilleux ,  
 Ont , compagnons de fortune ,  
 Bâti ces murs orgueilleux ?  
 De leur enceinte fameuse  
 La Sambre , unie à la Meuse ,  
 Défend le fatal abord :  
 Et par cent bouches horribles ,  
 L'airain sur ces monts terribles  
 Vómit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides ,  
 Les bordant de toutes parts ,  
 D'éclairs , au loin homicides ,  
 Font pétiller leurs remparts :  
 Et dans son sein infidèle  
 Par toute la terre y recèle  
 Un feu prêt à s'élançer ,  
 Qui foudain perçant son gouffre  
 Ouvre un sépulchre de souffre  
 A quiconque ose avancer.

Namur , devant tes murailles ,  
 Jadis la Grèce eût vingt ans  
 Sans fruit vû les funérailles  
 De ses plus fiers Combattans.  
 Quelle effroyable Puissance  
 Aujourd'hui pourtant s'avance ,  
 Prête à foudroyer tes monts !  
 Quel bruit , quel feu l'environne ?  
 C'est Jupiter en personne ,  
 Ou c'est le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'est lui-même.  
 Tout brille en lui, tout est Roi.  
 Dans Bruxelles Nassau blême  
 Commence à trembler pour toi.  
 En vain il voit le Batave,  
 Deformais docile esclave,  
 Rangé sous ses étendars :  
 En vain au Lion Belgique  
 Il voit l'Aigle Germanique  
 Uni sous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle  
 Dont ses sens sont agitez,  
 A son secours il apelle  
 Les Peuples les plus vantez.  
 Ceux-là viennent du rivage,  
 Où s'enorgueillit le Tage  
 De l'or qui roule en ses eaux;  
 Ceux-ci des champs où la nége,  
 Des marais de la Norvége  
 Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre?  
 Sous les Jumeaux effrayez,  
 Des froids torrens de Décembre  
 Les champs par tout sont noyez.  
 Cérès s'enfuit éplorée  
 De voir en proye à Borée  
 Ses guérets d'épics chargez,  
 Et sous les urnes fangeuses  
 Des Hyades orageuses  
 Tous ses trésors submergez.



Déployez toutes vos rages,  
 Princes, Vents, Peuples, Frimats.  
 Ramassez tous vos nuages,  
 Rassemblez tous vos soldats;  
 Malgré vous Namur en poudre  
 S'en va tomber sous la foudre,  
 Qui dompta Lille, Courtrai,  
 Gand la superbe Espagnole,  
 Saint Omer, Bezançon, Dole,  
 Ypres, Mastricht, & Cambrai.



Mes présages s'accomplissent;  
 Il commence à chanceler.  
 Sous les coups qui retentissent  
 Ses murs s'en vont s'écrouler.  
 Mars en feu, qui les domine,  
 Soufle à grand bruit leur ruine;  
 Et les Bombes, dans les airs  
 Allant chercher le tonnerre,  
 Semblent, tombant sur la Terre,  
 Vouloir s'ouvrir les Enfers.



Accourez, Nassau, Bavière,  
 De ces murs l'unique espoir;  
 A couvert d'une rivière  
 Venez, vous pouvez tout voir.  
 Considérez ses aproches:  
 Voyez grimper sur ces Roches  
 Ces Athlètes belliqueux;  
 Et dans les eaux, dans la flâme,  
 Louis à tout donnant l'ame,  
 Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête  
 Qui fort de ces Boulevarts ,  
 La Plume qui sur sa tête  
 Attire tous les regards.  
 A cet Astre redoutable  
 Toûjours un fort favorable  
 S'attache dans les combats :  
 Et toujours avec la Gloire  
 Mars amenant la Victoire ,  
 Vole , & le suit à grands pas.

Grands Défenseurs de l'Espagne ,  
 Montrez-vous , il en est tems.  
 Courage, vers la Méhagne  
 Voilà vos drapeaux flottans.  
 Jamais ses ondes craintives  
 N'ont vû sur leurs foibles rives  
 Tant de Guerriers s'amasser.  
 Courez donc. Qui vous retarde ?  
 Tout l'Univers vous regarde.  
 N'osez-vous la traverser ?

Loin de fermer le passage  
 A vos nombreux bataillons,  
 Luxembourg a du rivage  
 Reculé ses pavillons.  
 Quoi ! leur seul aspect vous glace ?  
 Où font ces Chefs pleins d'audace,  
 Jadis si prompts à marcher,  
 Qui devoient de la Tamise ,  
 Et de la Drave soumise,  
 Jusqu'à Paris nous chercher ?



Cependant, l'effroi redouble  
 Sur les remparts de Namur.  
 Son Gouverneur, qui se trouble,  
 S'enfuit sous son dernier mur.  
 Déjà jusques à ses portes  
 Je voi monter nos cohortes,  
 La flamme & le fer en main :  
 Et sur les monceaux de piques,  
 De corps morts, de rocs, de briques,  
 S'ouvrir un large chemin.



C'en est fait. Je viens d'entendre,  
 Sur ces rochers éperdus,  
 Battre un signal pour se rendre :  
 Le feu cesse. Ils sont rendus.  
 Dépouillez votre arrogance,  
 Fiers Ennemis de la France ;  
 Et de formais gracieux,  
 Allez à Liège, à Bruxelles,  
 Porter les humbles nouvelles  
 De Namur pris à vos yeux.



Pour moi, que Phébus anime  
 De ses transports les plus doux,  
 Rempli de ce Dieu sublime,  
 Je vais, plus hardi que vous,  
 Montrer que sur le Parnasse,  
 Des bois fréquentez d'Horace,  
 Ma Muse dans son déclin  
 Sçait encor les avenuës,  
 Et des sources inconnuës  
 A l'Auteur du Saint Paulin. \*

\* Poëme  
 Heroï-  
 que du  
 Sr Per-  
 sauis

O D E

Contre les Anglois.



**Q**UOI? ce peuple aveugle en son crime,  
 Qui prenant son Roi pour victime  
 Fit du Trône un Théâtre affreux,  
 Pense-t'il que le Ciel, complice  
 D'un si funeste sacrifice,  
 N'a pour lui ni foudre ni feux?



Déjà sa Flotte à pleines voiles,  
 Malgré les vents & les étoiles,  
 Veut maîtriser tout l'Univers;  
 Et croit que l'Europe étonnée,  
 A son audace forcenée  
 Va céder l'Empire des Mers.



Arme-toi, France; pren la foudre.  
 C'est à toi de réduire en poudre  
 Ces sanglans Ennemis des Loix.  
 Sui la Victoire qui t'apelle.

Je n'ai  
 18 ans  
 quand  
 je fis  
 cette Ode,  
 mais  
 je l'ai  
 raccom-  
 modée.

298 ODE CONTRE LES ANGLOIS.

Et va sur ce Peuple rebelle  
Venger la querelle des Rois.



Jadis on vit ces Parricides,  
Aidez de nos Soldats perfides,  
Chez nous au comble de l'orgueil,  
Briser tes plus fortes murailles;  
Et par le gain de vingt batailles :  
Mettre tous tes Peuples en deuil.



Mais bien-tôt le Ciel en colère,  
Par la main d'une humble Bergère  
Renversant tous leurs Bataillons,  
Borna leurs succès & nos peines :  
Et leurs corps pourris dans nos plaines  
N'ont fait qu'engraïsser nos sillons.





## S T A N C E S.

*A Monsieur MOLIERE, sur sa Comédie de l'Ecole  
des femmes que plusieurs gens frondoient.*

**E**N vain mille jaloux Esprits ,  
Molière, osent avec mépris  
Censurer ton plus bel Ouvrage :  
Sa charmante naïveté  
S'en va pour jamais d'âge en âge  
Divertir la Postérité.

Que tu ris agréablement !  
Que tu badines sçavamment !  
Celui qui sçut vaincre Numance,  
Qui mit Carthage sous sa loi,  
Jadis sous le nom de Térence  
Sçut-il mieux badiner que toi ?

Ta Muse avec utilité  
Dit plaisamment la vérité.  
Chacun profite à ton Ecole :  
Tout en est beau, tout en est bon ;  
Et ta plus burlesque parole  
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes Envieux :  
Ils ont beau crier en tous lieux,  
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire ;  
Que tes Vers n'ont rien de plaisant.  
Si tu sçavois un peu moins plaire,  
Tu ne leur déplairois pas tant.





## S O N N E T

*Sur la mort d'une Parente.*



**P**Armi les doux transports d'une amitié fidèle ;  
 Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours.  
 Iris que j'aime encor, & que j'aimai toujours,  
 Brûloit des même feux dont je brûlois pour elle ;



Quand par l'ordre du Ciel une fièvre cruelle  
 M'enleva cet objet de mes tendres amours ;  
 Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,  
 Me laissa de regrets une fuite éternelle.



Ah ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !  
 Que je versai de pleurs ! que je pouffai de cris !  
 De combien de douleurs ma douleur fut suivie !



Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.  
 Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,  
 Hélas ! en te perdant, j'ai plus perdu que toi.





## A U T R E S O N N E T

*Sur une de mes Parentes qui mourut toute jeune  
entre les mains d'un Charlatan.*



**N**ourri dès le berceau près de la jeune Orante,  
Et non moins par le cœur que par le sang lié,  
A ses jeux innocens Enfant associé,  
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante;



Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,  
A la fin d'un long mal vainement pallié,  
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,  
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.



O! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs!  
Bien-tôt, la plume en main, signalant mes douleurs;  
Je demandai raison d'un acte si perfide.



Oùi, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers;  
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,  
Fut le premier Démon qui m'inspira des vers.



# EPIGRAMMES,

I.

*A un Médecin.*

**O**UI, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célèbre **A**ffas-  
 fin,  
 Laisant de Galien la Science infertile,  
 D'ignorant Médecin devint Maçon habile:  
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,  
 Perrault, ma Muse est trop correcte.  
 Vous êtes, je l'avouë, ignorant Médecin,  
 Mais non pas habile Architecte.

---

II.

*A Monsieur Racine.*

**R**ACINE, plains ma destinée.  
 C'est demain la triste journée,  
 Où le Prophète Des-Marais,  
 Armé de cette même foudre  
 Qui mit le Port-Royal en poudre,  
 Va me percer de mille traits.  
 C'en est fait, mon heure est venuë.

\* Poëme  
 de Des-  
 marais  
 en-  
 vûe  
 à la  
 mort.

Non, que ma Muse, soutenuë  
 De tes judicieux avis,  
 N'ait assez de quoi le confondre:  
 Mais, cher Ami, pour lui répondre,  
 Hélas ! il faut lire Clovis. \*

## I I I.

*Contre Saint Sorlain.*

**D**Ans le Palais hier Bilain  
 Vouloit gager contre Ménage,  
 Qu'il étoit faux que Saint Sorlain  
 Contre Arnould eût fait un Ouvrage.  
 Il en a fait, j'en sçai le tems,  
 Dit un des plus fameux Libraires.  
 Attendez.... C'est depuis vingt ans.  
 On en tira cent Exemplaires.  
 C'est beaucoup, dis-je en m'aprochant,  
 La pièce n'est pas si publique.  
 Il faut compter, dit le Marchand,  
 Tout est encor dans ma Boutique.

## I V.

*A Messieurs Pradon, & Bonecorse, qui firent en  
 même-tems paroître contre moi chacun un volume  
 d'injures.*

**V**enez, Pradon, & Bonecorse,  
 Grands Ecrivains de même force,  
 De vos Vers recevoir le prix:  
 Venez prendre dans mes Ecrits  
 La place que vos Noms demandent.  
 Linière & Perrin vous attendent.

## V.

*Sur une Satire très-mauvaise que l'Abbé Cotin avoit faite, & qu'il faisoit courir sous son nom.*

**E**N vain par mille & mille outrages  
 Mes Ennemis, dans leurs Ouvrages,  
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'Univers;  
 Cotin, pour décrier mon stile,  
 A pris un chemin plus facile:  
 C'est de m'attribuer les Vers.

## V I.

*Contre le même.*

**A** Quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris;  
 Cotin, pour faire ôter ton nom de mes Ouvra-  
 ges?  
 Si tu veux du Public éviter les outrages,  
 Fais effacer ton nom de tes propres Ecrits.

## V I I.

*Contre un Abbé.*

**A** Lidor assis dans sa chaise,  
 Médifant du Ciel à son aise,  
 Peut bien médire aussi de moi.  
 Je ris de ses discours frivoles:  
 On sçait fort bien que ses paroles  
 Ne sont pas articles de Foi.

## V I I I.

*Vers en stile de Chapelain.*

**M**Audit soit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude  
 verve,  
 Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;  
 Et, de son lourd marteau martelant le Bon-Sens,  
 A fait de méchans Vers douze fois douze cens.

## I X.

*Epitaphe.*

**C**I git justement regrété  
 Un sçavant Homme sans science,  
 Un Gentilhomme sans naissance,  
 Un très-bon homme sans bonté.

## X.

*A Climène.*

**T**Out me fait peine,  
 Et depuis un jour  
 Je crois, Climène,  
 Que j'ai de l'amour.  
 Cette nouvelle  
 Vous met en courroux.  
 Tout beau, cruelle,  
 Ce n'est pas pour vous.

## X I. \*

*Imitation de Martial.*

**P**AUL ce grand Médecin, l'effroi de son quartier,  
 Qui causa plus de maux que la Peste & la Guerre,  
 Est Curé maintenant, & met les gens en terre.  
 Il n'a point changé de métier.

\* Cette Epigramme n'est pas de Mr Despreaux; mais on n'a pas voulu la retrancher, parce qu'on l'a trouvée dans la dernière Edition de ses Oeuvres faite à Paris.

## X I I. †

*Sur une Harangue d'un Magistrat, dans laquelle les  
 Procureurs étoient fort maltraitez.*

**L**orsque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,  
 Vous haranguez en vieux langage,  
 Paul, j'aime à vous voir en fureur  
 Gronder maint & maint Procureur:  
 Car leurs chicanes sans pareilles  
 Méritent bien ce traitement.  
 Mais, que vous ont fait nos oreilles,  
 Pour les traiter si rudement?

† Cette Epigramme n'est pas de Monsieur Despreaux; quoiqu'on l'ait ajoutée à Paris dans la dernière Edition de ses œuvres.

## X I I I.

*Sur la première représentation de l'Agéfilas de Monsieur de Corneille que j'avois vûz.*

**J'** Ai vû l'Agéfilas.  
Hélas!

## X I V.

*Sur la première représentation de l'Attila.*

**A** Près l'Agéfilas,  
Hélas!  
Mais après l'Attila,  
Hola.

## X V.

*Sur la manière de reciter du Poëte Santeuil.*

**Q**Uand j'aperçois sous ce Portique  
Ce Moine au regard fanatique,  
Lisant ses Vers audacieux,  
Faits pour les habitans des Cieux,\*  
Ouvrir une bouche effroyable,  
S'agiter, se tordre les mains,  
Il me semble en lui voir le Diable,  
Que Dieu force à louer les Saints.

\* Il a fait des Hymnes Latines à la louange des Saints.



## XVI.

*Sur la Fontaine de Bourbon, où l'Auteur étoit allé  
prendre les eaux, & où il trouva un Poëte médiocre,  
qui lui montra des Vers de sa façon.*

*Il s'adresse à la Fontaine.*

**O**ui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,  
Rendre le mouvement au Corps paralytique,  
Et guérir tous les maux les plus invétérés.  
Mais quand je lis ces vers par votre onde inspirez,  
Il me paroît, admirable Fontaine,  
Que vous n'eutes jamais la vertu d'Hipocrène.

## XVII.

*L'Amateur d'Horloges.*

**S**ans cesse autour de six Pendules,  
De deux Montres, de trois Cadrans,  
Lubin, depuis trente & quatre ans,  
Occupe ses soins ridicules.  
Mais à ce métier, s'il vous plaît,  
A-t-il acquis quelque Science ?  
Sans doute, & c'est l'Homme de France  
Qui sçait le mieux l'heure qu'il est.

\*\*\*

\*\*

## XVII.

*Sur ce qu'en avoit dit à l'Académie des Vers contre  
Homère & contre Virgile.*

**C**Lio vint l'autre jour se plaindre au Dieu des  
Vers,  
Qu'en certain lieu de l'Univers,  
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes stériles  
Les Homères & les Virgiles.  
Cela ne sçauroit être; on s'est moqué de vous,  
Reprit Apollon en courroux:  
Où peut-on avoir dit une telle infamie?  
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?  
C'est à Paris. C'est donc dans l'Hôpital des Foux?  
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

## XIX.

*Sur le même sujet.*

**J**'Ai traité de Topinamboux  
Tous ces beaux Censeurs, je l'avouë,  
Qui de l'Antiquité si follement jaloux,  
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on  
louë:  
Et l'Académie entre nous  
Souffrant chez soi de si grands Foux,  
Me semble un peu Topinamboux.

## X X.

*Sur le même sujet.*

**N**E blâmez pas Perrault de condamner Homère,  
Virgile, Aristote, Platon.  
Il a pour lui Monsieur son Frere,  
G... N... Lavau, Caligula, Néron,  
Et le gros Charpentier, dit-on.

## X X I.

*A Monsieur Perrault, sur le même sujet.*

**P**OUR quelque vain discours, sottement avancé  
Contre Homère, Platon, Cicéron, ou Virgile;  
Caligula par tout fut traité d'insensé,  
Néron de furieux, Hadrien d'imbécile.  
Vous donc, qui dans la même erreur,  
Avec plus d'ignorance; & non moins de fureur,  
Attaquez ces Héros de la Grèce & de Rome;  
Perrault, fussiez-vous Empereur,  
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

## X X I I.

*Sur le même sujet.*

**D**OU vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère;  
Et tous ces grands Auteurs, que l'univers révere,  
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots?  
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces Esprits sublimes  
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,  
Vous les faites tous des Perraults.

## X X I I I.

*Au même.*

**T** On Oncle, dis-tu, l'Assassin  
 M'a guéri d'une Maladie.  
 La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin ;  
 C'est que je suis encore en vie.

## X X I V.

*Au même.*

**L** E bruit court que Baccus, Junon, Jupiter, Mars,  
 Apollon le Dieu des beaux Arts,  
 Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur Mere,  
 Et tous les Dieux enfans d'Homère,  
 Resolus de venger leur Pere,  
 Jettent déjà sur vous de dangereux regards ;  
 Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.  
 Comment soutiendrez-vous un choc si violent,  
 Il est vrai, Vifé\* vous assure  
 Que vous avez pour vous Mercure ;  
 Mais c'est le Mercure Galant.

\* *Auteur du Mercure Galant.*

\* \* \*

## X X V.

*Parodie Burlesque de la première Ode de Pindare à  
la louange de Mr Perrault.*

**M**Algré son fatras obscur, \*  
Souvent Brébeuf étincelle.  
Un Vers noble, quoique dur,  
Peut s'offrir dans la Pucelle.  
Mais, ô ma Lire, fidelle,  
Si du parfait Ennuyeux  
Tu veux trouver le modèle,  
Ne cherche point dans les Cieux  
D'Astre au Soleil préférable;  
Ni dans la foule innombrable  
De tant d'Ecrivains divers,  
Chez Coignard rongez des vers  
Un Poëte comparable  
A l'Auteur inimitable †  
De Peau-d'Ane mis en Vers.

\* J'avois résolu de parodier l'Ode; mais dans ce tems-là nous nous raccommodâmes Monsieur Perrault & mod. Ainsi il n'y eut que ce couplet de fait.

† Monsieur Perrault dans ce tems-là avoit rimé le Conte de Peau-d'Ane.



## X X V I.

*Sur la réconciliation de l'Auteur & de M. Perrault;*

**T**Out le trouble Poétique  
 A Paris s'en va cesser.  
 Perrault l'anti Pindarique,  
 Et Despréaux l'Homérique,  
 Consentent de s'embrasser.  
 Quelque aigreur qui les anime,  
 Quand, malgré l'emportement,  
 Comme eux l'un l'autre on s'estime,  
 L'accord se fait aisément.  
 Mon embarras est comment  
 On pourra finir la guerre  
 De Pradon & du Parterre.

## X X V I I.

*Réponse aux deux Epigrammes adressées aux RR.  
 PP. Jésuites, Auteurs du Journal de  
 Trévoux, ci-devant page 119.*

**L**Es Journalistes de Trévoux,  
 Illustre Héros du Parnasse,  
 N'ont point crû vous mettre en couroux;  
 Ni ranimer en vous la fatirique audace  
 Dont par le grand Arnaud vous vous croyez absous  
 Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace  
 De ces grands Hommes, qu'avec grace  
 Vous traduisez en plus d'un lieu;  
 Que pour l'amour de vous, ils voudroient bien  
 qu'Horace  
 Eût traité de l'Amour de Dieu.

## XXVIII.

*Sur le Livre des Flagellans, aux mêmes.*

**N**On, le Livre des Flagellans  
 N'a jamais condamné, lisez-le bien, mes Peres,  
 Ces rigiditez salutaires,  
 Que pour ravir le Ciel, saintement violens,  
 Exercent sur leurs corps tant de Chrétiens austères.  
 Il blâme seulement cet abus odieux,  
 D'étaler & d'offrir aux yeux  
 Ce que leur doit toujours cacher la bienfiance;  
 Et combat vivement la fausse Piété,  
 Qui, sous couleur d'éteindre en nous la volupté,  
 Par l'austérité même & par la pénitence  
 Sçait allumer le feu de la lubricité.

## XXIX.

*Fable d'Esopé, le Bucheron & la Mort.*

**L**E dos chargé de bois, & le corps tout en eau,  
 Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieillesse  
 Marchoit en haletant de peine & de détresse.  
 Enfin las de souffrir, jettant là son fardeau,  
 Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,  
 Il souhaite la Mort, & cent fois il l'apelle.  
 La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle ?  
 Qui, moi ? dit-il alors, prompt à se corriger :  
 Que tu m'aides à me charger.

## X X X.

*Le Debitur reconnaissant.*

**J**E l'assistai dans l'indigence:  
 Il ne me rendit jamais rien.  
 Mais quoi qu'il me dût tout son bien,  
 Sans peine il souffroit ma presence.  
 O la rare reconnoissance !

## X X X I.

*Enigme.*

**D**U repos des Humains implacable ennemie,  
 J'ai rendu mille Amans envieux de mon fort.  
 \* Je me repais de fang, & je trouve ma vie  
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

*Le Peç*

## X X X I I.

*Vers pour mettre au-devant d'un Roman allégorique, où  
 l'on expliquoit toute la Morale des Stoïciens.*

**L**Aches Partisans d'Epicure,  
 Qui brûlans d'une flamme impure,  
 Du Portique fameux fuyez l'austérité:  
 Souffrez qu'enfin la Raison vous éclaire.  
 Ce Roman pleine de vérité,  
 Dans la Vertu la plus sévère  
 Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.



## XXXIII.

*Sur un Portrait de Rocinante , Cheval de Don  
Quichotte.*

**T**El fut ce Roi des bons chevaux,  
Rocinante, la fleur des Coursiers d'Ibérie,  
Qui trottant jour & nuit, & par monts, & par vaux,  
Galoppa, dit l'Histoire, une fois en sa vie.

## XXXIV.

*Vers à mettre en chant.*

**V**Oici les lieux charmans, où mon ame ravie  
Passoit, à contempler Silvie,  
Ces tranquiles momens si doucement perdus.  
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !  
Mon Cœur, vous soupirez au nom de l'Infidelle ;  
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,  
Ma main, des fleurs les plus chéries,  
Lui faisoit des presens si tendrement reçûs.  
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !  
Mon Cœur, vous soupirez au nom de l'Infidelle,  
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

## X X X V.

*Chanson à boire , que je fis au sortir de mon cours  
de Philosophie , à l'âge de dix-sept ans.*

**P**hilosophes rêveurs , qui pensez tout sçavoir ,  
Ennemis de Bacchus , rentrez dans le devoir :  
Vos esprits s'en font trop accroire.  
Allez , vieux Fous , allez apprendre à boire.  
On est sçavant quand on boit bien.  
Qui ne sçait boire ne sçait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin ,  
Un Docteur est alors au bout de son Latin :  
Un Goinfre en a toute la gloire :  
Allez , vieux Fous , &c.

## X X X V I.

*Chanson à boire faite à Bâville , où étoit le Père  
Bourdaloû.*

**Q**ue Bâville me semble aimable !  
Quand des Magistrats le plus grand  
Permet que Bacchus à sa table  
Soit notre Premier Président.

Trois Muses , en habit de ville  
Y président à ses côtés :  
Et ses Arrêts par Arbouville  
Sont à plein verre exécutez.

\* Gentilhomme , parent de Monsieur le Premier Pré-  
sident.

418      ÉPIGRAMMES

Si Bourdalouë un peu sévère  
Nous dit : Craignez la Volupté :  
Escobar , lui dit-ton , mon Pere,  
Nous la permet pour la santé.

Contre ce Docteur authentique ,  
Si du jeûne il prend l'intérêt :  
Bacchus le déclare hérétique ,  
Et Janséniste , qui pis est.

---

X X I X V I I .

*Sur Homère.*

QUand la dernière fois , dans le sacré Vallon ,  
La Troupe des neuf Sœurs , par l'ordre d'Apo-  
lon ,  
Lut l'Iliade & l'Odyssée ;  
Chacune à les louer se montrant empressée ;  
Apprenez un secret qu'ignore l'Univers ,  
Leur dit alors le Dieu des Vers :  
Jadis avec Homère , aux rives du Permesse ,  
Dans ce Bois de Lauriers , où seul il me suivoit ,  
Je les fis toutes deux , plein d'une douce yvresse .  
Je chantois ; Homère écrivoit.

X X X V I I I .

*Vers pour mettre sous le buste du Roy , fait par Mr  
Girardon , l'année que les Allemans prirent Belgrade.*

C'Est ce Roi si fameux dans la paix , dans la guerre ,  
Qui fait seul à son gré le destin de la Terre.

Tout reconnoît ses Loix, ou brigue son apui.  
 De ses nombreux combats le Rhin frémit encore;  
 Et l'Europe en cent lieux a vû fuir devant lui  
 Tous ces Héros si fiers, que l'on voit aujourd'hui  
 Faire fuir l'Othoman au-de là du Bosphore.

X X X I X.

*Vers faits pour mettre au bas d'un Portrait de Monseigneur le Duc du MAINE.*

Quel est cet Apollon nouveau,  
 Qui presque au fortir du berceau  
 Vient régner sur notre Parnasse?  
 Qu'il est brillant! qu'il a de grace!  
 Du plus grand des Héros je reconnois le fils.  
 Il est déjà tout plein de l'esprit de son Pere;  
 Et le feu des yeux de sa Mere  
 A passé jusqu'en ses Ecrits.

X L.

*Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiselle de Lamoignon.*

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,  
 Cette admirable & sainte Fille;  
 En tous lieux signala son humble piété;  
 Jusqu'aux climats \* où naît & finit la clarté,  
 Fit ressentir l'effet de ses soins secourables;

\* Mademoiselle de Lamoignon faisoit tenir de l'argent à beaucoup de Missionnaires, jusques dans les Indes Orientales & Occidentales.

320      É P I G R A M M E S.  
Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,  
Consuma son repos, ses biens & sa santé,  
A soulager les maux de tous les Misérables.

---

X L I.

*A Madame la Présidente de Lamoignon, sur le Portrait  
du P. Bourdalouë, qu'elle m'avoit envoyé.*

**D**U plus grand Orateur dont la Chaire se vante,  
M'envoyer le portrait, illustre Présidente,  
C'est me faire un present qui vaut mille presens.  
J'ai connu Bourdalouë; & dès mes jeunes ans,  
Je fis de ses Sermons mes plus chères délices.  
Mais, lui de son côté, lisant mes vains caprices,  
Des censeurs de Trevoux n'eut point pour moi les  
yeux.

Ma franchise sur tout gagna sa bienveillance.  
Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France,  
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

---

X L I I.

*Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier le  
sélébre Voyageur.*

**D**E Paris à Delli, du Couchant à l'Aurore,  
Ce fameux Voïageur courut plus d'une fois:  
De l'Inde & de l'Hydaspe il fréquenta les Rois:  
Et sur les bords du Gange on le révere encore.  
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr apui;  
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,  
En foule à nos yeux il presente

EPIGRAMMES:

827

Les plus rares tresors que le Soleil e nfante)\*  
Il n'a rien rapotté de si rare que lui.

\* Il est revenu des Indes avec près de trois millions  
de pierreries.

X L I I I.

*Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere \*  
Greffier de la Grand' Chambre du Parlement de Paris.*

**C**E Greffier doux & pacifique,  
De ses enfans au sang critique,  
N'eut point le talent redouté:  
Mais fameux par sa probité,  
Reste de l'or du Siécle antique,  
Sa conduite dans le Palais  
Par tout pour exemple citée,  
Mieux que leur plume si vantée,  
Fit la Satire des Rolets.

X L I V.

*Epitaphe de la mere de l'Auteur.*

**E** Pouse d'un Mari doux, simple, officieux, \* *C'est est  
le que  
parle.*  
Par la même douceur je sçus plaire à ses yeux:  
Nous ne sçûmes jamais ni railler, ni médire.  
Passant, ne t'enquiers point, si de cette bonté  
Tous mes enfans ont hérité:  
Li seulement ces Vers, & garde toi d'écrire.

## X L V.

*Sur un frere aîné que j'avois, & avec qui j'étois  
brouillé.*

**D**E mon Frere, il est vrai, les Ecrits sont vantez ;  
Il a cent belles qualitez ;  
Mais il n'a point pour moi d'affection sincere.  
En lui je trouve un excellent Auteur,  
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur.  
Mais je n'y trouve point de Frere.

## X L V I.

*Vers pour mettre sous le Portrait de M. de la Bruyère  
au-devant de son Livre des Caractères de ce siècle.*

*C'est lui  
qui parle* **T**Out esprit orgueilleux, qui s'aime,  
Par mes leçons se voit guéri ;  
Et dans mon Livre si chéri  
Aprend à se haïr soi-même.

## X L V I I.

*Vers pour mettre au bas du Portrait de M. Hamon.*

**T**Out brillant de sçavoir, d'esprit, & d'éloquence,  
Il courut au Desert chercher l'obscurité :  
Aux Pauvres consacra ses biens & sa science,  
Et trente ans dans le jeûne, & dans l'austérité,  
Fit son unique volupté  
Des travaux de la Pénitence.

## XLVIII.

*Vers pour mettre au bas du Portrait de M. Racine.*

**D**U Théâtre François l'honneur & la merveille,  
 Il sçut ressusciter Sophocle en ses Ecrits;  
 Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,  
 Surpasser Euripide, & balancer Corneille.

## XLIX.

*Vers pour mettre au bas de mon Portrait.*

**A**U joug de la Raïson asservissant la Rime,  
 Et, même en imitant, toujours original,  
 J'ai sçu dans mes Ecrits, docte, enjoué, sublime,  
 Rassembler en moi Perse, Horace, & Juvénal.

## L.

*Réponse aux Vers du Portrait.*

**O**Ui, le Verrier, c'est-là mon fidèle Portrait;  
 Et le Graveur, en chaque trait,  
 A sçu très-finement tracer sur mon visage,  
 De tout faux Bel-Esprit l'ennemi redouté.  
 Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ou-  
 vrage.  
 Tu me fais prononcer avec tant de fierté,  
 D'un Ami de la Vérité  
 Qui peut reconnoître l'image?



## L I.

*Pour un autre Portrait du même.*

**N**E cherchez point comment s'appelle  
L'Ecrivain peint dans ce Tableau;  
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,  
Qui ne reconnoitroit Boileau ?

## L I I.

*Vers pour mettre au bas d'une méchante gravure  
qu'on a fait de moi.*

**D**U célèbre Boileau tu vois ici l'image.  
Quoi, c'est-la, dira-tu, ce Critique achevé ?  
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?  
C'est de se voir si mal gravé.

## L I I I.

*Sur mon Buste de marbre fait par Mr Girardon,  
premier Sculpteur du Roy.*

**G**RACE au Phidias de notre âge,  
Me voilà sûr de vivre autant que l'Univers:  
Et ne connût-on plus ni mon Nom, ni mes Vers;  
Dans ce Marbre fameux, taillé sur mon Vifage,  
De Girardon toujours on vantera l'Ouvrage.



## S O N N E T

*Contenant l'Eloge de Monsieur DESPREAUX,  
par Monsieur de Nantes.*

**L'**illustre Despréaux a vû son jour fatal :  
Il n'est plus au Tombeau qu'une cendre stérile,  
Cet homme qui mêlant l'agréable à l'utile,  
Etoit des Anciens l'Elève & le Rival.

Il atteignit Horace, il passa Juvénal :  
Il sçut, en s'égayant, s'égalier à Virgile :  
Des leçons du Sublime observateur habile,  
Il eût pû de Longin être l'Original.

Ses Vers charmoient la Cour, la Ville, la Province ;  
Choisi pour nous tracer le règne de son Prince,  
Que n'attendoit-on pas d'un art comme le sien ?

Quel Roi ? quel Ecrivain ? quel sujet pour l'Histoire ?  
Ce Chef-d'Oeuvre ébauché manque encore à sa  
gloire :

Mais non, elle est parfaite : il est mort en Chrétien,





## V E R S

*Sur le Sonnet ci-dessus , page 325. & sur celui de  
la page 118. contre l'Equivoque.*

**J'**Abjure mon double Sonnet :  
 Tant celui qui crie, ô merveille !  
 Que l'autre où le Lecteur sommeille ;  
 Et je conviens que j'ai mal fait.  
 Le plus sûr seroit de se taire.  
 Le moyen de ne pas mal faire ,  
 Et de contenter tant de gens  
 Par ma Critique , ou mon encens ?  
 Quand du Poëte Satirique  
 J'ai fait un Saint de Paradis ,  
 Je m'y suis sans doute , mal pris :  
 Je n'avois pas vû l'Oeuvre inique  
 Où des gens par nous respectez  
 Sont cruellement maltraitez.  
 Ces gens du Ciel gardent la porte :  
 Loin d'y placer en dépit d'eux  
 L'Auteur de cet Ouvrage affreux ,  
 J'aurois dit , le Diable l'emporte.  
 Abbé , difons-le donc tous deux :  
 Et je crois que la Compagnie ,  
 Sans faire de cérémonie ,  
 Ni demander d'autre examen ,  
 Répondra de bon cœur : Amen.

*Fin des Epigrammes & des Sonnets.*

# PARODIE

DE QUELQUES ENDROITS

DU C I D,

*Sur CHAPELAIN, CASSAIGNE  
& LA SERRE.*





## AVERTISSEMENT.

**L** A Parodie qu'on a mise dans l'Édition précédente des Oeuvres de Monsieur Despreaux, ayant été bien reçûe, on la remettra dans celle-ci. On a déjà dit que cette Parodie fut faite pour divertir Monsieur le Premier Président de Lamoignon, comme on nous l'apprend dans la seconde Edition du \* Ménagiana. On verra dans cette Edition une autre Pièce de Monsieur Despreaux, qui n'est pas moins curieuse en son genre. C'est un Arrest contre la Philosophie de Descartes, où Monsieur Despreaux, faisant semblant de défendre la Philosophie d'Aristote, en montre ingénieusement les défauts. C'est une ironie perpétuelle, & une critique également agréable & instructive. On nous apprend dans le † Ménagiana, d'où nous avons aussi tiré cette Pièce, qu'on songeoit tout de bon à donner un Arrest contre la Philosophie de Descartes, lorsque Monsieur Despreaux fit paroître le sien; & l'on ajoute, que cela plus qu'aucune autre chose empêcha peut-être le Parlemens d'en

\* *Tome*  
I. p. 47.  
de l'Éd.  
de Hol-  
lande.

† *Tome*  
II. p. 9.

430 A V E R T I S S E M E N T .

*rendre un véritable. Tant il est vrai qu'une plaisanterie délicate est souvent plus propre à terminer de grandes affaires , que les raisons les plus graves & les plus solides ,*

ridiculum acris

**T**ortius & melius magnas plerumque fecat res.





**P A R O D I E**  
**DE QUELQUES ENDROITS**  
**D U C I D ,**  
**SUR CHAPELAIN, CASSAIGNE,**  
**ET LA SERRE.**

**S C E N E I.**

**L A S E R R E , C H A P E L A I N .**

**L A S E R R E .**



Nfin, vous l'emportez, & la faveur de  
 Roi

Vous accable de dons qui n'étoient dûs  
 qu'à moi.

On voit rouler chez-vous tout l'or de la Castille.

**C H A P E L A I N .**

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille  
 Témoignent mon mérite & font connoître assez  
 Qu'on ne haït pas mes vers pour être un peu forcé.



Pour grands que soient les Rois, ils font ce que nous  
sommes,

Ils se trompent en vers comme les autres hommes,  
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,  
Qu'à de méchans Auteurs, ils font de beaux presens.

## C H A P E L A I N.

Ne parlons point du choix, dont vôtre esprit s'irrite:  
La cabale l'a fait plutôt que le mérite.

Vous choisissant, peut-être on eût pu mieux choisir;

Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir,

A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre.

Unissons deormais ma cabale à la vôtre.

J'ai mes prôneurs aussi, quoi qu'un peu moins fré-  
quens,

Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens :

Si vous me célébrez, je dirai que la Serre

Volume sur volume incessamment desserre,

Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert;

Et vous éprouverez si mon amitié sert: [dre]

Ma Nièce même en vous peut rencontrer un Gen-

## L A S E R R E.

A de plus hauts partis Philipote doit prétendre;

Et le nouvel éclat de cette pension

Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition:

Exerce nos rimeurs, & vante notre Prince,

Va te faire admirer chez les gens de Province,

Fais marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,

Sois des flatteurs l'amour, & des railleurs l'effroi;

Joins à ces qualitez celle d'une ame vaine,

Montre-leur comme il faut endurcir une veine,

Au métier de Phébus bander tous les ressorts,

Endosser nuit & jour un rouge just-au-corps,

Pour avoir de l'encens donner une bataille,  
 Ne laisser de sa bourse échaper une maille,  
 Sur tout fers-leur d'exemple, & ressouvien-toi bien  
 De leur former un stile aussi dur que le tien.

## C H A P E L A I N.

Pours'insuire d'exemple en dépit de Linière  
 Ils liront seulement ma Jeanne toute entière :  
 Là dans un long tissu d'amples narrations  
 Ils verront comme il faut berner les Nations,  
 Duper d'un grave ton Gens de robe & d'armée,  
 Et sur l'erreur des sots bâtir sa renommée.

## L A S E R R E.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir ;  
 Un Auteur dans ton Livre apprend mal son devoir :  
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages ;  
 Que ne puisse égaler un de mes cent Ouvrages ?  
 Si tu fus grand flatteur , je le suis aujourd'hui ,  
 Et ce bras de la Presse est le plus ferme apui.  
 Bilaine & de Sercy sans moi feroient des drilles ;  
 Mon nom seul au Palais nourrit trente familles ,  
 Les Marchands feroient leurs boutiques sans  
 moi ;  
 Et s'ils ne m'avoient plus , ils n'auroient plus d'em-  
 ploi.

Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume  
 Cahiers dessus cahiers , volume sur volume.  
 Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté  
 Feroit un Livre entier marchant à mon côté ;  
 Et loin de ces durs vers qu'à mon stile on préfère,  
 Il deviendroit Auteur en me regardant faire.

## C H A P E L A I N.

Tu me parles en vain de ce que je connoi ;  
 Je t'ai vû rimailier & traduire sous moi :

Sij'ai traduit Gufman, fij'ai fait fa Préface,  
 Ton galimathias a bien rempli ma place.  
 Enfin pour épargner ces discours superflus,  
 Si je fuis grand flateur, tu l'es & tu le fus ;  
 Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence  
 Un Monarque entre nous met de la différence.

L A S E R R E.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

C H A P E L A I N.

Qui l'a gagné fur toi l'avoit mieux mérité.

L A S E R R E.

Qui fçait mieux composer en eft bien le plus digne.

C H A P E L A I N.

En être refusé n'en eft pas un bon figne.

L A S E R R E.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtifan.

C H A P E L A I N.

L'éclat de mes grands vers fut mon feul partifan.

L A S E R R E.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

C H A P E L A I N.

Le Roi, quand il en fait, le mefure à l'Ouvrage.

L A S E R R E.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

C H A P E L A I N.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

L A S E R R E.

Ne les mérite pas, moi ?

C H A P E L A I N.

Toi.

L A S E R R E.

Ton insolence,

Téméraire vieillard, aura fa récompense.

*Il lui arrache sa perruque.*

C H A P E L A I N.

Achève & prend ma tête après un tel affront,  
Le premier dont ma Muse a vû rougir son front.

L A S E R R E.

Es que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

C H A P E L A I N.

O Dieux ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

L A S E R R E.

Ta perruque est à moi , mais tu serois trop vain ,  
Si ce sale trophée avoit souillé ma main.

Adieu ; fais lire au peuple , en dépit de Linière ,  
De tes fameux travaux l'histoire toute entière :  
D'un insolent discours ce juste châtement  
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

C H A P E L A I N.

Rend-moi donc ma perruque.

L A S E R R E.

Elle est trop malhonnête.

De tes lauriers sacrez va te couvrir la tête.

C H A P E L A I N.

Rend la calotte au moins.

L A S E R R E.

Va, va, tes cheveux d'ours

Ne pourroient sur ta tête encore durer trois jours.

## S C E N E I I.

C H A P E L A I N *seul.*

O Rage ! ô desespoir ! ô Perruque mamie !  
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?  
N'as-tu trompé l'espoir de tant de Perruquiers ,

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
 Nouvelle pension fatale à ma calotte !  
 Précipice élevé qui te jette en la crotte ,  
 Cruel ressouvenir de tes honneurs passez ,  
 Services de vingt ans en un jour effacez !  
 Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre ;  
 Et te mettre crottée ou te laisser à terre ?  
 La Serre , sois d'un Roi maintenant régalez ;  
 Ce haut rang n'admet pas un Poëte pelé ,  
 Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne ,  
 Malgré le choix du Roi , m'en a sçu rendre indigne ;  
 Et toi de mes travaux glorieux instrument ,  
 Mais d'un esprit de glace inutile ornement ,  
 Plume jadis vantée , & qui dans cette offense  
 M'as servi de parade & non pas de défense ,  
 Va , quitte désormais le dernier des humains ,  
 Passe , pour me venger , en de meilleures mains .  
 Si Cassaigne a du cœur , & s'il est mon ouvrage ,  
 Voici l'occasion de montrer son courage ;  
 Son esprit est le mien , & le mortel affront ,  
 Qui tombe sur mon chef , rejaillit sur son front .

---

S C E N E I I I .

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

Cassaigne, as-tu du cœur ?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître

L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah ! c'est comme il faut être.  
 Digne

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !  
 Je reconnois ma verve à ce noble courroux.  
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
 Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte.  
 Viens me venger.

C A S S A I G N E.

De quoi ?

C H A P E L A I N.

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel  
 D'une insulte.... Le traître eût payé la perruque  
 Un quart d'écu du moins sans mon âge caduque.  
 Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir  
 Je la remets aux tiens pour écrire & punir.  
 Va contre un insolent faire un bon gros Ouvrage ;  
 C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage :  
 Rime, ou créve. Au surplus, pour ne te point flatter,  
 Je te donne à combattre un homme à redouter ;  
 Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires  
 Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

C A S S A I G N E.

Son nom ? C'est perdre tems en discours superflus.

C H A P E L A I N.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus :  
 Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre  
 C'est....

C A S S A I G N E.

De grace achevez.

C H A P E L A I N.

Le terrible La Serre.

C A S S A I G N E.

Le. . .

Ne réplique point, je connois ton fatras.  
Combats sur ma parole, & tu l'emporteras,  
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,  
J'en vais chercher, barbouille, écri, rime, &  
nous venge.

## S C E N E I V.

C A S S A I G N E *seul.*

**P**ercé jusques au fond du cœur  
D'une insulte imprévûë aussi bien que mortelle,  
Misérable vengeur d'une sottie querelle,  
D'un avare Ecrivain chétif imitateur,  
Je demeure stérile, & ma veine abbatuë  
Inutilement suë.

Si près de voir couronner mon ardeur,  
O la peine cruelle!  
En cet affront La Serre est le tondeur,  
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je sens de rudes combats!  
Comme ma Pension, mon honneur me tourmente,  
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente,  
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,  
Réduit au triste choix ou de trahir mon Maître,

Ou d'aller à Bicêtre;  
Des deux côtéz mon mal est infini.  
O la peine cruelle!  
Faut-il laisser un La Serre impuni?  
Faut-il venger l'Auteur de la Pucelle?

Auteur, Perruque, honneur, argent,  
 Impitoyable loi, cruelle tyrannie,  
 Je vois gloire perdue, ou pension finie.  
 D'un côté je suis lâche, & de l'autre indigent,  
 Cher & chétif espoir d'une veine flatteuse,  
 Et tout ensemble gueuse,  
 Noir instrument, unique gagne-pain,  
 Et ma seule ressource,  
 M'es-tu donné pour venger Chapelain ?  
 M'es-tu donné pour me couper la bourse ?

Il vaut mieux courir chez Conrard,  
 Il peut me conserver ma gloire & ma finance,  
 Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence,  
 On sçait comme en Traitez excelle ce Vieillard,  
 S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la Pucelle  
 Vuide notre querelle.

Si pas un d'eux ne me veut secourir  
 Et si l'on me balotte,  
 Cherchons La Serre, & sans tant discourir  
 Traitons du moins, & payons la Calotte.

Traiter sans tirer ma raison !  
 Rechercher un marché si funeste à ma gloire,  
 Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire  
 D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison !  
 Respecter un vieux poil, dont mon ame égarée  
 Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce dessein négligent,  
 Qui passeroit pour crime.  
 Allons, ma Main du moins sauvons l'argent :  
 Puis qu'aussi bien il faut perdre l'estime.



Où, mon esprit s'étoit déçû.

Autant que mon honneur, mon intérêt me presse,  
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,  
J'aurai mon stile dur comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à la vengeance.

Et tout honteux d'avoir tant de froideur,  
Rimons à tire d'aile,  
Puisqu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,  
Et le tondu Pere de la Pucelle.

S C E N E V.

CASSAIGNE, LA SERRE,

CASSAIGNE.

A Moi, La Serre, un mot.

LA SERRE,  
Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu Chapelain ?

LA SERRE.

Où.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.

Sçais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,  
Et l'effroi des Lecteurs de son tems ? le sçais-tu ?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon stile je porte,

Sçais-tu que je la tiens de lui seul ?

L A S E R R E

Que m'importe ?

C A S S A I G N E.

A quatre vers d'ici je te le fais sçavoir.

L A S E R R E

Jeune présomptueux !

C A S S A I G N E.

Parle sans t'émouvoir :

Je suis jeune , il est vrai : mais aux ames bien nées  
La rime n'attend pas le nombre des années.

L A S E R R E.

Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain ,  
Toi qu'on ne vid jamais une plume à la main ?

C A S S A I G N E.

Mes pareils avec toi sont dignes de combattre ,  
Et pour des coups d'essai veulent des Henrys quatre.

L A S E R R E.

Sçais-tu bien qui je suis ?

C A S S A I G N E.

Oùi , tout autre que moi

En comptant tes Ecrits pourroit trembler d'effroi.  
Mille & mille papiers , dont ta table est couverte ,  
Semblent porter écrit le destin de ma perte.  
J'attaque en téméraire un gigantesque Auteur ;  
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.  
Je veux venger mon Maître , & ta plume indomtable  
Pour ne se point lasser n'est point infatigable.

L A S E R R E.

Ce Phébus qui paroît aux discours que tu tiens  
Souvent par tes Ecrits se découvrit aux miens ,  
Et te voyant encore tout frais sorti de Classe  
Je disois , Chapelain lui laissera sa place.

Je sçai ta pension , & suis ravi de voir  
 Que ces bons mouvemens excitent ton devoir ,  
 Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime ,  
 Etayer d'un Pédant l'agonisante estime ,  
 Et que voulant pour Singe un Ecolier parfait ,  
 Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.  
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ,  
 J'admire ton audace & je plains ta jeunesse :  
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ,  
 Dispense un vieux routier d'un combat inégal.  
 Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire ;  
 A moins d'un gros volume , on compose sans gloire ;  
 Et j'aurois le gret de voir que tout Paris  
 Te croiroit accablé du poids de mes Ecrits.

C A S S A I G N E.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :  
 Qui péle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

L A S E R R E.

Retire-toi d'ici.

C A S S A I G N E.

Hâtons-nous de rimer.

L A S E R R E.

Es-tu si prêt d'écrire ?

C A S S A I G N E.

Es-tu las d'imprimer ?

L A S E R R E.

Vien , tu fais ton devoir. L'Ecolier est un traître ,  
 Qui souffre sans cheveux la tête de son Maître.





# LA METAMORPHOSE

DE LA PERRUQUE

## DE CHAPELAIN

EN COMETE.

**L**A plaisanterie que l'on va voir, est une suite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occasion de la comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez Mr. HESSEIN, frere de l'illustre Madame de la SABLIERE.

On feignoit que Chapelain ayant été décoiffé par La Serre, avoit laissé sa Perruque à calotte dans le Ruiffeau où La Serre l'avoit jettée.

*Dans un Ruiffeau bourbeux la Calotte enfoncée,  
Parmi de vieux cbiffons alloit être entassée,  
Quand Pbébus l'aperçut, & du plus haut des airs,  
Fettant sur les Railleurs un regard de travers,  
Quoi, dit-il, je verrai cette antique Calotte,  
D'un sale Cbifonier remplir l'indigne botte!*

Ici devoit être la discription de cette fameuse Perruque,

*Qui de tous ses travaux la compagne fidelle,  
A vû naitre Gusman, & mourir la Pucelle;*

*Et qui de front en front passant à ses neveux ,  
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.*

Enfin Apollon changeoit cette Perruque en Comète. *Je veux*, disoit ce Dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre, soient Poète,*

*Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.*

Furetière, l'un des Auteurs de la Pièce, remarqua pourtant, que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point. *C'est*, dit-il, *que les Comètes ont des cheveux, & que la Perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée. Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa Perruque. On lui a attribué l'Epigramme suivante, qui n'est pas de lui.

*Railleurs, en vain vous m'insultez,  
Et la pièce vous emportez ;  
En vain vous découvrez ma nuque.  
J'aime mieux la condition  
D'être défroqué de Perruque .  
Que défroqué de Pension.*





## L'OMBRE DE DESPREAUX.

O D E.

**V**if & modeste satirique,  
 Ami de la sincérité,  
 Qui croyois tout panégyrique  
 Un outrage à la vérité;  
 Peut-être que de cette strophe  
 La respectueuse apostrophe  
 Vient de te causer quelque éfroi,  
 Despreaux, du Royaume sombre  
 Il me semble entendre ton ombre  
 Murmurer déjà contre moi.

Mais c'est en vain qu'elle s'irrite,  
 Ne craint point un éloge faux,  
 Ni qu'en célébrant ton mérite  
 J'encense jusqu'à tes défauts;  
 Que j'approuve dans tes ouvrages  
 Ces noms consacrés aux outrages  
 Par un zèle outré du bon goût:  
 Oui j'ose en attester tes manes,  
 Toi-même aujourd'hui tu condamnes  
 Ce que notre malice absoût.

Heureux, que de sages scrupules  
 Retranchant ces traits séducteurs,  
 Ton vers n'eût rendu ridicules  
 Que les fautes, non les auteurs;  
 Qu'un nom quelquefois respectable

D'un hémistiche irrévocable  
 N'eût pas fait l'injuste ornement :  
 Rival de Tacite & d'Horace ,  
 Craignois-tu de manquer de grace  
 Sans ce dangereux agrément.

C'en est fait , ton ombre sévère  
 Ne peut plus m'en défavoüer ;  
 Je sens qu'après ce trait sincère  
 Il m'est permis de te louer.  
 C'est à ton cœur irréprochable ,  
 A ton amitié secourable ,  
 Que sont dûs les premiers honneurs ;  
 Et dans la balance des sages  
 Le prix des plus rares ouvrages  
 Ne s'estime qu'au poids des mœurs.

Du fel piquant de l'ironie  
 Egayant tes instructions ,  
 A quoi t'a servi ton génie  
 Qu'à décrier les passions ;  
 Qu'à peindre notre ame flottante ,  
 Et telle que dans la tourmente  
 Un vaisseau par les vents battu ;  
 Mais nous peignant tels que nous sommes ,  
 Tu ne ris du vice des hommes  
 Que pour les rendre à la vertu.

Qu'à jamais les futures races  
 Attentives à tes discours ,  
 Profitent des riantes graces  
 Du Démocrite de nos jours.  
 Le siècle que ta plume honore ,

En toi valeur transmettre encore  
 Horace, Perse & Juvénal;  
 Plus vif dans leurs propres faillies,  
 Et de leurs graces embellies,  
 Imitateur original.

Loin des bassesses plagiaires,  
 Ton goût prudemment généreux,  
 Ne choisit les mêmes matières  
 Qu'afin de mieux lutter contre eux;  
 Mais ton poétique courage  
 Obtenoit en vain l'avantage,  
 Tu n'osois encor t'en flatter:  
 Et méconnoissant ta victoire  
 Tu leur rendois toute la gloire  
 Que tu venois de remporter.

Qui du droit sens de l'élégance  
 Porta des jugemens plus sûrs;  
 Vous trembliez à sa presence  
 Ouvrages languissans ou durs:  
 Sublime, faux & puérile,  
 De grands mots richesse stérile,  
 Froids ornemens hors de saison;  
 Idille orgueilleux ou rustique,  
 Tragique enflé, fade comique  
 Que n'enfantoit pas la raison.

Mais censeur aux autres si rude,  
 Pour toi quelle sévérité!  
 C'est de ta propre exactitude  
 Que naissoit ton autorité.  
 D'une veine toujours égale



Ton courroux éloquent s'exhale  
Contre les écrits inégaux,  
Où le génie & la paresse  
Tour à tour nous charme & nous blesse  
Par les beautés & les défauts.

Dans la carrière glorieuse  
Où de l'art nous cherchons le prix ;  
Qu'une lenteur laborieuse  
Polisse ainsi tous nos écrits.  
En vain le fol orgueil nous presse,  
Effaçons , corrigeons sans cesse,  
Après le bien cherchons le mieux.  
C'est au prix de toutes nos veilles  
Qu'il faut acheter ces merveilles  
Qui doivent plaire à tous les yeux.





L E

T O M B E A U  
D E D E S P R E A U X.  
S A T I R E.

Quelle sombre tristesse attaque tes esprits ?  
Le chagrin sur ton front est gravé par replis.  
Qu'as tu fait de ceteint où la jeunesse brille ?  
Je te vois plus rêveur qu'un enfant de famille,  
Qui court, mais vainement, chercher depuis un mois  
Quelque honnête usurier qui prête au denier trois :  
Ou qu'un auteur tremblant, qui voit lever les lustres  
Pour éclairer bien-tôt ses sottises illustres,  
Quand le parterre en main tenant le siflet prêt  
Va sans aucun apel prononcer son arrêt.  
Ma douleur, cher ami, paroît avec justice,  
Et n'est point en ce jour un effet du caprice ;  
Le pompeux attirail d'un funeste Convoi  
Vient de saisir mon cœur de douleur & d'éfroi.  
Mes yeux ont vû passer dans la place prochaine  
Des Meneins de la mort une bande inhumaine.  
De pédans mal peignés un bataillon crotté  
Descendoit à pas lents de l'Université ;  
Leurs longs manteaux de deuil trainoient jusques à  
terre,  
A leurs crépes flottans les vents faisoient la guerre ;  
Et chacun à la main avoit pris pour flambeau

Un laurier jadis verd pour orner un tombeau.  
 J'ai vû parmi les rangs malgré la foule extrême  
 De maint auteurs dolens la face sèche & blême.  
 Deux Grecs & deux Latins escortoient le cercueil,  
 Et le mouchoir en main Barbin menoit le deüil.  
 Pour qui crois-tu que marche une telle ordonnance;  
 Ce lugubre appareil, cette noire affluence ?  
 D'un Poëte défunt plaint le funeste sort,  
 L'Université pleure, & Despreaux est mort.  
 Il est mort ; c'en est fait. Sa satire nouvelle,  
 Enfant infortuné d'une plume infidelle,  
 Dont la Ville & la Cour ont fait si peu de cas,  
 L'avoit déjà conduit aux portes du trépas,  
 Quand le cruel effet d'une jalouse rage,  
 Pour hâter son destin s'est joint à cet ouvrage.  
 Il croyoit qu'Hipocrène & son plus pur cristal  
 Ne devoit que pour lui couler à plein canal ;  
 Mais aprenant qu'un autre animé par la gloire,  
 Avoit heureusement dans sa source osé boire,  
 Il frémit, & percé du plus cruel dépit,  
 Par l'ordre d'Apollon il va se mettre au lit.  
 Tu ris de tous les maux déchaînés sur la terre  
 Pour livrer aux auteurs une cruelle guerre ;  
 Sçais-tu bien que l'envie est le plus dangereux :  
 Ils n'ont point d'antidote à ce poison affreux.  
 Un Poëte aisément, aidé par la nature,  
 Souffre la faim, la soif, le soleil, la froidure ;  
 Porte sans murmurer dix ans le même habit,  
 N'a que les quatre murs l'hyver pour tour de lit :  
 D'un Grand qui le nourrit, il souffre les faccades :  
 Son dos même endurci se fait aux bastonnades ;  
 Mais voit-il sur les rangs quelqu'un se presenter,  
 Et cüsillir des lauriers qu'il croit seul mériter,

Au bon goût à venir soudain il en apelle ;  
Au siècle perverti sa muse fait querelle ;  
A chaque coin de rue , il crie , ô tems , ô mœurs !  
Le poison cependant augmente ses ardeurs ,  
Et les dépits cruels , les noires jalousies ,  
Sont à la fin l'effet de vingt apoplexies.  
Ainsi finit ses jours le classique héros,  
Dont un triste cercueil garde à present les os ;  
Mais se sentant voisin de l'infernale rive ,  
Et tout prêt d'exhaler son ame fugitive ,  
Il demande par grace , & d'une foible voix  
D'embrasser ses enfans pour la dernière fois.  
Deux valets aussi-tôt , ses dignes secretaires ,  
Aportent près de lui des milliers d'exemplaires ;  
Le lit par trop chargé gémit sous les paquets ,  
Et l'auteur moribond dit ces mots par hoquets :  
O vous , mes tristes vers , noble objet de l'envie ,  
Vous , dont j'attens l'honneur d'une seconde vie ;  
Puissiez-vous échaper au naufrage des ans ,  
Et braver à jamais l'ignorance & le tems.  
Je ne vous verrai plus ; déjà la mort hideuse  
Au tour de mon chevet étend une aile affreuse ;  
Mais je meurs sans regret dans un tems dépravé ,  
Où le mauvais goût règne , & va le front levé ;  
Où le public ingrat , infidelle , perfide ,  
Trouve ma veine usée , & mon stile insipide :  
Moi qui me crus jadis à Régnier préféré.  
Que diront nos neveux , Regnard m'est comparé ?  
Lui qui pendant dix ans , du couchant à l'aurore ,  
Erra chez le Lapon , ou rama chez le Maure ;  
Lui qui ne sçut jamais ni le Grec ni l'Hébreu ,  
Qui joua jour & nuit , fit grand chère & bon feu.  
Est-ce ainsi qu'autrefois dans ma noire soupante ,

A la sombre lueur d'une lampe puante ,  
 Feüilletant les replis de cent bouquins divers ,  
 J'apris pour mes péchés l'art de forger des vers ?  
 N'est-ce donc qu'en buvant que l'on imite Horace ?  
 Par des sentiers de fleurs monte-t-on au Parnasse ?  
 Et Regnard cependant voit éclater ses traits ,  
 Quand mes derniers écrits sont en proye aux laquais  
 O rage , ô defespoir , ô vieillesse ennemie !  
 Après tant de travaux , sur la fin de ma vie ,  
 Par un nouvel athlète on me verra vaincu ,  
 Et je vis ? non je meurs , j'ai déjà trop vécu .  
 A ces mots bégayés que la fureur inspire ,  
 Boileau ferme les yeux , panche la tête , expire .  
 Le bruit de cette mort dans le país Latin  
 Se répand aussitôt & vole chez Barbin :  
 Là , dans l'enfoncement d'une arriére boutique ,  
 Sa femme étale en vain un embonpoint antique ,  
 Et faisant le debit de cent livres mauvais ,  
 Amuse un cercle entier des oisifs du Palais .  
 Là le vieux nouvelliste a toujours ses séances ;  
 Là le jeune Avocat vient prendre ses licences ,  
 Et le blond Sénateur en quittant le Barreau  
 Vient peigner sa perruque & prendre son chapeau .  
 C'est-là que le Chanoine , au fortir du service ,  
 Vient en aumusse encor acheter son office :  
 Et qu'on voit à midi maint auteur demi-nud ,  
 Sur le projet d'un livre emprunter un écu .  
 Dans ce licée étroit cette mort imprévûë ,  
 Fut par les assistans diversément reçûë :  
 Acaste en soupira , le Libraire en frémit ,  
 Crispe en eut l'œil humide , & Perrault en sourit ;  
 Pendant qu'on doute encor de la triste nouvelle ,  
 Ariste arrive en pleurs , & sur une escabelle ,

Au milieu du Perron se plaçant tristement,  
Lit au cercle, en ces mots, l'extrait du testament.  
En l'honneur d'Apollon à jamais je souhaite  
Aux yeux de l'univers vivre & mourir Poëte,  
J'en eûs toute ma vie & l'air & le maintient.  
Mais desirant mourir en Poëte chrétient,  
Je déclare en public que je veux que l'on rende  
Ce qu'à bon droit sur moi Juvénal redemande,  
Quand mon livre en seroit réduit à dix feuillets,  
Je veux restituer les larcins que j'ai faits.  
Si de ces vols honteux l'audace étoit punie,  
Une rame à la main j'aurois fini ma vie,  
Las d'être un simple auteur anté sur du Latin,  
Pour imposer aux fots je traduisis Longin,  
Mais j'avouë en mourant que je l'ai mis en masque;  
Et que j'entens le Grec aussi peu que le Basque.  
Surtout de noirs remords mon esprit agité,  
Fait amende honorable au beau sexe irrité.  
Au milieu des pédans nourri toute ma vie,  
J'ignorois le beau monde & la galanterie,  
Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits,  
Est une terre australe où je n'allai jamais.  
Je laisse à mon valet de quoi lever boutique  
Des restes méprisez d'un Ode pindarique,  
Qu'on vit dans sa naissance expirer dans Paris.  
On le verroit bientôt rouler en chevaux gris,  
Si le langage obscur, employé dans cette Ode,  
Pouvoit un jour enfin devenir à la mode.  
*Item*, mais à ces mots, chez l'horloger Leroux  
La Pendule se meut, sonne & frappe dix coups.  
Alidor aussitôt rempli d'impatience,  
D'un délai criminel accuse l'assistance;  
Fait voir que le tems presse, & qu'il faut en grand  
deuil,

354      L E T O M B E A U , &c.

Dans une heure au plus tard escorter le cercueil.

Il dit, & dans l'instant on vit la compagnie

Se lever brusquement pour la cérémonie :

L'un court chez un ami , l'autre chez un fripier

Endosser l'attirail d'un nouvel héritier.

Perrin , d'un vieux bahut où pend une ferrure ,

Tira son just-au-corps fait au deuil de Voiture ,

Dont le coude entr'ouvert reçut plus d'un échec ,

Et d'un crêpe reteint orna son caudebec.

Pradon , le seul Pradon eut assez de courage

D'entrer chez un Drapier , & d'un humble langage ,

Pour quatre aulnes de drap estimés vingt écus ,

Proposer un billet , signé , Germanicus.

Enfin midi sonnant , cette lugubre escorte

S'est saisie aujourd'hui du défunt sur la porte ,

Et promenant ses os de quartier en quartier ,

Le conduit au Parnasse , à son gîte dernier.

C'est-là qu'on va porter ses funébres reliques ,

Dans la cave marquées aux auteurs satiriques.

Là , sur un marbre offert aux yeux de l'univers ,

En caractère d'or on gravera ces vers.

*Cygit Maître Boileau qui vécut de médire ,*

*Et qui mourut aussi par un trait de Satire :*

*Ce coup dont il frapa lui fut enfin rendu.*

*Si par malheur un jour son Livre étoit perdu ,*

*A le chercher bien loin , Passant , ne t'embarasse :*

*Tu le retrouveras tout entier dans Horace :*





# REQUÊTE

EN FAVEUR

D'ARISTOTE.

À NOS SEIGNEURS

*du Mont Parnasse.*

S Uplient humblement les Maitres ès Arts, Professeurs, Régens de l'Université de Paris : Disant, qu'il est de notoriété publique, que c'est le sublime & incomparable Aristote, qui est sans conteste le premier fondateur des quatre Elémens, le feu, l'air, l'eau & la terre : Qu'il leur a accordé par grace spéciale la simplicité qui ne leur appartenoit pas de droit naturel : qu'il a donné aux uns la pesanteur, & aux autres la légereté, afin de se pouvoir maintenir dans les lieux & places qu'il leur avoit assignées pour y être en repos : qu'il a ajouté à la nature de chaque corps en particulier, une horreur si considérable de leur ennemi commun le Vuide, qu'il n'y en a pas une qui ne souffre plus volontiers sa propre destruction, que de permettre qu'il occupe la moindre place dans le monde, étant tous fort bien instruits par ce qu'il en a écrit, que si cet affreux vuide se pouvoit insinuer en quelque part, il empêcheroit les influences des Astres d'y descendre, & causeroit par ce moyen la destruction de toute la Nature. Qu'il a de plus réglé par des loix non-variables tous les mouvemens des Cieux & des Astres ; & de peur qu'ils ne se perdissent & égarassent dans les routes si contraires, qu'ils sont obligés, pour suivre ses or-



dres, de tenir en même-tems, il leur a, par une prévoyance admirable, destiné autant de créatures spirituelles, c'est-à-dire, autant d'Anges qui les guident, & les conduisent avec tant de justesse, qu'ils ne tournent jamais ni plus vite, ni plus lentement. Qu'il a enfin établi une si belle subordination entre toutes les choses naturelles, qu'il a mérité tout seul d'être reconnu pour le génie de la nature, le prince des Philosophes, & l'oracle de l'Université. Et quoique pendant plusieurs siècles il ait été maintenu d'un commun consentement dans une paisible possession de tous ces droits, & qu'il ait lieu de prescription contre tous les prétendans au contraire: néanmoins depuis quelques années en çà, deux particulieres nommées la Raison & l'Expérience se sont liguées ensemble, pour lui disputer le rang qui lui appartient avec tant de justice, & ont tâché de s'ériger un trône sur les ruines de son autorité, & pour parvenir plus adroitement à leurs fins, ont excité certains esprits factieux, qui sous les noms de Cartistes & Gassendistes ont commencé de secouer le joug du Seigneur Aristote, & méprisant son autorité avec une témérité sans exemple, lui ont voulu disputer le droit qu'il s'étoit acquis de pouvoir faire passer la vérité pour fausse, & la fausseté pour véritable: & pour donner quelque couleur à leur rebellion, ils ont fait courir plusieurs Libelles diffamatoires, & entr'autres un Manifeste sous le titre spécieux de Journal des Sçavans, lequel contient plusieurs nouvelles découvertes formellement contraires à la doctrine d'Aristote, & dont le détail ne sera pas ici rapporté, tant parce que la chose n'est presentement que trop publique, que parce que l'autorité d'Aristote s'est acquise un droit de prescription contre la dite Raison & Expérience, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour les combattre, que de ne les point entendre, & les envoyer aux fins de non-recevoir: & pour à quoi parvenir, les Suplians ont été conseil,

Ils de vous donner la presente Requête pour leur être sur ce pourvû. C'EST CONSIDERER, NOS SEIGNEURS, il vous plaife ordonner qu'on délivrera au plutôt Saturne du Cerceau où M. Huygens le tient très-injustement emprisonné depuis plusieurs années, son écrou rayé & biffé, & condamné ledit sieur à cinq cens livres de dommages & intérêts.

Que Jupiter congédiera ses quatre gardes, si ce n'est qu'il en veuille réserver un comme Saturne.

Que le Soleil se débarbouillera bien le visage, & ne paroîtra plus en public avec ses vilaines taches, qui sont des signes de corruption, & qui vont à la destruction de la quintessence céleste d'Aristote.

Que Vénus n'aura jamais plus l'impudence de rompre les Cieux pour monter au-dessus du Soleil.

Que la Lune laissera la Terre en possession des Montagnes, des Ombres & des Vallées, des Mers & des Forêts; & renoncera pour jamais au titre de véritable Terre ou d'autre monde.

Que les Mathématiciens rompent toutes leurs Lunettes, comme fausses & trompeuses inventions; & que le Sr Picard avouera de bonne foi qu'il se trompe lourdement, quand il croit voir au grand deshonneur du Soleil les Etoiles en plein midi, & qu'on observera au plutôt l'Observatoire Royal du Faubourg saint Jacques comme une Forteresse à Lunettes très-préjudiciable à l'état des Cieux solides d'Aristote.

Que M. Denis sera tenu & obligé de faire réparer, incessamment à ses frais & dépens toutes les brèches & crevasses qu'il a fait à la voûte des Cieux, pour y donner passage aux dernières Comètes qui parurent en 1664. & 1665. & que les sieurs Petit, Auzout & Cassini, qui les virent alors de leurs guérites se promener nuitamment au-dessus de la Lune & du Soleil, sans y former opposition quelconque, seront déclarés comme complices de l'atentat qui a été fait en ce

cas à l'autorité du vénérable Aristote, qui les avois placées au-dessous de la Lune, avec très-expresset défenses de passer outre.

Que le feu élémentaire ne sera plus imaginaire, & qu'il sera honorablement rétabli en son lieu & place, dans le concave de la Lune.

Que l'Air sera reconnu de nouveau plus léger qu'une plume, & qu'on rompra tous les tuyaux de verre de Messieurs Paical, Roberval & autres qui le rendent pesant, & qui attendent aux intérêts du Plein, partie adverse du Vuide.

Qu'aucuns Pilotes ou autres Navigateurs ne tourneront plus à l'entour de la Terre, sur peines de devenir Antipodes, & d'être précipités au Ciel.

Que la Terre se reposera, que le Soleil tournera pour elle, sur peine d'excommunication.

Que M. Thevenot sera tenu & réputé pour espion & perturbateur public des Abeilles, s'il ne rompt au plutôt ces maisons de verre, où il les tient malicieusement enfermées, ne se fiant pas à ce qu'en a dit Aristote.

Que très-humbles supplications seront faites au Seigneur Aristote, de vouloir souffrir que le monde ne soit plus éternel: ordonner de plus que la matière premiere ne sera toujours qu'un quoi ni qu'est-ce.

Que les accidens seront de nouveau reconnus, non pas en qualité d'Estres absolus & impérieux; mais pour jolies petites antitez.

Qu'on rappellera au plutôt tous les êtres de raison qui s'étoient refuglés en Hibernie, & qu'ils seront rétablis dans tous leurs biens dans notre bonne Université de Paris.

Que le cerveau déguerpira la qualité qu'il a mal à propos usurpée de principe des nerfs, & qu'elle sera renduë & restituée au cœur, nonobstant toutes les opositions de Madame Autopsie, faites ou à faire, & à ce contraires. Que les sieurs Kerkerin & Stenon jetteront dans la riviere tous leurs instrumens

anatomiques, & seront tenus & réputés pour innovateurs & perturbateurs du corps humain, & seront obligés de biffer de leurs écrits le triolet injurieux dit aux oreilles des femmes: Vous faites des œufs, vous êtes des Poules, nous sommes des cocqs. Que le sang ne circulera plus, & que le cœur ne lui ouvrira plus la porte pour entrer au poulmon. Que le foye sera réintégré dans son premier office de faire le sang, sans que le cœur lui ose plus disputer ledit office, & que le chyle l'ira trouver tout droit par la veine porte, sans s'amuser à aller monter vers les Jugulaires, nonobstant aussi les oppositions expérimentales de M. Pecquet, auquel il sera nouvellement fait inhibitions & défenses de plus à l'avenir faire ouverture des chiens vivans pour prouver le contraire. Qu'on tirera désormais de l'argent de sa bourse, quoiqu'il n'y en ait point, comme on tire les formes substantielles & accidentelles de la matiere où elles ne font point.

Que Gassendi, Descartes, Rohault, Denis, Corde moy, de Launoi & leurs adherans seront conduits à Athènes, & condamnés d'y faire amande honorable devant toute la Grèce, pour avoir composé des livres diffamatoires & injurieux à la mémoire du défunt Seigneur Aristote, jadis précepteur d'Alexandre le Grand, Roi de Macédoine, & en mille livres d'amende, aplicable, moitié au Receveur, & l'autre moitié aux réparations des Colléges ruinés de notre Université.

Que Gassendi sera lui seul condamné en pareille somme de dix mille livres, pour avoir osé afficher ces placards séditieux:

*Quod immerito Aristotelei libertatem Philosophandi sibi ademerint.*

*Quod rationes nulla sint quibus Secta Aristotelis videatur præferenda.*

*Quod maxima sit incertitudo Librorum doctrinaque Aristotelis.*

*Quod apud Aristotelem innumera deficiant.*

*Quod apud Aristotelem innumera superfluant.*

*Quod apud Aristotelem innumera fallant.*

*Quod apud Aristotelem innumera contradicant.*

qu'on a voulu ci devant faire ignoramment passer pour de grands & longs chapitres, très-doctes & très-judicieux. Cette amende applicable ausdits Professeurs Régens de ladite Université pour la moitié, & l'autre aux Répétiteurs Hibernois, pour tenir la main à l'exécution des présentes.

Enfin, pour ôter tout sujet de contestation entre les Parties, qu'il soit ordonné qu'on continuëra toujours de raisonner aveuglement en matière Philosophique. Que la seule autorité d'Aristote fondée sur un titre de prescription, qu'il s'est acquis depuis tant d'années, prévaudra à la Raison & à l'Expérience; & qu'à l'avenir on ne prétendra plus sottement & impertinemment, comme l'on fait, sauf la révérence de la Cour, à de nouvelles découvertes qui ne soient pas dans Aristote, à peine de punition exemplaire, de mille livres d'amende, & tous dépens, dommages & intérêts; & ferez bien. Ladite-Requête signée  
C R O T T E, Procureur de ladite Université.



ARREST



# A R R E S T

R E N D U

SUR LA PRE'CE'DENTE

R E Q U E S T E.

*EXTRAIT DES REGISTRES DE LA COUR*

*Souveraine du Mont Parnasse.*

**V**EU par la Cour la Requête présentée par les Maîtres ès Arts, Régens & Professeurs de l'Université de Paris, tant en leurs noms, que comme tuteurs & défenseurs de la doctrine de très-haut, très-admiré, & très-peu entendu Philosophe Messire Aristote, ci-devant Professeur Royal en la Langue Grecque à Athènes, & Précepteur du feu Roi, de triomphante mémoire, Alexandre le Grand, acquereur de l'Asie, Europe & autres lieux. Contenant que depuis quelques années en ça, une Inconnue, nommée la R A I S O N, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de Philosophie de ladite Université; & pour cet effet, à l'aide de certains Quidams factieux, prenans les surnoms de Cartistes & Gassendistes, gens sans aveu, se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien & paisible possesseur desdites Ecoles, contre lequel, Elle & ses Confors, avoient déjà publié plusieurs Livres & raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine:

Q

ce qui est directement opposé aux Loix, Us, Coutumes & Statuts de ladite Université, où ledit Aristote a toujours été reconnu pour Juge sans appel, & non comptable de ses Argumens: Que même sans l'aveu d'icelui Aristote, elle auroit changé, mué & innové plusieurs choses au dehors & au-dedans de la Nature, ayant ôté au Cœur la prérogative d'être le principe des Nerfs, que ce Philophe lui avoit accordée libéralement & de son bon gré, pour la donner au Cerveau. Et ensuite par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le Chyle, qui appartenoit ci-devant au Foye; comme aussi de faire voiturer & circuler le sang par tout le corps, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites innovations, que l'Expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites Ecoles. Et non contente de ce, auroit entrepris de bannir desdites Ecoles les Formalitez, Matérialitez, Entitez, Identitez, Virtualitez, Velléitez, Pétréitez, Eccéitez, Policarpéitez, & autres enfans ayans cause de défunt Me Jean Scot leur pere & premier Auteur; ce qui porteroit un préjudice notable, & causeroit la totale ruine & subversion de lad. Philosophie Scolastique, qui tire d'elle toute sa subsistance. Auroit aussi atenté par une entreprise inouïe d'ôter le feu de la plus haute région de l'air, nonobstant les visites & descentes faites sur les lieux. Vu aussi les Libelles intitulés Phisique de Rohault, Logique de Port-Royal, même l'*Adversus Aristoteles* de Gassendi, & autres Pièces attachées à ladite Requête, signée Crotté, Procureur de ladite Université. Oûi le rapport de Messire Jacques de la Poterie, Conseiller en ladite Cour, & tout considéré; La Cour ayant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, garde & maintient ledit Aristote en la pleine & paisible possession & jouissance desd. Ecoles: fait défenses à ladite Raison de l'y troubler, ni l'inquiéter, à peine d'être déclarée hérétique & perturba-

trice des disputes publiques. Ordonne que ledit Aristote fera toujours suivi & enseigné par lesdits Professeurs & Régens de ladite Université, sans que pour ce, ils soient obligés de le lire, ni sçavoir son sentiment; & sur le fond de sa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer à être le principe des Nerfs, & à toutes personnes de quelque condition, ou profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant & malgré toutes expériences à ce contraires. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foye, sans plus passer par le Cœur, & au Foye de le recevoir. Fait très-expreses inhibitions, & défenses au Sang d'être plus vagabond, & de ne circuler dans le Corps, sur peine d'être entièrement abandonné à la Faculté de Médecine de Paris, pour être tiré sans mesure; & à cette fin feront les Chirurgiens tenus de serrer le bras au-dessous de l'endroit où ils voudront faire l'ouverture de la veine, sans qu'ils s'en puissent excuser sur la crainte de piquer l'artère. Remet les Enttées, Identitez, Pétrées, Polycarpées, & autres Formules Scotistes en leur bonne fame & renommée. A réintégré le feu dans la plus haute région de l'air, suivant & conformément aux Descentes. A relégué les Comètes au concave de la Lune, avec défenses d'en jamais sortir pour aller espionner ce qui se fait dans les Cieux. Défend à tous Libraires & Colporteurs de vendre & debiter à l'avenir le Journal des Sçavans & autres Libelles contenant de nouvelles découvertes, à moins qu'elles ne servent pour faire entendre la matière première, la forme substantielle, & autres pareilles définitions d'Aristote, qu'il n'a pas entendues lui-même. Enjoint à tous Professeurs, Régens, de tenir la main à l'exécution du present Arrêt, & de se servir pour ce de tels raisonnemens qu'ils aviseront bon être, & aux répétiteurs Hibernois & autres Supôts de l'Université de Paris, de leur prêter main forte, & courir sus aux contrevenans. Ban-



nit à perpétuité la Raifon des Ecoles de ladite Univerfité ; la condamne en tous dépens , dommages & intérêts envers les Suplians. Et fera le prefent Arrêt lû & publié aux Mathurins en la premiere Affemblée qui fe fera pour la Proceffion du Recteur , & affiché aux portes de tous les Colléges de ladite Ville de Paris. Signé par collation , B O N S E N S.

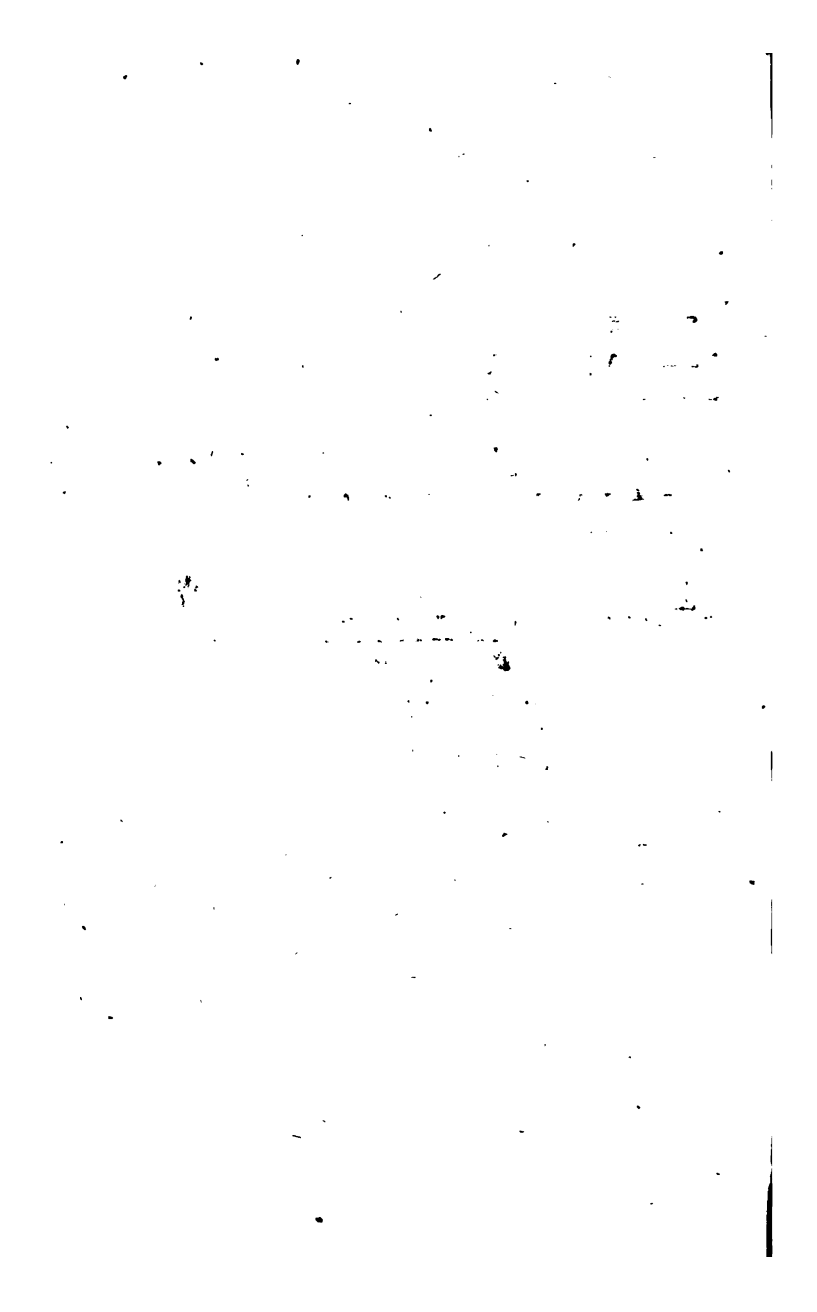


LES HEROS

DE ROMAN:

*DIALOGUE A LA MANIERE*

*de Lucien.*



## DISCOURS

SUR LE

DIALOGUE

INTITULÉ

LES HEROS

DE ROMAN.

**L**E Dialogue qu'on donne ici au Public, a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du siècle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. HONORE' D'URFER', homme de fort grande qualité dans le Lyonois, & très-enclin à l'Amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit composés pour ses Maitresses, & rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étoient arrivées, s'avisâ d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit país contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de Bergers & de Bergeres, qui habitoient sur les bords de la Rivière du Lignon, & qui assez accommodés des biens de la fortune, ne laissoient pas néanmoins, par un simple amusement &

pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs Troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergeres, étant d'un fort grand loisir, l'Amour, comme on le peut penser, & comme il le raconte lui-même, ne tarda guères à les y venir troubler, & produisit quantité d'évenemens considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures, parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, & on chassa les Vers dont j'ai parlé, qui, tout méchans qu'ils étoient, ne laisserent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soutient tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fiction très-ingénieuse, & de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés & bien suivis. Il composa ainsi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis, bien que la Morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'Amour & la mollesse, & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. Il en fit quatre Volumes qu'il intitula ASTRE'E, du nom de la plus belle de ses Bergeres: & sur ces entrefaites étant mort, BARO son ami, & selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses Mémoires, un cinquième Tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut guères moins bien reçu que les quatre autres Volumes. Le grand succès de ce Roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de douze Volumes: & ce fut quelque tems comme une espèce de débor-

*vement sur le Parnasse. On vantoit sur tout ceux de Gomberville, de la Calprenede, de Desmarêts & de Scuderi. Mais ces imitateurs s'efforçant mal-à-propos d'enchéris sur leur Original, & prétendant annoblir ses caractères, tomberent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Héros, des Bergers occupés du seul soin de gagner le cœur de leurs Maitresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non-seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces Bergers; ayant, à leur exemple, fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais, & de n'entendre jamais parler que d'Amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé, dans son *Astrée*, de Bergers très-frivoles avoit fait des Héros de Roman considérables; ces Auteurs au contraire, des Héros les plus considérables de l'Histoire, firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laisserent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirerent le plus d'aplaudissemens ce furent le *Cyrus* & la *Clélie* de Mademoiselle de Scuderi, sœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non-seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de *Cyrus*, un Roi promis par les Propbètes, tel qu'il est ex-*

primé dans la Bible , ou comme le peint Hérodote , le plus grand Conquérant que l'on eût encore vu ; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xenophon , qui a fait aussi-bien qu'elle , un Roman de la vie de ce Prince ; au lieu, dis-je , d'en faire un modèle de toute perfection , elle en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons & tous les Sylvandres , qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane , qui ne fait du matin au soir que lamenter , gémir & filer le parfait Amour. Elle a encore fait pis dans son autre Roman, intitulé Clélie , où elle représente tous les Héros de la République Romaine naissante, les Horatius Cocles , les Mutius Scévola , les Clélies , les Lucrettes , les Brutus , encore plus amoureux qu' Artamène ; ne s'occupant qu'à tracer des Cartes Géographiques d'amour , qu'à se proposer les uns aux autres des Questions & des Enigmes galantes ; en un mot , qu'à faire tout ce qui paroit le plus opposé au caractère & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans , tant ceux de Mademoiselle de Scuderi , que ceux de la Calprenède & de tous les autres , faisoient le plus d'éclat , je les lus , ainsi que les lisoit tout le monde avec beaucoup d'admiration , & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre Langue. Mais enfin mes années étant accrûes , & la raison m'ayant ouvert les yeux , je reconnus la puérité de ces Ouvrages. Si bien que l'esprit satirique commençant à dominer en moi , je ne me donnai point de repos , que je n'eusse fait contre ces Romans un Dialogue à la

*manière de Lucien, où j'attaquois non-seulement leur peu de solidité, mais leur affecterie précieuse de langage, leurs conversations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant, comme Mademoiselle de Scuderi étoit alors vivante, je me contentai de composer ce Dialogue dans ma tête; & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, de ne le point laisser voir sur le papier, ne voulant point donner ce chagrin à une Fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur, que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la Mort l'a rayée du nombre des Humains, Elle, & tous les autres Compositeurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroit d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant recité plusieurs fois dans des Compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé*



un Ouvrage, qu'on a distribué sous le nom de Dialogue de M. Despreaux, & qui a été imprimé plusieurs fois dans les Païs Etrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne sçai si s'il s'attirera les mêmes applaudissemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens recits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le recitant, je donnois à tous les personnages que j'y introduisois, le ton qui leur convenoit ; ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aisément la finesse des railleries qui y sont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, qu'on ne les lit presque plus, je doute que mon Dialogue fasse le même effet. Ce que je sçai pourtant à n'en point douter, c'est que tous les gens d'esprit & de véritable vertu me rendront justice, & reconnoîtront sans peine que sous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui soit dans la vrai-semblance ; je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage qui soit encore sorti de ma plume.

\* \* \*



# LES HEROS DE ROMAN.

*Dialogue à la maniere de Lucien.*

M I N O S

*Sortant du lieu où il rend la Justice proche le Palais  
de Pluton.*

**M**

AUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de Loi qu'il ne m'ait citée.

P L U T O N.

Vous voilà bien en colère, Minos.

M I N O S.

Ah ! c'est vous Roi des Enfers. Qui vous amène ?

P L U T O N.

Je viens ici pour vous en instruire. Mais auparavant peut-on sçavoir quel est cet Avocat qui

vous a si doctement ennuyé ce matin ? Est-ce que Huot & Martinet font morts ?

M I N O S.

Non, graces au Ciel : mais c'est un jeune mort, qui a été sans doute à leur Ecole. Bien qu'il n'ait dit que des sottises, il n'en a pas avancé une qu'il n'ait apuyée de l'autorité de tous les anciens ; & quoi qu'il les fit parler de la plus mauvaise grace du monde, il leur a donné à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentillesse, & de la bonne grace.

*Platon dit galamment dans son Timée. Sénèque est joli dans son Traité des Bienfaits. Esopé a bonne grace dans un de ses Apologues.*

P L U T O N.

Vous me peignez-là un Maître impertinent. Mais pourquoi le laissez-vous parler si long-tems ? Que ne lui imposez-vous silence ?

Silence, lui ? C'est bien un homme qu'on puisse faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire semblant vingt fois de me vouloir lever de mon siège ; j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez de grace : concluez Avocat. Il a été jusqu'au bout, & a tenu à lui seul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur pour parler ; & si ce desordre là continuë ; je croi que je serai obligé de quitter la Charge.

P L U T O N.

Il est vrai que les Morts n'ont jamais été si sots qu'aujourd'hui. Il n'est pas venu ici depuis long-tems un Ombre qui eût le sens commun ; & sans parler de gens de Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils

parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie : & quand nous leur témoignons, proserpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & disent que nous ne sommes pas galans. On m'a assuré même, que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les païs infernaux, & même les Champs Elysés; de sorte que les Héros, & sur tout les Héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, graces à certains auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus & les Alexandres soient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Tyrfis & des Cétadons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des Champs Elisés, & de toutes les autres régions de l'Enfer, les plus célèbres d'entre ces héros; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voyez que sont postez mes Gardes. Mais où est Rhadamanthe?

## M I N O S.

Qui ? Rhadamanthe ? Il est allé dans le Tartare pour y voir entrer un Lieutenant Criminel nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu aussi célèbre par sa grande capacité dans les affaires de Judicature, que diffamé par son excessive avarice.

## P L U T O N.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde fois, pour une Obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en passant le fleuve ?

M I N O S.

C'est celui-là même. Avez-vous vû sa femme ?  
C'étoit une chose à peindre que l'entrée qu'elle fit  
ici. Elle étoit couverte d'un linceul de fatin.

P L U T O N.

Comment ? de fatin ? Voilà une grande magnifi-  
cence.

M I N O S.

Au contraire , c'est une épargne. Car tout cet  
accroûtrement n'étoit autre chose que trois Théses  
coufues ensemble, dont on avoit fait present à son  
Mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre ! Je  
crains qu'elle n'empeste tout l'Enfer: J'ai tous les  
jours les oreilles rebattuës de ses larcins. Elle vola  
avant hier la quenouïlle de Clothon , & c'est elle qui  
avoit dérobé ce Drap dont on m'a tant étourdi ce  
matin , à un Savetier qu'elle attendoit au passage.  
De quoi vous êtes vous avisé , de charger les En-  
fers d'une si dangereuse créature ?

P L U T O N.

Il falloit bien qu'elle suivt son Mari. Il n'auroit  
pas été bien damné sans elle. Mais à propos de Rha-  
damanthe , le voici lui-même , si je ne me trompe,  
qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout éfrayé.

R H A D A M A N T H E.

Puissant Roi des Enfers , je viens vous avertir  
qu'il faut songer tout de bon à vous défendre, vous  
& votre Royaume. Il y a un grand parti formé con-  
tre vous dans le Tartare. Tous les criminels, réso-  
lus de ne vous plus obéir, ont pris les armes: J'ai  
rencontré là-bas Prométhée avec son Vautour sur  
le poing. Tantale est yvre comme une soupe: Ixion  
a violé une furie : & Sisiphe , assis sur son rocher,

exhorte tous ses voisins à secouer le joug de votre domination.

M I N O S.

O les scélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

P L U T O N.

Ne craignez rien, Minos. Je sçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'Artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos héros, s'ils sont en état de nous aider. J'ai été bien inspiré de les mander aujourd'hui. Mais quel est ce bon homme qui vient à nous, avec son bâton & sa beface ? Ha ! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

D I O G E N E.

J'ai appris la nécessité de vos affaires : & comme votre fidèle sujet, je viens vous offrir mon bâton.

P L U T O N.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

D I O G E N E.

Ne pensez pas vous moquer. Je ne serai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

P L U T O N.

Hé, quoi ? nos héros ne viennent-ils pas ?

D I O G E N E.

Oùï, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je croi que ce sont eux. Est-ce que vous avez envie de donner le bal ?

P L U T O N.

Pourquoi le bal ?

D I O G E N E.

C'est qu'ils sont en fort bon équipage pour danser. Ils sont jolis ma foi ; je n'ai jamais rien vu de si dameret ni de si galant.

P L U T O N.

Tout beau , Diogène. Tu te mêle toujours de railler. Je n'aime point les satiriques. Et puis ce sont des héros , pour lesquels on doit avoir du respect.

D I O G E N E.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les voi déjà qui paroissent. Aproxchez fameux héros ; & vous aussi héroïnes encore plus fameuses , autrefois l'admiration de toute la Terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

P L U T O N.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre , accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout , Minos , passons vous & moi dans ce fallon , que j'ai fait , comme je vous ai dit , préparer pour les recevoir , & où j'ai ordonné qu'on mît nos sièges , avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Sui-nous, Diogène. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des héros qui vont arriver. Car de la manière dont je voi que tu as fait connoissance avec eux , personne ne me peut mieux rendre ce service que toi.

D I O G E N E.

Je ferai de mon mieux.

P L U T O N.

Tien-toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrez, qu'on les fasse passer dans les longues & ténébreuses Galleries qui sont adossées à ce Sallon, & qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Afféions-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment apuyé sur son Ecuyer?

D I O G E N E.

C'est le grand Cyrus.

P L U T O N.

Quoi ce grand Roi, qui transféra l'empire des Médes aux Perses; qui a tant gagné de batailles? De son tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

D I O G E N E.

Au moins ne l'allez pas apeller Cyrus.

P L U T O N.

Pourquoi?

D I O G E N E.

Ce n'est plus son nom. Il s'apelle maintenant Artaméne.

P L U T O N.

Artaméne! Et où a-t-il pêché ce nom-là? Je ne me souviens point de l'avoir jamais là.

D I O G E N E.

Je voi bien que vous ne sçavez pas son histoire.

P L U T O N.

Qui, moi? je sçais aussi-bien mon Hérodote qu'un autre.

D I O G E N E.

Oùi. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traversé



l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, & ravagé  
 enfin plus de la moitié du monde?

PLUTON.

Belle demande ! C'est que c'étoit un Prince am-  
 bitieux, qui vouloit que toute la Terre lui fût sou-  
 mise.

DIOGÈNE.

Point du tout. C'est qu'il vouloit délivrer sa  
 Princesse, qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princesse ?

DIOGÈNE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGÈNE.

Oui. Et sçavez-vous combien elle a été enlevée  
 de fois ?

PLUTON.—

Où veux-tu que je l'aie cherchée ?

DIOGÈNE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a passé par bien des mains.

DIOGÈNE.

Cela est vrai. Mais tous ses ravisseurs étoient les  
 scélérats du Monde les plus vertueux. Assurément  
 ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laissons-là ce fou de Diogène.  
 Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé-bien, Cyrus,  
 il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour  
 vous donner le commandement de mes troupes. Il,

ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne sçait où il est.

C Y R U S.

Eh, divine Princesse !

P L U T O N.

Quoi ?

C Y R U S.

Ah ! injuste Mandane.

P L U T O N.

Plait-il ?

C Y R U S.

Tu me flates, trop complaisant Feraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ? Aimons-la toutefois. Mais aimons-nous une cruelle ? servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artamène, il faut servir une insensible. Oüi, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

P L U T O N.

Il est fou. Je croi que Diogène a dit vrai.

D I O G E N E.

Vous voyez bien que vous ne sçaviez pas son histoire. Mais faites aprocher son Ecuyer Feraulas, il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il sçait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son maître, & a tenu un registre exact de toutes les paroles que son maître a dites en lui même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses Lettres qu'il a toujours dans sa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâailler un peu : car ses narrations ne sont pas fort courtes.

P L U T O N.

Oh, j'ai bien le t ems de cela.

C Y R U S.

Mais trop engageante personne.....

P L U T O N.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la forte ?  
Mais dites-moi vous, trop pleurant Artam ne, est-ce que vous n'avez pas envie de combattre.

C Y R U S.

Eh de grace , généreux Pluton , souffrez que  
j'aille entendre l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris,  
qu'on me va conter. Rendons ce devoir   deux il-  
lustres malheureux. Cependant voici le fidèle F -  
raulas que je vous laisse, qui vous instruira positive-  
ment de l'histoire de ma vie , & de l'impossibilité de  
mon bonheur.

P L U T O N.

Je ne-veux point être instruit moi. Qu'on me  
chasse ce grand pleureux.

C Y R U S.

Eh de grace !

P L U T O N.

Si tu ne fors ....

C Y R U S.

En effet.....

P L U T O N.

Si tu ne t'en vas ....

C Y R U S.

En mon particulier.....

P L U T O N.

Si tu ne te retire .... A la fin le voill  dehors. A-  
t-on jamais v  tant pleurer.

D I O G   N  .

Vraiment il n'est pas   bout, puisqu'il n'en est

qu'à l'histoire d'Aglatidas & d'Amestris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

P L U T O N.

Hé bien, qu'il remplisse, s'il veut, cent volumes de ses folies. J'ai d'autres affaires présentement qu'à l'entendre. Mais quelle est cette femme que je voi qui arrive ?

D I O G È N E.

Ne reconnoissez-vous pas Tomyris ?

P L U T O N.

Quoi ? cette Reine sauvage des Messagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

T O M Y R I S.

*Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës ;  
Mais que sans les ouvrir elles me soient renduës.*

D I O G È N E.

Des Tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes ; & l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots, sans que j'aye besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

P L U T O N.

Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins & recoins de cette salle. Qu'y avoit-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

T O M Y R I S.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

M I N O S.

Hélas ! qu'elle est douceuse !

D I O G E N E.

Je suis fâché que ses tablettes soient perduës. Je serois curieux de voir un Madrigal Messagéte.

P L U T O N.

Mais qui est donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

D I O G E N E.

C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout à l'heure.

P L U T O N.

Bon ! auroit-elle fait égorger l'objet de sa passion ?

D I O G E N E.

Egorgé ! c'est une erreur dont on a été abusé seulement durant vingt & cinq siècles, & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal à propos la nouvelle de sa mort sur un faux bruit. On en est détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

P L U T O N.

Vraiment je le croi encore. Cependant, soit que le Gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces Galeries chercher, si elle veut, son charmant ennemi ; & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, qui vraisemblablement elle a perduës par sa négligence, & que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle est cette voix robuste que j'entens là-bas qui fredonne un air ?

D I O G E N E.

C'est un grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, à un écho qu'il y a trouvé, une chanson qu'il a fait pour Clélie.

P L U T O N

P L U T O N.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire?

M I N O S.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'échol

P L U T O N.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela sa chançon, que Minos vraisemblablement fera bien aise d'entendre de plus près.

M I N O S.

Assûrément.

HORATIUS COCLÈS, chantant la reprise de la chançon qu'il chante dans Clélie.

*Et Pbenisse même publiée,*

*Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

D I O G E N E.

Je pense reconnoître l'air. C'est sur le chant de  
\* *Thoinon la belle Jardinière.*

*Ce n'étoit pas de l'eau de rose,*

*Mais de l'eau de quelqu'autre chose.*

\* *Thoinon la belle Jardinière.* Chançon du Savoyard, alors à la mode ; En voici les paroles.

*Thoinon la belle Jardinière  
N'arrose jamais son Jardin  
De cette belle eau contumière,  
Dont on arrose le Jasmin :  
Non pas même de l'eau de rose,  
Mais de l'eau de quelqu'autre chose*

*Enfin elle n'en fut maîtresse,  
Et a fait son Jardin si beau,  
Tous les neuf mois par son adresse  
Il y venoit du fruit nouveau.  
Ce n'étoit pas de l'eau de rose,  
Mais de l'eau de quelqu'autre chose.*

R

HORATIUS COCLES.

*Et Phénisse même publie,  
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

P L U T O N.

Quelle est donc cette Phénisse ?

D I O G E N E.

C'est une Dame des plus galantes & des plus spirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même, que tout cède en beauté à Clélie.

M I N O S.

Je n'eusse jamais crû que cet illustre Romain fût si excellent Musicien, & si habile faiseur d'impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il y est maître passé.

P L U T O N.

Et moi je voi bien que pour s'amuser à de semblables petiteesses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé soldat, & qui avez défendu vous seul un Pont contre une Armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire Berger après votre mort ? & qui est le fou, ou la folle, qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLES,

*Et Phénisse même publie  
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

M I N O S.

Il se ravit dans son chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes Galeries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLES, s'en allant, & toujours chantant.

*Et Phénisse même publie*

*Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

PLUTON.

Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction. Car je vois entrer la plus illustre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du Camp de Porfenna, & dont Horatius Cocles, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGENE,

Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

CLELIE.

Est-il vrai, sage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON.

Ah! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les Crimi-nels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous



avons envoyé chercher les Héros dans les **Champs Elysées** & ailleurs, pour nous secourir.

C L E L I E.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne fongent-ils point à exciter quelque trouble dans le **Royaume de Tendre**? car je serois au desespoir s'ils étoient seulement postés dans le **Village de Petits-Soins**. N'ont-ils point pris billets doux, ou billets galans?

P L U T O N. <sup>7</sup>

De quel païs parle-t-elle-là? Je ne me souviens point de l'avoir vû dans la Carte.

D I O G E N E.

Il est vrai que **Ptolomée** n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du païs de **Ganterie** qu'elle vous parle?

P L U T O N.

C'est un païs que je ne connois point.

C L E L I E.

En effet, l'illustre **Diogène** raisonne tout-à-fait juste. Car il y a trois sortes de **Tendres**; **Tendre sur Estime**, **Tendre sur Inclination**, & **Tendre sur Reconnoissance**. Lorsque l'on veut arriver à **Tendre sur Estime**, il faut aller d'abord au **Village de Petits-Soins**, &....

P L U T O N.

Je vois bien, la belle Fille, que vous sçavez parfaitement la **Géographie** du **Royaume de Tendre**, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du païs dans ce **Royaume**. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne sçai

fi ces trois Villages & ces trois Fleuves mènent à Tendre , mais qu'il me paroît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

M I N O S.

Ce ne feroit pas trop mal fait, non, d'ajouter ce Village-là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce sont ces Terres inconnuës dont on y veut parler.

P L U T O N.

Mais vous, tendre Mignone, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je voi ?

C L E L I E.

Oùi, Seigneur, je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable ; Aussi faut-il avouer que cet admirable fils du Roi de Clussum a en toute sa personne je ne sçai quoi de si extraordinaire , & de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable , on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin...

P L U T O N.

Car enfin, car enfin.... je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable ; & que quand le fils du Roi de Clussum auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable , vous me feriez un plaisir de vous en aller , vous & votre Galant , au Diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux ? Personne ne s'en sauvera ; & un de ces jours nous verrons Lucrece galante.

D I O G E N È.

Vous en allez avoir le plaisir tout-à-l'heure. Car voici Lucrece en personne.

P L U T O N.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aye une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

D I O G E N E.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

P L U T O N.

Je voi bien, Diogène, que tu ne connois pas Lucrèce. Je voudrois que tu l'eusses vûë la première fois qu'elle entra ici toute sanglante & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colère étoit encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la Mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'Amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer?

L U C R E C E, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte & décisive?

P L U T O N.

Où.

L U C R E C E.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes.

P L U T O N lisant.

*Toujours. l'on. Si. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. seroit. n'est. Qu'il.*

Que veut dire tout ce galimathias?

L U C R E C E.

Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

P L U T O N.

Je voi bien que vous avez accoûtumé de parler fort clairement. Peste soit de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ? *Point. mais. si. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette Enigme.

D I O G E N E.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui est fort propre à vous rendre cet office.

P L U T O N.

Qui est-il ?

D I O G E N E.

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

P L U T O N.

Quoi ? cet austère Romain, qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur Patrie ? Lui, expliquer des Enigmes ? Tu es bien fou, Diogène.

D I O G E N E.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austère personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre & passionné, qui fait de fort jolis vers, & les billets du monde les plus galans.

M I N O S.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fussent écrites pour les lui montrer.

D I O G E N E.

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a long-tems que ces paroles sont écrites sur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui sont toujours fournis de Tablettes.

P L U T O N.

Hé bien, Brutus, nous donneriez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos Tablettes ?

B R U T U S.

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là ?

*Toujours. P on. si. Mais. &c.*

P L U T O N.

Ce les sont-là elles-mêmes.

B R U T U S.

Continuez-donc de lire. Les paroles suivantes non-seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrece; mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. nous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

P L U T O N.

Je ne sçai si ces paroles se répondent juste les unes aux autres. Mais je sçai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre éfort d'esprit pour les concevoir.

D I O G E N E.

Je voi bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrece, qui est amoureuse & aimée de Brutus, lui dit en mots transposés :

*Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours !*

*Mais hélas ! Il n'est point d'éternelles Amours.*

Et Brutus pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés.

*Permettez-moi d'aimer , Merveille de nos jours :  
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.*

P L U T O N .

Voilà une grosse finesse. Il s'enfuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les Dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui sont transposées; mais est-il possible que des personnes du mérite de Brutus & de Lucrece en soient venus à cet excès d'extravagance , de composer de semblables bagatelles ?

D I O G E N E .

C'est pourtant par ces bagatelles , qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

P L U T O N .

Et c'est par ces bagatelles moi , que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi , je ne sçai tantôt plus où j'en suis. Lucrece amoureuse ! Lucrece coquette ! Et Brutus son galant ! Je ne desespere pas un de ces jours de voir Diogene lui-même galant.

D I O G E N E .

Pourquoi non ? Pithagore l'étoit bien.

P L U T O N .

Pithagore étoit galant ?

D I O G E N E .

Oùï , & ce fut de Théano sa fille , formée par lui à la galanterie , ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus ; ce fut , dis-je , de Théano que cet illustre Romain aprit ce beau Symbole , qu'on a oublié d'ajouter aux autres Symboles de Pythagore : *Que s'est à pousser les beaux sentimens pour une Mat-*

*treffe, & à faire l'amour, que se perfectionne le grand Philosophe.*

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il sçût que c'est la folie qui fait la perfection de la sagesse. O l'admirable précepte ! Mais laissons - là Théano. Quelle est cette Précieuse renforcée que je voi qui vient à nous ?

DIOGENE.

C'est Sappho, cette fameuse Lesbienne, qui a inventé les Vers Sapphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte si belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il est vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opposition du blanc & du noir de ses yeux, comme elle le dit elle-même dans l'histoire de sa vie.

PLUTON.

Elle se donne-là un bizarre agrément; & Cerbère, selon elle, doit donc passer aussi pour beau, puisqu'il a dans les yeux la même opposition.

DIOGENE.

Je voi qu'elle vient à vous. Elle a sûrement quelque question à vous faire.

SAPPHO.

Je vous supplie, sage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous pensez de l'Amitié, & si vous croyez qu'elle soit capable de tendresse aussi-bien que l'Amour. Car ce fut le sujet d'une généreuse conversation que nous eûmes l'autre

jour avec le sage Démocède & l'agréable Phaon. De grace, oubliez donc pour quelque tems le soin de votre personne & de votre Etat, & au lieu de cela, songez à me bien définir ce que c'est que cœur tendre, tendresse d'Amitié, tendresse d'Amour, tendresse d'Inclination, & tendresse de Passion.

M I N O S.

Oh celle-ci est la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

P L U T O N.

Mais regardez cette impertinente. C'est bien le tems de résoudre des questions d'Amour, que le jour d'une révolte.

D I O G E N E.

Vous avez pourtant autorité pour faire, & tous les jours, les Héros que vous venez de voir, sur le point de donner une bataille, où il s'agit de tout pour eux, au lieu d'employer le tems à encourager les soldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'histoire de Timarète ou de Bérélife, dont la plus haute aventure est quelquefois un billet perdu, ou un brasselet égaré.

P L U T O N.

Ho bien, s'ils sont fous, je ne veux pas leur ressembler, & principalement à cette Précieuse ridicule.

S A P P H O.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air grossier & Provincial de l'Enfer, & songez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point aussi important que celui que je vous pro-



pose , je souhaiterois fort que toutes nos généreuses amies & nos illustres amis fussent ici. Mais en leur absence , le sage Minos représentera le discret Phaon , & l'enjoué Diogène , le galant Esope.

P L U T O N.

Atten , atten , je m'en vai te faire venir ici une personne , avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

S A P P H O.

Qui ? Tisiphone ? Je la connois , & vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse voir le Portrait , que j'ai déjà composé par précaution , dans le dessein où je suis de l'insérer dans quelque-une des histoires que nous autres faiseurs & faiseuses de Romans , sommes obligés de raconter à chaque Livre de notre Roman.

P L U T O N.

Le Portrait d'une Furie ! Voilà un étrange projet.

D I O G È N E.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet , cette même Sappho , que vous voyez , a peint dans ses Ouvrages beaucoup de ses généreuses Amies , qui ne surpassent guères en beauté Tisiphone , & qui néanmoins , à la faveur des mots galans , & des façons de parler élégantes & précieuses , qu'elle jette dans leurs peintures , ne laissent pas de passer pour de dignes Héroïnes de Roman.

M I N O S.

Je ne sçai si c'est curiosité ou folie. Mais je vous avoué que je meurs d'envie de voir un si bizarre Portrait.

## P L U T O N .

Hé bien donc qu'elle vous le montre ; j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus éfrovable des Euménides , agréable & gracieuse.

## D I O G E N E .

Ce n'est pas une affaire pour elle , & elle a déjà fait un pareil chef-d'œuvre , en peignant la vertueuse Arricidie. Écoutons donc. Car je la voi qui tire le Portrait de sa poche.

## S A P P H O lisant.

L'illustre fille , dont j'ai à vous entretenir , à en toute sa personne je ne sçai quoi de si furieusement extraordinaire , & de si terriblement merveilleux , que je ne suis pas médiocrement embarrassée , quand je songe à vous en tracer le Portrait.

## M I N O S .

Voilà les adverbess *furieusement* & *terriblement* , qui sont , à mon avis , bien placés , & tout-à-fait en leur lieu.

## S A P P H O continuë de lire.

Tisiphone a naturellement la taille fort haute , & passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe ; mais pourtant si dégagée , si libre & si bien proportionnée en toutes ses parties , que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits , mais pleins de feu , vifs , perçans & bordés d'un certain vermillon qui en relève prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés & annelés ; & l'on peut dire que ce sont autant de serpens qui s'entortillent les uns dans les autres , & se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade &

blanchâtre des femmes de Scytie ; mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Africaines qu'il favorise le plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi globes, brûlés par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment & languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble & fiere. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche ; & je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, surtout, des grands crimes, qu'elle poursuit par tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laisse jamais en repos ; secondée en cela par ses deux illustres sœurs, Alecto & Mégère, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle : & l'on peut dire de toutes ces trois sœurs, que c'est une Morale vivante.

## D I O G E N E.

Hé bien, n'est-ce pas là un Portrait merveilleux ?

## P L U T O N.

Sans doute, & la laideur y est peinte dans toute sa perfection, pour ne pas dire dans toute sa beauté. Mais c'est assez écouter cette extravagante. Continuons la revûe de nos Héros ; & sans plus nous donner la peine, comme nous avons fait jusqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puisque les voilà tous reconnus véritablement insensés : contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Ga-

ieries , afin que je sois sûr qu'ils y sont. Car je défends d'en laisser sortir aucun , que je n'aye précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien ; Diogène. Tous ces Héros sont-ils connus dans l'histoire ?

D I O G E N E.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques , mêlés parmi eux.

P L U T O N.

Des Héros chimériques ! Et sont-ce des Héros ?

D I O G E N E.

Comment , si ce sont des Héros ? ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres , & qui battent infailliblement les autres.

P L U T O N.

Nomme-m'en par plaisir quelques uns.

D I O G E N E.

Volontiers , Orondate , Spitridate , Alcamène , Mélinte , Britomare , Mérindor , Artaxandre , &c.

P L U T O N.

Et tous ces Héros-là , ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

D I O G E N E.

Cela seroit beau qu'ils ne l'eusse pas fait. Et de quel droit se diroient-ils Héros ; s'ils n'étoient point amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

P L U T O N.

Qu'est-ce grand innocent , qui s'en va des derniers , & qui a la moleste peinte sur le visage ? Comment t'apelles-tu ?

## LES HEROS

A S T R A T E.

Je m'appelle Astrate.

P L U T O N.

Que viens-tu chercher ici ?

A S T R A T E.

Je veux voir la Reine.

P L U T O N.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une Reine que je garde ici dans une boîte, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais été.

A S T R A T E.

Oui-da, j'ai été, & il y a un historien Latin qui dit de moi en propres termes ; *Astratus vixit* ; Astrate a vécu.

P L U T O N.

Est-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'histoire ?

A S T R A T E.

Oui ; & c'est sur ce bel argument, qu'on a composé une Tragédie intitulée du nom d'A S T R A T E ; où les passions tragiques sont maniées si adroitement, que les spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement jusqu'à la fin, tandis que moi, j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine, dont je suis passionnément épris.

P L U T O N.

Ho bien, va-t-en dans ces Galeries voir si cette Reine y est. Mais quel est ce grand mal-bâti de Romain, qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on sçavoir son nom ?

DE ROMAN.

407

O S T O R I U S.

Mon nom est Ostorius.

P L U T O N.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'histoire.

O S T O R I U S.

Il y est pourtant. L'Abbé de Pure assure qu'il l'y a lû.

P L U T O N.

Voilà un merveilleux garant ! Mais dis-moi, appuyé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde ? T'y a-t-on jamais vû ?

O S T O R I U S.

Oui-da ; & à la faveur d'une Pièce de Théâtre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

P L U T O N.

Combien de fois ?

O S T O R I U S.

Eh, une fois.

P L U T O N.

Retourne-t-y en.

O S T O R I U S.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

P L U T O N.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? allons, déloge d'ici au plus vite, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une héroïne, qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît si lourde de sa personne, & si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plu-

tôt que la répugnance à m'obéir , qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle ?

D I O G E N E.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orléans ?

P L U T O N.

C'est donc-là cette vaillante fille , qui délivra la France du joug des Anglois ?

D I O G E N E.

C'est elle-même.

P L U T O N.

Je lui trouve la physionomie bien platte, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

D I O G E N E.

Elle touffe , & s'approche de la balustrade. Ecoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire , & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

P L U T O N.

A-t-elle en effet du talent pour la Poësie ?

D I O G E N E.

Vous l'allez voir.

#### L A P U C E L L E.

*O grand Prince , que grand dès cette heure j'appelle,  
Il est vrai , le respect sert de bride à mon zèle :  
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur ,  
Et me le redoublant me redouble la peur ,  
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite ;  
Et grimpanit contre mont la dure Terre quitte.  
O que n'ai-je le ton désormais assez fort ,*

*Pour aspirer à toi sans te faire de tort !  
 Pour toi puiffai-je avoir une martelle pointe ,  
 Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe ;  
 Que le coup brisât l'os , & fit pleuvoir le sang  
 De la temple , du dos , de l'épaule & du flanc.*

P L U T O N .

Quelle langue vient-elle de parler ?

D I O G E N E .

Belle demande ! Françoisse :

P L U T O N .

Quoi ! c'est du François qu'elle a dit ? Je croyois  
 que ce fût du bas Breton , ou de l'Allemand. Qui  
 lui a appris cet étrange François-là ?

D I O G E N E .

C'est un Poëte , chez qui elle a été en pension  
 quarante ans durant.

P L U T O N .

Voilà un Poëte , qui l'a bien mal élevée.

D I O G E N E .

Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé , &  
 d'avoir exactement touché ses pensions.

P L U T O N .

Voilà de l'argent bien mal employé. Hé Pucel-  
 le d'Orleans , pourquoi vous êtes-vous chargé la  
 mémoire de ces grands vilains mots , vous qui ne  
 songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie , & qui  
 n'aviez d'objet que la gloire ?

L A P U C E L L E .

La gloire ?

*Un seul endroit y mène ; & de ce seul endroit  
 Droit & roide ....*



## LES HEROS

PLUTON.

Ah! elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

*Droite & roide est la côte, & le sentier étroit.*

PLUTON.

Quels Vers, juste Ciel! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

LA PUCELLE.

*De flèches toutefois aucune ne l'atteint,  
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.*

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. tout en elle n'est que dureté &amp; que sécheresse; &amp; elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inspirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle? inspirer de l'amour au cœur de Dunois!

DIOGENE.

Oui assurément.

*Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre  
Grand cœur, qui dans lui seul deux grands Amours  
enferme.*

Mais il faut sçavoir quel Amour. Dunois s'en ex-

Phique ainsi lui-même en un endroit du Poëme fait  
pour cette merveilleuse fille.

*Pour ces célestes yeux , pour ce front magnanime ,  
Je n'ai que du respect , je n'ai que de l'estime ;  
Je n'en souhaite rien ; & si j'en suis Amant ,  
D'un Amour sans desir je l'aime seulement.  
Et soit. Consommons-nous d'une flamme si belle.  
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.*

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée, &  
le mot d'holocauste n'est-il pas tout-à-fait bien pla-  
cé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois ?

P L U T O N .

Sans doute ; & cette vertueuse guerrière peut  
innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce  
pas, si elle veut, inspirer un pareil amour à tous les  
Héros qui sont dans ces Galeries. Je ne crains pas  
que cela leur amolisse l'ame. Mais du reste qu'elle  
s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuille en-  
core reciter quelques-uns de ses Vers, & je ne suis  
pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie.  
Je ne vois plus ici aucun Héros, ce me semble.  
Mais non, je me trompe. En voici encore un qui  
demeure immobile derrière cette porte. Vraisem-  
blablement il n'a pas entendu que je voulois que  
tout le monde sortît. Le connois-tu, Diogène ?

D I O G E N E .

C'est Pharamond, le premier Roi des François.

P L U T O N .

Que dit-il ? Il parle en lui-même.

P H A R A M O N D .

Vous le sçavez bien, divine Rosemonde, que

pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connoître, & que c'est sur le seul recit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il me semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

DIOGENE.

Affrément, il ne l'avoit point vûë.

PLUTON.

Quoi ? il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû son portrait.

PLUTON.

Si ce n'est-là une vraie folie, je ne sçai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus florissant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos successeurs le Roi qui y régné aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarrasser l'esprit de la Princesse Rosemonde ?

PHARAMOND.

Il est vrai, Seigneur. Mais l'Amour ....

PLUTON.

Ho ! l'Amour ! l'Amour ! Va exagérer, si tu veux, les injustices de l'Amour dans mes Galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon Sceptre au travers du visage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui casse la tête.

M I N O S.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'est Mercure ?

P L U T O N.

Ah, Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point aussi me parler d'amour ?

M E R C U R E.

Vous sçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité est que je l'ai fait quelquefois pour mon Pere Jupiter, & qu'en sa faveur autrefois j'endormis si bien le bon Argus, qu'il ne s'est jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'est qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru, que vos ennemis se sont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paisible de l'Enfer que vous l'êtes.

P L U T O N.

Divin messager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé dans l'un & dans l'autre Monde une si impertinente manière de parler que celle qui régné aujourd'hui, sur tout en ces Livres qu'on appelle Romans ; & comment vous avez permis que les plus grand Héros de l'antiquité parlassent ce langage.

M E R C U R E.

Hélas ! Apollon & moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, & la plupart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir.

Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

PLUTON.

Une pièce à moi ! Comment ?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Héros sont venus ici ?

PLUTON.

Assûrément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore renfermés dans les Galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes chimériques, qui n'étant que de fades copiés de beaucoup de personnages modernes, ont est pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, & qui errent maintenant sur les bords du Cocyte & du Stix. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens là n'ont nul caractère de Héros ? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils sont. J'ai même amené des champs Elysées, en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils seront dépouillés. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON.

J'y consens si bien, que je veux que sur le champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de tems : Gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir  
tous

tous de mes Galeries par les portes dérobées, & Qu'on les amène tous dans la grande place. Pour nous, allons-nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos sièges. Mercure, mettez-vous à ma droite; & vous, Minos, à ma gauche: & que Diogène se tienne derrière nous.

M I N O S.

Les voilà qui arrivent en foule.

P L U T O N.

Y sont-ils tous?

U N G A R D E.

On n'en a laissé aucun dans les Galeries.

P L U T O N.

Accourez donc, vous tous, fidèles exécuteurs de mes volontez, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices Infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros, & qu'on me les dépouille. C Y R U S.

Quoi, vous ferez dépouiller un Conquérant comme moi?

P L U T O N.

Hé de grace, généreux Cyrus, il faut que vous Passiez le pas.

H O R A T I U S C O C L E S.

Quoï! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Persenna? Vous ne le considerez pas plus qu'un coupeur de bourse.

P L U T O N.

Je m'en vais te faire chanter.

A S T R A T E.

Quoi un galant aussi tendre & aussi passionné  
que moi, vous le ferez maltraiter!

P L U T O N.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah! les voi-  
là dépouillés.

M E R C U R E.

Où est le François que j'ai amené?

L E F R A N Ç O I S.

Me voilà, Seigneur. Que souhaitez-vous?

M E R C U R E.

Tien regarde bien tous ces gens-là; les connois-tu?

L E F R A N Ç O I S.

Si je les connois? Hé ce sont tous la plupart  
des Bourgeois de mon quartier. Bon jour, Ma-  
dame Lucrèce. Bon jour Monsieur Brutus. Bon  
jour Mademoiselle Clélie. Bon-Jour Monsieur Ho-  
ratius Coclès.

P L U T O N.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de tou-  
tes pièces. Allons qu'on ne les épargne point; &  
qu'après qu'ils auront été abondamment fustigés,  
on me les conduise tous sans differer droit aux  
bords du Fleuve de Lethé. Puis lorsqu'ils y seront  
arrivés, qu'on me les jette tous la tête la première  
dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux,  
leurs billets doux, leurs Lettres galantes, leurs  
Vers passionnés, avec tous les nombreux volumes,  
ou pour mieux dire les monceaux de ridicule pa-  
pier, où sont écrites leurs histoires. Marchez donc,  
faquins, autre-fois si grand héros. Vous voilà arri-  
vés à votre fin ou pour mieux dire, au dernier Acte  
de la Comédie que vous avez jouée si peu de tems.

CŒUR DE HÉROS, s'en allant chargé d'é-  
courgées.

Ah! La Calprenède! Ah! Scudéri!

PLUTON.

Hé que ne les tiens-je! Que ne les tiens-je! Ce  
n'est pas tout, Minos. Il faut que vous vous en  
alliez tout de ce pas donner ordre que la même  
Justice se fasse sur tous leurs pareils dans les autres  
Provinces de mon Royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaisir de cette commission.

MERCURE.

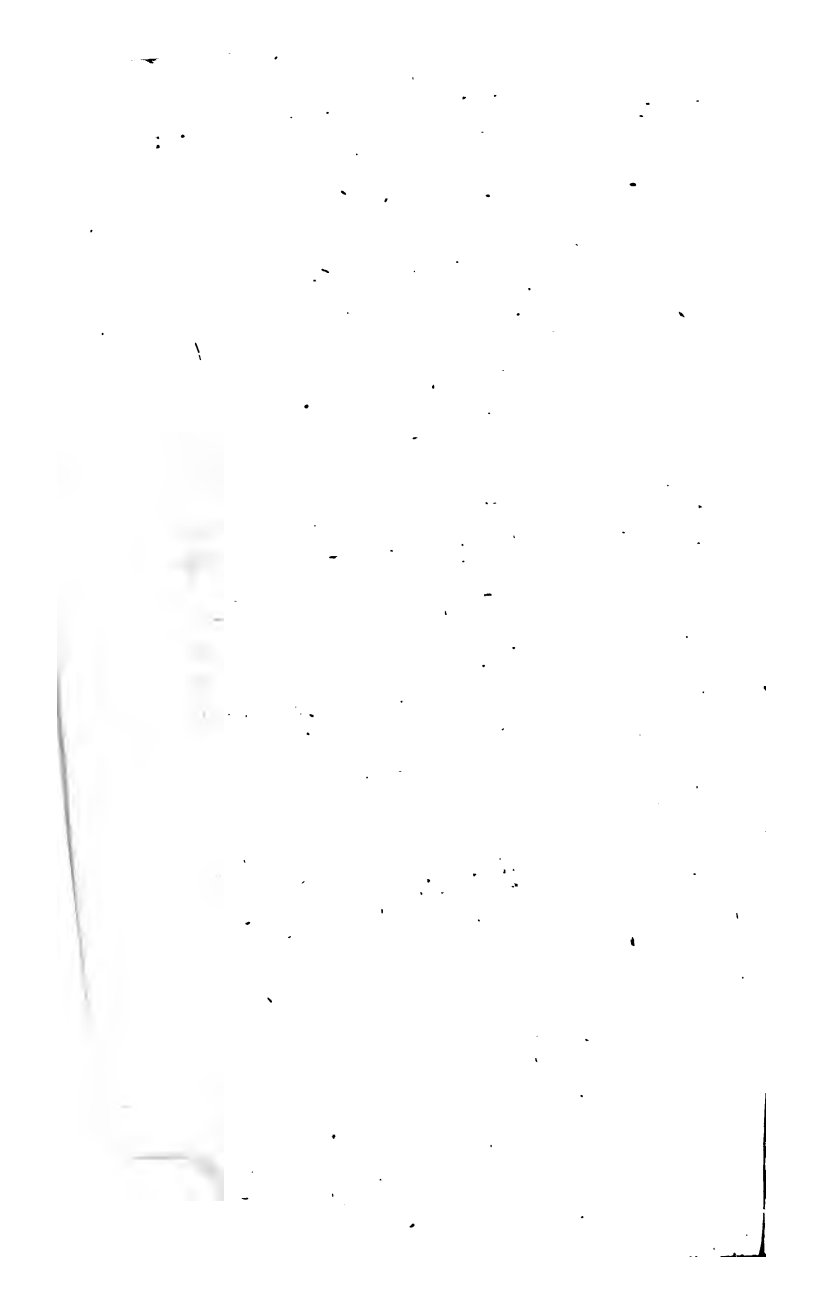
Mais voici les véritables Héros qui arrivent &  
qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous  
pas qu'on les introduise?

PLUTON.

Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué  
des sottises que m'ont dites tous ces impertinens  
usurpateurs de leurs noms, que vous trouverez  
bon qu'avant tout j'aie à faire un somme.

F I N.





# P O E S I E S

D U P E R E

## SANLECQUE,

Chanoine Régulier de l'Ordre de  
Sainte Geneviève.

*Nouvelle Edition , augmentée de plusieurs Pièces  
qui n'ont point encore paru.*

0 1 1 0 0 9

1 1 1 0 0

1 1 1 0 0 1 2

1 1 1 0 0 1 0

1 1 1 0 0 1 1

1 1



## AVIS AU LECTEUR.

**L'**AUTEUR de cet Ouvrage a toujours pris un grand soin de le cacher au Public : & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir, sa modestie n'a jamais pû consentir à publier son commerce avec les Muses. Cependant quelques-unes de ses Pièces échappées malgré lui, ayant passé en Hollande, elles y ont été imprimées, ou pour mieux dire, défigurées, selon la destinée ordinaire des Copies faites de mémoire. L'imperfection de ce Recueil venu des Païs étrangers a réveillé un Curieux plus exact, qui, non content de s'être enrichi de ce trésor, a voulu généreusement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien si l'on avoit pû y ajouter quelques Satires du même Auteur, & sur-tout celle qu'il fit encore, tout jeune, contre la fausse Direction. Quoique tous les Vers de cette Pièce n'allassent qu'à réformer,

*de grands abus, la conscience délicate du Poëte n'a jamais voulu les exposer aux interprétations malignes; c'est ce qui est cause que nous n'avons pû jusqu'ici en découvrir une véritable Copie. Il eût été à desirer que l'Auteur fût entré dans la confiance de cette Edition, & que lui-même eût voulu y mettre la dernière main. Quelques excellentes que soient ses Poësies, quelle beauté ne leur auroit-il point données ?*





# E P I T R E A U R O Y.

*Elle fut présentée à S A M A J ESTE en  
l'année 1686.*



ROY, digne d'être élu le seul Roi des  
mortels,  
Que du tems des Césars on t'eût dressé  
d'autels!  
Qu'on eût même en toi seul trouvé de Dieux en-  
semble!  
Tu deviens Jupiter, quand tu veux que tout  
tremble;  
On voit revivre en toi le courage de Mars;  
Tu sçais, comme Apollon, protéger les beaux  
Arts;  
Tu peux sur l'Océan commander en Neptune;  
Tu n'es pas moins puissant que l'étoit la Fortune;  
Rome eût cru que Minerve eût parlé dans tes Loix,  
Et qu'Hercule eût été jaloux de tes exploits.  
Ton esprit fait revoir la justice d'Astrée,  
Et ton cœur, la bonté de Saturne & de Rhée.  
Et c'est cette Justice, & c'est cette bonté,

Qui soutiennent, GRAND ROY, ta rare probité,  
 Je dis rare; en effet, peu de Rois, comme Tite,  
 Font de la probité leur vertu favorite;  
 Et plus d'un Prince a cru qu'il ne lui manquoit rien,  
 Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien,  
 Sur tout, ceux que Bellone aime à combler de  
 gloire,

Accordent rarement Thémis & la Victoire.

Achille n'eut pour droit que celui de son bras,  
 Et la loi de César fut de n'en avoir pas.

Mais toi, dont l'équité tempère la vaillance,  
 Qui tiens en même-tems le foudre & la balance;  
 Tu régles tes exploits sur ce qui t'est permis;  
 Tu deviens dans ton camp Ministre de Thémis;  
 Tu veux qu'à ta raison ta valeur obéisse,  
 Et ton char de triomphe est un lit de Justice.

Tu fais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois  
 D'écouter ta justice & d'user de tes droits.

Oùï, quelquefois, GRAND ROY, ta bonté t'a  
 fait rendre

Des Villes que tes droits t'avoient forcé de pren-  
 dre.

Je sçai que devant Dole avec toi tes guerriers  
 Ont parmi les glaçons moissonné des lauriers;  
 Et qu'aujourd'hui le Rhin écume encor de rage  
 De n'avoir pû former d'obstacle à ton passage.  
 Je sçai que ta valeur a bordé de tes Lis  
 Et la Sambre, & la Meuse, & l'Escaut, & la Lis;  
 Que ton foudre est tombé sur des Villes ingrates,  
 Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.  
 Mais sans cette bonté qui régnoit dans ton cœur,  
 Et qui vainquoit L O U I S dès qu'il étoit vain-  
 queur,

La fierté du Lion aussi vaine que grande  
 Eût bien-tôt expiré sur les remparts d'Ostende ;  
 L'orgueilleux Amsterdam , qu'eût foudroyé ton  
 bras ,  
 Fût bien-tôt devenu le tombeau des Etats ;  
 Valenciennne eût souffert tous les malheurs de  
 Troie ,

Elle étoit ta conquête , elle eût été ta proye.  
 Un Doge auroit en vain , aux yeux de tes Sujets ,  
 Defavoué son peuple & mandié la paix :  
 Ta justice à son crime eût égalé sa peine ,  
 Et ta toute-puissance eût anéanti Gène.  
 Oûi , si tu n'étois bon , l'on eût vu ta valeur  
 Voler jusqu'au Danube & le glacer de peur ,  
 Ebranler plus d'un Trône au seul bruit de tes armes ,  
 Et faire un nouveau Fleuve & de sang & de larmes.

Vous donc , Héros cruels , qui même vous vantez  
 De verser tout le sang de ceux que vous domptez ;  
 Princes , dont la fureur a fatigué les Parques ,  
 Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.  
 Vous ne pourrez l'atteindre , encor moins le passer ;  
 Mais le suivre de loin c'est beaucoup s'avancer.  
 Et vous , Rois bienfaisans , bons Princes , mais ti-  
 mides ,

Vous , qui dans vos conseils n'osez marcher sans  
 guides ,

Songez que mon Héros est lui seul son Conseil  
 Il brille par lui-même autant que le soleil ;  
 Il sçait même éblouir quiconque le regarde ;  
 L'Aigle ne peut souffrir les rayons qu'il lui darde.  
 Lui seul quand il lui plait , élève dans les airs  
 Dequoi former le foudre & punir l'Univers.  
 Lui seul peut dissiper le plus épais nuage.



Il e le maître du calme & de l'orage.

Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité

**GRAND ROY**, que quelques Vers sur ta seule bonté.

C'est d'elle que tu sçais ce que sçavoit Auguste,  
Que souvent la vengeance est basse, & même injuste,

Qu'un Roi n'est plus un Roi dès qu'il est en courroux,

Et que le plus beau Règne est toujours le plus doux.

Aussi le crime est-il l'objet seul de ta haine.

Tu reprends sans aigreur, tu punis avec peine;

Nous ne te voyons point ferme avec dureté,

Prompt par impatience, & fier par vanité.

Ton air est obligeant, même quand tu refuses.

Tu n'accuses jamais qu'aussi-tôt tu n'excuse.

Quiconque enfin te voit, passe cent fois le jour

De l'amour au respect, du respect à l'amour.

Et quand on te verroit sans Sceptre & sans Couronne,

On trouveroit toujours un Roi dans ta personne.





## ÉPITRE AU ROY.

Après la destruction de l'Hérésie.

*Elle fut présentée à Sa Majesté en l'Année 1686.*

**R**OY, qui fais tout céder au plaisir d'être juste,  
Qui passoit dès vingt ans l'âge avancé d'Auguste,

Il est vrai que l'Europe adore ta Grandeur,  
Que ton génie est vaste & digne de ton cœur;  
Qu'il n'est point de Héros qui ne fût téméraire,  
S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vû faire;  
Et que, même entre nous, nous parlons mieux  
de toi

Qu'aucun Auteur vénal ne parle de son Roi.  
Mais que regardons-nous avec plus de surprise?  
Les lauriers qu'aujourd'hui tu cuëilles pour l'Eglise.

Devons-nous cependant nous étonner, GRAND  
ROY,

De ce que l'Hérétique abjure enfin sa foi?  
Non. Son esprit charmé voit tous les jours ton zèle  
Redonner à l'Eglise une beauté nouvelle.

Il voit que tu punis le \* courageux brutal,  
Qui croit laver l'honneur dans le sang d'un rival. <sup>\* Le Duel.</sup>

Il voit que ton pouvoir est devenu suprême.  
Jusqu'à fermer la bouche au Démon du blasphème.

Il voit que dans ton Camp, (a) où tout est plein  
d'ardeur, <sup>(a) Camp de Matignon.</sup>

La licence jamais n'allarme la pudeur.

Il voit que tes Edits font distinguer deux Romes,

L'une, où Dieu régle tout, l'autre, où régnerent des hommes.

*(b) Ré-  
forme de  
plusieurs  
Ordres  
Monasti-  
ques.* Il voit que par tes soins le Clotre *(b)* dans ses mœurs  
Semble ressusciter ses plus saints Fondateurs ;

Et qu'enfin c'est par toi que tout Prélat en France  
Peut sans honte aux Curés prêcher *(c)* la Résidence,

*(c) Ré-  
sidence  
des Evê-  
ques ré-  
tablie  
par le  
Roy.* L'Eglise a même encor d'autres traits de beauté,  
Dont le cœur Huguenot n'est pas moins enchanté.

Des Ecoles de guerre *(d)* instruisent la jeunesse  
A joindre à la vertu la science & l'adresse.

Un Clotre *(e)* militaire enferme les Guerriers

*(d) Les  
Cadets.* Qui ne te peuvent plus amasser de lauriers ;

*(e) Les  
Invali-  
des.* Et Saint-Cir enrichi de tes mains libérales.

Presente à la Pudeur un Temple & des Vastales.

Comment donc l'Hérétique étant ainsi charmé,  
Ne se plairait-il pas à se voir desarmé ?

Comment, s'étant senti tant de fois l'ame éprise

Des beautez dont tes soins ont rajeuni l'Eglise,

Ne soumettroit-il pas son orgueil à la Foi ;

Lui, qui de cet orgueil faisoit toute sa Loi ?

Oùi, ce fier Huguenot devient humble & fidèle.

Cet enfant dégoûté revient à la mamelle,

Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé,

Voit que par sa réforme il s'étoit dérégé.

Sa raison n'ose plus s'ériger en Concile,

Il n'empoisonne plus la Loi de l'Evangile.

Enfin cet insensé devient sage sous toi,

Et souffre sur-ses yeux le bandeau de la Foi.

Ainsi par mille soins, ainsi par mille charmes,

Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les  
armes.

Après un tel succès, que peux-tu desirer ?  
 Est-il rien où ton cœur doive encor aspirer ?  
 Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes  
 Ne te coûtoient souvent que des assauts faciles :  
 Chaque Palme tomboit dès que tu la touchois,  
 Et tu n'en voulois plus si tu ne l'arrachois :  
 Le Ciel t'en a montré, dont tu n'as pû te plaindre,  
 Puisqu'on desespéroit de t'y voir même atteindre.  
 Il t'a fait attaquer des esprits qu'autrefois  
 On voyoit devenir les Tirans de nos Rois.  
 Il t'a fait assiéger des cœurs inaccessibles,  
 Où ton zèle a vaincu tant d'erreurs invincibles,  
 La Grace enfin, GRAND ROY, t'a fait exécuter  
 Tout ce qu'à peine un siècle auroit pû projeter.



1789 1790 1791 1792 1793 1794 1795 1796 1797 1798 1799

## SATIRE PREMIERE.

*On ne sait pas précisément quelle année elle fut faite.*

**Q**UI doute qu'aujourd'hui l'on n'ait mille raisons

D'appeller l'Univers des Petites Maisons ?  
L'Hôpital de nos fous est l'image du monde.

Que dans cet Hôpital j'aïlle faire la ronde ;  
L'un me dit : *Je suis Dieu* ; l'autre, avec un souris,  
Me dit : *Et je suis moi Monseigneur de Paris ;*  
*Je suis docteur , éloquent , j'ai les belles manières.*

Qu'au sortir de son trou j'aïlle à d'autres tanières,  
Autre fou qui paroît, me dit : *Je suis Louvois ,*  
*Le digne serviteur du plus sage des Rois ,*  
*Je suis fidèle , actif , discret , infatigable.*

Ainsi là, bien des fous pleins d'une erreur semblable,  
pensent qu'en certain point rien n'est au-dessus  
d'eux.

Qu'on voit dans l'Univers de ces fous orgueilleux !

On y devient si vain, que, ce qu'on veut paroître,  
A force d'y penser, on s'imagine l'être.

Moi, qui voudrois qu'on crût que tous mes Vers  
sont beaux,

Selon moi seul, qui suis-je ? un second Despreaux.  
Chapelain, ce Rimeur fade autant que stérile,  
Rêva jusqu'à la mort qu'il étoit un Virgile.

Quand Brébeuf eut produit son sublime Gascon,

Il croyoit avoir bû toute l'eau d'Hélicon.

Pour ce jeune Marquis, dont l'esprit insipide

Ne peut trouver un rang qu'au-dessus du stupide:

Tant de vapeurs d'orgueil le font extasier,

Qu'il nous dira bientôt: *Moi, je suis Montausier.*

Hé bien, pauvre mortel, qui te croyois si sage,

Tu le vois, la sagesse est si peu ton partage,

Que le plus fou souvent est ton original.

Mais on parle d'un fou qui, se croyant cheval,

Vient crier un matin: *Du foin; & qu'on m'étrille,*

*Cette nuit j'ai cessé d'être un chef de famille;*

*Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courier.*

*Ma femme, tu n'as plus qu'à te remarier.*

Qui pourroit l'égaliser dans la folie extrême?

Qui? Nous tous quelquefois, nous le surpassons  
même.

Je voi dans sa folie un trait de jugement,

Il se croit une brute, il vit brutalement;

Mais nous, c'est encor pis: orgueilleux que nous  
sommes,

Nous ne raisonnons point, & nous nous croyons  
hommes.

Toi donc qui, dans tes mœurs indignes de ton  
rang,

Examines si peu ton devoir & ton sang;

Vicomte, à qui l'orgueil, le luxe & la mollesse,

Ont paru jusqu'ici trois titres de noblesse;

Juge, qui sur tes yeux n'as pû, même un seul jour,

Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour;

Moine, qui dans l'ardeur d'altier des familles,

Vas pour les soupirans à la quête des filles,

Et qui sçais l'opéra pour l'apprendre aux parloirs;

Chanoine effeminé, qui soûris aux miroirs;

Toi qui, bien que pourvû de grosses Abbayes,  
 Ne nous parois Abbé que dans tes armoiries;  
 Toi qui dans tes Sermons pleins de faux ornemens,  
 Fais dire au Saint-Esprit des phrases de Romans;  
 Curé, dont tout le zèle est une humeur bourruë;  
 Abbesse, que Satan fait loger sur la ruë;  
 Prélat, bien moins Prélat que bourgeois de Paris;  
 Directeur, si jaloux, même des vieux maris;  
 Enfin toi qui démens tout ce que tu crois être,  
 Veux-tu connoître un fou ? Tu n'as qu'à te con-  
 noître.

Mais je vous entens tous me baptiser fort mal,  
 Me traiter d'impudent, m'appeller Juvénal.  
 En quoi l'ai-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes  
 Découvert comme lui la nudité des crimes;  
 Et si ses moindres mots pinçoient pour éveiller,  
 Les plus hardis des miens n'ont fait que chatouiller.

Ah ! S'il venoit ici vous prêcher, fous insignes,  
 Mortels, qui du nom d'homme êtes si fort indignes;  
 Oui, si vous pouviez voir ce Censeur bilieux  
 Sur vos égaremens jeter un peu les yeux,  
 Vous le verriez outré, comme Feuillet en chaire,  
 Vous livrer au Démon avec toute la Terre,  
 N'éclairer jamais rien sans y mettre le feu,  
 Et faire toujours trop ce que je fais trop peu.

Moi, je ne raille ici qu'un seul de tous les Moines,

Mais il les peindroit tous comme de faux Antoinnes.  
*Ces Moines, diroit-il, ont d'étranges défauts.  
 Ceux qui ne sont qu'oisifs sont les bons de Clerveux.  
 Dès qu'un Céslestin touffe il lui faut de la viande.  
 La jambe du Feuillant sent la paste d'amande.  
 Le Capucin voyage un mois pour un sermon.*

*Le Fontevrault s'occupe à tripler son menton.*

*Le Carme est devenu marchand de Scapulaire.*

*Parmi les Jacobins point de foi qu'au Rosaire.*

*La guerre au Recollet donne un air Cavalier.*

*Le Cordelier enfin est toujours Cordelier.*

• Juvenal prêche ici, je ne suis qu'un copiste,

Car volt-on que jamais j'aïlle à la Calviniste,

Traiter de faux Reclus tous ces hommes divins,

Et décanoniser tant de milliers de Saints ?

Un Prélat de Bellay fut dans cette manie,

• Mais m'a-t-il en mourant résigné son génie ?

• Quoi ! dès qu'un seul Chartreux s'érige en gazetier,

• Tout son Ordre céleste est du même métier ?

Et je déclarerois tout un Convent faussaire,

• Pour des titres qu'un Moine auroit sçû contre-  
faire ?

• Un d'entr'eux a changé sa Bible en Alcoran,

Donc, tout Coqueluchon est devenu Turban ?

• Toutefois à là Cour, où le seul froc fait rire,

• Tout Moine paroît fou quoique j'en puisse dire.

• Mais sçais-tu, Courtifan, que ces prétendus fous,

• Tandis que tu ris d'eux, tu les fais pleurer tous ?

Tous ? Oui tous ; car l'abîme où tu te précipites,

Ne les rend-il pas tous de pieux Héraclites ?

• Hé ! Qu'est-ce que ta Cour ? C'est un peuple en  
fureur,

• Qui de traits médifans s'entreperce le cœur,

Là, l'honnête homme est seul, quand le sort l'a-  
bandonne.

• L'honneur n'y conclut rien, quand l'intérêt rai-  
sonne.

On oblige à la Cour pour mieux desobliger.

On ne pardonne là que pour mieux se venger.



O Cour, maligne Cour! quel est donc ta folie?  
Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie

Autres fous dangereux : ce sont nos Magistrats,  
Fourbes, vindicatifs, avarés, scélérats.

Rimeur, me dit l'un d'eux, *oses-tu bien écrire*  
*Ce que L. A. B. R. I. F. E même à peine ose nous dire :*  
*Encor, ne se sert-il que de ce stile beureux,*

*Qui, sans nous irriter, rend nos défauts affreux.*

Oui, ma verve, il est vrai, se tournoit en furie.

Muse, ne prenons plus qu'un ton de raillerie.

*D'accord. Mais qui railler? Tant de gros Partisans:*

*Hé bien! nommons les donc fous simples, bonnes gens.*

Bonnes gens. Et pourquoi? *C'est que ce qu'ils vont*  
*prendre,*

*Ce n'est qu'en bons larrons, ils sont sûrs de le rendre.*

Ne nous sâchons donc plus des airs d'Ambassadeur

Qu'ont de gros Financiers nommés jadis La Fleur.

Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence

Rejoindront l'Océan des trefors de la France.

Mais puisque nous voilà sur les fous innocens,

En voici deux ou trois des plus divertissans.

Quand un Rimeur grossier, recite avec emphase,

Ce qui sur le Parnasse endort jusqu'à Pégase :

Quand un homme alité fait cas d'un Médecin

Qui sçait tout, excepté l'art de le rendre sain :

Quand un fils de maçon prend des armes si belles,

Qu'un Peintre y va la nuit ajouter deux truclles :

Quand mille fous pareils font rire l'Univers,

Ne bâtissent-ils pas leur loge dans mes vers ?

Mais ne dois-je pas, m'en faire une à moi-mê-  
me;

Qui crois pouvoir guérir avec mon seul poëme

Des fous que je verrai le lire avec horreur,

**Et changer contre moi, leur folie en fureur?**

**Qu'ils songent toutefois qu'en ne nommant per-**  
**sonne,**

**J'adresse au feul public les avis que je donne,**  
**Et que, si je m'échape à nommer deux rimeurs,**  
**C'est qu'ils font morts. De plus, ce n'est point**  
**pour les mœurs.**

**Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne,**  
**Malgré moi, dans mes vers s'est crû nommé Pen-**  
**fagne,**

**Moi qui suis scrupuleux, je crains plus que l'Enfer**  
**D'user dans mes écrits, même de noms en l'air.**

**Tel qui rime à ces noms croit toujours qu'on le**  
**pique.**

**Le peuple aussi le croit. Un Auteur fatirique**  
**Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté,**  
**Lui donnant certain nom qu'il avoit inventé:**  
**Ce nom imaginaire est l'Abbé d'Ignarolle.**

**Chacun dit aussitôt, Hé c'est l'Abbé Barolle.**  
**Barolle en fit bruit, s'en plaignit tout de bon,**  
**Et fit tant qu'Ignarolle est devenu son nom.**

**Peut-être que ceci passe encor pour satire:**  
**Parlons donc d'un mortel dont on ne peut médire,**  
**C'en est fait. Tous mes fous se sont évanouis.**  
**Et mon plaisir unique est d'admirer LOUIS.**

**Ah! quel bonheur, GRAND ROI, je trouve en**  
**toi sans peine,**

**Ce que j'ai tant cherché dans la nature humaine,**  
**Et ce que dans ton ame a puisé ton DAUPHIN;**  
**Grandeur, bonté, sagesse, honneur, un homme**  
**enfin.**



## S A T I R E I I.

*On ne sçait pas précisément quelle année elle fut faite.*

**C**HRYSTOSTOME François, Censeur Evangélique;  
 Aussi profond Docteur qu'Orateur pathétique,  
 Bourdalouë, il est vrai qu'on voit dans tes discours  
 Des beautez que l'art même ignorera toujours;  
 Il est vrai que toi seul tu sçais te faire un stile,  
 Que l'on trouve à la Cour aussi bien qu'à la Ville.  
 Mais tu n'es pas moins grand, lors que quelque  
 pécheur

Te découvre en secret la lépre de son cœur.  
 C'est là que faisant taire & l'art & la nature,  
 Ta bouche fait parler la grace toute pure;  
 Et que ta charité, pieux Samaritain,  
 Verse sans intérêt de l'huile avec du vin.  
 Ah! que de Directeurs sçavent peu ces pratiques!  
 Que l'Eglise est fertile en dévots empyriques!  
 Que de saints charlatans, au lieu de nous guérir,  
 Prennent de notre argent pour nous faire mourir.  
 Pénitens endurcis que rien ne vous afflige;  
 L'or sçaura diriger celui qui vous dirige.  
 Dès qu'on fait briller l'or, le Prêtre est caressant,  
 Et le plus criminel lui paroît innocent.  
 Si vous voulez fléchir ce Juge de vos vices,  
 Comme aux Juges du siècle il lui faut des épices,  
 Lorsque le Confesseur reçoit de certains droits,  
 Tout pardon est scellé du grand sceau de la croix.  
 On gagne un Directeur comme on gagne une Belle;

Sans la boutique il est dur, autant qu'elle est cruelle.  
 En un mot, le bon Pere est doux comme un agneau,  
 Lors que son Tribunal vaut autant qu'un Bureau,  
 C'est une douceur! charité mercenaire!

Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere?  
 Tout Prêtre, dit Saint Paul, doit vivre de l'autel.

Où, vivre, c'est bien dit, c'est le droit naturel;  
 Mais vivre, est-ce voler tant de riches bigottes?  
 Et plus que l'héritier, héritier des plus sottes!  
 Est-ce monopoliser sur tous les cas verveux,  
 Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux?

Est-ce adoucir sa voix au son des grosses pièces?

Est-ce de legs pieux dotter toutes ses nièces?

Est-ce garder pour soi l'argent des Hôpitaux?

Est-ce enfin retenir ou nier les dépôts?

Non, non, ce n'est pas là ce qu'on appelle vivre:

C'est surpasser Tartuffe, ou du moins c'est le suivre;

C'est des Bourgeois d'Alger imiter le trafic;

C'est au pied des autels voler le bien public.

En un mot, c'est piller avec plus d'insolence,

Que le plus scélérat qui court à la potence.

Tout doux, me dira-t-on, vos vers sont trop mordans.

Hé bien! les Directeurs sont tous d'honnêtes gens;

Ils sont tous Archi-saint, j'en connois un entr'autres,

Mais un qui vaut lui seul, plus que les douze Apôtres,

C'est un vieillard zélé jusqu'à se trouver mal;

S'il ne tient une Dame au Confessionnal.

Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Eglise,

Et dès qu'il en verra quelque une assez bien mise,

Il s'aprochera d'elle, & d'abord lui dira,  
 Si vous voulez, Madame, on vous confessera.  
 Qu'on est édifié lors qu'on voit une Belle,  
 Assise près d'un Moine au fond d'une Chapelle;  
 Bon Dieu! qu'il se fait là d'ouvertures de cœur!  
 Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur?  
 Ah non! leur chair est morte, & Sathan est trop  
 bête

Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête.  
 Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,  
 Leur chair se ressuscite, & Sathan n'est pas sot.  
 Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,  
 Je voudrois bien sçavoir pourquoi son cœur pal-  
 pite,

Palpiter est-ce un mal? il vient de charité.  
 Oui, mais le cœur de Paul a-t'il tant palpité?  
 Non: car en ce tems-là la charité grossière  
 N'aimoit pas le prochain de la belle manière.

Je n'aurai jamais fait s'il faut spécifier,  
 Tous les saints Confesseurs de mon Calendrier:  
 Il en est de tout âge, il en est de tout ordre,  
 Sur qui cent Despreaux ne pourroient jamais mor-  
 dre.

L'un recherche si peu la gloire & l'interêt,  
 Qu'une jeune Grifette est tout ce qu'il lui plaît;  
 La charité de l'autre est pour les Demoiselles,  
 Dont il prend tant de soin qu'il est toujours chez  
 elles.

L'autre les jours de jeûne invente avec esprit,  
 L'art de manger le soir un peu de poisson frit;  
 L'autre enfin, pour sonder le cœur de ses dévotes,  
 Vient à l'Opéra même examiner leurs fautes;  
 Et derrière un treillis, pour n'être point connu,

Le vieillard scrupuleux voit tout & n'est point vû.  
 Parmi les Directeurs certains jeunes novices,  
 N'aiment point le détail de la plupart des vices.  
 Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chasteté,  
 Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté,  
 Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresses.  
 Ils lui font tout conter, soupirs, baisers, caresses,  
 Postures, pâmoifons, & tout ce qui s'enfuit.  
 La Dame après cela le fait rêver la nuit.  
 Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,

Faites-vous confesser par ces vieillards honnêtes,  
 Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,  
 A chaque gros péché vous disent toujours, bon.  
 Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon  
 Prêtre,

Dont le visage doux l'avoit rendu le maître  
 De cent cœurs féminins, qui l'aimoient plus que  
 Dieu,

L'on m'a donc dit qu'un jour sortant de certain  
 lieu,

Ce lieu, c'est le logis d'une jeune dévôte,  
 Il huma du serain, mais ce fut par sa faute;  
 Car que n'abregeoit-il tous ces pieux discours,  
 Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours?  
 Le voilà donc fort mal; ce gros rhume l'affomme,  
 Tout le quartier le sçait; chacun dit, le pauvre  
 homme!

Et trente postillons, le lendemain matin,  
 Arrivent dans sa chambre une écuelle à la main.  
 Ce sont trente laquais d'autant de pénitentes,  
 Portans tous des bouillons de viandes succulentes.  
 Mais lequel prendra-t-il de ces trente bouillons,

T



Tous également grands, tous également bons ?  
D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf  
jalouses :

Car toutes pour lui seul ont un vrai cœur d'époufes.  
Sa servante, qui voit que le péril est grand,  
Prend pleine une cuiller de chaque restaurant ;  
Et sans tant de façon, sans tant de simagrées,  
Fait un Maître bouïllon de trente cuillerées.  
Le Saint rempli de joye & d'admiration,  
Donne à ce consumé sa bénédiction ;  
Et par un doux transport de charité divine,  
Que je t'aime, dit-il, ma pauvre Catherine,  
Le bouïllon pris ensuite, il prononce ces mots :  
Ah ! bouïllon des bouïllons, remède à tous mes  
maux.

Les Dames cependant, dont l'ame chagrinée,  
De ces trente bouïllons reçûs la matinée,  
Viennent sçavoir quel est le bouïllon favori ;  
Mais cet homme de Dieu, qui n'a jamais menti,  
Les prend l'une après l'autre, & leur dit à l'oreille ;  
Que votre consumé, ma fille, a fait merveille !  
Mais ne raillai-je point par un esprit d'aigreur ?  
Non, c'est par charité que je fais le railleur ;  
Car tous ces mots plaisans qui font valoir mes rimes,  
Sont des voiles chrétiens qui couvrent bien des  
crimes.

Oui, si comme un Agnès, je parlois simplement,  
Et si ne couvrois le vice d'enjoûement,  
La nudité sans doute offenseroit la vûë.  
La vertu seule a droit de plaire toute nuë.  
Dirai-je ingénument : Un tel Prêtre fait mal,  
De ne se point servir de Confessionnal.  
Nez à nez, joué à joué, il confesse les Dames,

Il tient toujours long-tems toutes les belles femmes.

Il veut toujours sçavoir comme font les Maris,

Il est tellement fou de sa dévote Iris,

Qu'il est même jaloux de quiconque la louë.

Quand il part pour les champs, il lui dit à la jouë;

Adieu; ma chere fille, adieu, mon tendre cœur;

Aimez bien votre Pere, aimez bien le Seigneur.

Soyez toute à tous deux : plus d'amans en campagne,

Sur tout ne souffrez point l'Abbé de la Perfagne.

Il fait le scrupuleux, il ne l'est point du tout,

Il pousseroit bientôt une Lucrece à bout.

D'ailleurs pour un galant son bien est assez mince;

Il est gueux à Paris autant qu'à la Province.

Il n'a jamais chez lui fait que des déjeunés.

Et de quoi vit-il donc ? il vit ou des dînés,

Qu'il va toujours quêter de famille en famille,

Ou des collatons qu'il attrape à la grille:

Car il va souvent là s'offrir pour des sermons,

Qu'on dit être farcis de cent termes gascons.

Ceci, ma chere fille, est dit sans médisance,

Ce n'est que pour le bien de votre conscience.

Hé bien ! si vous voulez de la simplicité,

En voilà ; mais pourrois-je avoir la cruauté,

De faire ici passer chaque sot en revue,

Pour les percer des traits d'une langue ingénue ?

Non, ce seroit médire, au lieu de censurer.

Je dois mordre, il est vrai, mais non pas déchirer.

Ne découvrons donc point toutes les amourettes

De ceux qui vont tenter jusqu'à deux sœurs Colletes ;

Et qui lâchant la bride à d'infâmes desirs,

Dans un long sacrilège épuisent leurs plaisirs.



Laiſſons-là ce cher pere & cette chere fille,  
 Que l'autre jour Defgrais logea dans la Baſtille;  
 Et qui niant toujours leurs crimes découverts,  
 N'ont fait depuis qu'un faut de la Grève aux En-  
 fers.

Que celui qui mena ſa pénitente à Londre,  
 Afin qu'en ſeureté la poulette y pût pondre.  
 Que ces deux, qu'une vieille a vû dans un endroit;  
 Régler à coups de poings qui la dirigeroit:  
 Que celui qui jamais ne prit aucun clyſtère,  
 Que lors que ſa dévôte a fait l'Apoticaire;  
 Que celui qui trouvant Philis malade au lit,  
 Tâte par tout pour voir ſi ſon accès finit:  
 Que ce Prêtre zélé, qui pour les moindres fautes,  
 La diſcipline en main, fuſtigeoit ſes dévôtes;  
 Que celui qui voulant mortifier leur chair,  
 Lui-même leur mettoit des ceintures de fer:  
 Que mille autres encor, dont nous n'oſons rien dire  
 Ne ſoient jamais pour nous des ſujets de ſatire.  
 Car ſi nous prétendons que leurs cœurs ſoient tou-  
 chés,

Laiſſons-là les pécheurs, & n'allons qu'aux péchés;  
 Et ſur ces péchés même uſons de retenuë,  
 Ne montrons que le buſte, & cachons la ſtatué,  
 Ou pour avoir un ſtile encore plus chrétien,  
 Ne faiſons voir le mal qu'en faiſant voir le bien.  
 On peut par la bonté diſtinguer la malice;  
 Et la vertu ſuffit pour détourner le vice.  
 Paroiſſez donc ici vertueux Directeurs,  
 Venez purifier mes rimes par vos mœurs:  
 Je n'ai que trop long-tems infecté ma ſatire,  
 De l'air contagieux que le crime respire. [teur,  
 Pardon, cenſeur chrétien, pardon, pieux les

Si quelqu'un de mes vers t'a fait bondir le cœur ;  
 J'ai crû ne rien cacher de tout ce qui t'effraye,  
 Pour guérir les blessés, il faut sonder la playe ;  
 Mais vous, fiers libertins, goguenards impudens,  
 Vous aussi, faux zélés, Calvinistes mordans,  
 N'allez pas vous servir des traits de ma colére,  
 Contre les directeurs que l'Eglise révere.  
 Nous blâmons comme vous les cœurs Pharisien ,  
 Comme nous donc aussi, louez les cœurs chrétiens,  
 Le bien doit toujours plaire. Entre tous les Apô-  
 tres,

Vous en détestez un, détestez-vous les autres ?  
 Eh quoi ? si dans la fange un impie est tombé,  
 Un Saint au même endroit doit-il être embourbé ?  
 Non, louez donc tous ceux qui, comme Bour-  
 dalouë,

Débourbent les pécheurs, sans entrer dans la bouë,  
 Et qui par l'onction d'un air mortifié,  
 Embaume les chrétiens qu'ils ont purifié ;  
 Ils ne consentent point à ces folles tendresses,  
 Qui les rendroient pécheurs auprès des pécheresses  
 Ils ont le cœur d'un pere, & non pas d'un amant,  
 Le Prêtre seul dans eux agit incessamment ;  
 On les voit sans scandale aimer des Madeleines,  
 Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,  
 Sous l'habit du pasteur ne point cacher de loups,  
 Sans bassesse d'esprit se faire tout à tous,  
 Instruire également la Soubrette & la Dame,  
 S'intéresser pour l'homme autant que pour la fem-  
 me,

Courir tout l'Univers pour sauver les pécheurs,  
 Et devenir enfin de seconds Rédempteurs,  
 Vous ne verrez jamais de saints Juges se plaire,

**A trop interroger une femme adultère ;**  
**Quand elle aura promis de ne pécher jamais ,**  
**Ils ne songeront plus qu'à l'envoyer en paix.**  
**Vous ne les verrez point par politique humaine ,**  
**Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine ;**  
**Tout médecin du Ciel ne doit s'inquiéter**  
**Que d'un Lazare mort qu'il faut ressusciter.**  
**S'ils exhortent M A R I E à devenir fervente ,**  
**La bienfiance veut que Marthe soit présente.**  
**Ils n'osent d'un hymen conduire le secret ,**  
**Ni même se trouver au festin qu'on y fait ;**  
**Car ce n'est plus le tems de faire des miracles :**  
**Enfin toutes leurs mœurs , comme de saints oracles ,**  
**T'apprennent , Directeur , que pour devenir grand ,**  
**Tu dois rendre comme eux l'Evangile vivant ;**  
**Et que tu soutiens mal ta dignité suprême ,**  
**Si le Seigneur dans toi , n'est bien plus que toi-**  
**même.**





## S A T I R E I I I.

**CONTRE UNE MERE COQUETTE,**  
 qui donnoit mauvais exemple à sa Fille ,  
 qui n'avoit encore que six ans.

*Elle fut faite en l'année 1687.*

**M**ERE, crains pour ta fille. Elle examine en toi  
 L'esprit, l'air , tout enfin jusqu'au *je ne sçais*  
*quoi* ,

Le pis pour cette enfant, dont tu fais les délices ,  
 C'est qu'elle aime bien moins tes vertus que tes  
 vices.

Ne t' imagine plus que sa simplicité

Fuiñe contre tes mœurs la mettre en seureté.

Quoiqu'ailleurs quelquefois son enfance som-  
 meille ,

Elle est auprès de toi tout œil & tout oreille.

Quand donc elle t'a vû t'occuper si long-tems

A planter sur ta tête un Jardin \* de rubans :

Quand son œil curieux admire à ta toilette

L'étalage galant d'un bufet de coquette :

Quand elle y voit sur tout la drogue & le pinceau ,

Qui servent les matins à te repeindre en beau :

Quand un mouchoir mal mis , mais non pas par  
 mégarde ,

Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde :

Quand dans ton cabinet elle te voit les soirs

Tenir avant le bal un conseil de miroirs ,

Changer en faux Printems ta véritable Automne ,

\* Les  
 femmes  
 met-  
 toient  
 sur leur  
 tête une  
 grande  
 quantité  
 de ru-  
 bans  
 qu'elles  
 appel-  
 loient le  
 chou, la  
 palissa-  
 de, &c.

Et ne montrer en toi rien moins que ta personâ:  
 Enfin quand elle a vû qu'on ne te fait la cour  
 Qu'après que tu t'es fait ton visage de jour ;  
 Crois-tu qu'elle ait jamais cette sainte sagesse  
 Que l'on puise à Saint Cir dès la tendre jeunesse ?  
 Non : car tu dois un jour la voir avec effroi ,  
 Courir dans ta carriere encor plus loin que toi ,  
 Et ne se plus borner à la seule manie  
 De mettre comme toi des foux à l'agonie.

*Mais l'Epoux qu'elle aura se mettroit en courroux.*  
 Est-ce qu'une Coquette a peur de son Epoux ?

Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,  
 Dès qu'elle est d'un galant l'idolâtre & l'idole,  
 Aussitôt son époux n'est vû qu'avec dédain.  
 Aussi qu'est-il chez lui ? Rien. Un *George Dandin*.  
 S'il devenoit pourtant commode & pacifique,  
 Madame le feroit son premier domestique.

*Ta fille aura, dis-tu, quelqu'un de ces Maris  
 Qui prénent qu'une femme en faisant un sotâris  
 Pécbe formellement contre le Décalogue.*

Mere, qu'on le plaindra ton gendre pédagogue!  
 Qui, dès qu'il aura vû ses plus grandes leçons  
 Près du premier blondin devenir des chansons,  
 Ira dans le palais, suivi de sa famille,  
 Se confesser tout haut des péchez de ta fille,  
 Y joindre aussi les tiens, & ceux du suborneur,  
 Et souffrir mille affronts pour sauver son honneur.  
 Ainsi ta fille alors condamnée en Justice,  
 Ira dans un Convent perpétuer son vice,  
 Quand même elle devroit se blotir dans un tour  
 Pour passer du côté que sera son amour.

Blame-lui cette Iris qui, pour cacher son âge,  
 De faux jour en faux jour fait passer son visage,

Et qui poudre si fort ses cheveux blanchissans,  
 Qu'on croit qu'ils sont tout noirs quand on les  
 voit tout blancs.

Une vieille coquette a beau se contrefaire:  
 Dans son œil qui s'enfoncée on lit son Baptistère.  
 Par-là, tout son visage est si déconcerté,  
 Qu'en dépit de lui-même il dit la vérité.

Qu'il coûte à cinquante ans de soins pour être  
 belle!

Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.

Sur tout, malheur au teint qui n'est beau que  
 par art.

En effet paroîs-tu sans un masque de fard?

Je n'ai plus que pitié de ta couleur usée;

As-tu remis ton fard? Tu me fers de risée.

Oui, tandis qu'un vieux fou qui ne t'a jamais plu,

Chez toi, faute de mieux, vient se prendre à ta glu,

Nous nous abandonnons au plaisir de médire,

Lorsque nous avons vû ton plâtre nous sourire.

Que ta fille jamais n'aille, dans un saint lieu,  
 Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour  
 Dieu,

Dis-lui que le Théâtre est le plus sûr azile

Où Satan vient en paix prêcher son Evangile,

Là, pour vanter le crime il lui donne un beau nom.

L'adultère est Vénus, & l'inceste est Junon.

Que ta fille au plutôt sçachant ces artifices,

N'aille donc voir jamais déshier les vices.

Toutefois quand Esther instruit ses spectateurs

A fixer leurs plaisirs dans les plus saints mœurs,

Quand elle étale aux yeux ses innocens spectacles,

Accours avec ta fille entendre ses oracles.



## S A T I R E I V.

A M. BONTEMS, GOUVERNEUR  
de Versailles.

*Elle fut faite en l'année 1689. L'Auteur étant Curé  
de Garnay.*

**P**RODIGE de la Cour, ami tendre & sincère,  
BONTEMS, fais-moi l'honneur de plaindre  
ma misère.

La maison que j'habite est un taudis plein d'eau,  
Où l'air est empesté comme dans un tombeau.

Tout est dans mon desert ou marais, ou montagne,  
Un seul chemin de fange est toute ma campagne.

Là, le tems est si long, & le brouillard si noir,  
Que je prens tous les jours le midi pour le soir.  
Bon Dieu quel Tivoli pour un enfant d'Horace!  
Ne t'étonne donc pas si, sur tel Parnasse,

Chaque mot que j'écris n'est plus assaisonné

\* *Noms*  
*en l'air.* Du sel qui manque aux vers de Baudinet l'aîné.\*

J'imiterois ailleurs Despreaux & Molière,  
Mais je ne puis ici ressembler qu'à Banniére.\*

Je ne suis pourtant pas tout-à-fait comme lui,  
Dans lui, c'est la nature; & dans moi, c'est l'ennui.

Hé! qui ne s'ennuieroit d'une Salle aquatique,  
Où vingt crapauds privés me donnent la musique?  
Là, le jour les hiboux volent comme la nuit.

Près de-là, cinq moulins me font un si grand bruit,  
Que je ne m'endørs plus qu'en lisant Charlemagne,  
Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne.\*

D'autre part, mon village est plein de gros manans,

Picards en aparence, & dans le fond Normans.

L'un me vole un chapon, qui m'est si nécessaire,

Quand je veux que mon Juge entende mon affaire;

L'autre, en montrant mon feing contrefait par l'Huiffier

Quoique mon débiteur paroît mon créancier.

Excepté le Seigneur, que je trouve honnête homme.

Tout est fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à Rome.

*Pour être gay, dis-tu, voy souvent ce Seigneur.*

Qui ? Moi ? Le voir souvent ? Oh non : j'ai trop d'honneur.

On publieroit bientôt que j'en veux à sa femme,

Quoique mil six cens vingt ait vû naître la Dame.

La médifance ici nous rend si réguliers,

Qu'on y voit circonfpects jufqu'à des Cordeliers.

Je n'ai vû qu'un Baron, fans époufe, fans fille,

Et dont cinq grands garçons font toute la famille :

Mais comme il s'emportoit, & prefqu'à tout moment,

Nous nous fommes brouillez, & tu vas voir comment.

Il me difoit un jour : *Ma foi, je fuis fort aife  
De vous voir fi connu du Pere de la Chaise.*

*C'est un homme d'honneur, & qui sert bien les gens.*

*Si vous lui presentiez mes deux derniers enfans,*

*Il leur feroit pleuvoir les mêtres sur la tête.*

Monfieur, lui répondis-je, il est affable, honnête,

Bienfaifant ; mais jamais il n'offre fa faveur

Qu'à ceux dont il aprouve & l'efprit & le cœur,



Point de fausse vertu, point d'esprit de cabale,  
 Un saint zélé, & sur tout une sage morale,  
 Comme c'est ce qu'il a, c'est ce qu'il veut qu'on ait.  
 Ainsi vos deux Abbés, prêchant comme Feuillet,  
 N'auront pas grand accès chez le Révérend Père.  
 Ils l'auront, me dit-il, & le Comte son frere,  
 Sans vous, quand je voudrai, les lui présentera.  
 Obliger, c'est pour vous un terrible Opéra,  
 Pour lui, c'est ce qu'il aime; aussi la renommée  
 En fait un Courtisan dont la Cour est charmée.  
 Non, non, faire plaisir n'est pas votre talent.  
 Peste soit des Curés qui portent l'habit blanc.

Après ces derniers mots, Je fors, sans rien lui  
 dire:

Bien résolu d'abord d'en faire une Satire,  
 Mais j'ai juré depuis que je n'en ferois rien.  
 Ce seroit me venger, il faut être Chrétien.

J'irai pourtant bientôt voir quelqu'autre per-  
 sonne,

Car j'aime à babiller presque autant qu'une Nonne.  
 D'aller chez un Curé vuidier plus d'un flacon,  
 Moi qui ne fus jamais qu'ivrogne d'Hélicon,  
 Je ne puis. C'est tout un de hanter un Chanoine.  
 Que je m'expose enfin à l'entretien d'un Moine,  
 Je n'y verrai qu'orgueil. S'il est de qualité,  
 Il ne m'étourdira que de sa parenté.

S'il prêche, il ne faut pas que devant lui je louë  
 Fléchier, Boileau, Gaillard, La Ruë & Bourda-  
 louë,

Comment, en parlant d'eux, ne les point élever?  
 Ah! j'aime mieux cent fois être seul, & crever.

O Ciel! que dans Paris une Cure est commode!  
 Le Curé ne va voir que des gens à sa mode.

Sur tout, jamais chez lui de femme à vieux haillons.  
C'est toujours quelque Dame à carosse, à Bouillons.

Il gagne au mariage, au service, au baptême,  
Sans qu'il y soit présent, & sans le sçavoir même.

*Les Prônes sont gênans.* Point. D'un seul lieu commun

Il fait plusieurs discours qui n'en font pourtant  
qu'un.

Bien plus. Que des deniers destinés pour l'aumône

Il achette une charge, il est exempt du Prône.

J'oublois deux plaisirs du Curé Bienheureux,

Il se traite en Evêque, & se chauffe en Chartreux.

Mais durant qu'il jouit de sa béatitude,

Pour moi, je n'envierois que quelque solitude,

Qui me fit fabriquer des vers d'un bon alloi,

Et chanter dignement les vertus de mon Roi.

Dis-lui donc quelquefois, mon illustre Mécène,

Qu'ici pour le louer, je suis trop à la gêne.

Ah! tandis qu'en Auguste il dompte l'Univers,

Que ne puis-je en Horace, atteindre à de beaux  
vers.



## S A T I R E V.

*Présentée à Sa Majesté en l'année 1694.*

**C'**Est ainsi que Damon, tantôt bien, tantôt mal,  
Un jour, en plein Versailles, imitoit Juvénal.

Vertus que l'âge d'or fit régner sur la Terre,  
LOUIS seul aujourd'hui ne vous fait point la guerre.  
Non, probité, sagesse, équité, bonne-foi,  
Vous ne réglez en paix que dans le cœur du Roy.

Par ce début, j'attaque & la Cour & la Ville.  
Mais n'importe: par-là, j'évapore ma bile.

J'étouffe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs,  
C'est dire à des bigots, ne foyez plus trompeurs.  
Ah! que sur tout la Cour me rend atrabilaire!

Choquons-là. Mon plaisir est de lui bien déplaire.

Adieu Cour, où le cœur n'ose dire un seul mot,  
Où le seul fourbe est sage, où l'honnête homme  
est sot,

Où Montausier n'est plus, où l'Evêque réside,  
Où, plutôt au Ciel qu'Amour n'eût pour maître  
qu'Ovide!

Où, malgré le Monarque, on voit dans un saint  
lieu,

Dieu paroître une fable, & le Monarque un Dieu.

Adieu Cour, où le luxe est une bienfiance,

Où Tartuffe a trouvé la corne d'abondance,

Où, ne jamais flatter, c'est être criminel,

Où pour tout Evangile on a Machiavel.

C'est-là qu'un créancier, le corps sec, le teint  
jaune,

De tous ses débiteurs n'a pas même une aumône.

Là, le moindre conseil que donne l'intérêt,

Malgré les Beauvilliers, \* est toujours un Arrêt.

Qualité des grands cœurs, agréable franchise

Que l'on doit mépriser la Cour qui te méprise:

Et qui croit qu'un Prélat s'est mis au rang des fous,

Pour m'avoir dit tout net : *j'ai parlé contre vous,*

Qu'il ait l'esprit hautain même avec ses confrères;

Que des Dames chez lui deviennent Grands-Vicaires;

Que son air de soldat l'accompagne à l'Autel;

Et qu'il soit sans raison mon ennemi mortel :

En dépit de la Cour je l'aime & le révere,

Et je lui passe tout, parce qu'il est sincère;

Et qu'il vaut mieux que toi, Marquis, dont l'amitié

Plaint mon sort, il est vrai, mais le plaint sans pitié,

Quand j'entens tes sermens, la colère m'enflamme,

Ce sont de faux témoins apostés par ton ame.

Ne viens plus nous prôner la tendresse, l'ardeur;

C'est, comme si M.\*\*\* nous prêchoit la pudeur.

Possède la vertu que tu veux qu'on estime:

Est-ce au Suisse à donner des leçons du sublime ?

Songez à bien imiter ce Courtisan parfait,

Que tu n'as jusqu'ici que très-mal contrefait.

Voudroit-il, comme toi, mettre au haut de sa table

Un maraut tout puissant, un faquin formidable ?

Va-t-il à la faveur par le chemin battu ?

Non; c'est par un sentier que lui fait la vertu.

Ces grâces, ces bienfaits, que toi, tu voudrois vendre;

Il se plaît à les faire à qui ne peut les rendre.

Si dans l'esprit des Grands la cabale nous perd,

Alors, amis du bien, à coup sûr il nous sert.

\* M. de  
Duc de  
Beauvilliers,  
Chef des  
Confessés.

Mais il prend plus de peine à cacher ses services,  
 Que n'en prend l'hypocrite à déguiser ses vices.  
 Comme tous ses amis emportent tous ses soins,  
 Il ne pense jamais à ses propres besoins;  
 Il sçait même empêcher qu'on ne les imagine.  
 Quand donc les connoit on ? Quand le R o y les  
 devine.

Il n'a qu'un seul défaut dont il est fort blâmé,  
 C'est qu'il me haïroit si je l'avois nommé.  
 Hé! quel moyen, dis-tu, qu'à la Cour on imite  
 L'homme sans intérêt, l'apui du seul mérite?  
 Comment agir sans cesse, & n'agir point pour soi?  
 Mais c'est par là, Marquis, que l'on ressemble au  
 R o y.

Que fait ce grand Héros ? Est-ce pour sa per-  
 sonne ,

Qu'il court incessamment les hazards de Bellone ?  
 Et que sa prévoyance arme si sagement,  
 Qu'elle semble n'agir que par enchantement ?  
 Non, c'est si peu pour lui, que-c'est contre lui-mê-  
 me.

Il jouissoit en paix de sa Grandeur suprême.  
 Ses rivaux éfrayés de sièges, de combats,  
 N'osoient plus murmurer, ou murmuroient tout  
 bas.

Il sembloit que l'éclat d'une si belle vie  
 Avoit enfin charmé jusqu'aux yeux de l'envie;  
 Mais un peuple mutin détrônoit un grand Roi,  
 Et déchiroit par tout le bandeau de la Foi.  
 L'Espagnol protégeoit l'erreur Luthérienne,  
 Et le Démon de Londre étoit un Dieu dans Vienné.  
 Il falloit que L O U I S souffrit que sa valeur  
 Fût égale à son zèle & regnât dans son cœur.

Elle y régne. Et bien loin que la ligue l'accable,  
Il vole à des exploits inconnus à la fable.  
Il semble que le fort soit un de ses sujets,  
Que du sceau des destins il scelle ses projets.  
Le moindre de ses coups est si sûr, que l'histoire,  
Dès qu'il marche au combat, peut marquer sa  
victoire.

Il cesse quelquefois de faire tout frémir,  
Sur son char de triomphe il semble s'endormir :  
Mais, Ligue, ton projet n'en est pas moins stérile-  
LOUIS est Fabius, dès qu'il n'est pas Achille.  
Oui, superbes vaincus, sçachez que mon Héros  
Triomphera de vous, même par son repos.  
Ainsi, que ce vainqueur se hâte ou temporise,  
Il fait tout, mais pour qui ? pour un Roi, pour  
l'Eglise.

Conclus de-là, Marquis, que n'agir que pour toi,  
C'est ne pas ressembler, c'est déplaire à ton Roi.  
Pour charmer ce Héros, rends-toi l'ame héroïque.  
Ce chemin de son cœur est sûr, mais c'est l'unique.  
Chez d'autres Souverains ton sort seroit plus doux ;  
Ils souffrent des défauts, parce qu'ils en ont tous.  
L'un perd tous ses Etats & se croit un Achille.  
L'autre quoique à trente ans, est encore pupille-  
La fraude plaît à l'un ; à l'autre c'est le vin.  
Faire un motet, chez l'autre, est un don tout divin.  
Pour entrer dans le cœur un Courtisan novice  
Peut découvrir la brèche ou d'un foible ou d'un  
vice ;

Mais pour plaire à ton Roy qui n'a point de défaut,  
Le mérite parfait est le seul qu'il te faut.



## E P I T R E

AU TRÈS-REVEREND P. DE LA CHAISE,  
Confesseur du Roy.

*Présentée en l'année 1690.*

**L**A CHAISE, lis mes vers, & les lis sans scrupule ;

J'y vais peindre un bigot, un Abbé ridicule.

Qu'il aprenne aujourd'hui que tu connois son cœur,  
Et qu'il perdra son tems au métier d'imposteur.

Ce Tartufe est chez toi plus humble & plus honnête,

Qu'un jeune Mandiant ses premiers jours de quête.

Lui qui ne dit que *vous* à La-Ruë, à Gaillard,

Dit, *Votre Révérence*, à ton frere Maillard. \*

Comme il affecte en tout ce grand air de sagesse,  
Que n'ont certains Abbez qu'à leur première Messe,  
Il paroît si dévot, que, même d'assez près,

Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Desmarêts. (a)

Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trape.

Il n'est point de Joly (b) que ce M\*\*\* n'attrape.

Tu sçais bien cependant qu'il est plein de fierté,  
Jaloux, vindicatif, malin, traltre, entêté.

\* Fâcheux Frere Jésuite, qui est auprès du très-Révérend Père de la Chaise, & qui est tout le premier à être de ceux qui le traitent de *Votre Révérence*.

(a) Abbé illustre & fort pieux, nommé à l'Evêché de Chartres.

(b) Monsieur Joly, Général de la Mission & vrai dévot, a été trompé par M\*\*\* faux Dévot.

*Point d'Evêché*, dit-il; & l'orsque la Duchesse  
 Presse une Maréchale, & prie une Princesse  
 D'en demander pour lui de beaux, près de Paris,  
 Il paroît pour la Crosse avoir un saint mépris.  
 Mais il jure en secret à de jeunes suivantes,  
 Qu'elles disposeroient des dignitez vacantes.  
 Sçais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas,  
 C'est qu'il trouve à redire à d'excellens Prélats.

*Monsieur de Meaux*, dit-il, *dévroit ne plus écrire.*  
*Peut-il voir sans orgueil la gloire qu'il s'attire ?*  
*N'est-ce point vanité que d'employer du tems*  
*A se faire admirer, même des Protestans ?*  
*Pour Monsieur de Châlons, on ne peut qu'on n'estime*  
*La force & la douceur du zèle qui l'anime :*  
*Mais peut-on devant Dieu l'exempter de péché*  
*Tandis qu'il logera sa mere à l'Evêché ?*  
*Rien n'égale, il est vrai, les vertus de la Dame,*  
*Mais il est scandaleux de loger une femme.*

Beaux sujets de médire, & d'être scrupuleux !  
 On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux,  
 Qui prêchant l'an passé dans un Bourg près de  
 Viennes,

Traita ses auditeurs de *Canailles Chrétiennes.*

Hé bien, mon faux dévot feroit encor plus vain,  
 S'il pouvoit une fois se voir la Crosse en main.  
 Car cet esprit altier étant devenu maître,  
 Croiroit s'encanailler s'il saluoit un Prêtre :  
 Il ne pourroit souffrir qu'avec un air grondeur  
 Un seul *Vous* échapé pour un *Votre Grandeur.*  
 Il est des Mandemens qui ne lui plairoient guères,  
 Il faudroit y traiter ses Chanoines de *Freres.*  
 Son fier entêtement foutiendrait mille erreurs,  
 Sous prétexte sur tout de réformer les mœurs.



Bien-tôt, pour un chapeau, ce prétendu saint homme

Vendrait sa complaisance aux Puissances de Rome.

Il croiroit quelquefois mériter ton emploi.

Il espéreroit même être un jour plus que toi,

Faire le Richelieu, voir tout sous sa puissance;

Mais régner sous un Roy n'est plus la mode en France.

Enfin il deviendroit si fier & si hautain,

Qu'un Gascon près de lui ne paroitroit pas vain.

Tu vois là quelques traits de l'homme incomparable,

Que le sexe dévot juge canonisable.

Mais si cet homme est saint, il faut donc que *Ba-*  
*nier* \*

\* *Noms*

*ou l'air.*

Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.

Il faut donc que Bigot, \* malgré sa renommée,

Obtienne dans Aleth une fête chommée.

Gu erre, guerre éternelle à ces hommes de bien

Qui, pour toute vertu, n'ont qu'un air de chrétien,

Que ces grands imposteurs, prônez par tant de sott es,

Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes.

Que ces Pharisiens soient autant diffamez

Que Gévres & Bignon se verront estimés.

Que mon Tartufe enfin se consume en faux zèle,

Sans ja mais rencontrer d'Orgon, (a) ni de Pernelle.

Bien plus: que ce *Pauvre homme*, à la mort des Pré-  
lats,

Langui sse pour leur Crosse, & ne l'obtienne pas.

En effet, l'imposteur mérite le suplice

D'agoniser toujours pour quelque Bénéfice.

(a) *Deux Personages de la Comédie de Tartufe.*

Car de tous les chagrins c'est le plus accablant.  
 On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.  
 De quelle crainte, ô Ciel ! n'est-on point suscepti-  
 ble ?

Georget (b) même Georget paroît alors terrible.

Hélas ! on craint si fort, qu'on perd le jugement  
 Jusqu'à ne plus songer à ton abord charmant.

Rien ne touche le cœur. On ne pense, on n'aspire  
 Qu'à ce bienheureux *Oùi*, que tu ne dois pas dire.

Au sortir de ta salle, on raisonne à loisir  
 Cent fois avec chagrin, pour une avec plaisir.

Et (qui pis est) souvent, dans ce genre d'affaire,  
 Plus le bon sens revient, & plus on desespere.

D'ailleurs, quel embarras ! que cent Compéti-  
 teurs,

Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs  
 Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,  
 Qu'on ne craint pas moins là qu'aux sièges, qu'aux  
 batailles.

Un seul mot de leur part, c'est un coup de canon.

Enfin, si par malheur l'illustre MAINTENON  
 Présûme qu'un saint homme édifiera la France,

Et, sans le consulter, le met en concurrence ;

Bon Dieu ! que tout brigueur doit alors s'affliger !

Un Chanoine en perdrait le boire & le manger.

Est-on sûr qu'on n'a rien ? ce n'est plus un mar-  
 tyre

On n'agonise plus : on étouffe, on expire ;

Et pour mieux peindre encor un moment si fatal,

On est comme Bontems quand le Roy sent du mal.

(b) Jeune Domestique du Révérend Père. C'est lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.

Encor deux mots , La Chaîse , avant que je finisse.  
 Tandis que l'imposteur , dont j'ai peint l'artifice ,  
 Pour les sièges vacans pousse mille soupirs ,  
 Laisse-le voltiger de desirs en desirs :  
 Mais tandis que Boileau , qu'Anselme , que bien  
 d'autres ,

Suivent de plus en plus la trace des Apôtres ,  
 Se forment sur leur zèle & sur leur sainteté ,  
 Fais qu'ils n'imitent pas jusqu'à leur pauvreté.



## E P I T R E

### A U N P R E L A T.

**N** O N , Prélat , tu n'es plus enfant du premier  
 homme.

Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.  
 Quels seroient les défauts qu'on pourroit t'avoir  
 vûs ?

Tu sçais donner un frein jusques à tes vertus.

Ni sage par froideur , ni dévot par caprice.

Tu n'as jamais été vertueux par un vice.

On ne remarque en toi ni brusque activité ,

Ni zèle impatient , ni dure fermeté.

On n'y voit point sur tout cette folle sagesse ,

Qui veut qu'un jeune esprit soit exempt de jeunesse.

Et quand on a planté la vertu dans les cœurs ,

Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs.

Tes discours animez , mais sans fiel & sans bile ,

Font avaler tout pur le lait de l'Évangile.

C'est par cette douceur que l'on te voit guérir

Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.  
 Car il n'est que trop sûr qu'enseigner en colére,  
 C'est s'oposer soi-même aux leçons qu'on veut faire.  
 Le docteur n'instruit plus dès qu'il devient pédant.  
 On n'est point écouté quand on parle en grondant.  
 La pilule ne plaît que lorsqu'on l'enveloppe.  
 Ecoute à ce propos une fable d'Esopo,

Tu sçais bien qu'Aquilon, le plus hardi des  
 vents,

Brusque tous les mortels par ses emportemens.  
 On dit, qu'un jour ce Dieu, si bouffi de colére,  
 Voyant que le Soleil, Dieu doux & tutélaire,  
 Etoit de l'Univers la gloire & les amours,  
 En eut tant de dépit qu'il lui tint ce discours.

Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,  
 Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de consé-  
 quence.

Que fais-tu dans ton char, dont tu ne fors jamais?  
 Tu luis, & tes chevaux tu les conduis en paix.

Voilà ce que tu fais aux Cieux & sur la terre.

Mais moi, je suis semblable au maître du tonnerre.

Je remplis quand je veux tout l'Univers d'effroi.

Jusqu'aux Temples des Dieux tout tremble de-  
 vant moi.

Les souffles dont ma face est toute rebondie,

Souvent d'une étincelle on fait une incendie.

Quoique tous mes discours ne soient rien que du  
 vent,

Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.

Enfin de tous côtez je fais faire naufrage;

Malgré toi, qui toujours veux dissiper l'orage.

Tu vois donc bien par-là, que je ne te crains pas,

Toi qui n'es bon, tantôt qu'à fendre du verglas,

Tantôt qu'à dessécher Flore, Cérès, Pomone.

D'ailleurs, tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne. [ Dieux ?

Mais moi, suis-je assez sot pour consulter les Non non, sans leur avis je deviens furieux. [nes

J'abbats les fleurs, les fruits, les roseaux & les ché-

De plus, s'aperçoit on que jamais tu me gênes,

Et que tous tes rayons m'empêchent de souffler ?

Non, petit Dieu ; mais moi je puis te desoler :

Car, tu le sçais, tes fleurs les plus favorisées,

A ma fureur souvent sont les plus exposées.

Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux pas.

Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.

Regarde son manteau, l'agrafe en est bien forte.

Comme il n'est pourtant rien que mon souffle n'emporte ;

— Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant ?

Tu n'y vas pas si vite. Aquilon à l'instant

Fond sur le Cavalier, gronde, mugit, bourdonne.

Le Cavalier tient ferme, & l'agrafe est si bonne,

Qu'elle vaincroit encor un second Aquilon.

Ce que fit donc ce Dieu, plus enflé qu'un balon,

Fut, de perdre en une heure & son vent & sa peine.

Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine :

Aquilon, lui dit-il, jette les yeux sur moi,

Tu verras si je suis un Dieu moindre que toi.

Il borne à ces seuls mots sa douce raillerie.

Alors tous ses rayons donnent sur la prairie ;

L'air s'échauffe si fort, que l'homme tout en eau,

Est doucement contraint de quitter son manteau,

Voici le suc moral que couvre cette écorce ;

On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.



## E P I T R E

A Monseigneur le Duc DE NEVERS,

*Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire qu'il lui  
avoit entendu reciter.*

**N**EVERS, docte Nevers, quelle aimable Satire?  
Ceux même dont tu ris, sont les premiers à  
rire :

De plus, tout vicieux, dont tu nous fais horreur,  
T'admire, & ne se plaint que de son propre cœur.

Par tout on voit des vers hardis, avec justesse.

Tu joins l'enthousiasme à la délicatesse;

Là tout est simple & grand, là point de tour nouveau

Qui n'ait les agrémens du véritable beau :

C'est-là que les Portraits n'ont rien de gigantesque;

Le grave n'est point froid, le plaisant point bur-  
lesque :

On n'y voit point sur tout de ces vers languissans

Dont l'un est pour la rime, & l'autre pour le sens.

Dans les transitions, ta muse, toujours sage,

Sçait cacher au lecteur le moment du passage;

Là tout est vif, le trait perce aussitôt qu'il part,

La nature en un mot s'y conforme avec l'art.

Pourquoi donc le public ne devoit-il pas lire

Ce qu'il faut qu'il imite, ou du moins qu'il admire ?

Mais un Duc déroger jusques à se faire Auteur!

Un Duc! un Duc, au plus doit n'être que Lecteur.

Quoi donc, Rome autrefois crut-elle que Lucrece

Fût par ses nobles vers dégradé de noblesse ?

Quand Perse avoit le front couronné de laurier,  
 Par Edit des Censeurs devint-il roturier ?  
 Hé! qui peut comme toi faire aimer la Satire ?  
 Boileau ? non non, Boileau ne sçait plus que mé-  
 dire :

Quoi qu'il soit assez vieux, sa Muse d'aujourd'hui,  
 De vingt ans pour le moins, est moins vieille que  
 lui :

Il veut polir son vers qu'il croit encor sublime ;  
 Mais c'est en vain, son vers est plus dur que sa  
 lime.

Qui pourroit plaire encor ? ce malheureux Gaf-  
 con,

Dont le vers sent si fort la bourbe d'Hélicon ?  
 Lui qui... Mais laissons-le barboter dans la  
 fange,

Son nom profaneroit ma muse & ta louange.  
 Fais donc que le public dise en lisant tes vers :  
 Horace n'est point mort, il est Duc de Nevers.





## P O E M E

Sur les mauvais gestes de ceux qui parlent en  
Public;

*Et sur tout des Prédicateurs.*

**C'**EST en vain qu'un Docteur qui prêche l'E-  
vangile,

Mêle chrétiennement l'agréable & l'utile.

S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,

Si dans tout son dehors il ne sçait se régler,

Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle,

Dès l'exorde j'aspire à la gloire éternelle;

Et dormant quelquefois sans interruption,

Je reçois en sursaut sa bénédiction.

Vous donc, qui pour prêcher, courez toute la  
terre,

Voulez-vous qu'un grand peuple assiége votre  
chaire ?

Voulez-vous enchérir les chaises & les bancs,

Et jusques au portail mettre en presse les gens ?

Que votre œil avec vous me convainque & me  
touche;

On doit parler de l'œil autant que de la bouche.

Que la crainte & l'espoir, que la haine & l'amour,

Comme sur un théâtre, y parlent tour à tour.

Il est des Damoiseaux, dont l'œillade amoureuse

Accompagne toujours la phrase précieuse;

Qu'un air pareil jamais n'effémine vos yeux.

J'aurois mieux encor ces prêcheurs furieux,



Qui portant vers le Ciel leurs regards effroyables,  
Apostrophent les Saints comme on chasse les Diab-  
bles ;

Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux,  
Gâtent leurs argumens par des yeux en courroux.

Sur tout , gardez vous bien , mémoires chance-  
lantes ,

[tes.

De montrer dans vos yeux deux prunelles roulant  
Quelle pitié , de voir l'Orateur entrepris ,  
Relire dans la voûte un Sermon mal appris !

Vos yeux vous rendent fots de plus d'une ma-  
nière.

Pourquoi , quand vous criez , fermez-vous la pau-  
pière ?

Tel jadis l'Andabate , armé de son poignard,  
Combattoit à l'aveugle , & vainquoit par hazard.

Mais vous , qui blâmez tant la paupière coufue,  
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.  
Quel acteur êtes-vous ? lorsque vous me parlez ,  
Votre gosier s'enflamme , & vos yeux sont gelés.  
C'est ainsi qu'autrefois on voyoit des Idoles ,  
Sans animer leurs yeux , animer leurs paroles.  
Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer ,  
Au cercle de Benoît (a) il faudra vous placer.

Jadis un charlatan , docteur en Médecine ,  
Devina ( car chez eux vous sçavez qu'on devine )  
Que l'œil pouvoit avoir lui seul plus de cent maux.  
Mais moi qui de cet œil dois compter les défauts ,  
Sans faire le devin , j'en trouve plus de mille.  
Tantôt je ris de voir une paupière agile  
Se mouvoir par article , & joindre à chaque instant,  
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant :

(a) Ouvrier en Figures de cire.

Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,  
 D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.  
 Ainsi du Marché-neuf le Maure (b) ingénieux  
 Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.  
 L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zèle,  
 Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle.  
 L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras,  
 En voyant du côté qu'il ne regarde pas.

Ici, cet œil qui craint la trop grande lumière,  
 N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupière.  
 Là, ce jeune étourdi regarde à tout hazard.

Mais voyons comment l'œil doit jeter son regard.

Veut-il de la tristesse exprimer les allarmes ?

Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.

Veut-il paroître gay ? Que les jeux & les ris

Fassent autour de lui mille agréables plis.

Doit-il être en fureur ? Que ses vives prunelles

D'une Comète en feu dardent mille étincelles.

Doit-il être percé des traits de la pitié ?

Que la langueur l'abbate, & le ferme à moitié.

Dans l'amour, il est doux ; dans la haine, sévère.

Il est trouble, s'il craint ; il est clair, s'il espère.

Dans un étonnement il ne se peut mouvoir.

Dans une rêverie il regarde sans voir. [les.

L'œil sçait toujours du cœur les premières nouvel-

C'est lui qui le premier épouse ses querelles,

Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,

Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.

L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le desire.

(b) Tête de Maure, qui remuë les yeux dans l'horloge du Marché-neuf.

Mais que jamais le front n'ose leur contredire.  
 Il faut qu'à sa manière il fasse ce qu'ils font.  
 Ce qu'on voit peint dans l'œil , doit être écrit au  
 front.

Il ne faut donc jamais que le front se sillonne,  
 S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,  
 Et si l'œil ne subit la loi tout le premier.  
 Un Docteur sans cela déclame en écolier.  
 Ainsi n'ayez point l'air de ce Missionnaire,  
 Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil plein de colère,  
 Contraint toujours son front à se rider pour rien.

Que votre bouche aussi s'ouvre & se ferme bien;  
 Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,  
 Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse.  
 Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,  
 Chaque lourde syllabe est un heure à passer.  
 Ici, cet Orateur qui pousse une investive,  
 A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir sa salive.  
 Là, je ris de ce fat, qu'on voit à tout propos  
 Caresser sa pensée, & rire à tous ses mots.  
 L'un, quand son front se ride, ayant un œil sa-  
 rouche,

Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,  
 Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,  
 Lance de ses poulmons des mots toujours ton-  
 nans.

L'autre, pour éviter ces manières outrées,  
 Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées,  
 Et, comme un instrument qui ne rend que des sons,  
 De ses mots retenus ne nous dit que les tons.  
 Enfin on peut compter plus de mines burlesques,  
 Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques;  
 Et souvent, tel qui croit les autres grimassiers,

Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.

Vous donc, de qui la bouche est digne de censure,

Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure.

Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant,

Et ne les ouvrez point pour attraper du vent.

N'allez pas publier la loi de l'Évangile

De l'air impétueux dont parloit la Sybille.

On soutient un mensonge avec emportement,

Mais une vérité doit se dire aisément.

Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie

Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie;

Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,

La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne suffit donc pas à l'acteur qui se forme,

Que son œil & son front reçoivent la réforme:

Sa bouche doit encor, en se réglant sur eux,

Joindre son action à ce qu'ils font tous deux;

Afin qu'après cela, tous trois d'intelligence

Forment sur le visage une triple alliance.

Ne croyons pourtant pas un visage parfait,

Sitôt que dans l'Acteur ce bel accord s'est fait.

Le moindre mouvement d'une tête volage

Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.

En effet quand vos yeux, remplis de majesté,

Des célestes esprits répandroient la clarté:

Quand Dieu sur votre front graverait la figure

De ce TAU glorieux dont parle l'Écriture:

Quand votre bouche enfin, faisant sortir sa voix,

D'un ton de Précurseur feroit trembler les Rois:

(Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole)

Si l'on voyoit toujours, de parole en parole,

Sur le pivot du cou votre tête tourner,

Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer,  
 Cette voix si terrible au plus fier auditoire,  
 Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire,  
 Ce front scellé du sceau de sa Divinité,  
 Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.

Il ne faut pas aussi, gravités Espagnoles,  
 Qu'une tête immobile énerve vos paroles.  
 On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.  
 Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton,  
 Ne mettent plus ainsi leur col à la torture,  
 L'art ne permet jamais de forcer la nature.  
 Pour ceux de qui la tête affecte un air panché,  
 Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.  
 Mais vous, de qui les mains & la tête branlante  
 Forcent chaque syllabe à devenir tremblante ;  
 Vous deviez autrefois avoir été choisis,  
 Pour faire les trembleurs à l'Opéra d'Isis.

Nous voyons des Prêcheurs coëfrez à la moutone  
 Se faire les yeux grands, & la bouche-mignone,  
 Se radoucir la voix ; & pour tout geste enfin  
 Aux Dames d'alentour faire la belle main.  
 Est-ce-là nous tracer le chemin de la Gloire !  
 Non. C'est faire l'amour à tout un Auditoire.  
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser,  
 Un maître n'a le droit que de dogmatifer.

Songez à ce Docteur, dont la voix pédantesque  
 Donne un nouveau relief à son air soldatesque.  
 Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,  
 Avec ses poings fermés morguer son Auditeur.  
 Il semble, quand il veut pousser un syllogisme,  
 Qu'il appelle en duël tout le Christianisme ;  
 On que, de sa fureur nous prenant pour témoins,

Il veuille défier le Diable à coups de poings.  
 Mais l'ame des Chrétiens devient un champ stérile,  
 Quand de tels insensés y sèment l'Évangile.  
 Car il n'est point de fou qui prêche utilement,  
 Et la sagesse en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain Missionnaire,  
 Après mille raisons ne sachant plus que faire,  
 Pour convertir un Suisse instruit par Mélancthon,  
 Le convainquit enfin à grand coups de bâton.  
 Or, si pour une fois le zèle Apostolique  
 A rendu par miracle un bâton pathétique,  
 Conclura-t on d'abord, qu'un Docteur furibond  
 Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond?  
 Non non. Un Orateur n'est point une furie.

Prêchez donc sans fureur & sans effronterie;  
 Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité;  
 Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.  
 Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,  
 Modeste sans froideur, hardi sans insolence.  
 Joignez vos agrémens aux règles de notre art;  
 Quiconque plaît sans lui, ne plaît que par hazard.  
 Sans lui craignez toujours quelque trait de Satire.  
 Et si cet Orateur que tout Paris admire,  
 Néglige avec succès l'art qu'il sçait mieux que moi,  
 C'est qu'il est comme un Prince au dessus de la Loi.

Je connois parmi nous certains fots immodestes,  
 Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent  
 gestes.

J'en sçai d'autres aussi, pour le moins aussi fots,  
 Qui, pour un geste seul, vont nous dire cent mots.  
 Mais du geste & du sens la mesure pareille  
 Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille.  
 Si le geste & le sens sont toujours de complot,

Un seul geste jamais ne dément un seul mot.  
 Sur tout n'imitiez pas cet homme ridicule,  
 Dont le bras nonc halant fait toujours la pendule.  
 Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,  
 Et ne nous prêchez point comme on cause au par-  
 loir.

Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la mode  
 Que de nager au bout de chaque période.  
 Chez d'autres apprentifs l'on passe pour galant,  
 Lorsqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.  
 L'un semble d'une main encenser l'assemblée ;  
 L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée.  
 Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus ;  
 Celui-là fait semblant de compter ses écus.  
 Ici, ce bras manchot jamais ne se déploie ;  
 Là, ces doigts écartés font une patte d'oye.  
 Souvent charmé du sens dont mes discours sont  
 pleins,  
 Je m'applaudis moi-même, & fais claquer mes  
 mains.

Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,  
 A moins que pour signal je ne frape ma cuisse.  
 Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,  
 J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déjà bien.  
 Quelquefois en pouffant une voix de tonnerre,  
 Je fais le Timballier sur les bords de ma Chaire.

1714 1715 1716 1717 1718 1719 1720 1721 1722 1723 1724 1725

*A Messieurs des Missions Etrangères.*

**P**ARTISANS trop zélés de la bonne Doctrine,  
 Ma foi vous avez bien la mine  
 De vous voir bientôt confondus.

Envain contre l'esreur votre esprit se mutine;  
 Le Pape est contre vous, Casanate n'est plus.  
 On monte les ressorts de la vieille machine  
 Pour prouver qu'on ne voit que dans Jansénius  
 Qu'il ne faut pas permettre aux Chrétiens de la  
 Chine

De fléchir les genoux devant Confucius.  
 C'est fort mal à propos que votre zèle crie;

Quoi, pour un peu d'idolâtrie,  
 Qu'on peut rectifier avec l'intention,  
 Il faut laisser périr toute une Nation?

Sçachez que sans cette industrie  
 On auroit l'éternel chagrin

De n'honorer jamais la Céleste Patrie  
 De la face d'un Mandarin.

Ignorans dans le beau mystère,  
 Vous auriez mieux fait de vous taire,

Et de laisser parler nos commodes Docteurs,  
 Qui toujours oposés à la morale austère  
 Dont vous allarmez les pécheurs,

Nous conduisent au Ciel par un chemin de fleurs,  
 Mais Jesus-Christ... encor... taisez-vous je vous prie;  
 Tous vos discours sont superflus.

Voulez-vous mieux sçavoir les secrets de Jesus,  
 Que les Gens de sa Compagnie?





## E P I G R A M M E

*Contre un mauvais Auteur qui avoit fait un Poëme  
intitulé*

### T O M B E A U D E T U R E N N E .

*\* Nom  
en l'air.* **Q**UAND je vois Baudinet \* avoir l'ame si vaine ,  
Que de nommer ses Vers le Tombeau de  
Turenne ,

J'en raille , & je le dis tout net.  
Quoi ! c'est-là le Tombeau d'un si grand Capitaine ?  
Non non , mettons au bas d'un Tombeau si mal fait ,  
Cy gist le pauvre esprit qu'a perdu Baudinet.



## P L A C E T A U R O Y ,

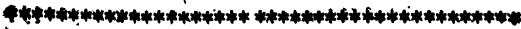
*Pour lui demander une Abbaye.*

**N**OUS AVONS , GRAND HEROS, deux desseins  
différens ,

Vous , de vaincre vingt Rois ; & moi vingt Con-  
currens ,

Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que  
l'autre :

Que cependant tout iroit bien  
Si vous me répondiez du mien ,  
Comme je vous répons du vôtre !



## MADRIGAL AU ROY.

*C'est une Muse en colere qui lui parle.*

**L** OUIS, je me vengerai bien.  
 Je ne te prédிரai plus rien.  
 Te fasse qui voudra la charmante peinture  
 De ta gloire future.  
 Pourquoi suis-je poussée à bout ?  
 Je prédிரois des coups plus beaux que ceux d'A-  
 chile.  
 Mais hélas! Vengeance inutile!  
 Ta Sageffe te prédит tout.



## MADRIGAL AU ROY,

*Sur la grande Victoire remportée par le Prince Louis  
 de Bade, sur les Turcs.*

**O** UY, ce qu'on dit est vrai, que Bade & ses  
 Guerriers  
 Sont gorgés de butin, & couverts de lauffiers;  
 Mais, s'ils sçavoient leur fort, ils gémiroient sans  
 cessé.  
 Comme ils feront bientôt tes victimes, **GRAND**  
**ROY,**  
 La victoire à present les pare & les engraisse  
 Pour les rendre dignes de toi.

\*\*\*\*\*

## B I L L E T

A Messieurs de l'Académie Française,

*Sur la prise de Mons.*

**I**L est donc vrai que M O N S est pris?  
 Taifons-nous vous & moi, Messieurs les beaux  
 esprits.

LOUIS est au-dessus de vos Panégyriques,  
 Et GUILLAUME au-dessous de mes Vers satiriques.

\*\*\*\*\*

## M A D R I G A L

Au Très-Révérénd Pere DE LA CHAISE,

*Sur ce que le Roy s'étoit trop exposé au Siège de Namur.*

**S**I le meilleur des Rois s'expose encor aux coups,  
 Point de milieu, LA-CHAISE, ou nous devien-  
 drons fous,

Ou nous mourrons d'inquiétude;

Dis-lui donc, mais du ton qu'il faut,

Qu'il corrige en lui ce défaut;

C'est son seul péché d'habitude.



## C H A N S O N

A Madame DE PONTCHARTRAIN ,

*Qui dans le Château de Pontchartrain pressoit depuis  
plusieurs jours l'Auteur de faire contr'elle une  
Satire.*

A H quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !  
Plus j'y veux trouver à redire ,  
Plus je vois que je rêve en vain.  
Est-il un plus cruel martyre  
Pour un railleur du genre humain ?  
Ah quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !

C'est bien malgré moi que j'admire  
Ce port noble, cet air serain,  
Et ce majestueux sourire  
Dont le pouvoir est souverain.  
Ah quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !

Adieu, T O U R E I L, je me retire :  
Ma muse ailleurs ira son train.  
Elle ne vit que de médire ,  
Elle mourroit ici de faim.  
Ah quel écueil pour ma Satire  
Que Madame de Pontchartrain !



## S O N N E T

À Monsieur l'Abbé DESMARETS,

*Nommé par le ROY, à l'Evêché de Chartres.*

**P**RELAT, sois tout à tous: ne vis qu'en JESUS-  
CHRIST.

Fais dire que sa Grace est l'ame de ton ame.  
Prends dans toutes tes desseins les mesures qu'il prit.  
Ne puise qu'en son cœur un zèle qui t'enflamme.



Songe à bien distinguer la lettre de l'esprit.  
Croi que l'orgueil est bas, & l'avarice infâme.  
Et pour connoître mieux tout ce qui t'est prescrit,  
Voi ce qu'en un Prélat l'Apôtre louë & blâme.



Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.  
Affaisonne toujours ce que tu nous diras,  
D'un beau *je-ne-sai-quoi* qui corrige & qui plaïse.



Repêche l'Hérétique échapé de nos Rets,  
Et que l'Evêque enfin de notre Diocèse  
Ne dégénère point de l'Abbé Desmarets.

*MADRIGAL AU ROT,*

Après la Victoire de Steinkerque,

*Qui arriva deux mois après la prise de Namur.*

**T** Andis que tes nouveaux exploits  
 Réjouissent tous les François,  
 GRAND ROY, le chagrin me dévore.  
 Pourquoi ce chagrin, me dis-tu ?  
 Hélas! C'est que je tremble encore  
 Des périls où Namur t'a vû.

*M A D R I G A L*

Au Très-Révérénd Pere DE LA CHAISE,

*Qui devoit au plûtôt parler au ROY d'une affaire de  
 grande importance, où l'Auteur s'interressoit  
 beaucoup.*

**T** U vas bientôt décider de mon fort.  
 Tout m'inquiète en cent manières.  
 Non, les aproches de la mort  
 N'allarmement pas plus fort.  
 Ah que sur tout mes nuits ont d'heures meurtrières!  
 La Chaïse, dis pour moi certains mots bienfaisans.  
 Parler en ma faveur, c'est dire les prières  
 Pour les Agonifans.



## L E T T R E.

*Le Très - Révérend Pere DE LA CHAISE ayant répondu à l'Auteur qu'il le ressusciteroit infaillement ; l'Auteur deux mois après lui écrivoit cette Lettre en Vers.*

**L**A CHAISE, je suis mort. On n'en sauroit douter.  
Mais souvien-toi qu'un soir, en bonne compagnie,

Lorsque j'étois à l'agonie,

Tu me promis de me ressusciter.

Depuis deux mois cette promesse est faite :

D'ailleurs tu n'est pas faux Prophète ;

Ainsi je dois bientôt fortir de mon tombeau.

Que ce miracle sera beau !

Qu'il étonnera la nature !

Car j'ai deux mois de pourriture.



## M A D R I G A L

*Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE.*

**I**L ne faut point qu'on s'imagine

Que le visage, que la mine

Disent vrai dans ce siècle-ci.

Quand donc mon visage, **LA CHAISE,**

Te dit que je suis à mon aise,

Songe bien qu'il en a menti.



## AUTRE LETTRE

*Au Très-Révérénd Pere DE LA CHAISE.*

**T**U me fais perdre patience ,  
**LA CHAISE** , c'en est fait , je cours à la vengeance.  
 Tu vas être à jamais en proie à mes bons mots.  
 Je vais de tous côtés publier tes défauts.  
 Mais peut-on contre toi prendre un ton de satire ?  
 Hélas non ! tu n'as rien dont on puisse médire.  
 Je ne te puis blâmer : je n'y pense donc plus.  
 Mais je vais me venger de reste :  
 Je te connois humble & modeste ,  
 Je vais de tous côtés publier tes vertus.



## MADRIGAL

*Au Très-Révérénd Pere DE LA CHAISE,*

*Sur ce que l'on promettoit à l'Auteur une Pension  
de cinq cens écus.*

**O**U font-ils mes cinq cens écus ?  
 Je les cherches par tout : ne les a-t-on point vus ?  
 Ah qu'ils me mettoient à mon aise !  
 Mais j'appréhende fort qu'ils ne soient nulle part ;  
 Car je n'ai pû les voir ni dans tes yeux , **LA CHAISE** ,  
 Ni dans ceux de Verjus , ni dans ceux de Maillard.





## PLACET AU ROY.

*Pour obtenir une chose qu'aucune personne de la Cour n'osoit demander à Sa Majesté, & que l'Auteur obtint sur le champ.*

**N**ous distinguons deux personnes en toi :  
L'une est LOUIS, l'autre le ROY.

Le ROY n'est que le ROY de France.

Mais qu'est-ce que LOUIS ? (J'avertis par avance  
Qu'ici tout l'Univers va répondre avec moi ;)

C'est un Grand Homme dès l'enfance,

Plus équitable que la Loi,

Plus auguste que sa Naissance,

Plus grand même que sa Puissance,

L'unique soutien de la Foi,

Vrai pere de son peuple, indulgent, bon, sincère.

Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,

LOUIS voudroit-il bien me presenter au ROY ?

Tous mes amis n'osent le faire.





## MADRIGAL AU ROY.

*Pour remercier Sa Majesté de ce qu'elle avoit témoigné, qu'elle ne cherchoit que l'occasion de faire du bien à l'Auteur.*

**G**RAND ROY, si ton bienfait n'est que digne  
de moi,  
Ma pauvreté fera toujours extrême.  
Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toi,  
Il te rendroit pauvre toi-même.



## MADRIGAL AU ROY.

**J**E parle en pur Historien,  
Quand je dis que par tout tu fais autant de bien,  
Que si ta bonté seule étoit toute ta gloire.  
Oùi, je cite en cela ton Histoire, GRAND ROY,  
Cependant ce beau trait d'Histoire  
Sera-ce une Fable pour moi ?



STANCES LIBRES  
au Roy.

*Après que l'Auteur eût remercié Sa Majesté d'une  
grace qu'Elle lui avoit accordée.*

**P**AR toi tout le passé cède au siècle où nous  
sommes :

Et si tout l'Univers s'assembloit une fois,  
On te verroit alors passer les plus grands Rois,  
Comme les plus grands Rois passent les autres  
hommes.

Ton fort est au-dessus des desirs & des vœux.  
Mais après toi, qui sont les plus heureux?  
On ne peut jamais s'y méprendre.  
Ce sont ceux qui, par leur devoir,  
N'occupent leurs yeux qu'à te voir,  
Et leurs oreilles qu'à t'entendre.



PRIERE A DIEU.

**G**RAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun  
homme ici bas  
Voie a découvert ton visage,  
Du moins, que je ne cesse pas  
De t'admirer dans ta plus noble image.



## S O N N E T

A Monseigneur DE PONTCHARTRAIN,

*Contrôleur Général des Finances , & grand ennemi  
des louanges : Au sujet de la Survivance de sa  
Charge de Secrétaire d'Etat , qui venoit d'être  
donnée à Monseigneur son Fils.*

**L**A glorieuse Survivance  
Que ton Fils vient d'avoir du ROY!  
Qu'il est digne, même sans toi,  
D'une si belle récompense!

Il a ton esprit, ta prudence.  
Il est ton fils en tout emploi.  
Enfin tout ce que je lui voi  
Est né pour la Sur-Intendance.

Je m'aperçois que tu pâlis,  
A son Eloge que tu lis,  
La délicatesse est extrême.

Sur tout point de mauvaise humeur.  
Je suis audacieux Rimeur,  
Je te... Je te louerois toi-même.



## BILLET AU MEME,

*Pour avoir prompte Audience.*

**C**ERTAIN Rimeur jadis pédant,  
(Qui pourtant n'est pas impudent)  
Pourroit-il avoir audience?  
BON DIEU! Qu'il seroit réjoui,  
D'ajouter à ces mots un....

**P E T I T E E P I T R E**

**E N V E R S,**

**AU TRÈS-REVEREND P. DE LA CHAISE,**

*Elle fut envoyée l'Année 1690.*

**P**ERMETTEZ, mon Révérend Pere,  
 Qu'un malheureux Prieur-Curé  
 Vous dépeigne ici sa misère,  
 C'est-à-dire, son Prieuré.

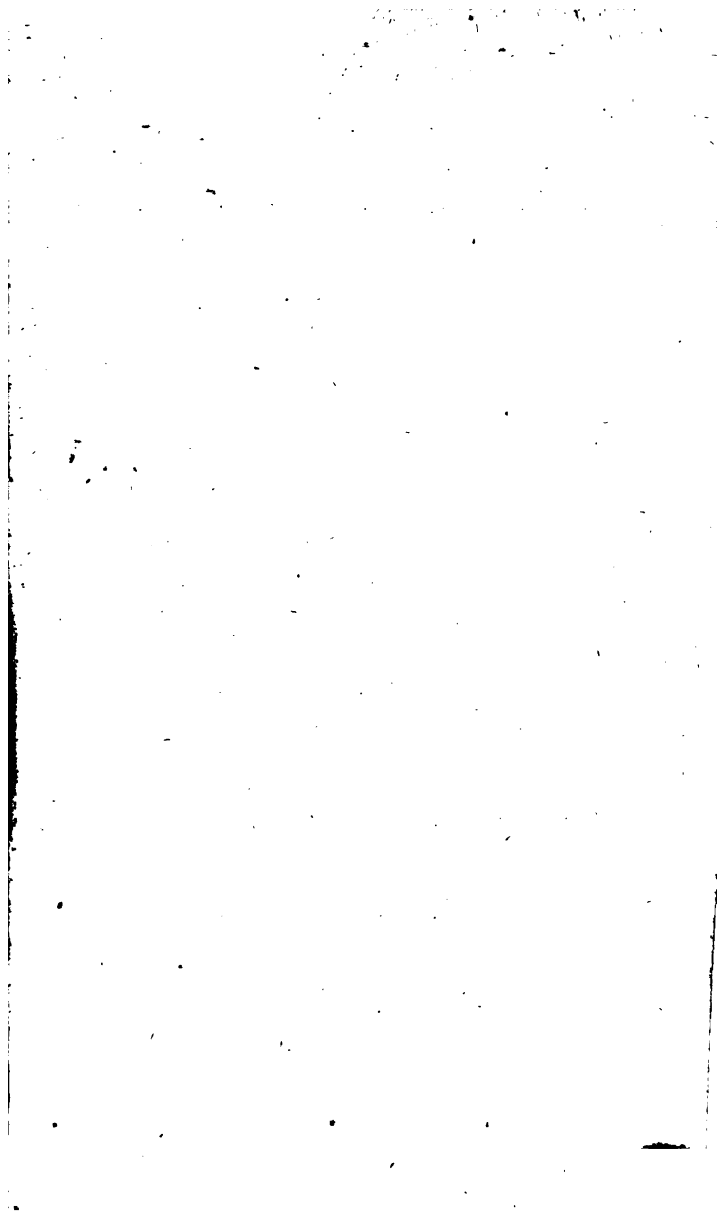
Dans mon Eglise l'on patroüille,  
 Si l'on ne prend bien garde à foi  
 Et le Crapaud & la Grenouille  
 Chantent tout l'Office avec moi.

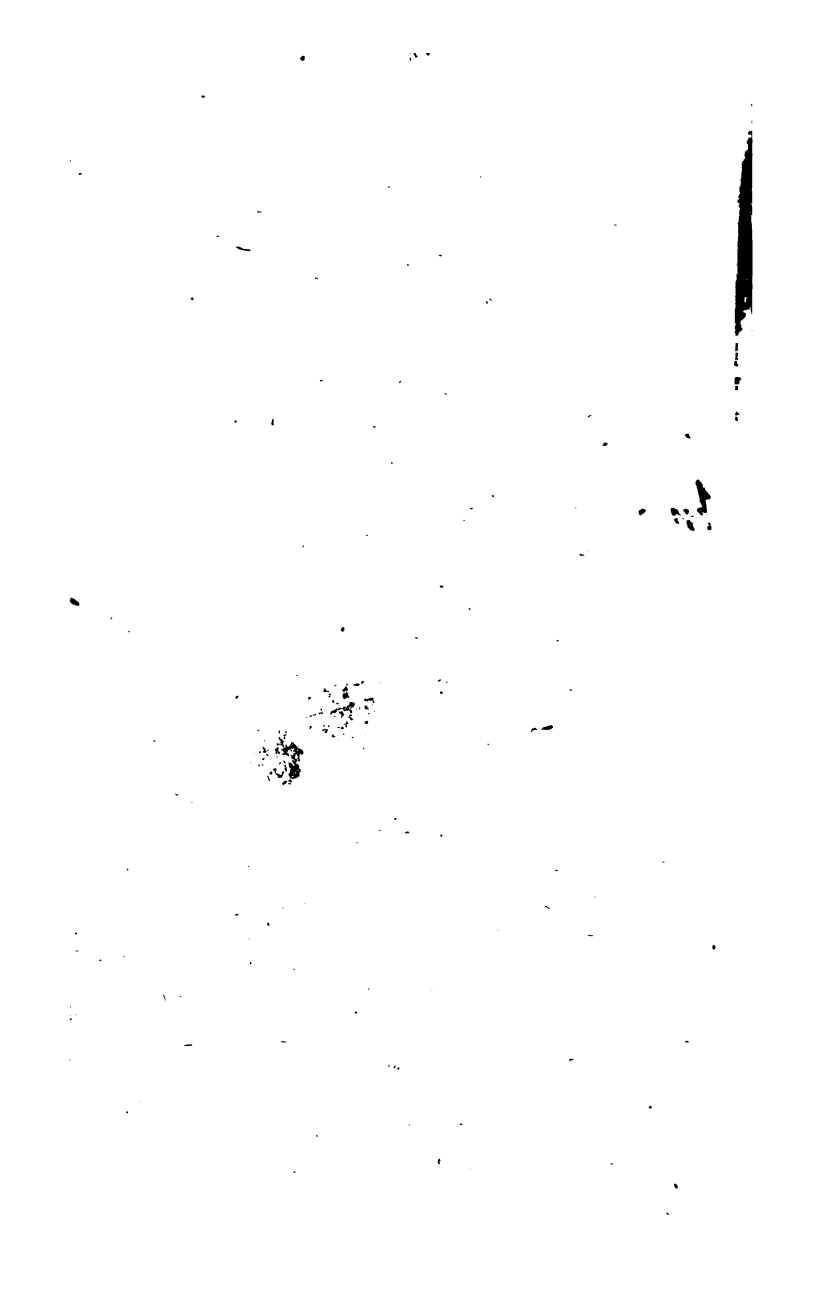
Près de là sont dans des Mafures  
 Cinq cens gueux couverts de haillons.  
 Point de dévôte à confitures,  
 Point de Pénitente à bouillons.

Comme ils n'ont ni terre ni rente,  
 Et qu'ils sont tous de pauvres gens,  
 (Dans un Curé chose étonnante:)  
 Je suis triste aux enterremens.

**F I N.**

64651914





*Ina*





